

Quand le désir  
se fait obsession...

*Esquisse*  
ERIN GRAHAM



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Disponible :**

## **Close Protection**

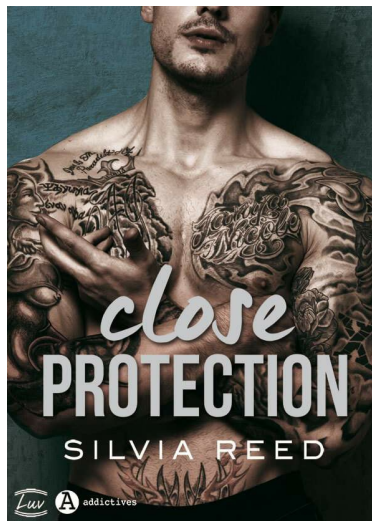
Témoin-clé d'un crime atroce, Lily-Rose doit précipitamment tout quitter pour sauver sa vie.

Soumise au programme de protection des témoins, elle devra cohabiter avec un garde du corps, le temps que l'assassin soit retrouvé et mis sous les verrous.

Sauf qu'elle le connaît déjà. Jake a été son premier quand elle avait 15 ans : son premier amour, son premier amant... et son premier cœur brisé.

Aujourd'hui, c'est un homme, puissant, sensuel, et déterminé à la protéger comme à la séduire de nouveau.

Un homme menace sa vie, l'autre menace son cœur... Lequel est le plus dangereux ?



**Disponible :**

## **My Hipster Christmas**

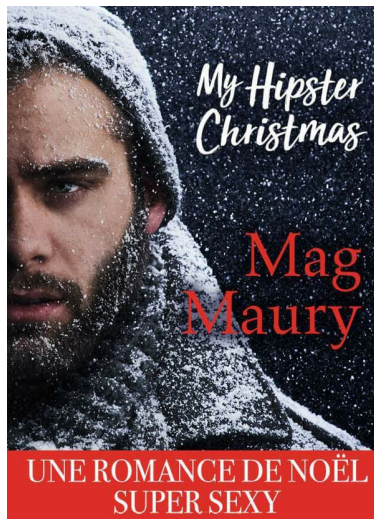
À Liverpool, le Barbershop Hipster Maniac est une institution. Tenu par trois amis barbus et tatoués, c'est l'endroit idéal pour écouter du bon rock, se faire tailler la barbe et boire un coup !

Sauf que pour Line, c'est aussi le début des ennuis. Pour commencer, à son arrivée dans le quartier, elle a embouti la voiture de Jordan, l'un des trois barbiers. Ensuite, elle a découvert qu'ils étaient voisins de commerce... et de palier !

Impossible donc d'échapper à cet homme au regard de braise, au corps imposant de muscles et de tatouages... et au caractère insupportable !

Il l'attire, la repousse, joue avec elle, mais le pire, c'est qu'il déteste Noël... alors que c'est la période préférée de Line !

À coups de décorations lumineuses, de baisers enflammés et de répliques cinglantes, la guerre est déclarée !



**Disponible :**

## **Sexy Wedding - Faux mariage & vrai désir**

Quand Lisandrina se réveille dans une luxueuse suite d'hôtel à Vegas, elle croit avoir simplement trop bu la veille, fait peut-être deux-trois bêtises, rien de grave !

Mais c'est un peu plus compliqué que ça...

Pour commencer, Hace O'Keefe, chanteur et acteur de renommée interplanétaire, partage son lit. Ensuite, il porte une alliance... et elle aussi !

Le plus fou ? Hace n'acceptera de divorcer qu'à des conditions aussi particulières qu'inattendues...



**Disponible :**

## **Mariage forcé – Un contrat indécent**

À la mort de son père, le marquis de Verneuil, Diane voit sa vie basculer. Son frère Louis et elle découvrent que la famille est criblée de dettes ; la bonne société leur ferme ses portes, le promis de Diane la rejette, faute de dot, et ils risquent de perdre le domaine.

Dans une ultime tentative de renflouer les caisses, dévoré par la fièvre du jeu, Louis organise des tournois de cartes où il perd des sommes colossales face au duc Gabriel de Keyrac... jusqu'à parier la main de sa sœur.

Horriifiée, Diane se voit contrainte d'épouser Gabriel, le Duc noir : chassé de la cour de Versailles, balaféré, impressionnant, froid et cynique, il est tout l'inverse du mari idéal.

Il joue avec elle comme un chat avec une souris, l'effraie autant qu'il l'intrigue. À force de cohabitation, elle se découvre des désirs inconnus, inconvenants, mais tellement sensuels...

Et si cette union forcée était la clé de sa liberté et de son bonheur ?





**Disponible :**

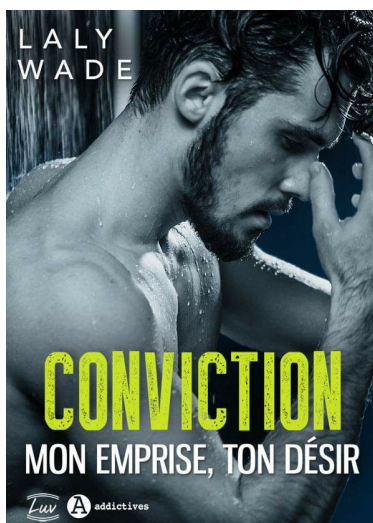
## **Conviction – Mon emprise, ton désir**

Braxton mène une vie qui semble sans histoires. Sa rencontre dans une boîte de nuit avec Kathleen, jeune et insouciante, bouleverse son existence.

La passion qu'ils ressentent l'un pour l'autre est puissante, leurs nuits sont torrides et l'alchimie entre eux est évidente...


Seul problème : Braxton est marié à Callie. Et cette dernière, qui veut lui nuire, a le pouvoir de le détruire.

Alors, quand elle lui déclare la guerre, Braxton est bien décidé à ne pas se laisser faire. Mais sa relation avec Kathleen sortira-t-elle indemne de cette lutte acharnée ?



Erin Graham

# ESQUISSE

 **addictives**



*« Mes rêves sont ma seule vraie  
richesse et ils te sont tous réservés. »*

Gabriel

*« Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté. »*

Charles Baudelaire, *L'Invitation au  
voyage*, 1857.

# Prologue

## Gabriel

– Gardez la monnaie...

Le jeune couple, comblé, attrape la toile, l'admire quelques instants puis s'éloigne, l'air heureux. Ils ne sont pas vraiment regardants, c'est nul. D'un geste machinal, je délasse mon poignet droit en grimaçant. Toujours aussi raide, toujours aussi inerte. Je ne réprime pas une grimace écœurée. Il va falloir que je m'y fasse, il ne reviendra jamais à la normale. À force de travail, qu'il disait... Chirurgien à la con, ça fait plus de trois ans et mes doigts sont toujours aussi raides, incapables de tenir un fusain. Je vais vraiment devoir me rendre à l'évidence, ma main gauche est mon seul salut... Je n'ai pas le même toucher, mais apparemment, c'est bon quand même. Enfin... Ça suffira pour nous nourrir ce soir. C'est déjà pas mal. Un grognement presque surréaliste me fait sursauter.

– Bon, c'est pas tout ça, mais j'suis crevé !

Willy se lève difficilement du trottoir à quelques mètres de moi, s'étirant de toute sa hauteur. Si je voulais être sarcastique, je lui demanderais de quoi il est crevé exactement, mais je ne suis pas d'humeur. Il se gratte la barbe, chancelle un peu puis se baisse difficilement pour attraper sa bouteille de vinasse qu'il a couvée toute la journée en dormant dessus. Il en descend une bonne rasade, puis me la tend en s'essuyant la bouche du poignet de sa veste plus qu'élimée.

– T'as encore fait des chefs-d'œuvre, mec ! Respect. Arthur Rimbaud n'a qu'à bien se tenir...

J'attrape la bouteille, même si c'est loin d'être mon péché mignon.

– Rimbaud était écrivain, Willy. Pas peintre, ni dessinateur...

Il s'arrête en plein grattage de tête, les yeux plissés, la bouche entrouverte, ce qui lui donne un air d'orang-outan mal léché tout à fait effrayant.

– Ah ouais ?

Je lève les yeux au ciel malgré moi en buvant une gorgée d'alcool, avant de lui rendre sa bouteille. D'habitude, je préfère de l'eau, mais ce n'est pas le genre de trucs que Willy propose.

– Ouais !

Je referme mon cahier et range mon crayon entre les pages. Mon pote de la rue fronce les sourcils.

– Ben merde ! Con pour lui.

– Si tu le dis...

De ma main valide, je sors de ma poche la liasse de billets que j'ai réussi à choper aujourd'hui et lui tends quinze euros.

– Va nous chercher deux kebabs, c'est moi qui offre.

Il m'adresse un sourire édenté.

– T'es un putain de dieu, mec ! Fromage ?

– Va pour le fromage.

– Ouais ! Et j'prends un litron ?

– Et tu prends un litron.

Il se retourne dans un mouvement brusque, manquant de chavirer tête la première vers le trottoir, se rattrape je ne sais trop comment et titube tranquillement vers notre resto turc habituel. Je n'aime pas le voir comme ça. Willy est un mec super, ça fait un an que nous traînons ensemble. Sauf que plus ça va, plus il se perd dans la gnôle. Mais... il ne lui reste plus que ça. Noyer sa propre misère dans l'alcool. Au moins, il oublie pendant un instant

ses échecs qui lui pourrissent la tête. Contrairement à moi, et à l'instar de beaucoup de clodos comme nous, il n'a pas choisi cette situation et se contente de la supporter plutôt que de l'assumer. Oubliant la liberté que cela offre. Enfin, chacun sa vision des choses.

Assis sur mon banc, j'observe mon bloc à dessin, et, après plusieurs minutes de tergiversation, je l'ouvre et reprends mon crayon. Je croise les jambes, bloque mon calepin sur la cuisse et passe le fusain de ma main gauche à ma main droite. Mes doigts se referment difficilement sur le bout de bois en m'élançant désagréablement. Je réprime la douleur et pose la mine sur le papier. Mes yeux s'arrêtent sur une grand-mère, debout face au lac, un bout de pain dans la main qu'elle effrite pour les canards. Parfait. Je laisse mon œil guider mon bras. Puis mon poignet.

Résultat catastrophique. Mon corps refuse, encore et toujours, de se soumettre à mon inspiration. Ma main droite, surtout. J'arrache nerveusement l'épreuve honteuse et la roule en boule entre mes doigts valides, alors qu'une troupe de nanas passe devant moi en riant. Enfin, des nanas... je dirais plutôt des greluches. Fringues à la dernière mode, coiffure parfaite, doigts recouverts de bagues, bracelets étincelants. Signes extérieurs de richesse flagrants et mis en avant consciemment. Tout ce que j'aime. Je referme mon carnet et m'apprête à lever mon cul pour aller rejoindre Willy.

L'une des précieuses s'arrête devant moi, dans une mimique de ravissement surjouée. Elle porte sa main devant sa bouche en faisant tinter ses bijoux.

– Oh, mon Dieu ! Un peintre de rue !

Je suppose que je suis l'objet de son admiration ridicule ?

– Vous peignez les gens ?

Je hoche la tête en l'ignorant. Mon calepin sous le bras, je descends du trottoir. C'est bon, les gentillesse polies, j'ai donné pour aujourd'hui. J'ai de quoi bouffer pour au moins trois jours, on verra quand les poches seront vides. La nana pose ses ongles manucurés sur mon bras.

– Eh, attendez...

Je jette un œil à sa main, qu'elle maintient sans ciller.

– Désolé m'dame, mais j'ai fini ma journée.

Elle m'adresse un sourire malicieux.

– Oh, je vois... Et si je vous payais l'équivalent de votre journée de demain juste pour un portrait ?

Forcément, il est évident que pour de l'argent, je devrais me plier à n'importe quelle demande. Ces gens me font pitié. Même si dans le fond, je dois certainement leur faire pitié aussi... Mais mon statut de SDF ne signifie pas pour autant que je suis au service du fric. Loin de là. C'est justement exactement l'inverse. Certainement incompréhensible pour la personne qui se trouve en face de moi, mais je ne lui demande pas de comprendre. Juste de me lâcher la grappe. Je secoue mon bras et elle finit par retirer ses mains de mon sweat.

– Non, merci. J'ai ce qu'il me faut pour aujourd'hui.

Elle ne perd pas son aplomb et hausse les épaules.

– C'est pour ça que je vous parle de demain.

– Pour demain aussi.

– Alors pour après-demain ?

Je soupire en portant ma main handicapée à mes cheveux.

– Désolé. Pas intéressé.

Les petits amoureux, les enfants, les oiseaux, les personnes âgées, OK, je les dessine sans souci. Pas les connasses bourrées de thunes et trop sûres d'elles grâce à leur rang social. C'est pas mon truc. Ce que ce genre de personne n'a pas compris, c'est qu'un rang social, ça peut éventuellement avoir un intérêt en société – et encore, j'en doute franchement. Mais je suis,

de par ma position de SDF affirmée et totalement assumée, en marge de cette société, justement, et ainsi, par extension, totalement insensible à tous les rangs qui la composent. Donc, pour résumer, son fric et son arrogance, je m'en contrefous prodigieusement. Elle et toutes ses copines derrière elle qui me toisent avec différentes expressions de dégoût ne le comprendront jamais, mais c'est le dernier de mes soucis.

Pourtant, la princesse aux bagoues insiste lourdement.

– Eh bien, ça vous fera votre week-end... Combien prenez-vous ? Cent ? Cent cinquante euros ?

Quoi ?

– Non, mais vous êtes barges ou quoi ? Cent cinquante euros pour un portrait au fusain ?

Ses copines ont l'air scandalisées par la somme proposée et chuchotent entre elles. Mais elle reprend.

– Alors disons deux cents. Je m'installe où ?

Elle sort une liasse de billets et la colle entre mes doigts, puis s'installe sur mon banc en adoptant une pose rigide et ridicule, sans se soucier de ses copines qui semblent un peu surprises, dégoûtées par mon aspect et certainement mon odeur, et outrées de s'apercevoir que si je dis oui, elles devront attendre patiemment leur amie à mes côtés. L'idée me fait franchement marrer. C'est pour ça que j'accepte. Juste pour admirer leurs airs pincés de bourges qui n'osent pas s'encanailler.

Je pose mon carnet sur le banc à côté de la nana qui attend sans bouger, le menton en l'air, bouche entrouverte, d'un air qu'elle doit supposer irrésistible, le dos droit, un bras posé sur le dossier du banc. J'attrape son menton et lui fais baisser la tête. Retire la barrette qui retient sa crinière brune et éparpille ses cheveux sur ses épaules. Attrape sa main et la pose sur sa cuisse. Elle redresse les yeux vers moi et m'offre un regard charmeur que je ne relève pas. Ses copines derrière moi retiennent difficilement des

exclamations catastrophées, j'entends même murmurer, entre autres gentilleses :

- « Faites gaffe à ses bijoux, il pourrait lui voler sa bague... »
- « Il a peut-être un beau cul, mais quand même, ça n'efface pas tout ».
- « C'est George qui risque de ne pas être d'accord ».

Puis, les chaudasses délient leurs langues. Encore plus drôle.

- « Beau cul, quand même ».
- « Qu'est-ce que tu racontes, George lui passe tout ».
- « J'aime bien son air bad boy... notre Constance veut vivre dangereusement avant le mariage ! »

Ricanements discrets. Sympas les copines. J'aime beaucoup les amies sincères comme elles.

- « Mon Dieu, cette odeur ».
- « Beau cul ».
- « Il faudrait qu'elle se dévoue pour lui faire prendre une douche... »

Ricanements sous forme de hennissements aigus. Ça vole haut...

- « J'espère que personne de notre connaissance ne passera par là, c'est un peu embarrassant cette situation ».
- « Non mais, hein qu'il a un beau cul ? »

*Bon, je crois qu'on a compris !*

- « Mais oui, c'est bon, arrête avec son cul, on t'a déjà dit oui ! »
- « Tu crois pour le cul ? Il peut éventuellement être passable en Versace, mais ça reste à voir ».

Connasse !

« Comment peut-on vivre de la sorte... habillé dans des fringues comme ça. Je ne savais même pas que ça pouvait exister, des trucs pareils ! »



« Il doit être affamé... à tous les niveaux... Intéressant... Je crois que nous ne regardons pas où il faut, les filles... Parfois, il suffit de se baisser sur un trottoir ! »

Connasses confirmées pour tout le lot ! Elles ont une chance de dingue que Willy soit loin, lui, ne laisserait pas passer un truc pareil...

« Certainement plus fougueux que George ! »

« Si maman la voyait ! »

« Moi, je dis que c'est quand même une perte de temps qui peut s'avérer dangereuse... Nous n'avons rien à faire ici ».

Et ça caquette encore plusieurs minutes... Mon modèle, qui semble entendre les mêmes choses que moi, décoche un sourire diabolique et me lance un clin d'œil. Elle provoque volontairement. OK, pour le coup, elle me plaît. Enfin, plus que les pintades qui gloussent derrière moi. Elle n'en reste pas moins superficielle, et l'étincelle dans son regard n'est pas avenante. Je suis même certain que c'est une belle salope à plein de niveaux. J'attrape mon carnet, et lui fais signe de se secouer la tête. Ce qu'elle fait en se détendant.

– Voilà, parfait.

Elle semble ravie. J'entreprends le portrait de miss Bijoux. De la main gauche. Et sans réelle passion. J'ai juste un but, les deux cents balles. J'ai beau rejeter la société, les règles de base s'appliquent malgré tout, et surtout malgré moi, dans mon quotidien. L'argent est nécessaire pour survivre, même s'il est mon pire ennemi. Je m'y plie un minimum, et deux cents euros pour un dessin, qui sera bâclé en plus, je ne refuse pas. Willy a besoin de nouvelles pompes, et puis j'avoue qu'un paquet de clopes serait un luxe plus qu'appréciable pour ma part. J'ai arrêté, contraint et forcé, mais de temps en temps... ça fait du bien. On a beau être clodos, on a nos priorités.

Pas plus de dix minutes plus tard, je détache le portrait du carnet et le donne à mon modèle. Elle plisse les yeux en se levant puis agite les mains, comme une dinde essayant de s'envoler.

– Oh, regardez, les filles, c’est merveilleux ! George va adorer...

Les pintades se penchent sur le croquis en piaillant. Bon, OK, elles valident. La reine de la basse-cour se lève, fouille dans son sac et me tend une carte de visite.

– Je m’appelle Constance. Vous peignez ?

J’attrape sa carte, en me demandant bien ce que je pourrais en faire.

– Oui, ça peut m’arriver.

– Alors vous êtes l’homme de la situation. J’ai pour projet d’offrir à mon mari une série de portraits. De moi. Je payerai ce qu’il faut. Venez me voir lundi prochain, dans l’après-midi, que nous en discutons.

Offrir toute une série de portraits de soi-même... Bon Dieu, si ça, c’est pas de l’orgueil surdimensionné, je me fais couper les couilles ! Impossible que je participe à un acte de mégalomanie de ce genre. Je lui redonne sa carte.

– Merci, mais je ne fais pas ce genre de choses.

– Moi non plus. Nous serons donc débutants tous les deux.

Elle refuse la carte que je lui tends en roulant son dessin avant de l’enfoncer dans son sac.

– Réfléchissez. Venez quand vous voulez. Il y a des choses à faire... Et je suis ouverte à toute proposition.

Elle m’adresse un dernier clin d’œil, tourne les talons et reprend sa route, un bras enroulé autour de celui d’une de ses amies. Je la regarde s’éloigner alors que Willy me rejoint, les mains chargées de bouffe et de picole.

– C’était qui ?

– Une dernière cliente.

– Ah ?

– Ouais. Je crois qu’elle vient de me filer un rencard. Chez elle.

– Sans déconner ! Elle veut que tu la retournes ?

Je secoue la tête.

– Je sais pas, en fait. Je me demande si elle veut ma queue ou mon fusain...

Il hausse les épaules en fourrant une bouteille de vin entre mes mains.

– Ben, t'as qu'à te dire que ta queue est un immense fusain, comme ça, fin des questions. Allez, viens bouffer, t'as besoin de force pour baiser une pouliche pareille.

Je lui redonne son litron, je n'aime pas ça.

– Ouais... enfin, on verra.

Il s'esclaffe.

– Ouais. C'est tout vu, tu veux dire.

J'en sais rien.

# 1

**Noush**

**Deux ans plus tard**

*« Il ne faut pas de tout  
Pour faire un monde.  
Il faut du bonheur,  
Et rien d'autre. »<sup>1</sup>*

– JE GARDE !

Je saute partout, les yeux rivés sur mes cartes. Je n'entends pas le soupir de Pierre à ma gauche, j'ignore le juron de Baptiste en face et je tire la langue à Rebecca à ma droite. Cette dernière jette ses cartes devant elle.

– Ras le cul !

– Oh, eh, c'est bon, pour une fois que j'ai de la chance !

Elle grogne en me tendant le chien. Pour info, nous jouons au tarot, et, pour changer, je les explose tous. Je me tape presque un orgasme en observant les trois rois et le vingt-et-un perdus au milieu de ma poignée d'atouts... J'aurais dû faire une « contre ». Bon, tant pis, trop tard, elle retourne les cartes qui me reviennent. Le quatrième roi. Je gesticule sur ma chaise. J'ai conscience d'être absolument insupportable, mais franchement, un jeu comme ça, je ne peux pas rester impassible. Baptiste me ressert un nouveau verre de vin blanc pendant que Pierre s'occupe de leur énième whisky. Reb, elle, remplit son verre de jus d'ananas. Polichinelle oblige. Bref, peu importe, je vais encore leur faire une partie de dingue, c'est mortel !

– Je mets le roi de cœur au chien !

Grognement de Baptiste.

- Tu fais chier, Noush !
- Qu'est-ce que tu peux être mauvais joueur !
- Je suis super bon perdant !
- Vaut mieux pour toi, tu gagnes jamais.
- Je suis sûr que tu triches !
- La critique est facile ! C'est toi qui as distribué.
- Mouais ! J'arrête après celle-là ! J'suis crevé.

Je baisse mon jeu pour lui adresser le regard le plus assassin imaginable.

- Comment ça ?

Il s'esclaffe, puis penche la tête sur son épaule avant de me répondre de sa voix de miel. Celle qui me fait craquer.

– J'arrête comme : je ne joue plus, je déclare forfait, j'en ai marre, je rentre chez moi...

- Non ! J'ai la main ce soir, il n'est que... que...

Je regarde ma montre.

- Trois heures cinquante-deux ! La nuit ne fait que commencer !

Rebecca secoue les mains entre nous.

– Eh, c'est bon, là ? On peut jouer ? De toute manière, je suis crevée aussi, je suis enceinte jusqu'aux yeux, je vous signale !

Je lui envoie, à elle aussi, un regard de tueuse :

– T'en es à trois mois, pour rappel exact des faits. T'as même pas de bide et tu rentres dans ton trente-six fillette sans souci.

Cette nana est exaspérante, elle est du genre à vous foutre des complexes même si vous vous classez dans la catégorie, comme moi, des gens normaux, c'est-à-dire trente-huit en été et quarante en hiver, même quarante-deux

parfois, taille moyenne, poitrine moyenne. Parce que ce qu'elle n'a pas au niveau de la taille, elle le récupère au niveau de la poitrine, elle a un visage d'ange, et un bon mètre soixante-dix, tout en jambes fines et silhouette de mannequin. Et moi qui pensais avoir la paix lors de sa grossesse, avec une meilleure amie portant enfin un quelconque gramme de trop quelque part (je ne suis pas exigeante, sur le cul, le bide ou les cuisses, ça ferait l'affaire), c'est loupé. Au lieu de ça, elle a une peau magnifique, jamais de nausées et un air de femme super épanouie à longueur de temps. Je l'adore, soyons bien d'accord, elle est comme une sœur, au même titre que Pierre et Baptiste ici présents. Nous sommes une bande de potes depuis le CP, et donc, inséparables. Mais comme toute sœur, elle a un côté agaçant dans sa perfection, que je ne manque pas de lui rappeler à chaque fois.

Je lui tends un bol de cacahuètes surhuilées et trop salées.

– Tiens, mange le bol, ça te fera du bien ! Et lèche l'huile qui reste quand tu auras fini.

Elle s'esclaffe en attrapant une poignée d'arachides. De toute manière, elle a beau manger n'importe quoi depuis toujours, rien n'y fait. C'est fatigant... Bref. La bouche pleine, ma pote s'adresse à Pierre en crachant des bouts de cacahuètes un peu partout sur ma nappe. Sympa. Oui, elle est un peu folle aussi.

– Et toi, Pierre, tu veux continuer ou pas ?

Pierre, le sage de la bande, le médecin généraliste poli et tranquille, toujours bien habillé et aux propos toujours mesurés, pose ses cartes devant lui, face contre table. Il soupire et nous observe, les uns après les autres. Oh oh... Y a problème, là... Baptiste plisse les yeux.

– Ça va, Pierre ? Tu ne parles pas depuis le début ? C'est Noush qui te saoule ? C'est normal, ça, mec, lâche-toi, insulte-la !

Je m'esclaffe et lui envoie une chips en pleine tronche. Il l'attrape et l'enfourne dans sa bouche en m'adressant un clin d'œil complice. C'est ce moment que Pierre choisit pour s'épancher :

– Vous avez déjà pratiqué le *fist fucking*, les filles ?

Silence. Regards interloqués. Éclat de rire de Rebecca qui recrache littéralement la moitié du bol d'arachides qu'elle venait de jeter dans sa bouche. Dégueulasse. Je me laisse aller dans un rire nerveux, ne sachant pas quoi répondre, sauf peut-être :

– Nous, non, mais je pense que Baptiste a déjà quelques expériences au compteur... N'est-ce pas, Bapt ?

Il s'étouffe avec sa chips.

– Hein ? Mais ça va pas, non ? Je veux bien être ouvert d'esprit avec les nanas, mais quand même ! Aucun poing, ni rien du tout d'ailleurs ! Noush, c'est quoi tes conneries ?

Le rire de Rebecca redouble, elle est pliée en deux sur sa chaise, et si elle n'était pas simplement à trois mois de grossesse, je redouterais un accouchement imminent. Mais non. Elle se redresse et tente de maîtriser ses ricanements contagieux. Puis elle s'adresse à Pierre, qui reste le plus sérieux du monde.

– Non, mais c'est quoi cette question ?

Il pince les lèvres en tapotant ses cartes sur la table.

– C'est... c'est Lou.

Je le dévisage.

– Lou ?

Lou, c'est sa femme, une nana super sympa, au passage, qui le laisse sans problème venir participer à nos petites soirées entre potes de CP. Il hoche la tête. Je reprends.

– Elle t'a sérieusement demandé de lui enfoncer ton...



Baptiste me coupe.

– C’est bon, on a compris l’idée, Noush ! Sérieux, Pierre ? Vas-y fonce, c’est cool...

Pierre s’agace.

– Mais, non, justement, je sais pas.

J’éclate de rire.

– C’est ton fantasme, et tu ne sais pas comment lui dire ?

– N’importe quoi !

– Bon, alors, c’est quoi le problème ?

Il répond, vraisemblablement embarrassé. Tu m’étonnes, ce mec est un choupinou timide et tout mignon... Il rougit rien qu’en en parlant, alors que, entre nous, tout le monde se dit tout... C’est la première fois qu’il nous en sort une pareille, cela dit. Il se décide au bout d’un moment.

– En fait, je suis tombé... par hasard, sur le PC de Lou... Et, toujours par hasard, j’ai... un peu... comment dire... Tapé son code... Mais, vraiment, c’était tout sauf volontaire...

Rebecca s’arrête de lécher le bol à présent vide de cacahuètes et s’adresse à lui.

– Ben voyons... T’as fouillé le PC de Lou...

Il hausse les épaules.

– Bon, c’est pas impossible effectivement.

Je pose mes cartes.

– Et donc ? Rapport avec le *fist fucking* ?

Il soupire.

– Depuis qu’elle écrit des romances érotiques, elle a deux copines carrément bizarres. J’ai... encore une fois par pur hasard, lu quelques phrases de leurs conversations Messenger... Et donc, Lou y demandait des renseignements sur le *fist fucking*... et ses copines...

Il s’arrête, écœuré.

– Merde, elles s’envoient des photos, quoi ! Des trucs chopés sur le Net, enfin, j’ose espérer que ce ne sont pas des clichés perso. Je crois que je suis en train de perdre ma femme...

Rebecca et moi-même ricanons nerveusement de concert. Les mecs croient toujours que les femmes entre elles sont des anges... Grossière erreur. Rebecca me fait un signe de tête.

– Pierre, mon chou, je crois qu’une petite conversation s’impose. Tu me raccompagnes ? Je vais t’expliquer deux ou trois trucs... et je pense que tu ne dois pas t’inquiéter...

Elle se lève, s’étire. Et c’est là que je réagis.

– Eh ! Attendez ! Et ma garde ?

Baptiste bâille en me répondant.

– Tu as au moins cinq cents points d’avance, Noush, ça va, l’honneur est sauf.

Je jette mon jeu sur la table.

– Vous me saoulez tous...

Pierre se lève et attrape le manteau de Rebecca, avant de l’aider à se rhabiller. Dans notre petite troupe, il y a des affinités. Rebecca et Pierre étaient voisins jusqu’à ce que nous quittions nos parents. Donc, inséparables. Baptiste et moi, nous avons la passion des conneries en tout genre. J’ai mon Baptiste, et elle a son Pierre. Son Pierre qui la raccompagne chez elle, où son

mari l'attend bien sagement, pour qu'elle lui explique les secrets des conversations salaces de nanas entre elles. Elle en a pour la nuit ! Mais je suis bien contente de lui laisser le soin de régler cette affaire...

\*\*\*

Une fois notre pauvre Pierre et sa conseillère disparus derrière ma porte, Baptiste s'affale dans mon canapé et attrape ma main au passage, m'obligeant à le suivre dans son moment de paresse. Je m'installe à côté de lui, la tête sur son torse, ma main dans la sienne. Il embrasse mes cheveux tendrement alors que son pouce caresse le dos de ma main.

– Alors, Noush, *fist fucking* ?

Je ris doucement en me lovant contre lui, sans répondre, évidemment. Il soupire.

– Je crois que j'ai trop bu.

Il resserre ses bras autour de moi. J'adore sa chaleur. Surtout quand...

– Moi aussi. J'ai vidé deux bouteilles, je crois...

Notre conversation passionnante s'arrête là. Mes yeux naviguent sur les toiles blanches en face de moi, étalées contre un mur, et la panique me reprend. C'est pour cela que j'avais convoqué en urgence la bande. Parce que j'ai des toiles, j'ai des trucs à peindre dessus, avec une échéance qui se rapproche inexorablement chaque jour qui passe, mais il me manque l'essentiel. Et ça me stresse. J'avais besoin de me changer les idées.

Baptiste sait lire dans mes pensées, et en ce moment, c'est exactement ce qu'il fait.

– Il ne veut pas revenir ?

– Non. Il ne répond plus à mes messages. Je me demande même s'il n'a pas changé de numéro.

Mon problème, c'est Arrio. Mon mec. Plutôt, mon ex. Et surtout, mon modèle. Enfin, il a d'abord été mon modèle, ma muse, puis mon amant, puis mon mec officiel, et ensuite il a claqué la porte en me reprochant des tas de trucs tous aussi débiles les uns que les autres, parce que oui, ce n'était pas une lumière. Il avait juste un corps de rêve fortement inspirant. Mais il m'en voulait de, dans le désordre : le prendre pour un objet (bon, c'est un peu vrai, mais pas trop... j'ai toujours essayé de l'écouter... enfin, presque toujours), passer mon temps avec Baptiste (« toujours » est un grand mot... Au pire, deux ou trois déjeuners dans la semaine et parfois quelques dîners... Rien d'alarmant non plus), ne pas l'appeler dans la journée (pour lui dire quoi ? Je me demande encore ce que j'aurais bien pu lui raconter), et enfin, de l'éjecter de l'appart lors de nos soirées tarot. Un peu court d'esprit, le Arrio. Très soupe au lait. En attendant, il n'est plus rien du tout. Ni amant, ni mec, ni modèle. Mais voilà... Je me suis engagée pour une exposition dans deux mois. La salle est réservée, les invitations prêtes à être lancées, et jusqu'à présent, j'ai fait cinq toiles. Loin d'être suffisant. Et j'ai eu beau chercher, jusqu'à présent, personne ne m'inspire comme lui. Je soupire contre le torse de Baptiste qui caresse mon dos avec paresse.

– Si tu veux, je veux bien m'y coller.

Je secoue la tête.

– Tu sais bien que ça ne marchera pas !

– Je sais que tu me le dis tout le temps, mais je ne vois pas pourquoi.

– Parce que... Enfin, tu vois quoi...

Bon, soyons honnête. Il faut impérativement que le mec qui me sert de modèle m'attire. Pour ressortir la sensualité dans l'œuvre, il faut que je la voie, qu'elle soit palpable. Et vue de ma fenêtre, la sensualité de mon meilleur ami avoisine le niveau zéro. Ce n'est pas qu'il n'est pas canon ou attirant, parce qu'il l'est, objectivement. Il a beaucoup de succès auprès de la gent féminine, c'est indéniable. Mais il reste mon meilleur ami avant tout. Un frère, un pote âgé de 6 ans avec la morve au nez et les genoux écorchés. Pas un amant ni un symbole sexy. En tout cas, pas à mes yeux. Ce qui est difficile à expliquer de vive voix, parce que c'est un peu vexant, non ?

Il m'évite cette explication en concluant tout seul.

– Je sais que tous tes modèles finissent dans ton lit... Alors, s'il faut se dévouer, je veux bien... pour l'art...

Sa voix est timide et mal assurée. Il a vraiment trop picolé. Je m'esclaffe.

– Ouais, bien entendu. Mais l'art n'a pas besoin qu'on en arrive à ces extrêmes, je te rassure. Je crois que nous avons notre compte pour ce soir. Tu dors là ?

Il hoche la tête.

– Oui, si c'est dans ton lit.

– OK. On y va.

– Je te suis.

Cinq minutes après, montre en main, nous nous allongeons sous la couette, dents lavées, en caleçon pour lui et en chemise-culotte pour moi, emmêlons nos jambes et nos bras, et fermons les yeux. Tout ce que je note de cette soirée, c'est que :

Un. J'ai encore gagné au tarot, je suis une championne.

Deux. Je n'ai absolument pas résolu mon problème de modèle, et demain arrivera très vite, éliminant encore une fois un jour dans le délai imparti.

Trois. Rebecca n'a pas encore pris un gramme.

Quatre. Il faut que j'achète très rapidement un roman de Lou, son histoire de *fist fucking* indique clairement que ses livres sont d'une qualité rare qu'il ne faut surtout pas manquer.

– Bonne nuit, Noush.

– Bonne nuit, Bapt.

\*\*\*

Je bâille outrageusement devant ma vingtaine de lycéens concentrés sur leurs planches. Je me suis pourtant levée à onze heures, n'ayant pas cours avant treize heures. Baptiste était parti, mon appartement rangé, aéré, vaisselle faite. Et en prime, j'avais un bouquet de pâquerettes qui m'attendait entre deux croissants sur la table. J'adore quand il termine la soirée chez moi. Les matins sont toujours plus faciles.

En attendant, je ne suis pas pour autant en pleine forme. Comme quoi, les nuits « tarot » sont moins éprouvantes à 20 ans qu'à 26. Mais bon... J'ai gagné. On retiendra cet exploit. Ethan lève les yeux sur moi et me détaille, concentré. Ses yeux passent sur mon buste puis remontent jusqu'à mon visage. Je lui offre un sourire. Il rougit et se planque derrière son pupitre. Je retiens un rire. Normal qu'il me regarde, je suis en mode « modèle » pour mes petits lycéens, pas de quoi être embarrassé. Mais Ethan est toujours embarrassé. Bref. Très pratique après une soirée tarot, cette astuce. Épreuve surprise et notée, deux heures de mise en situation. Et comme je n'avais pas d'idée de sujet, je m'y colle. Ils doivent choisir une partie de moi et la dessiner. Ensuite, la cloche sonne, ils partent et je note... J'adore mon job. Il est presque dix-huit heures, ça fait quasiment cinq heures que je pose en cuvant. Et accessoirement, je réfléchis. Encore une journée de passée, et toujours pas de modèle.

Cette idée me poursuit, la seule option qui se dessine à l'horizon, malheureusement de plus en plus nettement, c'est une annulation pure et simple de cette expo. Sauf que Baptiste travaille sur cet événement depuis des lustres, il a tout prévu et toute l'asso est derrière nous, comptant beaucoup sur les recettes des ventes, bref, je vais avoir l'air d'une idiote finie si j'en arrive à cette extrémité.

Je ramasse les épreuves des élèves qui viennent de désertier la salle comme si elle leur brûlait les fesses dès la première sonnerie. Dans l'ensemble, c'est mauvais. Je dis bien dans l'ensemble, parce qu'Ethan sort clairement du lot. Il va falloir que je parle avec lui, il a réellement un don. Quelque chose qui attire l'œil. Je range les dessins dans ma pochette et m'apprête à quitter les lieux, quand mon téléphone sonne. Rebecca.

– Salut, Reb.

– Salut, Reine du tarot, ça va ?

– Oui, et toi ?

– Ouais, enfin non. Je viens de me prendre les pieds dans le tapis de ma chambre. Je l'avais dit à Steph de ne pas mettre ce truc, mais bien évidemment, il n'écoute que ce qui l'arrange et du coup... Nom de Dieu, il m'agace !

J'éclate de rire. Pauvre Steph. Il va passer un moment magnifique quand il va rentrer. C'est écrit. Elle reprend.

– C'est ça, marre-toi, tu vas moins faire la maligne dans cinq minutes.

– Hein ? Quoi ? Pourquoi le fait que tu ne saches plus mettre un pied devant l'autre me retomberait dessus ? Je m'inscris direct en faux, je n'ai rien à voir dans cette histoire...

– Parce que tu es ma seule option... Alors, désolée, mais c'est sur toi que ça tombe.

– Mais de quoi tu parles ? T'as bu ?

– Ha ha, très drôle. Je te rappelle que je suis frustrée depuis trois mois à ce niveau et qu'il m'en reste encore six autres à supporter, alors que tu t'es vidé deux bouteilles de chablis hier soir sous mes yeux, donc écrase. D'ailleurs, je pense que je vais interdire l'absorption d'alcool pendant les soirées. Je payerai l'ananas à tout le monde.

– Alors là, tu rêves, ma grande ! J'irai picoler en douce dans la cuisine.

– T'es vraiment une traîtresse ! Tu devrais me soutenir, mais non... Tu préfères lever le coude. Au fait, Baptiste a dormi avec toi ?

Euh... Alerte rouge. Repli d'urgence. Elle va encore me prendre la tête. Parce que Pierre est marié depuis peu, et qu'elle-même n'est pas mariée mais vit depuis des années avec Steph, son dieu du sexe, homme à tout faire et défouloir en même temps qu'avocat à ses heures perdues, jardinier, masseur pour les fragiles et délicates épaules de Madame, cuisinier, et encore dieu du sexe. Bref, seuls Baptiste et moi sommes encore célibataires, et pour elle, du haut de sa tour d'ivoire, c'est un déséquilibre empêchant clairement la terre de tourner correctement. Selon elle et ses connaissances on ne peut plus poussées en anatomie (elle a passé un bac littéraire), le pénis de Baptiste est



fait pour s'encaster parfaitement dans mon vagin. Oui, parce qu'en plus d'être une peintre et une prof, comme moi, elle s'est autoproclamée scientifique doublée de voyante expérimentée. Enfin, voyante, ça aussi ça reste à prouver : en l'occurrence, d'après ce que j'ai compris, le tapis dans sa chambre, elle ne l'a pas vu. Bref. Changeons de sujet, ou plutôt revenons au sujet initial. Le tapis et les éventuels dommages collatéraux de sa chute.

J'attrape mon manteau et l'enfile en jouant avec mes mains pour la garder à mon oreille.

– Bon, alors, ton tapis, ta chute, bla bla bla ?

– Ce n'est pas MON tapis, je te signale, sinon il n'aurait jamais atterri dans cette pièce.

– Oui, OK, bon, et alors, quel est le rapport avec moi ?

– Eh bien, figure-toi que j'ai ressenti une douleur aiguë au ventre. Le médecin sort à peine de chez moi. Il m'a mise en arrêt pour une semaine, et j'ai toute une batterie d'exams à faire. Je ne précise pas que je suis ravie, je pense que c'est évident, c'est la fête.

Je me laisse tomber sur ma chaise. C'est moins drôle, d'un coup. C'est même perturbant.

– Oh, tu déconnes ! Tu t'es vraiment fait mal, alors ? Merde, Steph abuse avec son truc !

Elle s'éclaircit la gorge.

– Oui... enfin non, ce n'est pas réellement la faute de Steph, pour être tout à fait franche.

– Ah oui ? Donc c'est quoi ?

Elle tousote.

– C'est-à-dire que... J'étais un peu énervée après ma chute. Je n'avais pas mal, j'étais en train de changer les draps quand ça s'est passé, et du coup je suis tombée sur la couette et les coussins par terre, donc aucun souci.

– Bon, donc, c'est quoi le problème ? T'as fait une fausse couche ? Une

panique ? Quoi ?

– Eh bien... En fait, j'ai perdu mon sang-froid légendaire, et j'ai décidé de virer ce foutu truc moche de ma chambre. Sauf que le machin est en véritable soie de je ne sais trop où, à double rangée, et que pour couronner le tout, il fait deux mètres sur deux. Alors, pour le passer par la fenêtre, j'ai légèrement forcé. Le machin pèse au moins une tonne. C'est là que ça a fait crac.

– Crac ?

– Ouais. Crac. Comme si mon utérus se déchirait en deux. Mais comme le tapis était en équilibre sur la fenêtre, j'ai voulu finir, tu comprends.

– Oui. Enfin pas trop. Et donc ?

– Ben ça a refait crac.

– Encore.

– Oui.

– Et pour finir ?

– Pour finir, le tapis a atterri sur la voiture de Steph qui venait de se garer sous la fenêtre, donc je ne te raconte pas la tête de Monsieur, encore moins celle de la voiture, en plus j'ai perdu du sang, et je suis alitée pour une semaine. Steph est déjà parti m'acheter un truc pour faire pipi allongée. Il est taré, je n'urinerai jamais dans un truc pareil !

– Non, mais attends, t'as jeté le tapis dans la rue ? Du second étage ?

– Ben oui, ma chambre donne sur la rue, tu voulais que je fasse quoi ? Que je traverse toute la baraque pour le jeter côté jardin ? Tu crois que j'ai que ça à foutre ?

Elle me file une migraine d'enfer. Elle est tout simplement folle.

– J'ai envie de dire, le rouler dans un coin et attendre Steph était pas mal non plus comme solution, non ?

– Oh, c'est bon, vous vous êtes donné le mot ou quoi ? Bon, de toute manière, c'est pas ça le problème.

– Ah. Et quel est le problème ?

– Le problème c'est que ça change tous mes projets, que j'ai des engagements à gauche et à droite et que, du coup, je dois tout annuler.

– Tu veux que je te remplace au bahut ?

– Non, ils vont s'arranger, il y a la vieille Dumoulin qui s'encroûte à l'intendance, elle est prof de dessin à la base, elle va se sortir les doigts du cul

et elle va assurer mes cours. Dommage pour les élèves, mais c'est juste pour une semaine, les dégâts devraient être minimes.

Je grimace. Dumoulin est une peau de vache à l'ancienne. C'est d'ailleurs ma première prof de dessin. Un très mauvais souvenir. Elle reprend.

– Non, je me suis arrangée pour tout, mais pour l'asso, je bute. J'ai besoin de toi.

– Pour l'asso ?

– Oui, tu sais, Une Chaleur dans la Ville. Je donne des cours deux fois par semaine pour les démunis. Ça m'embête vraiment de les planter. Alors, j'ai pensé... Toi... T'es parfaite pour le poste. Dispo, libre comme l'air, personne ne t'attend chez toi, légèrement célibataire sur les bords et en plus, vu que tu végètes avec tes œuvres...

Merci pour ce résumé affligeant et déprimant au possible de ma situation.

– Ouais, OK, j'ai compris l'idée, n'en jette plus. Dis-moi plutôt ce que tu veux.

– Le cours de dessin est ouvert de quatorze heures à dix-sept heures demain, et vendredi, c'est nocturne. Dix-huit heures jusqu'à vingt-et-une heures.

– Vendredi soir ?

– Oui. C'est nouveau, mais il y a encore plus de monde, les jeunes des quartiers viennent après leurs cours.

Oh, merde ! Je n'ai absolument aucune envie de me taper six heures de cours supplémentaires. J'ai clairement d'autres chats à fouetter en ce moment. Je répète, en sentant peu à peu le piège se refermer sur moi.

– Les jeunes. Des quartiers ?

– Oui, et aussi des personnes plus âgées. C'est leur seule occupation, tu comprends ?

– Leur seule occupation, je comprends.

– Oui, et aussi, c'est un peu un lieu où les gens discutent, il y a des laissés-pour-compte dans le lot.

– Des laissés-pour-compte dans le lot.

- Oui, bon, tu ne vas pas répéter toutes mes phrases non plus !
- Je ne vais pas répéter toutes tes phrases non plus.
- Oh, eh, Noush !

Je me redresse en prenant un air désolé.

- Euh, oui, bon. C'est juste deux jours ? Vendredi, tu dis ? Oh, c'est trop dommage, j'ai prévu un truc ce jour-là !
- Ah oui ? T'as prévu quoi ?

Très bonne question...

- Ben... euh... Baptiste et moi on...
- Baptiste est à la salle de muscu comme tous les vendredis soir avec Pierre jusqu'à vingt heures. Ça fait cinq ans que ça dure, et ça ne risque pas de changer, c'est un rendez-vous sacré entre eux ! Me prends pas pour une cruche, Noush !

Aïe. Elle reprend.

- De toute manière, tu n'as rien de prévu, trop occupée à stresser pour trouver ton modèle. Et comme j'ai vu que tu ne le trouverais pas cette semaine, c'est bon, tu es libre comme l'air.
- Ah, t'as vu ça ?
- Oui. Alors, c'est bon ?
- Ben, euh, enfin...

Je n'ai vraiment aucune envie de faire son truc, mais c'est une asso, c'est pour la bonne cause. Donc.

- Vas-y, je te dépanne. Une semaine. Mercredi et vendredi, point final.
- Oui oui. Je ne compte pas m'engluer dans mon lit, t'inquiète. Bon, je t'envoie l'adresse par SMS. Ils t'attendent demain, j'ai déjà prévenu...
- Ah, parce que tu connaissais déjà ma réponse ?
- Ben oui, c'est une bonne action, Noush. Tu vas adorer, tu vas voir. Le sujet de demain, c'est le nu intégral. J'ai Jo, le mec du foyer de l'asso, qui s'est porté volontaire pour être modèle. Il est beau mec, tu vas te régaler. Et

qui sait, c'est peut-être ta future muse, vois les choses du bon côté.

– Mouais... L'excuse est moyenne, et totalement inutile, je viens de te dire que c'était OK !

– Oui, c'était juste au cas où tu changes d'avis entre-deux. Tu me diras s'il est bien monté quand même... Ça fait un an que je fais le forcing pour qu'il pose, et quand j'arrive à mon but, je dois annuler... Non, mais je suis super dégoûtée, sérieusement.

J'éclate de rire.

– Et Steph ?

– Quoi, Steph ? C'est pas parce que j'ai une assiette devant moi que je n'ai pas le droit de regarder ce que les autres ont dans la leur, non ?

– Ouais... Je reste sceptique quand même et...

– Bon, faut que je te laisse, Steph revient. S'il a réellement acheté le bassin, je te jure que je lui fais bouffer... Salut.

– Salut.

Elle raccroche. Je prends ma besace et y fourre la pochette à dessins des lycéens, puis je sors de l'établissement. Le vent s'engouffre sous ma veste. Il est glacial. Il faisait super beau la semaine dernière, et là, c'est retour aux grands froids. Après l'hiver super rude, ça commence à faire long. Je me précipite dans ma voiture, pressée de retrouver la chaleur de mon petit chez-moi.

---

<sup>1</sup> Paul Éluard, « Poésie ininterrompue », *Le Château des pauvres*, 1946

## 2

### Gabriel

*« Entre mon désespoir et la raison de vivre  
Il y a l'injustice et ce malheur des hommes  
Que je ne peux admettre il y a ma colère. »<sup>2</sup>*

– Désolé, le foyer est complet.

Willy grogne contre mon épaule.

– Juste une place, pour Willy, mec. Moi, je me démerde.

Le type que je ne connais pas croise les bras sans nous laisser passer.

– Désolé, mais c'est impossible. Il n'y a plus un lit de dispo. Essayez demain. Bonne soirée.

Super ! Connard ! Il ferme la porte et nous laisse sur le trottoir. Willy ronchonne dans sa barbe.

– C'est bon, Gabriel, on retourne au squat. C'est des cons, de toute manière. ENCULÉS !

Il se redresse et manque de s'effondrer. Je le récupère au dernier moment dans mes bras. Il est complètement cuit. Il extirpe sa bouteille à moitié cachée de sa manche et la liquide d'une traite.

– Allez, on y va ! On est bien, tous les deux, mon pote. On va s'acheter une bouteille et on rentre.

– Non, Willy, on ne va pas faire ça. T'es trop faible.

– Ta gueule, je suis une force de la nature, Sandra le disait tout le temps...

Une montagne, qu'elle disait, cette salope.

Il tente un pas en avant et s'écroule dans mes bras. Putain ! Il ferait beau, encore... mais ce vent à la con est glacial. Je relève de ma main libre le col de mon blouson. La veste de Willy est trop légère, il va finir par crever... Et le squat est à l'autre bout de la ville. Impossible de le porter jusque là-bas. Putain, je ne vois qu'une solution. Je le redresse en soufflant.

– Allez viens, mon pote, on va arranger ça. Ce soir, c'est moi qui invite.

Il ricane.

– C'est toujours toi qui invites ! Rimbaud !

– Pour la dix-millième fois, Rimbaud est... Oh, et puis merde. On s'en fout.

De toute manière, il ne m'écoute pas. Je le traîne à travers les rues glaciales. Il est tard, plus personne ne sillonne les trottoirs, sauf nous, pauvres hères perdus dans le silence de la nuit. Willy souffle et grelotte, en même temps qu'il transpire et tousse. J'agrippe plus fort sa veste pour le caler contre ma hanche. Depuis trois ans qu'il est collé à moi, il est devenu ma famille. Avec ses défauts. Beaucoup de défauts. Mais c'est aussi une victime de la méchanceté des gens, un homme détruit qui n'a pas su réagir et retrouver la confiance suffisante pour garder la tête haute. Une femme. Il a suffi d'une femme pour le briser. Sa Sandra, celle dont il parle sans cesse. Une salope. C'est elle qui l'a mis là. Elle qui lui a fourré ses premières bouteilles dans les mains. Indirectement. Celle qui l'a poussé du haut de la montagne alors qu'il chancelait déjà pas mal. C'est triste. Encore plus quand on connaît le personnage, un ange, au fond de lui. Incapable de faire du mal. Même de penser à mal. Il aime encore la morue qui l'a détruit, c'est dire...

Nous arrivons dans les quartiers chics de la ville. Je tourne dans l'impasse que je connais par cœur depuis deux ans. Après avoir vérifié les éléments extérieurs habituels, à savoir si la Mercedes est garée devant le garage – et elle ne l'est pas – je remonte l'allée jusqu'au perron de la bâtisse imposante, toujours Willy sous le bras. Il a la présence d'esprit de lever les yeux. Il siffle, impressionné.



- Ben mon cochon, ça va ! On est où ?
- T’occupe. Assieds-toi sur cette marche et ne bouge plus. Surtout, tu fermes ta gueule.

Il s’étale sur la marche, hoche la tête puis la laisse pendre, menton contre son cou. Je remonte les degrés restants et sonne à la porte en bois ciselé. Les lumières s’allument à l’intérieur au bout de quelques secondes, puis la porte s’ouvre doucement. Constance jette un œil sur moi, referme pour ôter la chaîne de sécurité puis ouvre de nouveau, en grand cette fois. Elle m’inspecte sans un mot. Elle attend. Je n’y vais pas par quatre chemins.

- J’ai besoin de cent balles.

Ricanement hautain pour seule réponse. Je me gratte la tête. Putain, faut vraiment que je l’aime, ce con, pour en arriver là. C’est la deuxième fois cet hiver que je reviens vers elle pour lui demander du blé. C’est loin d’être mon habitude et ça ne me rend carrément plus crédible, puisque je lui chante à longueur de temps que je m’en bats les steaks de son pognon. Et là... parce que je n’ai pas d’autre solution, et que Willy a réellement besoin de dormir au chaud, je me fous plus bas que terre, la fierté en berne, pour ramper devant elle. Pas grave, j’en ai vu d’autres, même si cette pilule est vraiment difficile à passer.

- Écoute, je suis désolé pour la dernière fois. Mais là, j’ai réellement besoin d’un coup de main. Willy... enfin, voilà, quoi.

Elle lève les yeux vers mon pote qui s’est endormi contre la rambarde de l’escalier en ronflant comme une locomotive.

- Ton ami va mourir, Gabriel. Tu le sais, au moins ? Je l’ai croisé l’autre jour sur les bords du lac. Il était dix heures du matin, et il était déjà saoul. Tu perds ton temps avec lui.

Je pose mes yeux au fond des siens.

- Comme tu perds le tien avec moi. Et pourtant, tu m’as ouvert.

Elle soupire en se penchant à sa porte. J'insiste.

– Cent balles, Constance. C'est rien pour toi. Et tu sauves une vie.

– Mouais. Pour deux jours. Et après ?

– Après il fera beau, il aura dormi, mangé, et ça ira mieux. Constance. S'il te plaît.

Elle soupire et tourne les talons, s'engouffre dans le salon à sa gauche et en ressort, plusieurs billets en main. Je tends le bras pour les prendre, mais elle reste hors de ma portée.

– Je te les donne, mais tu reviens après. Tu couches ton pote et tu passes la nuit ici.

Je hausse un sourcil. Forcément. À quoi d'autre pouvais-je m'attendre ? Un geste purement désintéressé ? Mon cul, cette nana ne fait rien pour rien. Je suis trop con de l'avoir espéré. Enfin, une grande partie de moi s'y attendait. Mais j'avais quand même un secret espoir. Loupé. Je soupire, résigné.

– Il n'est pas là ?

Elle hoche la tête.

– Absent toute la semaine.

Je réfléchis une dernière fois. Aucune autre solution ? Non. Aucune. Je tends le bras une nouvelle fois vers elle.

– OK. Laisse-moi une heure et je reviens.

Elle hésite.

– Pas de blague ?

– Comme si c'était mon genre. À moins que tu ne l'acceptes dans ton lit aussi. Comme ça, je bouge pas ?

Elle mime une nausée.

– Certainement pas. Fous-le à l’hôtel et ramène-toi. Une heure, Gabriel. Je t’ai mis deux cents euros. Ça lui fait quatre nuits au chaud, et pour toi, deux nuits avec moi.

Je prends la liasse, en sors cinq billets de vingt euros et lui rends le reste.

– Cent balles. Une nuit. Point barre. Merci.

Je tourne les talons et rejoins Willy pendant qu’elle referme sa porte. Je passe ma main autour de sa taille et le relève. Il ouvre un œil difficilement. Quand on vit dans la rue, on acquiert la faculté magique de pouvoir s’endormir à peu près n’importe où. Enfin, surtout lui. Moi, j’ai encore du mal, il me faut mon squat, ou un lit... Lui, il s’en fout. Assez imbibé pour se poser trop de questions. Vraiment triste. Il s’agrippe à moi.

– On va où encore ?

– On bouge. Viens.

Il se laisse traîner sur la rue que nous venons de parcourir, une bonne quinzaine de minutes, jusqu’à cet hôtel sordide qui nous vend des chambres à quarante euros la nuit. Je règle deux nuits et son petit déjeuner pour demain. Au moins, je suis tranquille, il sera au chaud et rassasié jusqu’à mon retour. Je le déshabille sommairement et le couche sur le lit au moins centenaire et d’une propreté douteuse, le borde comme un gosse alors qu’il ronfle déjà. Puis je retourne chez Constance.

Je viens de me vendre. Pour cent putains d’euros et un peu de chaleur. Bordel de merde. Ce monde m’écœure. Elle m’écœure particulièrement. Elle qui roule sur l’or, sans rien foutre de la journée, en trompant son mari, elle ne pouvait même pas, simplement, filer son putain de blé et se contenter d’une bonne action ? Non. Elle donne pour recevoir. De nous deux, c’est elle la pute en chef. Le parfait exemple de ce que l’argent peut faire comme dégâts chez certaines personnes... jusqu’à l’oubli de soi-même pour nager dans des billets. Et le pire, c’est que Constance en retire une fierté même pas cachée. Fièrre de ne vivre que par et pour un compte en banque. Sa vie est dirigée dans ce sens, consciemment, et elle ne compte absolument pas en changer.

C'est d'une tristesse, en définitive... Mariée à un mec qui fait deux fois son âge, pour pouvoir jouir d'un certain confort avec lui et jouir dans les bras d'autres mecs dès qu'il a le dos tourné. En l'occurrence, l'autre mec, c'est moi. Depuis deux ans. Je devrais me détester pour ça, parce que son intérêt pour l'argent et la manière dont elle le laisse dévorer son humanité sans aucun remords me débecte. Mais mes raisons à moi ne sont pas monétaires. Elles sont artistiques. J'essaye de me consoler en me disant qu'il faut ce qu'il faut, grâce à elle et à mon choix, je peux peindre dans de bonnes conditions régulièrement et aussi, quand elle dort, exercer ma main droite, qui devient plus vaillante au fil du temps. Je pense avoir presque retrouvé ma dextérité, et j'en suis plus que ravi.

Mes progrès sont tellement encourageants que la fois d'avant, que je suis venu chez elle, je lui ai dit que c'était la dernière. J'ai un autre endroit pour dessiner maintenant. Il y fait chaud, les gens sont sympas, et les fournitures gratuites. Sauf que là... C'est d'un autre genre de service dont j'ai besoin. Donc, pas le choix. J'y retourne. Gabriel la pute. Elle m'a gonflé avec son deal. Elle va la sentir passer, ça sera ma faible consolation. Elle ne mérite pas autre chose, après tout.

\*\*\*

Constance ouvre la porte avant même que je ne sonne. Elle s'est changée, porte une nuisette qui en cache moins qu'elle n'en divulgue... J'ai compris le message. De toute manière, plus vite baisée, plus vite peinard.

Je la pousse d'une main pour la faire reculer et pénètre chez elle. Je referme la porte d'un coup de pied alors qu'elle a déjà sa bouche collée à la mienne. C'est le genre de femme fortement excitée rien qu'à l'idée de se faire prendre par un vaurien. Totalement barrée dans ses fantasmes, j'imagine qu'elle se fait son film, le méchant cambrioleur, voire le violeur brutal, enfin bref, plus c'est sale, plus elle prend son pied. Donc, même mes odeurs corporelles, qui ne doivent certainement pas passer inaperçues, ne la repoussent pas. Pas plus que celles, beaucoup plus fortes, que Willy a laissées sur mes fringues, d'ailleurs. Dommage. C'est même le contraire, elle me hume comme une chienne en chaleur... Cette nana est une nymphomane pure

et dure, en manque comme jamais. L'une de ses mains s'agrippe à ma nuque alors que la seconde est déjà dans mon froc. En même temps, elle m'attire vers le salon, alors que je remonte sa nuisette sur ses seins, cherchant l'inspiration pour bander honorablement. Je fais abstraction de tout. Cette situation qui me révulse, Willy qui m'inquiète, son parfum de fleur que je ne peux plus sentir sans avoir la gerbe. Je presse sa poitrine sans ménagement, tandis que ses jambes butent contre l'accoudoir du canapé. Je me penche en avant, elle se laisse tomber, dos sur les coussins, en tirant sur mon tee-shirt qu'elle déchire de ses ongles.

Je ne sais comment, mon froc se retrouve baissé sur mes cuisses, ma queue collée à la chatte de cette salope, battant la chamade, prête à en découdre. Je baisse ma tête et lui mords le sein sans douceur, rien à foutre de ses règles interdisant toute trace. Je ne lui veux pas de bien. Je lui en veux pour tout. Tout ce qu'elle m'oblige à faire, en sachant très bien que je ne la désire pas. Mais après tout, elle veut jouer au plus fort, alors jouons. C'est elle qui a fixé les règles. Et le pire, c'est qu'elle aime ça. Ses gémissements bruyants le confirment. Elle me dégoûte vraiment. D'un geste du bassin, elle nous fait rouler du canapé, mon dos heurte le plateau de la table basse trop proche qui bascule en se détachant du socle, faisant tomber les trucs qui s'y trouvaient sur nous.

Ses lèvres ne quittent pas les miennes, sa langue me visite, me fouille nerveusement, ses cuisses s'enroulent à mes hanches. Sa main tâtonne au-dessus d'elle dans le bordel qui nous entoure, et trouve une boîte de capotes. Elle l'ouvre en frottant son clito contre ma queue, en déballe un et l'installe sur moi en un temps record. Je l'observe pendant qu'elle reprend son souffle, les mains toujours sur ma bite, s'acharnant à la faire durcir, même si c'est peine perdue, elle n'aura jamais plus, en ce qui la concerne, je suis à mon grand max. C'est-à-dire le minimum syndical.

Elle a eu le temps de se maquiller. Mon regard examine cette femme qui n'en a que l'apparence. Ses lèvres d'un rouge artificiel entrouvertes, charnues, certainement pas naturellement, ses petits yeux quelconques, ses joues trop bronzées pour un mois d'avril, ses cheveux brun cuivré éparpillés autour d'elle, certainement méchés ou colorés eux aussi... Elle est

quelconque. Sans intérêt. Ma main presse son sein, lui aussi en plastique pour une bonne partie. Elle déglutit en fermant les yeux. Tout ceci n'est que tromperie. Nous sommes un faux couple, qui cherche un faux orgasme dans un semblant d'union qui ne trompe personne. Elle est en plastique, je suis rongé par le dégoût. Mais au bout du compte, tout va quand même se faire.

J'enfonce ma queue au fond de cette nana. Fort. violemment. Ses faux ongles s'agrippent à mes épaules. Je la bourrine d'entrée. Sa bouche en silicone forme un « o » silencieux alors que tout son corps suit mes va-et-vient, remontant en glissant sur le tapis à dix mille balles sous elle, puis se détendant lorsque je me retire. Puis remontant encore. Puis encore. Encore. À chaque coup de bourrin.

*Jouis, salope, qu'on en finisse !*

Prends-le, ton putain d'orgasme, puisque tu l'as payé !

Ses yeux floutés par le désir cherchent les miens alors qu'elle se mord la lèvre inférieure dans une posture sensuelle.

*Désolé chérie, mais ça va pas être possible.*

Je me retire et me redresse, attrape ses hanches, la relève et la colle ventre contre le canapé.

*Ne me regarde pas, connasse.*

J'attrape ses tifs, tire dessus sans ménagement, ce qui la fait râler de plaisir.

*Complètement barge !*

Je m'insère à nouveau au fond de son vagin, et reprends le ramonage intensif. Elle éructe.

– Ouiiii Gabriel, baise-moi ! Vas-y, plus fort...

*Salope !*

- Ta gueule !
- Mmmm.

*C'est incroyable ! Bon, allez, qu'on en finisse.*

Je trouve son clitoris et tire dessus deux fois. Elle se cambre, hurle à la mort, se resserre autour de moi et éclate de plaisir en tremblant.

Je relâche ses cheveux, ressors d'elle, vire la capote intacte. Elle laisse tomber son buste sur le canapé, épuisée, le regard aussi vide que ma capote vers moi. Je balance le plastique sur son nez et referme mon froc.

- Je vais prendre une douche.

Elle inspecte la capote.

- Mais elle est vide ? Et toi ?
- C'était pas dans le contrat. Va chier.

Je grimpe les escaliers de cette baraque que je connais par cœur et fonce dans la salle de bains de sa chambre. L'une des seules choses que j'apprécie ici. La douche. J'y reste un temps infini. Puis je sors du tiroir de sa commode un rasoir électrique dernier cri, une tondeuse, et me refais une tête. Je me demande toujours comment son mari peut supporter ça. Certes, ils font chambre à part, et il ne doit pas venir souvent ici. Mais il ne peut que voir ce tiroir rempli de tout un tas de bordel réservé à un autre mec. Constance m'a dit qu'il savait. Mais que j'étais le secret de ce couple. Tant que personne ne voit, tant que personne ne sait, alors je n'existe pas. Ça me va parfaitement. Donc, j'ai mon coin à moi, qu'elle complète à chaque fois par de nouveaux trucs... parfum, gel douche, crème pour la peau et j'en passe, produits que je ne regarde même pas tellement je m'en tape. Je ne suis pas sa chose, je ne porterai jamais les odeurs qu'elle veut que je porte, j'ai déjà son putain de parfum fleuri qui me colle aux narines malgré ma douche, c'est bien suffisant.

Je me lave les dents, rase ma barbe et basta. Lorsque je ressors de la pièce,

elle est déjà endormie, allongée sur le lit que je dois rejoindre. Mes fringues ont évidemment disparu, remplacées par des neuves, comme à chaque fois. Ça va jusqu'aux pompes. Je suis le clodo le mieux fringué du pays, y a pas à dire. Stupide et inutile. Enfin, je n'ai rien contre des fringues propres, bien au contraire. La propreté et l'odeur relative du statut de SDF sont le vrai problème pour moi. Je fais une fixette sur ce point. Mais quand ça vient d'elle, quand je sais que j'ai sur le cul un jean dont le prix correspond à une somme astronomique qui aurait pu nous nourrir, Willy et moi, pendant au moins un mois, ça m'énerve. Pour faire plus court, tout ce qui vient d'elle me révulse. À choisir, je préférerais presque puer la merde. Cependant, je n'ai pas trop le choix sur ce point. C'est ça ou à poil, j'ai déjà cherché, au début, mes fringues qu'elle planquait, mais je ne les ai jamais retrouvées. Donc j'ai abandonné. Ce ne sont que des fringues après tout, et elles ont l'énorme avantage d'être propres.

J'enfile le caleçon D & G en soie de je ne sais pas quoi et quitte la chambre. Je longe le couloir immense dans la pénombre, jusqu'à la pièce qui renferme le seul plaisir de ma vie. Un bureau transformé en atelier. Ici se trouvent les toiles d'elle que j'ai réalisées depuis deux ans. Il y en a partout. C'est moche, mal fait, sans inspiration aucune et sans âme. Et surtout, les poses qu'elle a tenu à prendre sont au paroxysme de la vulgarité (je laisse libre cours à votre imagination). Mais elle s'en satisfait. C'est elle qui voit. J'ouvre le tiroir du bureau et en sors un calepin, caché sous une tonne de paperasse. Ça, ça vaut quelque chose. Mes dessins avec ma main droite. J'attrape un fusain et retourne dans sa chambre.

Elle n'a pas fermé les rideaux. Le clair de lune diffuse une belle lumière, cette nuit. Je m'installe sur le banc du bow-window, cale mon dos entre les coussins en ouvrant mon carnet sur une nouvelle page. Et je dessine. Je perds le temps, je perds la réalité. Mes yeux se perdent eux aussi, sur mon inspiration de l'instant. Ce n'est pas elle. Loin de là. Elle, je l'ai peinte sous toutes ses coutures, et il n'y en a aucune qui mérite qu'on s'y attarde. Je préfère le petit bosquet au fond de son jardin que la lune éclaire d'une lumière mystérieuse et bleutée. Le vent souffle sur les branches à peine recouvertes des bourgeons de printemps, la surface de l'eau de la mare à côté frémit sous les bourrasques... C'est ça, la vie. Ça que je veux retranscrire. Ça



que je veux vénérer. Alors, je le reporte sur mon papier. Jusqu'au matin. Jusqu'à ce qu'elle menace de se réveiller et que je ne sois obligé d'aller reposer mon bloc-notes au fond de sa cachette. Jusqu'à ce que la médiocrité de cette vie ne réinstaure ses règles de merde. Jusqu'à ce qu'elle me demande de lui rembourser ses cent balles une nouvelle fois. Jusqu'à ce que je me dégoûte à nouveau.



[2](#) Paul Éluard, « Dit de la force et de l'amour », *Poèmes politiques*, 1948

# 3

## Noush

*« Il n'y a pas de hasard. Il n'y a que des rendez-vous. »<sup>3</sup>*

– Quelle heure ? Je passe te prendre ?

Je ferme ma voiture d'une main, le téléphone dans l'autre.

– Merci, c'est gentil, mais j'ai ma voiture. On se retrouve en ville ?

– Je vais faire mieux, je viens à pied, j'habite pas loin du centre. Et c'est toi qui me trimballes. T'as une envie impressionnante de porter la culotte ce soir, je le sens.

Je ricane en traversant le parking balayé de coups de vent glacial, emmitouflée dans une doudoune que j'ai ressortie pour l'occasion. Une doudoune au mois d'avril, non, mais franchement... Je reviens sur la conversation.

– Oui, Bapt, t'as tout deviné. Je t'offre des fleurs aussi ?

– Forcément... Sinon je fais la gueule toute la nuit, tu seras prévenue. Je ne suis pas un mec facile.

– Prépare-toi, Baby, je vais te sortir le grand jeu... tu vas mouiller dans ta culotte...

Il éclate de rire.

– Noush, on dit « tu vas mouiller ta culotte ». Et franchement, c'est le truc le plus ringard qu'il m'ait été donné d'entendre... On t'a vraiment draguée avec ce genre de déclaration ?

Je lève les yeux au ciel en entrant dans le « hall » du bâtiment.

– Et encore, y a pire. J'épargne tes oreilles de jeune jouvencelle, Baby. Bon, faut que je te laisse, je suis déjà à la bourre, j'ai l'impression qu'on m'attend.

– OK, bises ma chérie.

– Bises, beau mec.

Je raccroche précipitamment et fourre mon téléphone au fond de ma poche. En face de moi, une porte est ouverte sur une salle immense, remplie de... gens. Assise devant des tables et pupitres dépareillés, une foule impressionnante se retourne vers moi.

*OK, OK... Arrivée discrète, y a pas à dire. J'ai horreur de ça.*

Qui aimerait, d'ailleurs, ce genre de chose ? À part un malade mental, je ne vois pas.

Un homme déboule en courant devant moi depuis le fond du couloir à ma droite. Bon, je ne suis pas la dernière, c'est rassurant. Un peu. Il court jusqu'à la porte vers laquelle j'étais restée paralysée de trouille et se prend le double battant (non ouvert) en plein front. Les regards des prédateurs-élèves se posent tous sur lui. Très rassurant, en définitive. Je décrète que cet homme est mon nouveau meilleur ami. Pardon, Baptiste, mais là, j'aime déjà ce mec qui continue à gesticuler comme s'il était tout seul entre la salle de cours et moi. Il jette un œil à la pièce bondée, puis se retourne dans une espèce d'entrechat improbable vers moi.

– J'suis en retard ?

– Euh... pas plus que la prof, alors ça va.

– Ah, ouais, cool. Elle est où ?

Il est en sueur. Vraiment paniqué.

*Cool Pépère !*

Je lui tends la main, histoire de le mettre à l'aise.

– C'est moi. Anouchka Issaïev. Appelez-moi Noush.

Ses épaules se détendent à vue d'œil.

- Ah, bonjour, Nush.
- Non, Noush. Avec un « ou ».
- Ah. D'accord... Nush.

OK...

- Vous savez quoi ? Anouchka, c'est bien.

Il ricane étrangement, l'air emporté je ne sais où. Il est un peu bizarre, malgré tout. Il se décide à serrer ma main toujours tendue vers lui.

- Enchanté, Anoushka.

Bon, je laisse tomber. Mon nouveau meilleur ami semble limité, quand même... Il ricane nerveusement à la fin de sa phrase et ajoute :

- Je suis Jo. Le... modèle...

Donc c'est lui. Le mec que Rebecca a mis un an à convaincre pour cette séance. Tout s'explique. Enfin, deux choses, surtout :

Un. Son état de stress.

Deux. La raison de l'acharnement de Rebecca pour le voir à poil. Le mec est une armoire à glace. Peau bronzée, sourire à faire pâlir la sacro-sainte lessive « super blanc de blanc » de maman, muscles saillants à la limite de faire exploser les coutures de son tee-shirt qui paraît ridiculement trop petit, pareil au niveau des cuisses, pauvre jean étiré à son maximum... Bref.

Par contre, on lit clairement une sorte de vide intersidéral au fond de ses pupilles. J'avais un petit espoir, mais il est définitivement anéanti. Impossible que ce mec me serve de modèle. Je me plaignais d'Arrio et de ses limites, je crois que ma Rebecca a trouvé pire. Mais pourquoi un mec ne peut-il pas allier corps sculptural et un minimum de neurones opérationnels ?

Bref, je suis un peu trop compliquée, ou exigeante, je ne sais pas. Il se

gratte la tête, son tee-shirt se soulève, laissant apparaître des abdos à faire baver. Bon, on va peut-être laisser une chance à Jo, finalement. Après tout, qui suis-je pour juger sans connaître ?

Je lui adresse un sourire carnassier.

– Alors, on y va, cher modèle ?

Il répond à mon sourire, comme un chaton qui attend qu'on lui confirme que tout va bien.

*Très bien petit matou, « Nush » va t'apprivoiser... Viens donc avec maman...*

N'importe quoi...

*Noush, on se calme.*

Je crois que je suis un peu trop désespérée au sujet de ce maudit modèle introuvable.

Il s'écarte pour me laisser entrer la première. Chevaleresque, mais franchement, je m'en serais bien passée. Toutefois, c'est une classe comme une autre, après tout. C'est juste le premier pas qui compte. J'entre donc dans l'arène. Sûre de moi. Sous les regards d'une bonne quarantaine de personnes. Tout va bien. J'ai horreur des premiers cours. Bref.

J'arrive enfin à mon estrade, pose mon sac sur le bureau et fais signe à Musclor, resté en retrait près de la porte, de me rejoindre. Il arrive en trotinant, toutes dents apparentes. Je m'adresse à ma classe, si on peut l'appeler comme ça.

– Bonjour. Rebecca Dumont étant momentanément souffrante, je la remplace, je m'appelle Anouchka, mais je préfère qu'on m'appelle Noush.

Un petit brouhaha de bienvenue s'élève de mon auditoire qui regroupe à première vue une foule hétéroclite. Jeunes, âge mûr, femmes, hommes, de

tous horizons, si j'en crois les fringues qu'ils arborent. En tout cas, ils sont tous pendus à mes lèvres. Au moins, contrairement à mes étudiants, ces gens sont là parce qu'ils le veulent, et pas parce qu'ils y sont obligés. Ce qui change la donne au niveau de leur attention. Et ça, c'est plutôt une excellente nouvelle. Comme toute prof, je rêve de passionner mon auditoire sans avoir besoin d'insulter, au moins mentalement, la moitié des élèves. Peut-être que ce grand moment est venu, allez savoir.

Je me tourne vers Jo, lui aussi pendu à mes lèvres.

– Aujourd'hui, Jo fera le modèle, nous travaillerons le nu.

Puis je me penche vers mon cobaye qui sourit, l'air extrêmement inspiré. C'est ironique.

– Vous auriez une chaise, pour vous installer ? Et après... Si vous pouvez vous... déshabiller...

Il se gratte la tête.

– Genre... je garde mon caleçon ?

– Euh, non. Enfin, ce serait plus logique que le modèle pour les nus soit effectivement... nu. Je sais, le concept peut paraître étrange, mais... on peut y voir une certaine logique, toutefois.

Gloussement de mon interlocuteur. Qui ne bouge pas. Je lui fais signe du regard de s'exécuter. J'ai le pressentiment que ce mec va me poser des problèmes. Il finit néanmoins par sortir de son immobilité.

– Oui, bon, allez, on va y aller. Je reviens.

– Avec une chaise.

– Oui, avec une chaise.

Il disparaît au fond de l'estrade où se trouve une sorte de paravent, disposé ici pour l'occasion ou non, je n'en sais rien. Je reprends mon explication.

– Donc, pour le nu. Je ne vous demande pas de peindre exactement ce que

vous voyez, mais plutôt ce que cela vous fait ressentir. On croit, à tort, que...

La voix de mon ex-hypothétique modèle (ça, c'est une certitude que jamais je ne peindrai ce type) se fait entendre derrière moi.

– Nush ?

– Excusez-moi.

Je me précipite vers le paravent.

– Oui ?

– C'est bon. Je suis nu. Tout nu. Vraiment beaucoup nu.

– Bon, alors sortez...

– Euh, maintenant ?

– Oui. C'est mieux que demain, vous ne pensez pas ?

– Oui. OK.

Il sort de sa cachette, une main sur son service trois-pièces, l'air on ne peut plus embarrassé. J'aperçois une chaise derrière lui. Je l'attrape et lui prends le bras.

– Bon, allez. C'est parti. Vous allez voir, dans cinq minutes, toute gêne aura disparu.

– Vous êtes sûre ?

– Oui. Dites-vous que vous regardez la télé tranquille chez vous. Imaginez tous ces gens nus également. Vous verrez.

– OK.

Je dispose la chaise au milieu de la petite estrade et l'invite à s'asseoir. Il pose ses fesses sur le bois certainement froid, car il glousse en frémissant au moment du contact. Je retiens un rire nerveux.

– Bon, maintenant, je vous laisse choisir la pose qui vous convient.

– Ah ?

– Oui. Et...

Un bruit de porte se fait entendre au fond de la classe. Deux retardataires

s'engouffrent dans la pièce. Et ces deux retardataires sont...

*C'est pas possible.*

Baptiste et Pierre. Ils inspectent la pièce avant de poser leurs yeux sur mon modèle et moi. Un sourire aucunement charitable s'affiche sur leur visage. Eh merde. Ça se complique. Je pose une main sur l'épaule de Jo en ignorant mes deux amis qui trouvent une place au fond de la classe. Je reprends.

– Je vous invite à voir Jo avec vos yeux. Ce n'est pas forcément ce qu'il est, mais ce qu'il vous inspire. Toute idée vaut la peine d'être étudiée. Jo, prenez la pose.

Mon ami du jour semble se détendre. Ses épaules s'abaissent, il pose ses coudes sur ses genoux, face à la classe, une main soutenant son menton.

– Comme ça ?

– Oui, c'est pas mal, si vous pliez le genou et posez le poing sur le front, on sera dans l'idée du penseur de Rodin, c'est pas mal.

Il sourit.

– OK, allons-y pour le penseur en rondins.

– Non, c'est...

Il y met tellement d'engouement tout à coup que je le laisse avec ses rondins. On ne va pas effrayer l'animal... Je m'adresse à l'auditoire.

– Nous pouvons commencer. Merci, Jo. Excusez-moi deux minutes.

Je dévale l'estrade pour aller rejoindre Pierre et Baptiste.

– Qu'est-ce que vous foutez là ?

Baptiste m'adresse un regard charmeur.

– Nous sommes des élèves, Rebecca nous a dit que c'était un nu, alors bon... J'ai toujours pensé devenir peintre, pas toi, Pierre ?



– Oui... Il paraît que la peinture adoucit les mœurs. Et...

Il éclate de rire. Je l'interroge du regard. Il désigne l'estrade du menton alors que Baptiste le rejoint dans son fou rire. Je me retourne. Mon modèle commence à être à l'aise et a changé de pose. Il est maintenant assis sur le bord de sa chaise, jambes écartées au maximum, un coude calé sur un genou, la tête posée sur son poing, tout sourire, l'appareil trois-pièces ballottant contre le rebord de la chaise. Il me sourit et de sa main libre, lève un pouce à mon intention, l'air de dire « elle est top celle-là, hein ? ». Mais non, ce n'est absolument pas top !

Je me racle la gorge.

– Jo, si vous pouviez adopter une pose moins... originale ?

– Ah, OK.

Je me tourne à nouveau vers mes acolytes, qui ont gardé leur sourire irritant.

– Non, mais sérieux, les gars, allez boire un verre au troquet le plus proche, c'est moi qui offre.

Baptiste secoue la tête en retenant un rire.

– Tu rigoles ou quoi, ton mec là-bas, il en vaut dix ! Je reste !

Pierre éclate de rire de nouveau, absolument pas discrètement cette fois. Par intuition, je me retourne vers Jo. Bingo. Il est cette fois allongé, ventre sur l'assise de sa chaise, bras en avant, pieds relevés en arrière, genre « je plonge », sa queue pendant encore une fois dans le vide. C'est atroce.

– JO !

Il tourne la tête vers moi, l'air surpris.

– Ben quoi ?

– Une pose normale, s'il vous plaît.

– OK.

Il a l'air plein de bonne volonté... c'est déjà ça... Je me retourne vers mes potes écroulés de rire sur leur chaise. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls. Des rires s'élèvent d'un peu partout dans la pièce. Mon Dieu, c'est un cauchemar !

– Les mecs, vous ne m'aidez pas, là ! Si c'est pour glousser, allez voir ailleurs !

Un éclat de rire général, cette fois, s'élève derrière moi. Je n'ose même pas me retourner. Je le fais quand même. Jo est en train de faire le poirier en équilibre sur la chaise.

– Non, mais JO ! Descendez de là !

Il paraît surpris. Il obéit néanmoins.

– Elle ne va pas, celle-là ? Attendez, j'en ai une autre.

Il attrape le dossier de la chaise et la soulève, écarte les jambes et tend la chaise devant lui, de profil à la classe. La position est on ne peut plus ridicule.

– Et celle-là ?

Il ne me donne pas le temps de lui répondre, pose la chaise, s'allonge au sol, relève les jambes et reprend la chaise pour la poser sur ses pieds. En équilibre. Il est déchaîné.

– Ou celle-là ?

Apparemment fortement inspiré, il repose son outil de travail, j'ai nommé la chaise, se relève, s'assied à l'envers face au dossier et se laisse tomber en arrière, face à nous, tête touchant le sol. Baptiste et Pierre vont bientôt mourir étouffés par leurs éclats de rire derrière moi, imités par toutes les personnes présentes à ce cours désastreux.

J'abandonne mes faux amis et retourne sur mes pas alors que Jo est déjà debout, il a oublié la chaise et se balade le long de la scène en roulant des fesses, à pas cadencés ridicules.

– On peut aussi faire un sujet mobile, c'est intéressant pour l'art...

Je t'en foutrais, moi, de l'intéressant pour l'art !

Je le rejoins sur l'estrade.

– Ça suffit maintenant. Allez vous rhabiller !

– Non, mais attendez... vous n'aimez pas le coup du sujet mobile. Alors je peux faire ça ?

Il commence à se mettre dans une nouvelle position.

– Non, c'est bon, le sujet du jour vient de changer, nous nous passerons de vos services.

Il paraît désolé.

– Vous êtes sûre, Nush ?

– Certaine. Pour quelqu'un qui n'osait pas, vous paraissez un peu trop à l'aise !

– Ben faudrait savoir !

– Oui, je sais... On va faire autre chose. Ou pas justement !

Éclair de génie. Je pousse Jo vers son vestiaire improvisé et me tourne vers les élèves en souriant.

– Bon, j'espère que ce petit intermède vous a mis en jambes. Maintenant, passons aux choses sérieuses. Baptiste, tu veux venir s'il te plaît ?

Je laisse apparaître un irrépressible sourire sadique sur mon visage. Lui, par contre, n'a pas l'air amusé, contrairement à Pierre qui n'en peut plus, rouge, les larmes aux yeux, plié en deux... Baptiste répond :

– Quoi ? Mais pourquoi moi ?

- Pourquoi pas ?
- Parce que je ne suis pas d'accord !
- C'est pourtant que tu m'as proposé hier... Allez, fais pas ton timide.

Toute la classe participe à notre échange. Je m'en fous. Il est venu pour se foutre de moi ? Je gagne toujours, il faut le savoir. J'ajoute :

- À moins que tu n'aies un... complexe quelconque à cacher ?

Bingo ! Il se lève d'un air décidé et traverse la salle, les épaules hautes.

- Non, tout va bien pour moi, merci.

Il monte les trois marches qui nous séparent, et, les yeux rivés aux miens, se déshabille entièrement. Bon... Voilà. Mon meilleur ami à poil devant moi, la dernière fois que cela s'est produit, nous devions avoir 6 ou 7 ans maximum... Une certaine tension s'installe sur l'estrade, incompréhensible pour ma part, et floutant le reste du monde autour de nous. Une sorte de bulle se crée, chargée d'inconfort et d'embarras. Elle émane de lui. Et je me la prends en pleine face, sans l'identifier réellement. Maintenant que nous sommes adultes, le voir entièrement nu, si près de moi, me perturbe et me dérange. J'ai l'impression de ne pas être à ma place, ou lui, ou nous deux. C'est moi qui pique un fard pour le coup. Il tend la main vers moi en souriant ironiquement.

- File-moi cette foutue chaise.

Je m'exécute, il s'installe tranquillement face à la salle, jambes croisées, bras sur les cuisses. Je reste un moment à le fixer, enfin ses yeux, uniquement ses yeux, qui me disent, au passage « toi et tes défis, je vous emmerde ». Défis, combats puérils, deux têtes de lard face à face, je retrouve mes bases devant lui. Parfait. Je reprends mes esprits.

- Bon, cette fois, le cours peut commencer.

Les élèves se mettent au travail en silence. Mon téléphone vibre dans ma poche. Rebecca.

[Pourquoi Baptiste se retrouve nu à côté de toi ?  
Alors ça y est, c'est l'amour fou, ou c'est juste sexuel ?]

Je lève les yeux vers Pierre qui agite discrètement son téléphone à mon intention. OK. Évidemment, nos deux mères maquerelles n'en loupent pas une. Je réponds à Rebecca.

[Oui, c'est sexuel, on va justement baiser  
devant ta classe dans environ cinq minutes !  
Et c'est quoi ce Jo ? Il est timbré ?]

[Pourquoi ?]

[Il nous a fait des postures pas possibles !]

[Ah, oui, je t'ai pas dit ?  
Il lui arrive de prendre de la coke.  
Ou d'autres trucs bizarres.  
Ça l'aide à se désinhiber]

[Ben c'est réussi !]

[T'as pris des photos au moins ?]

[Non ! J'essayais déjà de le maîtriser, figure-toi !]

[Ah Ah, en attendant, prends-en de Bapt,  
Pierre est trop loin, même en zoom maxi, je vois que dalle !]

Je ne réponds pas et range mon portable. Et j'évite soigneusement de regarder Baptiste. C'est quand même gênant, cette situation. Je m'installe derrière lui, et entreprends d'essayer de le dessiner. Après tout, il s'est proposé pour ça plus d'une fois. Alors, vu qu'il est là. Et que je suis là aussi... Autant tester. Peut-être que notre amitié, mélangée à son corps, beau à provoquer des crises cardiaques dans un couvent, ça peut, éventuellement, faire le job.

Sauf que non. Ça ne fonctionne pas. Au bout de vingt minutes,

j'abandonne. Je me lève de mon siège et parcours la salle, maintenant que tout le monde a entamé son œuvre, l'heure est à la critique constructive. Je passe entre les gens. C'est agréable de parler avec des personnes qui n'en ont pas rien à foutre lorsque je tente de les guider. Certains sont médiocres mais y prennent un réel plaisir. D'autres sont moyens et tentent de se corriger. D'autres... enfin, un autre, assis au fond de la pièce, pas loin de la place qu'occupait Pierre il y a encore quelques secondes (sans son acolyte il devait se faire chier, il s'est éclipsé), est particulièrement doué. Et encore, doué... Je suis scotchée.

Je m'arrête pour examiner son esquisse. Juste parfaite. Sauf qu'elle ne représente pas Baptiste. Il me représente moi. Enfin, mon visage. Détaillé au grain de beauté près, celui, tout petit, qui trône sous mon oreille. C'est troublant, la sincérité qui se dégage de ce dessin. J'en suis émue, gênée... La manière dont il m'a reproduite est... intime. Comme s'il avait capté mon âme, qu'il l'avait... déshabillée. Je marque une hésitation, tente de contrôler mon trouble et de reprendre le cours normal de mes attributions de prof. Je redresse la tête vers l'estrade. Il n'a pas pu voir tout ça depuis cette place. Il est trop loin. Qu'est-ce que...

– Je ne dessine pas les hommes. Enfin, si je peux éviter... ce n'est pas mon truc...

Sa voix est grave, basse, pas timide, mais maîtrisée. Afin de ne pas se faire remarquer par d'autres personnes. Il me parle à moi, et donc fait en sorte que je sois la seule à entendre. Il instaure une certaine intimité entre nous, qui encore une fois me déstabilise. Je le dévisage. Ses traits ne me disent rien du tout. Même s'ils sont plus qu'agréables.

– On se connaît ?

Il secoue la tête.

– Non.

Je pince les lèvres.

– Alors comment avez-vous pu voir tous ces détails ?

C'est louche. Il détache mon portrait du bloc de papier sur lequel il l'a dessiné et se racle la gorge.

– Cette épreuve vous représente lorsque vous parliez à vos amis, ici.

Il désigne la place qu'occupaient mes deux lourdingues de copains.

– Pas lorsque vous essayiez désespérément de trouver l'inspiration, là-bas.

Il désigne l'estrade. Impressionnant.

– Vous prenez des cours ?

Il me sourit, d'un air sûr de lui.

– Je n'en ai pas besoin.

– Alors que faites-vous ici ?

– Ce cours est gratuit et ouvert à tous. Je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage.

OK. Sympathie, quand tu nous tiens. Il enfonce un bonnet sur son crâne et enfile sa veste.

– Mais le cours n'est pas terminé !

– Il l'est pour moi.

Il reprend le dessin sur sa table et le dépose dans mes mains. Puis se dirige vers la sortie. Et il disparaît. Mes yeux se posent sur mon visage dessiné au fusain. Il est très beau. Même plus que la réalité. Et il confirme ce qu'il a dit. Une lueur de colère, presque réelle, éclaire les yeux de cette femme couchée sur le papier. Cette lueur devait être effectivement présente lorsque j'essayais de virer mes deux potes. Il a tout pris. Les détails, les expressions, les courbes et les ombres, le tout en quoi ? Cinq ? Dix minutes ? Cet homme est très très doué, même plus que moi, c'est une évidence. Il n'a pas besoin de cours, ni de se trouver une muse, à première vue. La première venue, moi en

l'occurrence, l'inspire suffisamment pour donner un tel rendu. J'imagine, s'il a une muse... Le résultat doit très certainement être magnifique.

Bref. Très belle découverte, certes, mais ça ne solutionne en rien mon problème. Parce que moi, j'ai bel et bien besoin d'une inspiration, et pour le moment, c'est toujours autant le vide absolu. Je repasse entre les tables, histoire de trouver la perle rare... Sait-on jamais ?

\*\*\*

Je repose les yeux sur mon meilleur ami uniquement lorsque son jean a retrouvé sa place normale, c'est-à-dire sur ses jambes et son... paquet. Les élèves sont à présent tous partis, nous sommes enfin au calme, et une vague de fatigue s'abat sur moi sans prévenir. Je range dans ma pochette à dessins l'esquisse que l'inconnu au talent certain m'a offerte, enfin, je ne peux pas dire réellement offerte, disons qu'il s'en est plutôt débarrassé, et que me la donner était certainement plus respectueux envers l'art que de l'envoyer dans une poubelle. Enfin, c'est comme ça que je le ressens. En attendant, ce simple dessin est beau, il dégage une aura mystérieuse, et j'avoue que renverser les rôles et être prise, pour une fois, comme modèle est assez drôle. Cet homme me rend perplexe. Donc je garde.

Baptiste se retourne vers moi en remettant son tee-shirt à l'endroit avant de l'enfiler. Torse et pieds nus, je dois admettre qu'il est beau. Cheveux blonds courts et insolents, teint clair et peau satinée, muscles saillants mais pas disproportionnés, j'en connais beaucoup qui donneraient cher pour être à ma place en cet instant. Il m'adresse ce sourire qui n'appartient qu'à moi.

– Alors, tu m'as dessiné ?

Je secoue la tête en attendant qu'il se rhabille.

– Non. Je n'y arrive pas.

Une légère lueur de déception passe rapidement dans ses pupilles, mais elle ne reste pas.



– Qu’est-ce qui ne va pas ?

Je hausse les épaules.

– Je ne sais pas... Ce genre de chose ne se commande pas... J’ai besoin d’un truc... spécial, tu vois ?

Je lui ai expliqué je ne sais combien de fois ce dont j’avais besoin pour me sentir inspirée et pouvoir réaliser quelque chose de beau. Dans l’absolu, oui, je pourrais le prendre pour modèle. Ce n’est pas que je ne peux pas le peindre, loin de là, il a tout pour attirer le regard, et en peinture, il y aurait de quoi faire un truc très sympa. Mais voilà... Ce n’est pas le truc « sympa » que je recherche. C’est bien au-delà du sympa. Je suis en quête du sublime. De tout ce qui pourrait se dégager d’un tableau, au-delà de la simple considération purement picturale. Comme ce qui émane de ce dessin que je viens de classer dans ma pochette, par exemple. Il enfile son haut et s’installe sur la chaise pour se chausser.

– Oui, enfin non... Ce truc spécial entre nous, il existe bien, Noush. Il n’y a que toi qui ne le vois pas.

– De quoi tu parles ?

Il soupire en enfonçant son pied dans sa Converse.

– Laisse tomber.

Il termine de se chausser puis se relève en enfilant sa veste.

– La prochaine fois, je te promets, je ferai le poirier, si ça peut te coller l’inspiration ! Bon, on est parti ?

Je hoche la tête en riant alors qu’il passe son bras sur mes épaules d’un air détaché.

– Au fait, j’ai changé d’avis. Je crois que tu ne me feras pas mouiller ma culotte. Donc je reprends le rôle du mâle dominant et je gère la soirée. File-moi tes clés, c’est moi qui pilote.

– Génial... Je suis vannée ! Un truc simple, OK ?

Je glisse ma clé de voiture dans sa paume qu'il resserre sur mes doigts.

– Tout ce que tu voudras, « Nush ».

J'envoie mon coude frapper ses côtes.

– Je t'en supplie, ne m'appelle pas comme ça...

Il ricane.

– Ah oui ? Je pensais que ça te plaisait, pourtant...

Il m'envoie un clin d'œil et embrasse mes cheveux.

– Allez, ciné fast-food, ça te va ?

– Parfait.

Il m'entraîne jusqu'à ma voiture, et j'essaye de le laisser m'emporter dans un univers léger et sans angoisse. Même si un nouveau jour vient de se passer et que mes toiles restent désespérément blanches contre le mur de mon appartement. Allez, Nush, on oublie pour ce soir !

---

[3](#) Paul Éluard (référence inconnue).

## 4

### Gabriel

« *On s'accoutume à ses malheurs, on ne peut s'accoutumer à ceux de ses amis.* »<sup>4</sup>

Il est tard lorsque je rejoins Willy dans notre chambre d'hôtel. Il est pelotonné sous la couette du lit, dans la pénombre. Je pose mes sacs en plastique au sol, mon sac à dos sur le bureau avant de m'asseoir sur le bord du lit. Mon ami ouvre péniblement les yeux.

– T'es revenu, Rimbaud ?

Je m'esclaffe.

– Ouais ! Comment tu vas ?

Il grogne.

– Tant que la carcasse bouge, c'est que ça va.

Il s'étouffe dans une quinte de toux puis reprend ses esprits en jetant un regard aux sacs attendant sur la moquette.

– T'as rapporté le litron ?

Je secoue la tête.

– Non. J'ai réussi à choper trois touristes aujourd'hui, malgré le froid. Trois portraits, c'est mieux que rien. J'en ai profité, pendant que t'étais pas là pour me gueuler dessus, pour refaire ta garde-robe. Tu vas être toute belle ma poule ! Il restait juste de quoi acheter à manger. Ou à boire. Pas les deux.

Il grogne de nouveau.

– P'tit con d'artiste... Et t'as choisi de prendre à becter, j'suis sûr !

On voit les priorités du mec... Sans commentaires. En attendant, c'est moi qui fais les courses, c'est moi qui décide.

– Oui, parce que moi, j'ai la dalle !

Je me lève, attrape les sacs et en sors mon shopping du jour. Je lui fourre un sandwich dans les mains et attaque le mien en posant les fringues nouvellement achetées au bout du lit.

– J'suis allé à la Croix-Rouge. Tu vas pouvoir avoir chaud, Willy. Et changer tes frusques qui puent la mort !

Il marmonne en grattant sa barbe grisonnante.

– C'est vraiment n'importe quoi ! Tu m'as acheté des fringues, déjà, il y a... j'sais plus combien de jours, alors que les autres étaient encore propres ! Celles-là étaient bien aussi... T'es vraiment une chochette ! J'en suis malade rien que d'imaginer le nombre de litrons qu'on a perdu avec tes conneries d'hygiène...

– Tu schlingues, dugland ! Faut que tu fasses plus attention à toi, merde !

– Eh ! J'ai pas une douche grand luxe à disposition dès que je claque des doigts, moi ! Tout le monde n'a pas la chance de sauter une princesse non plus.

Je m'esclaffe en récupérant ses vieilles fringues pour les entasser dans un des sacs en plastique qui ira directement à la poubelle.

– Je sais pas si on peut réellement appeler ça une chance, mec ! D'ailleurs...

Je jette le sac et les fringues pouilleuses dans un coin de la chambre. Mon pote mâchouille son bout de pain bruyamment en m'inspectant le visage.

– D’ailleurs quoi ?

Je m’installe à nouveau en face de lui.

– Laisse tomber.

Nous nous observons sans parler. Combat de regards, il me sonde, je ferme ma gueule et toute porte éventuellement ouverte sur mes pensées. Trop tard, il a compris.

– D’ailleurs, t’as envie de te barrer.

Je mords dans mon casse-dalle sans répondre. Il fait son analyse tout seul, comme un grand.

– Mais ça te fait chier parce que tel que je suis là, je suis pas loin de claquer, et du coup, t’as des remords de me laisser, même pour quelques jours, donc, d’office, c’est *nada*, même pour une semaine à la plage. C’est ça ? Tu vas me coller au train comme si j’étais un putain d’infirmier à l’article.

Je m’obstine dans le silence. Il s’étouffe avec son sandwich, puis une quinte de toux fait trembler tout son corps violemment. Il finit par cracher dans ses mains... du sang. Merde. Je cours chercher une serviette de toilette élimée dans la salle de bains et un verre d’eau que je lui tends.

– Ça va, Willy ?

Il avale l’eau en grimaçant, il a horreur de l’eau, et s’essuie les mains et la bouche dans la serviette. Il récupère son souffle et continue son monologue.

– T’es vraiment un p’tit con, Rimbaud ! J’vais crever de toute manière, m’attends pas, casse-toi de cette ville, une bonne fois pour toutes, j’mé démerderai ! Je le faisais avant toi, je vois pas pourquoi ça changerait !

J’observe cet homme qui est devenu un peu toute ma vie, enfin celle qui compte, en trois ans de temps. C’était hier et c’est en même temps tellement loin. À l’époque, il n’était pas comme ça. Il allait sur ses 60 ans, et il ne

toussait pas, ne picolait pas à ce point, il se portait même plutôt bien. Moi, je venais du bord de mer où j'avais passé un été cool avec des Rastamans, à les écouter jouer du djembé et à fumer des joints dans un taudis en taule au bord d'une plage, dans les dunes... Avant de le connaître, et depuis que j'avais claqué la porte au nez de mon ancienne vie, je ne faisais que passer. Partout. Chaque destination se transformait rapidement en point de départ. Je trouvais des petits boulots pour bouffer, je dormais où je pouvais, avec des mecs qui me racontaient leur vie devant un litron de gnôle ou un feu de camp, ou les deux. Et quand j'avais fait le tour, je me barrais. Tout simplement. J'ai visité la moitié du pays comme ça.

Puis il a croisé mon chemin. Et ce n'est même pas une métaphore. J'arrivais en ville en mode auto-stoppeur, et la petite minette qui m'avait pris avec elle a failli lui rentrer dedans quand il a déboulé d'on ne sait où. Elle semblait désolée, il avait l'air de morfler sévère, mais il refusait d'aller à l'hosto. Comme ma conductrice était charmante et jeune, et totalement affolée, je lui ai dit de filer, et j'ai géré l'ours mal léché qui grognait dans ses moustaches. Ça fait trois ans que ça dure. Mais moi, j'ai besoin de bouger. Il ne veut pas partir de cette ville. Et je ne veux pas le laisser. Alors on a vite eu un souci.

Je le laisserai encore moins aujourd'hui, parce que depuis qu'il a passé la barre des 60 ans, il s'écroule. Il picole, ne mange presque plus, se laisse aller, et ne semble qu'attendre la fin... C'est triste. Ça me brûle l'âme et me pique les yeux. Je me demande souvent pourquoi la vie réserve à certains plus d'épreuves qu'à d'autres. Qui choisit pour nous ? J'ai de mon côté eu cette chance, de tomber toujours sur des mecs sympas, d'avoir toujours à peu près réussi à trouver à manger à ma faim, de ne pas avoir eu trop froid l'hiver. Et même si ça avait été différent, je ne me serais pas plaint. Parce que contrairement à beaucoup, ma vie d'errance, je l'ai choisie. J'aime me lever le matin dans un endroit différent de celui de la veille et du lendemain, que j'ai choisi un soir juste parce qu'il me plaisait, et découvrir les alentours. Prendre mon temps et me barrer quand j'en ai fait le tour. Même si c'est dur, même si parfois je ne dors pas. Même s'il m'est arrivé de tomber sur des connards qui m'ont foutu sur la tronche. Même si parfois, j'ai quand même eu froid. Même si souvent, j'ai quand même eu faim.

J'ai choisi le camp des démunis. Et il m'apporte beaucoup plus que toutes les autres castes. J'ai quelque chose que tous ceux qui s'enferment le soir dans leur deux-pièces étriqué en haut d'un immeuble, n'ont pas. Je suis libre. J'échappe aux convenances, au pouvoir de l'argent, aux sourires que je n'ai pas envie de donner, aux choses que je n'ai pas envie de faire, à cette société qui a oublié ce qu'elle était réellement sous ses fringues. Ces gens qui ne savent plus lever les yeux vers le ciel pour deviner les formes des nuages. Moi, à 28 ans, je le fais encore. Je m'allonge parfois dans l'herbe, et j'observe l'univers tourner. Qui fait encore ça à mon âge ? Qui a le temps ? Qui s'y intéresse ? Personne, je crois bien. Les gens préfèrent regarder leur montre. Et leur compte en banque, cela va de soi. Ce qui les définit certainement dans la vie. Quelle vie, mon Dieu !

Ceux qui me dégoûtent le plus ne sont pas ceux dont les fringues sentent mauvais. Loin de là. Une âme qui a oublié d'être humaine schlingue beaucoup plus qu'un SDF qui n'aurait pas vu un bout de savon depuis dix ans.

Ce qui ne donne pas pour autant d'excuse à Willy pour se laisser aller à la puanteur absolue. Je ne compte plus le nombre de coups de pied au cul que je lui ai donnés dans ce sens. Ça ne coûte pas grand-chose d'avoir une brosse à dents dans sa poche et un gel douche dans son sac. Bref, sujet depuis longtemps poncé dans tous les sens avec lui, sans qu'il n'écoute quoi que ce soit.

Ce qui m'inquiète le plus, c'est sa santé. Il est temps qu'il rentre chez lui. Lui, subit cette vie. Par orgueil mal placé, par honte immodérée, par amour illimité. Pour ses enfants. Il ne quitte pas cette ville pour garder un œil sur eux. Dans l'ombre, sans jamais se montrer. Vingt longues années à observer leur bonheur sans lui, juste pour s'assurer que tout va bien. Et peut-être pour se conforter, aussi, dans le fait que sa disparition de leur vie était la meilleure chose à faire... Je ne sais pas. Il n'en parle pas souvent. Mais là, il va falloir qu'il m'écoute.

– Je partirai quand tu les auras contactées.

Il s'esclaffe et s'étouffe dans une nouvelle toux, encore plus violente que la dernière. Il crache à nouveau du sang, s'essuie avant de se laisser tomber contre son oreiller.

– Je t'ai déjà dit que t'étais un p'tit con ? Jamais elles n'auront l'occasion de constater ma misère. Laisse mes gosses en dehors de ça. Tu veux que je te conseille d'aller retrouver tes vieux ?

Je grimace amèrement. Il est coriace, l'enfoiré. Et depuis le temps, sait très bien comment me faire taire. Il attaque là où ça me saoule, en grillant toutes les étapes d'une engueulade normale. On gagne du temps. Fin du sujet. Je retire mon pull à mille balles aimablement offert par celle qui se dit ma « muse », retire également mes pompes et m'allonge à côté de mon ours de pote qui ricane, content de voir que ses défenses sont toujours aussi efficaces. Je change de sujet en posant mon bras sur mes yeux.

– J'ai assisté à un spectacle incroyable, ce soir...

– Mmmm.

Il prend la même position que moi et attend la suite.

– Ouais. C'était un cours de nu. J'avais décidé d'esquisser une vue de la rue, parce que les nus, c'est bon, j'en ai assez bouffé avec Constance. Mais c'était une nouvelle nana qui animait le cours...

Il ricane.

– Merde, me dis pas que c'est elle qui s'est foutue à poil ? Je me radine la prochaine fois, ça fait des années que j'ai pas pu mater une paire de nibards ! Elle était bandante, j'espère ?

Je lui frappe le ventre, même si au final, il a raison, elle était très mignonne, c'est vrai.

– T'es con ! Non, le modèle était un mec. Complètement défoncé, il nous a fait un show digne du Crazy Horse. J'avais beau être concentré sur un arbre, dans le parc de l'autre côté de la rue, y avait pas moyen, ce mec était



vraiment trop con ! Vraiment excellent... Il a fait le poirier sur une chaise, complètement à poil ! C'était la première fois que je voyais une bite dans cette position...

J'éclate de rire en repassant dans ma tête la danse improbable qui a suivi, le long de l'estrade.

– Et donc, t'as fini par le dessiner ?

– Non. J'ai eu envie de faire un portrait. Main droite.

Il redresse la tête.

– Sans déconner ? Main droite ?

Je hoche la tête pendant qu'il laisse tomber la sienne au creux de son oreiller.

– Et alors ? Résultat des courses ?

– Il était pas mal. Mes traits sont encore hésitants, mais elle avait un beau visage, alors je sais pas. Ma main a fait le taf toute seule. C'est cool.

– Ah, parce qu'ELLE avait un beau visage... Intéressant... On peut voir le chef-d'œuvre ?

– Non.

Il tourne la tête vers moi.

– Et pourquoi ?

J'agite la main dans l'air pour lui signifier qu'il me saoule.

– Parce que... Ça n'a aucun intérêt. C'est pas encore au top de toute façon, et j'ai mal au poignet.

– Ça mon pote, j'm'en branle, file le croquis, que j'analyse par moi-même.

– Désolé mais non.

– Putain ! Ça fait trois ans que je te vois galérer et quand enfin t'arrives à quelque chose, j'ai même pas le droit d'admirer ! Va chier, clodo de mes deux ! Que la plus misérable vermine t'engloutisse de son immondice !

– Waouh ! Quelle repartie ! Tu fais dans la prose maintenant ?

– J’t’emmerde. Et non, il y a quelques années, j’ai squatté une salle de ciné, j’ai revu cinq fois de suite un navet incroyable où un mec débile disait cette phrase. Ça, c’est tout moi... une chouette nana qui me propose de rester au chaud dans un ciné, et je choisis la seule salle où le film te donne presque envie de repartir sur le trottoir. Enfin, bref, c’est pas le sujet... File-moi ce dessin pourri, Gabriel.

– J’peux pas. Je l’ai filé à la nana.

– Oh oh ! Monsieur fait des cadeaux aux jolies filles... Tu m’intéresses. Elle a des loches énormes ? Des cuisses qu’on a envie d’ouvrir ? Des lèvres assorties à la couleur d’une bite ? Comment ça se passe ? Et Constance ?

Je m’insurge. Lui, se juge trop vieux pour les femmes, et vu son état, je ne peux que valider, puisqu’il se laisse totalement aller. Mais du coup, il vit ses fantasmes à travers mes yeux. Et c’est super lourd. Les femmes et moi, c’est compliqué. Avec l’hygiène, c’est le seul problème de cette existence. Je ne peux pas envisager d’en approcher une, parce que bon, je ne suis pas toujours de première fraîcheur niveau propreté, je dois l’admettre. J’ai beau faire mon maximum, ça laisse franchement à désirer. Je ne peux envisager de souiller une belle femme avec mes mains dégueulasses. Sauf Constance. Mais c’est différent avec elle. Parce que déjà, elle n’est pas belle, et qu’après deux ans de réflexion intensive, je me demande toujours si cette conne est réellement une femme. Une chienne, une salope calculatrice, une pute sans scrupules, oui. Une femme dans le sens noble du terme ? Non.

Willy me sort de mes pensées en se redressant sur un coude pour m’observer dans la pénombre.

– Pourquoi tu réponds pas ? Tu l’as baisée ?

– Mais non ! C’était la prof, elle me posait trop de questions, alors je lui ai foutu son portrait sous le nez et j’en ai profité pour me barrer. Ça s’arrête là.

Il se rallonge, dubitatif.

– Mouais...

Il me fatigue, parfois. Je roule sur le côté en lui tournant le dos.

– Mouais, si tu veux. En attendant, demain, on dégage de cette piaule, alors profite-en pour fermer ta grande gueule et dormir.

Il ronchonne en s'enfonçant dans le matelas derrière moi.

– Fait chier, j'étais bien, là... Tu veux pas aller sauter la chaudasse dans sa banlieue chic pour qu'on reste un peu plus ?

– Vas-y, toi, j'ai déjà donné en ce qui me concerne. Et je préfère encore pioncer dans la rue ou dans le squat, plutôt qu'au fond de cette poche à foutre.

Il ricane.

– T'es le clodo le plus snob que j'ai jamais rencontré... Tu vas bientôt exiger du saint-émilion grand cru dans un litron, tel que je te vois. Allez, bonne nuit, Votre Altesse Sérénissime.

– Bonne nuit, Tête de Zob.

Il ronfle dans la minute. Et je me remets à angoisser. Demain, la galère recommence. J'espère juste que le beau temps va arriver vite, parce que ce connard de pote que j'adore crache du sang et refuse de se soigner. Je ne suis pas médecin, mais je ne crois pas être dans le faux en disant que ce n'est pas très bon signe. Si seulement il acceptait d'aller à l'hosto... Bref, on verra bien.

---

[4](#) Bernard Fontenelle, *Les Pensées et Réflexions*, 1757

## 5

**Noush**

*« Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ? »<sup>5</sup>*

– Attends un peu... On y est presque.

J'avance doucement, les mains de Baptiste sur les yeux, le laissant me guider je ne sais où, dans une pièce apparemment, aux abords de la ville.

– Là, voilà, parfait. Tu es prête ?

Une excitation enfantine s'est emparée de moi depuis qu'il s'est garé et qu'il m'a rendue aveugle momentanément. J'adore les surprises, c'est pour cela que j'affirme encore croire au Père Noël... pour que personne ne vienne me parler de ce qu'il compte m'offrir avant que je ne le découvre par moi-même. À chaque fois l'impatience me ronge, et tout de suite, je suis comme à Noël. Je veux ouvrir mon cadeau.

– Oui, allez, laisse-moi regarder !

Il ôte ses mains, pour me laisser découvrir le local dans lequel il m'a amenée. C'est immense. Une sorte de hangar moderne, avec d'immenses baies vitrées donnant sur un jardin tout aussi impressionnant. Il est excité comme une puce.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

J'inspecte autour de moi pendant qu'il guette, impatient à son tour, ma réaction. Il m'explique en s'aidant de grands gestes.

– Alors, tu vois, par ici, il y aurait des cloisons mobiles pour définir les espaces. Mon père a déjà obtenu un financement pour l'aménagement. Dans le fond, de l'autre côté, il y a deux bureaux plus intimes pour les consultations de Pierre. Je crois qu'il a trouvé un ancien collègue qui part à la retraite et qui est d'accord pour lui céder tout le matériel de son cabinet à bon prix. Cerise sur le gâteau, il veut bien assurer quelques heures de permanence également. Après, je pensais que Rebecca et toi, si tu veux bien, vous pourriez venir peindre les murs du fond... avec les enfants. Pareil pour le fond du jardin, en briques, il y a je ne sais pas combien de mètres à recouvrir et...

Je l'interromps, éblouie par ces lieux qui effectivement promettent des tas de choses.

– C'est parfait, tu as fait du super boulot, Baptiste.

Il baisse les yeux en rougissant.

– Merci. Mais je n'ai fait que baratiner le proprio. Il nous le prête pour ton expo. J'espère bien que ça parlera aux éventuels mécènes. Je vois trop bien comment la vie pourrait s'épanouir ici, ça peut être top...

Je suis d'accord avec lui. J'imagine déjà ses parents, Jean-Luc et Marie, courir partout pour rattraper des petits monstres hurlant et sautant dans tous les sens. Mais... tout ça ne sera valable et envisageable uniquement si l'exposition a lieu. Pour le moment, c'est mal parti. Baptiste garde confiance et refuse d'entendre que je commence à stresser, mais il va bien falloir que nous en parlions. Le temps passe, chaque minute loin de mes toiles est perdue, et je ne trouve toujours pas de solution. Hier soir, je suis restée devant mon chevalet, inerte, sans trouver la moindre idée, la moindre image qui me donnerait le souffle de l'inspiration. C'est dramatique, mais il n'y a que moi qui le sais.

Cependant, l'enthousiasme de mon meilleur ami me donne encore plus envie de me battre contre le temps, de trouver ce qui me manque et de lui sortir des œuvres qui mettront en valeur cette pièce, et surtout le projet. Il m'explique que le propriétaire nous le loue gracieusement pendant deux

mois, jusqu'à l'exposition, puis, si les affaires ont marché comme il l'espère, un généreux donateur nous aidera pour le loyer, et l'argent des toiles permettra l'aménagement.

Ils travaillent tous tellement dur sur ce projet, que nous ne pouvons plus faire marche arrière. Il faut que ça fonctionne. Il faut que je lui peigne ces toiles et que le vernissage ait lieu. Je me laisse une semaine pour tenter de trouver un palliatif à Arrio, soit une autre muse, soit un autre thème, peu importe. Je ne le contredis donc pas lorsqu'il fait ses plans d'avenir, même si une angoisse monumentale monte en moi. Je suis quand même mal barrée et un poids énorme leste mes épaules, ce qui n'arrange rien, j'ai du mal à travailler dans ce genre de conditions.

Je respire une bonne fois en essayant de rester détendue. Baptiste me connaît. Par cœur. Il attrape mes mains et me fait face, ses pouces caressant mes paumes.

– Désstresse, Noush. Tu vas trouver. Il te reste encore plein de temps. Je sais que tu vas assurer. J'ai confiance.

Encore pire. Je lève les yeux au ciel.

– Y a pas à dire, tu sais détendre les gens, toi... Écoute, Baptiste, attends un peu avant de lancer toutes les invitations.

Il fronce les yeux.

– Noush, ne baisse pas les bras.

– Non, je ne baisse pas les bras, au contraire, Baptiste, mais si je sais que tout est encore annulable, je me sentirai moins en stress, tu vois ?

– Je n'annule pas, Noush !

– Non, non, je te demande simplement d'attendre une bonne semaine avant d'inviter. Je me sentirai plus libre, tu comprends ?

Il hoche la tête.

– OK pour une semaine.

– Merci, Bapt.

Il me sourit et passe le bras autour de mon épaule.

– Mais je sais que c’est inutile. Tu vas tout déchirer et...

– Oui, je sais, je sais, mais, s’il te plaît, on se calme, on change de sujet et... Oh, merde ! Je dois aller remplacer Rebecca à l’asso ! Dans quinze minutes !

– Je te ramène à ta voiture. On n’est pas loin du lycée ici. Juste cinq minutes en voiture, c’est aussi un avantage indéniable.

– Merci. Et oui, le fait d’être en périphérie de la ville, c’est top et...

– Oui, oui, on en parlera dans la voiture, allez, on va être en retard. Tu as ton cours, et moi j’ai un Pierre qui doit tourner en rond devant la salle de sport...

Voilà, c’est ça, changeons de sujet, laissons le temps nous kidnapper et obéissons-lui... Cours, sport, tout ça, c’est l’urgence du moment. Pour mes toiles, il me reste un peu plus d’un mois et demi. Qu’est-ce que c’est, peindre une quinzaine de toiles en si peu de temps, après tout ? Un jeu d’enfant ! C’est ironique, bien entendu. Même si le ciel me donne enfin un coup de main dès aujourd’hui, je vais vivre dans la peinture nuit et jour en dehors des cours, manger peinture, dormir peinture, boire peinture... Mais tout ça, encore une fois, lorsque j’aurai trouvé *THE* inspiration qui sera presque divine quand elle arrivera. Si elle arrive.

Mais elle va arriver... forcément. Y a-t-il une autre solution, franchement ?

\*\*\*

Second cours pour Une Chaleur dans la Ville, seconde arrivée en mode bonne dernière. Cette fois, pas de nu. Une fois suffit. Nature morte, c’est plus sûr et beaucoup moins sportif. Étrangement, ce thème a moins attiré les foules, nous ne sommes qu’une petite vingtaine dans la pièce. Les élèves sont tous agglutinés devant des pupitres autour de l’estrade, tous sauf le mec qui m’a dessinée, qui, lui, est un peu en retrait, le nez collé à la fenêtre. Il est déjà en train de noircir son papier, et ne fait presque pas cas de mon arrivée.

J'avoue qu'il m'intrigue. Cet homme n'a clairement pas besoin de venir dans ce cours ; de plus, il n'attend pas le cours pour se mettre au boulot. Pourquoi venir ici pendant trois heures pour ne rien écouter et faire totalement autre chose ? C'est illogique.

Je pose un vase que j'ai trouvé dans le hall du bâtiment au centre d'une table sur l'estrade. J'ajoute quelques livres qui traînent sur le bureau, un chapeau que je déniche dans les arrières de l'estrade, une chaussure (c'est un peu n'importe quoi mais soyons fous), et quelques bricoles supplémentaires, et les arrange pour former un ensemble le plus harmonieux possible.

– Bon, voilà, vous avez l'embarras du choix. Le plus dur ici est de trouver l'équilibre, le respect des proportions, ou pas justement, enfin, il faut laisser votre esprit tordre le cou à la réalité si vous en éprouvez le besoin. Certains voudront venir mesurer, d'autres ne regarderont que distraitement. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise manière d'envisager les choses. Il y a juste la vôtre. Alors, laissez votre esprit s'emparer de la réalité et jouer avec. Amusez-vous bien...

Comme à chaque fois, je laisse les apprentis dessinateurs s'inspirer, essayer, râler, déchirer pour recommencer, et je m'évade un peu. Mes yeux voyagent sur les têtes penchées et concentrées en face de moi. Des yeux sont posés sur moi. Des yeux sombres. Des yeux qui attirent les miens et happent toute mon attention, sans me demander mon avis. Je lui souris. Pas lui. Ces yeux me regardent, mais ils ne me voient pas. Ils voient... autre chose. Comme une inspiration. Je le devine à son air en même temps concentré et absent. L'ironie de la situation me fait presque sourire. Alors que moi, je suis en manque alarmant de muse, il semblerait que quelqu'un soit inspiré par moi. Le peintre désœuvré donne du travail aux autres.

Je ne fais aucun cas du fait qu'il me détaille l'air absent. Ni qu'il ne répond pas à mes sourires polis. Je suis dans le même état quand je travaille. Quand je sais où je vais, il peut bien se passer n'importe quoi autour de moi, la réalité s'envole loin de mon esprit, et seules mes mains me dirigent, elles esquissent sur le papier ce que mes yeux contournent, les courbes, les textures, les ombres... Ce que cet homme est en train de faire à l'heure



actuelle, visiblement. Sa main s'agite sur le support, sa tête est penchée, quelques mèches descendent devant ses yeux, il semble paisible, en équilibre parfait entre son univers et le monde réel. Je l'envie comme pas possible. Une telle inspiration... m'inspire. Mon esprit s'envole vers des images, vers des traits qui se précisent de seconde en seconde. Ses traits à lui. Sa propre envolée artistique reportée sur une toile. Cet instant, ce moment de grâce qui s'impose entre lui et son fusain est tellement léger... presque divin... Mais oui !

Je pense qu'avec un peu de bonne volonté... Allez, Noush. Je sors mon téléphone et trouve ma playlist magique et incontournable. Les thèmes de musiques de film en version instrumentale. D'habitude, je les mets à hurler sur ma chaîne, mais là, mon téléphone suffira. J'attrape un fusain dans ma trousse et m'installe devant le chevalet de l'estrade. La BO de *Marry Me*, de Hans Zimmer, débute. Mon « modèle » improvisé lève les yeux une nouvelle fois sur moi, dans une expression étonnée cette fois, certainement la musique qui l'interpelle, mais tant pis, c'est moi la prof, si ça dérange, c'est pareil. C'est de l'abus de pouvoir, mais je m'en fiche. Il y a le sort d'une association en jeu, ce n'est pas rien.

De là où je suis, j'ai plein axe sur son profil. La lumière de la fenêtre derrière lui fait jouer les ombres sur son visage un peu maigre, ses fossettes sont encore plus sombres, ses yeux encore plus cernés par les ténèbres. Les contours de son visage sont harmonieux. Son nez se détache légèrement mais pas trop. Les collines de ses lèvres entrouvertes dessinent des courbes sensuelles au-dessus d'un menton viril, ombragé par une barbe de quelques jours qu'il n'avait pas la dernière fois. Je crois que je préfère comme ça.

Plus je le détaille, plus il m'inspire. Il m'intrigue, me captive. Je me prends à aimer la manière dont ses courbes guident ma main, je ne regarde plus mon papier, happée par ses traits, perdue dans l'aura qu'il dégage sans le savoir. Son visage à lui tout seul est un jeu d'ombre et de clarté. Sa barbe obscure, ses joues claires, ses cheveux noirs, les paupières mi-closes, les ténèbres de ses yeux, c'est un réel plaisir de noircir, estomper, diluer le graphite sur la trame du papier bon marché. Il a cette beauté brute sans artifices, cette finesse d'esprit qui transparaît et rend l'ensemble harmonieux.

Au fil des notes qui se diffusent autour de nous, une image se forme sous ma mine, j'ai l'impression de danser étroitement avec ce visage, de lui donner une nouvelle vie, d'entrer dans ses secrets et de les faire miens. Son corps massif reste une masse sombre, le contre-jour interdisant les détails superflus, je retrouve juste son bras tendu vers le papier, son poignet posé à l'envers sur la toile, au-dessus de ses doigts qui agitent son crayon gracieusement. D'une manière étrange. Douce et ferme. Amoureuse. Le pouce enroulé à l'outil, il glisse sur la surface qu'il fait sienne, presque maladroitement. Il a une façon bien particulière de tracer des traits. Nerveuse. Par à-coups. Ensuite il couche sa mine contre la feuille, dans des gestes amples, noircit une zone sur son papier, puis estompe du pouce de sa main gauche, rajoute du noir, comme s'il le caressait, estompe encore presque sensuellement, le visage penché vers la gauche, puis vers la droite, emporté dans le ballet de ses mains. Presque en harmonie avec le piano qui joue maintenant sur mon téléphone le thème de *Braveheart* composé par James Horner. Encore une fois, comme lorsque j'avais découvert le portrait qu'il avait fait de moi, je le sens entrer dans mon intimité, s'insérer contre ma peau, m'envelopper de cette attention douce et délicate dont il fait preuve sur le papier. C'est assez troublant, je dois bien l'avouer... Je n'ai jamais été modèle, et je ne pensais pas qu'un tel lien invisible se tissait lorsque l'on est esquissé... Sans me toucher, il arrive à me faire ressentir. À faire naître quelques frémissements sur mon épiderme.

Je suis hypnotisée par ses gestes, par ce visage qui danse au rythme de sa mine, mes mains suivent ses traits, mes doigts les caressent et les estompent, doucement, avec délicatesse, ils en respectent les détails comme s'ils les connaissaient déjà par cœur. Emportée, je ne remarque plus le temps qui s'enroule entre nous, et dessine une des meilleurs œuvres que j'ai réalisées depuis des semaines. Les autres élèves n'existent plus, je les ai totalement occultés. C'est uniquement lorsque la musique s'arrête subitement, pour laisser place à la sonnerie d'appel de mon téléphone, que je reviens sur terre, dans cette classe, et que je m'aperçois que nous sommes presque dans la pénombre.

Les têtes des dessinateurs en herbe se dressent vers moi, je reprends mes esprits, réponds à l'appel en me dirigeant vers les portes de la salle pour allumer les plafonniers et sortir de la pièce pour converser avec ma chère et

tendre amie.

– Allô, miss Noush ?

Je déambule machinalement dans le hall, puis dans l'unique couloir du bâtiment, qui mène je ne sais où.

– Yes, miss Enceinte. Qu'est-ce qui t'arrive, ne me dis pas que tu t'es encore fait attaquer par un tapis.

Elle s'esclaffe et glousse. Je jette un œil dans les pièces devant lesquelles je passe, sans vraiment les remarquer.

– Meuh non ! Je varie les plaisirs, tu sais... Bon, t'as fini ? Tarot surprise chez moi, j'ai un truc à vous dire, et je me fais super chier depuis une semaine.

Je consulte ma montre. Il est vingt heures cinquante-cinq. Déjà ?

– Oui, dans cinq petites minutes je suis à toi.

– OK. Amène juste tes fesses, Baptiste et Pierre sont déjà là, ils ont apporté tout ce qu'il faut.

– Parfait. J'arrive.

Je raccroche et retourne en cours. Mes yeux cherchent aussitôt mon modèle, parce que... parce que je ne comprends pas trop ce qui vient de se passer. Je ne connais pas cette personne, et elle m'a fait voir des choses plus qu'intéressantes. Il faut que je comprenne. Je ne sais, en définitive, même pas exactement la tête qu'il a... C'est étrange. Mais je n'aurai pas ma réponse ce soir. Parce qu'il n'est plus là. Sa place est vide. Je vais inspecter son pupitre, ensevelie de déception qu'il ne soit plus devant, déception qui s'accroît lorsque je constate qu'il a emporté son dessin. Merde ! J'aurais aimé voir son œuvre. Mais il n'a rien laissé.

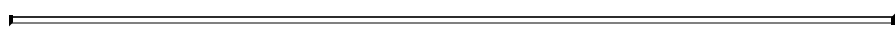
Je suis tout aussi curieuse de voir ce que donne ce que moi j'ai fait. Cependant, j'ai laissé passer toute la séance sans m'intéresser un seul instant aux autres artistes en herbe du cours. Je passe donc les cinq dernières minutes

avec eux, à commenter, donner des avis et des conseils. Ils sont tous très sympas, et m'écoutent religieusement. Seulement, c'est moi qui n'y suis pas. Je fais vraiment une piètre prof dans ce cours. Je les accumule. Entre le modèle absolument improbable de mercredi et mon manque de concentration du jour, j'ai un peu honte quand même.

J'arrive malgré tout à sauver la face, ils ont l'air ravis quand ils quittent la pièce. Et moi, je me rue enfin sur mon œuvre. Mes yeux la détaillent, mon cœur palpite, mes jambes ont envie de danser. Ce qu'elles font d'ailleurs, petite danse de la joie privée... Ce portrait est tout simplement beau. Il dégage un mystère presque palpable, mélangé à la beauté imparfaite des ombres trop marquées d'un visage tourmenté...

– Ouais ! Ça le fait !

Je déchire l'épreuve du bloc et la range consciencieusement dans ma pochette. Tout n'est pas perdu, Baptiste, ça revient... J'enfile ma veste et me dépêche d'aller retrouver le tarot qui m'attend.



5 Alphonse de Lamartine, « Le Lac », *Méditations poétiques*, 1820

## 6

### Gabriel

*« De nos rires, de nos confessions  
Est née de l'affection  
De notre tristesse, de notre complicité  
Est née notre amitié. »<sup>6</sup>*

Nos « colocataires » sont tous présents au squat ce soir. C'est un vieil entrepôt qui a juste été condamné sommairement à l'aide d'immenses parpaings posés devant les entrées principales mais qui, pour le moment, n'est pas encore voué à la destruction. Nous sommes à peu près une vingtaine à y trouver refuge en hiver, et souvent moins en été. La température a l'air de se radoucir, mais c'est encore fébrile, alors je retrouve tous les mecs qui nous ont accompagnés cet hiver dans les bureaux délabrés du bâtiment. Pour la plupart, ce sont des junkies. Ils passent leurs journées à attendre que le temps passe, flottant dans les nimbes de leur bonheur artificiel, certainement plus heureux comme ça.

J'adresse une question muette à Math, le « chef » et dealer de toute la bande, alors qu'il s'enfonce une aiguille dans le creux du bras. Il désigne du regard une porte que je m'empresse d'ouvrir. Willy est seul, allongé en chien de fusil sur quelques cartons. Il ronfle. Je m'assieds contre le mur à côté de lui, soucieux. Il commence à maigrir, il ne mange presque plus. Il ne sort plus non plus. Il reste allongé, à attendre son heure.

Une quinte de toux caverneuse le secoue brutalement, il crache encore du sang en grognant, avant de lever un regard vitreux sur moi.

– T'es rentré, Rimbaud ?

Je force mon sourire.

– Ouais. Comment tu vas ?

Question purement rhétorique car il est plus que clair que ça ne va pas du tout. Il s'esclaffe dans le but de me répondre un truc à la con, très certainement, mais il en est tout bonnement incapable, une nouvelle quinte de toux l'empêchant de prononcer le moindre mot. Puis il se désaltère avec son habituel litron. J'en ai plus que marre de ce truc. Je ne sais pas comment il a eu celui-là, je ne lui en ai pas acheté depuis deux jours. Je soupire pendant qu'il se redresse.

– Il va falloir penser sérieusement à aller voir un docteur, Willy. Tu vas finir par réellement crever, si tu continues. Et lâche-moi ce truc, je t'ai apporté de l'eau tout à l'heure.

– J'aime pas la flotte, c'est comme ça. Et si je crève, ben je crèverai. Qu'est-ce qu'on s'en tape. Tu crois que ça pourra être pire là-haut ? Moi je dis que ça sera forcément mieux.

– Willy...

– Ta gueule, p'tit con. J'ai qu'une liberté, c'est de picoler et de crever tranquille. Crever dans ce palace... c'est top. J'en ai toujours rêvé. Et Sandra l'aura dans le cul ! Tout ça, c'est pas ma faute en définitive, c'est elle. Elle. Sandra. La salope. Ça commence pareil et ça veut dire la même chose et...

– T'as encore picolé comme un con, Will ! Tu me saoules !

– Non, c'est moi que je saoule, et si ça te fait chier, t'as qu'à te barrer. C'est d'ailleurs le truc le plus intelligent que tu ferais depuis longtemps.

Il me balance sa bouteille vide à la tronche en s'énervant sans raison. Comme souvent ces derniers temps.

– Casse-toi, tu m'entends ? J'suis pas ton vieux ! J'ai pas besoin d'un jeune branleur qui me juge et pense que je suis une merde ! Dégage, oublie-moi !

Nouvelle toux, qui cette fois va plus loin que de simples crachats ensanglantés. Il gerbe carrément sur son carton, puis s'allonge sur le tout, tête dans son vomi. La déchéance absolue ne peut être mieux représentée. Ça me

tue et plombe mon âme. Le désespoir qui le mine se venge sur moi et me rend si triste... J'aimerais tellement qu'il retrouve ce goût de la vie, sa santé, et que nous partions ailleurs, loin de toute cette merde à laquelle il s'accroche.

Je le pousse du pied, pour limiter les dégâts.

– Putain, Willy, fais gaffe, merde ! Ça te coûte quoi de poser ta tête cinq centimètres plus loin ?

– Ça me coûte que je t'emmerde ! Dégage, morpion, j'en ai déjà bien assez comme ça à gérer, j'ai pas le temps pour toi !

Il relève le buste, rouge de colère.

– Tu m'entends ? Dégage !

Quand il est comme ça, inutile d'insister. L'alcool réveille sa propre honte, il ne veut plus sentir le poids des regards sur lui, il veut juste qu'on le laisse tranquille. Donc, je le laisse tranquille. Mais pas comme il croit. Hors de question que je le laisse dégringoler vers la fin sans y mettre mon grain de sel. Je sors de la pièce et m'agenouille auprès de Math qui, la tête posée contre le mur derrière lui, les yeux mi-clos, semble en pleine montée. Il tourne une tête fatiguée vers moi.

– Tu t'en fais une, Gatsby le Magnifique ?

– Non. Tu sais bien que je ne touche pas à ta merde.

– Tu as tort. Putain, t'as trop tort !

Il ferme les yeux en laissant aller sa tête contre son épaule. Je reprends avant qu'il ne parte totalement.

– J'ai un truc à faire. Je te laisse garder un œil sur Willy.

Il ouvre un œil.

– Tu veux me gâcher mon trip ou quoi ?

– Je dois tenter de trouver un médecin, Math. Son état craint trop.

Il ricane.

– T’as raison, il faut sauver Willy.

Un de ses potes à côté de lui ricane à son tour. Je fixe Math sans ciller. Il redresse la tête en grognant.

– Tu fais chier ! J’allais monter, là ! Bon, OK, mais tu me dois un shoot, mec.

– Merci.

Je sors du squat et prends le chemin que je ne peux plus voir en peinture. J’ai envie de vomir, juste à l’idée de lui demander encore un service qui n’en sera évidemment pas un, puisqu’il y aura une contrepartie, obligatoirement, et rien que cette idée me dégoûte. Reste à savoir jusqu’où elle ira dans son chantage minable et dénué de cœur.

La baraque du maire arrive trop vite à ma vue. Son allée est trop courte. Sa porte s’ouvre trop rapidement après mon coup de sonnette. Sa vision me file la nausée.

Appuyée contre sa porte, Constance m’observe, attendant que je lui fasse ma demande. Elle sait pertinemment que je ne suis pas là pour ses beaux yeux, parce que déjà, elle a des yeux de truie sous Tranxène, donc absolument pas beaux, et qu’ensuite, à chaque fois que je suis venu, c’était toujours soit parce que j’avais une urgence, comme en début de semaine avec Willy, soit parce que j’avais besoin de peindre et de dessiner, et qu’elle m’offrait du papier, des toiles, tous les ustensiles nécessaires à mon art qui est aussi ma seule et unique raison de vivre. La seule chose dont je peux lui laisser le mérite, c’est ça. Depuis deux ans, grâce à elle, j’ai pu approfondir la dextérité de ma main gauche, très utile pour les esquisses que je vends aux touristes et qui me font vivre à peu près convenablement, et surtout, sans qu’elle le sache, j’ai pu travailler sur la récupération de ma main droite. Toutes ces nuits à travailler mes gestes et ma dextérité, dès qu’elle fermait l’œil, ont, au final, été très utiles. Voire essentielles. Le dessin que j’ai réalisé aujourd’hui en cours était vraiment bon. C’est le premier depuis longtemps que je considère comme intéressant.



Ce que j'ai fait de toutes ces nuits, assis sur le banc du bow-window de sa chambre, alors qu'elle dormait, ça ne lui appartient pas. Et elle ne le sait même pas. Ce sont des dessins venant du cœur, des choses vraies, douces et délicates. Des esquisses loin de ce qu'elle représente et de ce qu'elle m'inspire.

Bien sûr, toutes ses prétendues largesses n'ont jamais été gratuites. Déjà, cela inclut implicitement que son lit soit le mien à chaque fois. Mais pour pouvoir pratiquer, je pense être prêt à beaucoup de choses. Ce n'est pas important. Enfin, je le croyais. Aujourd'hui, je ne suis plus d'accord avec ça. Même plus du tout. Elle me dégoûte à un point inimaginable. De plus, cette nana est tellement imbue de sa personne, qu'elle demandait uniquement des tableaux d'elle. Je n'ai jamais pu peindre que ça, cette chose qui se dit femme. Et c'est ce que je faisais. Après tout, ça ou autre chose. Elle ne m'a jamais vu rien peindre d'autre. Je ne lui ai toujours servi, à elle, que de la soupe main gauche, moins précise, moins fine, un peu grossière et peu appliquée. Tout ce qu'elle mérite, remarque. Constance n'a rien de fin ni de délicat. La peinture en mode « gros pâtés » la définit très bien. C'est comme ça que je la vois, en tout cas. Grossière et dégueulasse. Il y a tellement plus beau, plus fin, plus féminin à esquisser.

Elle croise les bras devant moi, patientant toujours, frissonnant sous la brise qui se lève. Je mets fin à son attente. Qu'on en finisse.

– Est-ce que parmi tes amis, tu n'aurais pas un médecin qui ne poserait pas de questions à la con ?

Elle soulève un sourcil.

– T'es malade ?

– Non, Willy.

Elle laisse échapper un soupir de soulagement. Connasse. Genre, Willy c'est pas grave...

– Non, je suis désolée. Je te rappelle que tu n'existes pas dans ma vie.

George est très clair sur ce point. Mon jouet reste mon secret.

Qu'est-ce qu'elle vient de dire, là, exactement ? Je penche la tête en avant.

– Je te demande pardon ? Ton quoi ?

Elle sourit d'un air sadique et supérieur.

– Mon jouet... Quel est le problème ? Tu te sers de moi pour coucher ton pote dans un hôtel, tu as une pièce ici rien que pour toi, dans laquelle tu peux faire mumuse avec ta peinture, je paye largement le privilège d'avoir mon *sex toy* vivant.

– Je te rappelle que c'est toi qui me demandes ces toiles, et je vais t'apprendre une grande nouvelle, te peindre est loin d'être un plaisir. C'est même super chiant tellement tu manques de...

Elle hausse un sourcil. Cette fois, tout sourire a déserté son visage de pétasse en silicone.

– De ?

– D'originalité. De sensualité. De formes attrayantes. Même tes positions sont d'un ennui mortel et absolument pas sexy. Avec la tonne de plastique que tu trimalles sur toi, tu n'as pas plus d'intérêt qu'un vieux pneu, lequel serait même certainement plus passionnant comme sujet de tableau.

Elle m'assassine du regard, devient rouge de rage et se redresse en prenant le battant de la porte d'une main.

– Dégage, espèce de pouilleux ! Ne t'avise plus jamais de remettre les pieds ici !

– Avec grand plaisir...

Je fais volte-face en redescendant l'allée, exultant d'avoir enfin mis un terme à cette histoire de merde avec cette salope, puis, peu à peu, je regrette. Parce que mon Willy, lui, est toujours en détresse. Je ne connais pas de médecin, personnellement, et il n'ira jamais aux urgences. Je n'ai d'ailleurs aucun moyen de l'y emmener, l'hôpital est à l'autre bout de la ville. Je ne sais

déjà même pas s'il serait capable d'atteindre le parc qui est à quelques centaines de mètres de notre squat.

Je ne veux pas le perdre. C'est absolument hors de question. Je vais lui bouger le cul et lui donner l'envie de revenir parmi les vivants. Pas le choix. Ensuite, je l'emporterai avec moi loin de cette ville. Il changera d'air, et au moins, s'il a besoin, il pourra aller dans un autre hôpital, dans une autre ville, car ailleurs, il n'a aucun risque qui l'attend aux urgences. Il faut juste qu'il comprenne que s'il veut vivre, il doit prendre la route et voir autre chose.

Et moi, j'en ai besoin. Je ne supporte plus cette ville de merde et encore moins ses habitants. Rester le cul dans un squat pendant trois ans, c'est trop. J'ai l'impression de m'enraciner dans le béton dégueulasse de l'entrepôt. De sentir le vieux et l'humide, comme lui, de ne faire plus partie que de lui, d'en être l'un des murs, transparent et inutile. J'ai besoin de respirer. D'urgence.



6 Maxalexis, « À toi mon amie », *L'Amitié sincère*, 2001

**Noush**

*« Rien entre nous, geste ou parole,  
N'est amer, perfide ou moqueur ;  
Nous différons par le symbole ;  
Nous nous ressemblons par le cœur. »<sup>7</sup>*

– Je garde contre !

Baptiste repousse le chien vers nous frénétiquement, alors que je n'ai même pas encore rangé mes cartes. Je suis ailleurs. Nous en sommes à la septième donne, je n'ai pas encore pris une seule fois alors que j'ai un jeu intéressant, mais mon esprit refuse de coopérer. Je suis encore en plein questionnement concernant ce qui s'est passé tout à l'heure en cours, et surtout, je me demande si je dois annoncer à Rebecca que je vais éventuellement passer pendant son cours de mercredi, parce que j'ai réalisé en quittant la salle tout à l'heure que mon remplacement était terminé. Je ne reverrai donc normalement jamais ce dessinateur tellement mystérieux. Ce qui n'est pas acceptable. Des mois que je cherche l'inspiration, et lorsque je trouve enfin une piste intéressante, je devrais mettre une croix dessus ? C'est impossible.

Cependant, déclarer à Rebecca et à nos deux acolytes qu'un homme a retenu mon attention ce soir reviendrait à creuser ma propre tombe. Ils vont en tirer des conclusions surréalistes, faire imprimer les faire-part de mariage, en parler à mes parents, en mode « oups j'ai gaffé », Rebecca va me traîner sans écouter une minute la voix de la raison dans une boutique de mariage, Pierre va réserver le traiteur et j'en passe. Pour résumer, ils vont me prendre la tête, et je n'en ai pas réellement envie. Mais... il faut que je revoie ce mec au moins une fois et que je comprenne si c'est lui ou l'ambiance du cours, ou

un putain de miracle, ou je ne sais quoi d'autre qui a guidé mon fusain ce soir.

Steph m'apporte un nouveau verre de jus d'ananas « amélioré ». Je lui souris et il repart d'où il est venu. Ce mec est vraiment un ange. Il nous accueille chez lui, nous laisse tout le salon à disposition, nous sert à boire les fameux jus de fruits que sa tortionnaire de copine nous impose ce soir (elle avait promis, elle l'a fait. Pas d'alcool, nous compatissons de force avec son état), et ce mec idéal pousse la perfection jusqu'à ajouter quelques gouttes de rhum dans nos verres, au nez de Rebecca, sans qu'elle ne se doute de rien puisqu'il nous prépare nos boissons en cuisine. Je l'aime, et si Rebecca le vire, je le récupère et l'épouse dans la minute. J'inspecte ma copine une énième fois depuis mon arrivée. Il me semble qu'elle a pris un peu de poids... au niveau du menton... de mémoire, elle n'avait pas cette petite protubérance, là...

– T'as grossi ?

Elle me lance un regard étonné.

– Ben oui... je suis enceinte, je te signale.

Baptiste, qui termine de ranger ses cartes, s'esclaffe.

– Donc, nous sommes tous réunis ici parce que tu as enfin pris du poids ? C'était ça, ta grande nouvelle ? Tu ne pouvais pas faire un post sur ton mur Facebook plutôt que de nous tirer de la salle de muscu en laissant supposer un drame ?

Ma copine s'insurge.

– Quoi ? Depuis quand une nuit tarot est une corvée ?

– Entendons-nous bien, ce n'est pas une corvée, simplement, nous arrivons tambour battant sans même prendre le temps de nous changer, je pue, Pierre, j'en parle même pas, tu nous imposes en plus d'aller faire les zouaves en short et en sueur dans la première supérette venue pour rapporter de quoi boire, et uniquement du soft, pour au final nous faire poireauter pendant deux

heures. Donc, accouche.

– Ah, ah, très drôle. Si tu permets, je vais attendre quelques mois pour ça. Mais puisque tu insistes, je vais vous dire...

Baptiste s'insurge à son tour.

– Ah mais non, ma petite dame, tu as attendu deux heures, tu vas attendre encore un bon quart d'heure que je gagne cette partie.

– Mais, faudrait savoir tu veux que je parle ou pas ?

– Chut, je joue ! C'est parti, je vous dépouille !

Il balance un roi sur la table. Un roi de pique. Rebecca coupe avec le un d'atout, sans manquer de s'esclaffer.

– Alors ça, c'est pour le « chut » ! Merci pour le roi, et j'annonce, même si tu ne veux pas, que ma grossesse est déclarée à risque et que je suis alitée d'office pour les trois prochains mois.

Je sursaute.

– Quoi ? Mais pourquoi ? Le bébé ne va pas bien ?

Elle secoue la tête.

– En fait, si, il pète le feu. Seulement, il paraîtrait que je suis trop active. J'ai ri au nez du gynéco quand il m'a sorti cette énormité, et je comptais bien ne pas écouter ce charlatan, mais Steph, qui bien évidemment était présent, a menacé de m'enfermer dans notre chambre jusqu'au jour J et surtout, de faire chambre à part... Non, mais vous imaginez... Donc... De fait... Contrainte et forcée, je reste assignée à résidence pendant trois mois.

Je comprends surtout qu'elle est une véritable tête de mule et que...

– Noush, c'est ton tour. Est-ce que tu pourrais, juste... poser une carte, ou un truc...

Baptiste est un peu sur les nerfs. Je conserve ma dame de pique pour après

et me décharge du valet. Il assassine Rebecca du regard.

– Merci. Et toi, on le sait tous que t’es barrée et complètement survoltée... J’aurais été Steph, je t’aurais carrément attachée à ton lit. Et bâillonnée aussi. Après réflexion, je crois que je vais avoir une petite discussion avec ton mec. Mais après. Pour le moment, Pierre, s’il te plaît ?

Notre médecin préféré n’a pas dit grand-chose depuis le début de soirée. Il est assez réservé, surtout en fin de semaine, il est souvent éreinté, mais là, il semble soucieux. Je ne peux m’empêcher de m’en inquiéter.

– Tout va bien, Pierre ?

Baptiste grogne d’agacement.

– Noush, s’il te plaît... Pierre, une carte ?

Rebecca reprend la parole.

– Donc, du coup, Noush, tu pourrais continuer de me remplacer à Une Chaleur dans la Ville ? Je suis désolée, mais...

Quelle question ! Cela résout mon problème sans que je n’aie besoin de leur sortir un flan honteux et indigne de notre amitié... Cet enfant que porte ma Rebecca est béni des dieux... Je promets de le couvrir de conneries, de doudous et de jouets dès la naissance. Et dès qu’il sera en âge, je lui offrirai une batterie pour gosses, histoire de faire enrager Rebecca. S’il est aussi nerveux que ça mère, ça risque d’être drôle, il va lui pourrir la vie !

Baptiste perd patience. Et moi, je reprends espoir. Je vais pouvoir le revoir, lui. Mon mystérieux dessinateur, ma muse naissante, celui qui a fait frissonner mon inspiration.

– Hello les gnomes, j’ai fait une putain de garde contre et vous êtes en train de me piquer mon roi, alors, sans vouloir vous forcer, est-ce qu’on pourrait se repencher sur la partie ?

Pierre le coupe.

– Les filles, est-ce que vous avez déjà testé le gode-ceinture ?

Silence. Éclats de rire, j'ai l'impression qu'on revit une scène pas si vieille que ça. Pauvre Pierre, il semble vraiment abattu. Je ne sais pas ce qui se passe avec sa femme en ce moment... Lou est comme lui, timide et discrète, ils forment un couple très équilibré, sincère, enfin, un peu le genre conte de fées – le beau médecin et la belle infirmière, rencontre à la cafèt de l'hosto un jour qu'il avait une consultation là-bas, coup de foudre, drague en règle, demande en mariage au bord de la mer avec genou à terre et bague de fiançailles magnifique et simple. Puis achat d'une maison, mariage, bonheur, bonheur et encore bonheur...

Mais un jour, la jolie Lou en a eu marre de ses horaires de travail, trop en décalage avec ceux de son mari, et ils ont décidé qu'elle arrêterait, au moins pendant une année, parce que la belle soignante avait envie d'écrire leur belle histoire. Le livre vient de sortir, je n'ose pas le lire, c'est un peu leur intimité quand même, et surtout, Pierre m'a dit que c'était un livre à tendance érotique... Bref, pour en revenir à notre cher couple, la nouvelle passion de Lou, jusqu'à présent, n'apportait pas de souci majeur entre eux. Mais voilà, le second manuscrit qu'elle rédige en ce moment même pose apparemment des problèmes. La gentille femme discrète se découvre, d'après ce qu'il dit, une passion pour le sexe extrême. Ou serait-ce pour les besoins de son livre ? Le pauvre... Il l'aime tellement...

Baptiste laisse tomber sa tête sur la table, dépité.

– S'IL VOUS PLAÎT... une carte... Pierrot... Juste une carte...

Notre pote se décharge de son cavalier. Quel con, il aurait dû attendre. Bref, Rebecca récupère le pli, inspecte ses cartes, pose le doigt sur l'une d'entre elles, puis repose son jeu sur la table. Baptiste couine de désespoir pendant qu'elle interroge le médecin.

– Ne me dis pas que tu as encore fouillé le PC de Lou ?



Il hoche la tête.

– Pas fouillé... Disons plutôt qu'il était allumé, qu'elle était sous la douche et...

Baptiste jette son jeu devant lui puis croise les bras, résigné.

– Et donc, la tendance de la semaine, c'est le gode-ceinture... Putain, t'es pas dans la merde.

– M'en parle pas...

– Ben apparemment si, tu veux qu'on en parle. Donc on en parle, maintenant, et après, on joue. Mais d'abord. Noush, tu veux bien remplacer Rebecca dans son cours ?

– Oui oui.

Tu m'étonnes que je veux bien... Les yeux sombres de mon modèle me reviennent en mémoire. Juste à ce souvenir, j'ai envie de prendre un crayon et de reproduire ce regard troublant et totalement indéchiffrable. Mais si je fais ça, Baptiste saute par la fenêtre, c'est une certitude. Donc, je me retiens. On verra plus tard.

– Bon, un problème de moins. Ensuite.

Il reporte son attention sur Pierre qui regarde ses cartes d'un air absent.

– T'es au courant que le gode-ceinture, c'est madame qui l'utiliserait ? Tu sais ce que cela signifie ?

– Euh, oui, merci, je suis certainement moins tordu que toi niveau cul, mais j'ai quand même certaines notions de base...

– Hein, mais je n'ai rien de tordu ! Je suis juste super ouvert aux nouvelles expériences.

Je porte mon attention sur mon meilleur ami.

– C'est-à-dire ? Nous cacherais-tu des choses, Bapt ?

Il s'éclaircit la voix.

– Euh, non, bon, il me semble que je ne suis pas le sujet de cette conversation. Pierre, il va falloir que tu reprennes les rênes de ton couple, Lou se barre en sucette, là.

Rebecca liquide son verre d'une traite.

– Moi, je ne trouve pas. Au contraire, je trouve ça... frais.

Je m'esclaffe.

– Frais ? T'as pas d'autre adjectif ? Je veux bien que ce soit étonnant, drôle même d'un certain point de vue, intéressant... mais « frais » ?

Baptiste penche la tête contre son épaule et me dévisage.

– Intéressant ? T'es du genre gode-ceinture, Anouchka ?

– M'appelle pas comme ça. Et non, je ne suis pas du genre gode-ceinture... D'ailleurs, y a-t-il un « genre » à avoir quand on aime ce genre de trucs ?

Il pince les lèvres en m'adressant un regard lubrique.

– Et tu penses quoi des fouets ?

Rebecca éclate de rire.

– Quelque chose me dit qu'elle adore ! Je la vois bien en combi intégrale cuir avec juste les nénés à l'air, en talons aiguilles, et...

– Non, mais vous arrêtez, là ? Je ne suis pas le sujet, je vous signale !

Rebecca reprend son sérieux.

– Bon, alors, il va falloir qu'on agisse. Pierre, si tu veux que Lou arrête de fantasmer sur des trucs improbables, il va falloir que tu lui donnes du grain à moudre... Ça détournera l'attention.

Pierre hausse un sourcil.

– C’est-à-dire ?

– C’est-à-dire, propose-lui des nouveaux trucs, qui te conviennent à toi. Du coup, avec un peu de chance, ça suffira à calmer sa libido un peu déviante du moment...

– Par exemple ?

Elle lève les yeux au ciel...

– Non, mais faut vraiment tout te dire... Je sais pas, moi, va dans un sex-shop et choisis des trucs sympas ?

– Des trucs sympas ? Ben voyons ! Et je fais quoi ? Genre, je vais voir le vendeur et je lui dis un truc du style : « Ma femme est sexuellement dérangée depuis deux semaines et j’aimerais des jouets pour calmer sa soif de sexe déviant ? » Je te rappelle que je suis médecin dans cette ville et qu’avec ma chance habituelle, je vais tomber sur un de mes patients... Je pense ne pas me tromper en disant que le secret professionnel d’un vendeur de sex-shop n’est pas vraiment au même niveau que celui d’un médecin... Imagine qu’il raconte ça dans la salle d’attente, à une grand-mère qui attend son tour, ou mieux, à Clothilde, ma secrétaire...

Rebecca pouffe, en chœur avec moi ! Clothilde est une vieille fille. Très gentille, mais un peu arriérée... Une femme qui porte des jupes longueur mollet et des Méphisto toute l’année, pour résumer. Elle risquerait de démissionner sur-le-champ si elle apprenait que la femme de son patron porte un gode-ceinture dans leur intimité. Elle secoue la tête.

– Non, mais là, tu vas loin, Pierre !

Il se défend.

– C’est plausible.

Baptiste coupe tout le monde.

– Bon, alors, la solution est la suivante... On y va tous les deux. Je dis que c’est pour moi. Et je te conseille en prime. OK ? On peut reprendre, maintenant ?

– Encore mieux, on va nous prendre pour des homos ! Le docteur marié à une femme, homo refoulé qui joue avec des godes... T'as pas pire comme idée ?

– Ben, Noush pourrait venir avec nous ?

Je m'insurge.

– Hein ? Pourquoi moi ?

– Parce que Rebecca est privée de sortie, et comme ça, tu me diras ce qui te fait fantasmer, ma chérie...

– Alors là, tu rêves. Mais pour Pierre, je veux bien venir... juste pour faire office de conseillère neutre.

Pierre reprend.

– Donc, nous passons au docteur bi qui aime les partouzes. Y a pas à dire, c'est top !

Rebecca s'énerve.

– Pierre, tu fais chier. Si tu veux qu'on t'aide, fais-nous confiance. C'est simple, on programme le truc. Demain, vous allez au sex-shop. Demain soir, tu fais la totale, et après, tu m'appelles.

– Pourquoi je t'appellerais ?

– Ben, pour que je sache ce que vous avez fait... C'est mon idée, je te signale, normal que je reste informée de l'avancée de la situation, non ?

Baptiste lève la main.

– Appelle en mode conférence, je veux savoir aussi, après tout je me sens concerné. Noush, tu participes aussi ?

Je hoche la tête. Pierre soupire.

– Non, mais, pendant qu'on y est, je peux aussi me mettre directement en vidéoconférence au moment propice, ça m'évitera de raconter.

Nous nous écrivons tous les trois :

– VENDU !

Pierre secoue la tête, franchement dépité, puis reprend son jeu.

– Quoi qu’il en soit, demain, c’est impossible. Je consulte pour Paul Dreams. Désolé. Bon, on joue ? Espèces de malades mentaux.

Paul Dreams, c’est l’association dont nous faisons tous partie. Celle des parents de Baptiste. Celle au profit de laquelle je dois faire cette fameuse exposition. Une manière très efficace pour Pierre de nous calmer, car il sait pertinemment que nous ne lui imposerons pas d’annuler un seul rendez-vous dans ses consultations pour Paul Dreams. Notre asso, c’est sacré. Sauf que Rebecca ne lâche rien.

– Très bien, alors la semaine prochaine... Lundi ?

Cette fois, c’est Baptiste qui décline.

– Impossible, j’ai un planning chargé toute la semaine. À propos, je suis en cours de négociation avec une galerie londonienne, donc je ne serai pas trop dispo pendant quelques semaines... Pour les tarots, il va falloir planifier.

Rebecca soupire.

– OK... Bon, alors samedi prochain. Dans huit jours ?

Baptiste hoche la tête. Pierre soupire. Nous acquiesçons. Le rendez-vous est pris. Trop tard, il y passera, de gré ou de force.

Rebecca pose une carte sur la table. Nous reprenons nos jeux et nos esprits. Baptiste récupère aussi son beau sourire... Et moi, je retourne dans mes pensées. Je repense à ces yeux, et je me réjouis du fait que je vais les revoir. Si seulement c’était lui, ma solution... Un homme que je ne connais pas, dont je ne sais absolument rien, et qui dégage quelque chose que je n’avais jamais ressenti. C’est plus fort qu’avec n’importe quel modèle ayant

posé pour moi. Une sorte de chaleur au bout de mes doigts, un dérèglement de l'esprit... Léger, subtil, mais bien présent. C'est totalement incohérent, vu que je ne le connais pas, et que nous n'étions même pas en séance de travail sérieuse. Mais je suis un peu dans l'urgence, donc la fin justifie les moyens. Nous allons nous intéresser un peu plus à ce personnage énigmatique au possible.

Enfin, je vais m'y intéresser. Mes chers complices de toujours, pour une fois, resteront sur la touche. Si Baptiste en entend parler, il risquerait de venir voir le spécimen de plus près en ne manquant pas de le toiser méchamment, lui rappelant qu'il veille sur mon bien-être et que toute décision me concernant nécessite son aval. Cet homme prend ses désirs pour la réalité. Mais c'est un autre sujet.

Rebecca le convoquerait sans doute dans sa chambre, vu qu'elle y est assignée, pour un entretien préalable à l'embauche, histoire de voir si le monsieur en question répond aux normes essentielles selon elle de mec potable, c'est-à-dire, étude poussée de son aura sexuelle, niveau de testostérone et surtout apparence physique. Apparence qui devra obligatoirement se situer entre le bad boy et le mec bien, sans oublier un zeste d'originalité, mais pas trop, et un regard de braise qui ferait fondre l'Alaska. S'il a une moto ce serait un plus, mais il ne doit pas non plus être un biker patenté, sinon, c'est un non d'office. Idem pour les pratiques sexuelles. Hard mais pas vulgaire... Enfin bref, ce sont ses critères à elle.

Pierre, quant à lui, lui ferait passer un examen médical en règle également. Dépistage VIH et autres, mais également un entretien de quatre heures visant à débusquer d'éventuelles déviances mentales de toutes sortes...

Tout ça parce que j'aurais émis devant un jeu de tarot, l'hypothèse que peut-être, cet homme pourrait éventuellement, m'intéresser pour quelques croquis. Du grand n'importe quoi. Ce type se ferait épiler sous toutes les coutures en un temps record, et sans avoir demandé quoi que ce soit. Ou il fuirait. En nous traitant de malades. Et il n'aurait sans doute pas tort. Donc, je pense que la discrétion est de mise. Arrio avait accepté leurs conneries sans broncher, mais Arrio... C'était Arrio. Pas vraiment outillé pour comprendre

ce qui se passait réellement. Je n'ai, dans ma malheureuse vie sentimentale, ou non sentimentale justement, et encore moins sexuelle, jamais eu à leur cacher grand-chose, mais là, c'est autre chose. Ce n'est pas du tout en rapport avec de l'attirance. C'est simplement un truc qui me titille l'esprit et les pinceaux. Pour une fois, c'est uniquement artistique. Je ne sais même pas à quoi il ressemble, si son corps vaut la peine d'être reproduit en peinture, etc. Tout ce que je vois, c'est l'étincelle et les trois heures que j'ai passées à le dessiner. Donc, pas besoin d'ameuter les foules, j'ai envie que ce point reste juste à moi. Au moins jusqu'à ce que tout cela m'apparaisse plus clairement.

Je pose ma dame sur le deux de cœur que Rebecca vient de balancer au milieu de la table. Elle m'engueule.

– Putain, Noush, j'ouvre et je suis certaine que c'est sa coupe franche !

Elle n'a pas tort, mais aussi, il faut savoir vivre dangereusement. Non, en fait ce n'est pas vivre dangereusement, c'est du suicide, ce que je viens de faire. Parce que même s'il ne coupe pas, il peut avoir le roi, aussi, et tout rafler... Bref, mauvaise foi, quand tu nous tiens :

– C'est bon, j'ai pas mis le roi, non plus !

Fameux roi qui tombe sur ma dame au même moment. Merci Pierre, de continuer dans ma connerie. Mais au moins, ce n'est pas Baptiste qui l'avait. Pierre nous adresse un sourire désolé et nous nous tournons tous vers notre pote qui ne laisse rien paraître. Suspense à son grand maximum. Soit il coupe et récupère tout, soit c'est nous. Roulements de tambour...

---

[Z](#) Jules Canonge, « L'Ami fidèle », *Varia*, 1869

## 8

### Gabriel

« *Je connais de mémoire le futur de mon cœur, il sera ma rencontre avec toi.* »<sup>8</sup>

– C’est vraiment très joli... Maman va adorer, hein, Chaton ?

Le chaton en question marmonne dans ses moustaches en regardant sa montre.

– Ouais, ouais. Bon, on y va, Minouche ? On va être vraiment à la bourre, là ! Et si tu pouvais arrêter de m’appeler Chaton en public, ce serait une bonne avancée entre nous...

« Minouche » ricane pendant que « Chaton » sort des billets de sa poche.

– OK, Chaton... oups !

Le type me regarde d’un air excédé, puis me sourit en me tendant vingt euros.

– Va pour Chaton, alors... Merci beaucoup d’avoir fait vite, vous me sauvez la mise, on sera à l’heure avec un cadeau en prime pour belle-maman... De quoi m’offrir une paix royale pour quelques heures... Bonne fin de journée.

– Merci. Bonne journée.

Sourire de complaisance, petit signe de tête à la demoiselle et ils disparaissent. J’empoche les billets alors que Willy, allongé dans l’herbe derrière moi – j’ai réussi à le traîner jusqu’au parc malgré ses réticences –, grogne une nouvelle fois.

– Range pas tout, morveux... Tu m’as promis un litron sur tes premiers



euros gagnés, et là, t'es à ton quatrième client et je suis toujours à sec... Fait chaud, j'me dessèche.

– Ouais, ouais, ça vient.

Il me fatigue, aujourd'hui. J'en ai ras-le-cul de me faire chier à dessiner pour les touristes pour que le fric passe dans sa gnôle. En quelques mots, je bosse pour lui offrir de quoi se détruire encore un peu plus. Ce n'est pas le meilleur plan, à mon avis. Je me tourne vers lui et lui balance mon bloc à dessins.

– Tiens-moi ça. Il est tard, j'ai des trucs à faire avant le cours de dessin.

– Cours de dessin... Je comprends pas pourquoi tu vas à ce cours. T'es doué, t'as pas besoin de cours.

– Peut-être, mais j'ai besoin de m'entraîner, et je ne veux pas griller mon papier pour ça. En plus, là-bas, je suis au calme, ça me fait une pause.

– Dis tout de suite que je te fatigue ?

– Tu me fatigues !

– Sympa. Et c'est quoi que t'as à faire de si important avant d'aller à l'école ? T'as pris ton cartable, au fait ?

Humour de merde. Je soupire en me grattant la tête pendant qu'il ricane.

– Étant donné que je ne vais plus chez Constance, je vais aller m'acheter des fringues propres. Et je vais essayer de trouver une douche quelque part. J'en peux plus de puer la mort.

Il émet un ricanement qui se termine en toux grasse, que je laisse passer avant qu'il me réponde.

– Rimbaud, j'ai un truc à t'apprendre. Ouvre grand tes écoutilles. T'es un clodo. Tu traînes dans la rue, tu bouffes de la merde quand t'as pas de thunes et tu dors sur un bout de carton dans un entrepôt à la con. Les gens savent que tu es un clodo. Je sais que tu es un clodo. Y a que toi qui le sais pas. Mais je vais te dire une bonne chose. Vu que tu as ce statut, personne ne t'approchera, tout le monde s'attend à ce que tu schlingues et que tu sois dégueulasse. Perds pas ton temps avec ça. On a besoin de plus urgent que de nouvelles fringues. Tu vas faire quoi des autres ? Les jeter ?

– Non, je vais les laver au Lavomatic, comme ça, j’aurai un change.

Il éclate de rire.

– Ouais, et après tu me feras les poussières au squat, hein ! Et t’oublieras pas de frotter les plinthes, elles sont un peu crades, j’ai remarqué... T’es vraiment un clodo bizarre, toi ! Rimbaud, le clodo snob. Tu m’excuseras si je ne t’offre pas du thé dans du Limoges, hein !

Je me lève du banc sans l’écouter davantage. Cette discussion sur la propreté est récurrente entre nous, et nous n’avons pas le même avis. Ce qu’il ne comprend pas, c’est que je ne me vois pas comme un clodo, comme il dit. Clochard, c’est péjoratif et ça inclut une désocialisation totale menant à un dégoût de la vie. Le fait, d’ailleurs, qu’il se définisse comme tel en dit long sur l’estime de soi du personnage.

Moi, je ne suis pas comme ça. Je suis simplement un sans-abri. La vie ne me dégoûte pas, bien au contraire. Ce qui me fait gerber, c’est l’argent et le pouvoir qu’il a sur les gens. L’humanité qui n’existe plus face à la domination que certains croient avoir par leur compte en banque. Cette sorte de combat muet, entre l’avidité et la compassion... J’ai eu l’occasion de voir le diable vert emporter la logique et porter des êtres que je pensais bons aux portes de la folie, et je n’en retire que des mauvais souvenirs. J’aime le côté humain, je n’ai pas de souci avec les gens que je choisis de côtoyer, c’est juste que je trie. Il y a ceux que j’exècre, et ceux que j’aime bien. Je ne me sens pas non plus désocialisé, parce que j’ai conscience de ce qui m’entoure, simplement, je refuse une règle majeure de cette société.

Bref, il va se faire foutre, si j’ai envie d’être propre, je serai propre, point final.

\*\*\*

Le type qui posait l’autre jour pour la séance sur les nus est cool, en définitive. Je l’ai croisé dans le bâtiment de l’association Une Chaleur dans la Ville, et après que j’ai passé cinq minutes à le rassurer sur la honte qu’il pense se trimballer suite à cet épisode désastreux de la semaine dernière, il

m'a proposé de me laisser accéder aux vestiaires du personnel pour utiliser les sanitaires. Une vraie douche, un miroir, il m'a même filé sa serviette. Le pied.

Je range mes vieilles fringues et mon gel douche dans mon sac à dos et enfiler un caleçon, un jean et un sweat propre. Je me sens revivre. Bon, pas moyen de me raser, mais déjà, c'est pas mal. Je remercie Jo en partant et m'installe dans la salle pour le cours de dessin. Comme d'habitude, je ne perds pas de temps ; arrivé une bonne demi-heure avant l'heure de cours, je me perds dans le paysage visible depuis la fenêtre. Aujourd'hui, une branche d'arbre.

Je savoure le silence autour de moi, un vrai chevalet, une vraie chaise, l'absence des regards scrutateurs, la sensation d'être protégé derrière ces vitres et derrière mon fusain, la tranquillité du moment, où je peux reproduire ce que je veux, sans autre but que mon propre plaisir. Mon moment à moi, en quelque sorte. Il fait enfin beau. La lumière solaire donne une nouvelle envergure à la nature et à tout le reste. Elle illumine les végétaux, redonne le sourire aux promeneurs, l'espoir aux démunis, la joie aux enfants, et une envie grandissante en moi de repartir sur les routes. Le soleil donne à tout le monde. Et moi, je prends double. Je reçois directement ses rayons, je récupère également ceux qu'il octroie aux autres, et ceux-là, je les reporte sur le papier. J'essaye d'emprisonner les joies des gens, parce que je sais que dans la réalité, chaque moment disparaît trop vite. La beauté laisse vite place à autre chose. Alors, je capture. Comme un appareil photo. Et ma main droite se trouve assez inspirée pour faire des miracles.

Mon moment de sérénité s'achève avec l'arrivée des élèves dans la classe. Ils s'installent sans faire cas de ma présence, certains se connaissent, d'autre non. Je referme les portes et me plonge dans mon monde. Jusqu'à ce qu'un petit rayon de soleil entre en courant dans la salle. En retard, comme d'habitude. Cette fois, son sujet du jour, une interprétation personnelle d'un tableau. Elle déroule un poster qu'elle tenait sous son bras, la reproduction d'un fusain que je ne connais pas. Je n'ai même pas la moindre idée de qui a bien pu dessiner ce truc. C'est de l'art abstrait. Des traits, des courbes, des formes plus ou moins rondes, se promenant sur un fond recouvert

d'ombrages intéressants. Elle attache le poster sur son chevalet et le tourne vers nous. Puis elle prend la parole, les mains sur les hanches.

– Aujourd'hui, vous allez être de vrais artistes. Que pensez-vous de cette œuvre ? Honnêtement ?

Plusieurs personnes répondent que c'est chouette, beau, incompréhensible, d'autres trouvent qu'au contraire ils comprennent le message. Personnellement, je trouve que c'est sympa, mais je ne suis pas fan de l'abstrait. Je ne prête pas attention à cette toile. Je préfère la regarder, elle. Elle est près de la fenêtre, le soleil fait courir sa lumière sur sa chevelure bouclée, faisant briller ses mèches blondes, éclatant sur le satin de sa peau, caressant ses épaules dénudées. Elle ressemble à une fleur délicate qui s'épanouit pour accueillir l'astre et sa chaleur. Baskets, jean déchiré et taché de peinture, débardeur ample rose, ses cheveux libres sur ses épaules et dans son dos, retenus en arrière par deux tresses qui encadrent son visage pour aller se perdre dans le flou de sa chevelure folle et bouclée. Je garde cette image en tête et me penche sur une nouvelle feuille blanche. Elle termine son explication.

– C'est un dessin d'un illustre inconnu. Enfin, moi, je le connais, c'était un collègue à l'université. Il dessine pour le plaisir. Il dit toujours : « Moi, je me comprends »... Et voilà ce que ça donne. Nous venons de discuter dix minutes sur cette œuvre, en essayant de le comprendre à notre façon. Voilà ce qu'est l'art... Chacun verra différemment une œuvre. Certains se disputeront, même, à cause de différences d'interprétation. Peut-être qu'au bout du compte, l'artiste voulait dire tout autre chose. Nous ne le saurons jamais. Alors voilà... Aujourd'hui, j'aimerais vous laisser dire ce que vous avez envie de crier au monde. À votre manière à vous. Ce peut être réaliste, ou pas. Peu importe. Il n'y a pas de règles. Pas de contraintes. Pas de recherche de succès, pas de honte, ni de peur. Pas de jugement. Juste vous, le papier et le fusain. Sortez-moi vos tripes et étalez-les sur vos chevalets, je veux que ça saigne, que ça pleure, que ça éclate de joie, je veux que ça brille comme le soleil du matin, que ça éclabousse comme les vagues contre un rocher, bref, que ce soit vous. Amusez-vous bien.

Cette femme est une passionnée. Elle transpire l'art de tous ses pores. Je ne peux que valider son discours. Et, une fois n'est pas coutume, ce que ma main est déjà en train de reproduire devant moi correspond à son sujet. L'image que j'ai enregistrée d'elle représente le printemps, elle a capturé le soleil et rayonne à son tour, diffuse la fraîcheur d'un monde qui se réveille après une hibernation trop longue, un papillon qui déploie ses ailes, la lumière du renouveau. C'est l'âme de l'artiste qui parle, n'y voyez rien d'autre. Le poète aime les mots et exprime les sentiments, le musicien passe par la mélodie des notes, et le dessinateur se sert de son crayon. Tout dans un même but. Faire l'éloge de la beauté, la pureté, la délicatesse de ce qu'il voit. Une sorte de célébration, un hommage à ce qui réchauffe le cœur. Pour capturer ces rares moments de volupté et les rendre infinis. Cette femme sur mon papier vivra à jamais dans ce halo de lumière. Elle peut être belle physiquement, ou non. Ce n'est pas le sujet. Le réel intérêt, c'est ce qu'elle dégage. Or, cette femme dégage beaucoup de choses.

Je m'emporte dans mes traits, ma main, celle qui est la traductrice officielle de mon âme, qui se perd dans les courbes et les ombrages, et tente de rendre hommage au mieux à la beauté. Je me perds aussi, comme d'habitude dans ces cas-là. C'est mon modèle qui m'extirpe malgré moi, comme si elle me sortait d'un beau rêve, en venant se planter devant moi. Je lève les yeux vers elle, troublé de la voir vivante à mes côtés, si près, alors que j'étais plongé sur ses traits figés dans mon esprit, et maintenant sur mon chevalet. J'ai l'impression qu'elle fait irruption dans mon rêve, découvrant mon âme sans ses artifices, totalement à nu, et que toute la volupté qu'elle m'inspirait il y a encore quelques secondes s'affiche comme sur un panneau géant devant elle... Je me sens mis à nu, sans préavis, ce qui m'oblige à revenir parmi les vivants, les pieds fermement ancrés dans la réalité. Elle est très près de moi. Si je tends la main, je la touche. Je remercie Jo de m'avoir offert sa douche, je crois que je serais mort de honte, sinon. Étrangement, je la trouve tellement délicate que l'idée d'être à ses côtés, tout sale et puant, me glace les sangs. Mais je suis propre. Donc tout va bien.

Enfin, tout va bien, c'est vite dit. Elle se rapproche encore, en se plaçant derrière mon épaule pour examiner ce que je viens de faire. Elle porte les mains à sa bouche.

– Mon Dieu, mais c’est magnifique... C’est... moi ?

Elle m’intimide. J’ai besoin d’un peu de temps pour retrouver mes esprits après cette séance que je qualifierais d’éprouvante pour moi. Une véritable croisade dans les tréfonds de mon âme. Je suis allé puiser loin ce que j’aime dans la vie. Parce que ces derniers temps, on ne peut pas dire que j’ai accumulé beaucoup de bonheur... Plutôt pas mal de dégoût... Je crois que je suis allé chercher des émotions de mon adolescence. Lorsque je pensais le monde et les gens beaux et bons. Depuis, j’ai amassé tellement de désillusions, qu’elles ont presque détruit la naïveté de l’artiste en moi. Mais cette gravure, devant moi, prouve malgré tout qu’il reste quelque chose de léger quelque part au fond de mon être. C’est top, et par-dessus tout, extrêmement rassurant.

Je crois que j’ai oublié sa question, alors qu’elle s’est déplacée derrière moi et que son bras s’étend par-dessus mon épaule pour aller caresser le papier. Ses doigts tracent le contour de son visage, à demi caché par des boucles que j’ai réussi à rendre lumineuses, même au fusain. Elle reste silencieuse, autant que moi. Je suis un peu embarrassé, parce qu’en faisant ça, j’ai l’impression que c’est mon âme qu’elle caresse, et surtout, qu’elle juge... j’ai presque peur de décevoir, et étrangement, cela me déplairait. Puis elle se racle la gorge.

– C’est très beau. Mais absolument pas réaliste... J’ai un nez beaucoup plus épaté que ça. Genre naseaux de taureau. Et mes yeux sont moins expressifs... Mon amie Rebecca dit toujours que sans maquillage, j’ai un regard de bovin au réveil. J’adore cette nénette, elle est tellement délicate.

Elle rit discrètement avant de revenir sur mon côté.

– Bon... Je suis un peu embarrassée de vous demander ça... mais... comment dire... Merde, je suis super gênée, en réalité.

Je la laisse parler, enfin, essayer de s’exprimer, alors que le rose lui monte joliment aux joues. C’est mignon. Elle passe une main nerveuse dans ses boucles puis se lance.

– Bon, alors, je me jette à l’eau. Je... je dois faire une série de toiles pour une expo qui a lieu dans un peu plus d’un mois et je suis en rade de modèle, je n’ai pas d’inspiration, c’est la cata, j’ai les boules, et aussi plein de monde derrière moi qui attend après mon travail, sauf que je suis grave dans la merde, que la situation devient inquiétante, et voilà, ce n’était pas prévu, et je ne comprends rien moi-même, mais le fait est là, vous m’inspirez. Je crois qu’avec vous, je pourrai monter cette expo et faire du bon travail, alors voilà, j’aimerais que vous soyez mon modèle, je paye s’il faut, je m’adapte aux horaires, même aux lieux, c’est vous qui disposez et moi j’exécute.

Elle vient de courir un cent mètres ou quoi ? Elle est essoufflée, expire lourdement et essuie son front comme si elle venait de réaliser un exploit. Elle est contente d’elle, en tout cas. Et elle est très jolie quand elle est contente... Elle pose ses mains sur ses hanches en me souriant alors que j’assimile sa tirade, qui, malheureusement pour elle, ne trouve pas beaucoup d’écho en moi.

– Alors, vous en pensez quoi ?

Euh...

– C’est... bien expliqué.

– Merci.

Elle semble toute jouasse. Comme une gamine. Une joie pure et brillante qui illumine ses traits... Vraiment jolie.

– Alors c’est bon ?

Jolie, certes, mais ça ne change rien pour moi et ma réponse.

– Désolé. Mais non. Je ne pose pas. Je suis celui derrière le chevalet. Et je ne sais pas faire le poirier en équilibre sur une chaise.

Elle s’esclaffe.

– Non, mais je ne vous demanderai jamais un truc pareil... Par contre, oui,

il n'est pas impossible qu'il y ait quelques nus... Mais là, encore, ce sera en accord avec vous, vraiment, telle que vous me voyez là, je m'accommoderai du peu que vous m'accorderez. Alors ?

Elle est sourde ou quoi ?

– Je suis toujours autant désolé, mais c'est toujours non.

Elle laisse tomber ses bras contre ses hanches.

– Mais pourquoi ?

– Je viens de vous le dire, je ne suis pas modèle.

Elle fronce le nez. Mignon.

– Moi non plus, et ça ne vous a pas gêné de me prendre comme tel depuis trois jours, je vous signale. Je ne vous ai pas empêché de le faire. Donc il me semble que cela va dans les deux sens.

– Mais vous venez de me dire que vous aussi, vous m'aviez dessiné.

– Exact.

– Alors nous sommes quittes.

Dans ses rêves ! Tout adorable qu'elle puisse être, elle a réussi à m'énerver avec ce qui semble être de l'entêtement. Elle ne sait même pas à qui elle parle, elle est tarée ou quoi ? Moi, modèle ? Non, mais c'est du grand n'importe quoi. Genre, je vais me retrouver affiché dans une galerie, chez des gens, et puis quoi encore ? Nu en plus. Je me vois bien, le cul à l'air au-dessus de la cheminée d'un couple de bourgeois qui croient avoir le monde entre leurs doigts grâce à leur fric. Je ne me laisse pas acheter, et c'est exactement la même chose pour mon image. La seule chose que je vends, c'est mon art. C'est tout.

Je me lève en attrapant mon sac. La prof s'affole. Elle pose ses mains sur mon torse pour me retenir. J'ai horreur qu'on me touche sans permission.

– Attendez, attendez, vous avez peut-être peur que je ne fasse pas du bon travail... Je vais vous montrer mon œuvre, au moins, si ça peut vous



rassurer...

Je secoue la tête.

– Beau boulot ou pas, ce n'est pas le souci. Je ne suis pas intéressé.

– Regardez quand même. S'il vous plaît. Laissez-moi une chance de vous convaincre, au moins. Juste une petite minute... Après, je n'insiste pas. Je vous promets.

J'avoue que je suis un peu curieux de voir ce que ce petit être astral est capable de réaliser. Je repose mon sac.

– OK. Mais après, vous n'insistez pas.

– Non. Merci... merci. Je reviens.

Elle se précipite vers l'estrade en passant entre les autres élèves sans même les considérer. Existents-ils réellement ? On pourrait se poser la question. La pauvre, elle a l'air d'y croire encore. Mais je suis juste curieux. En aucun cas hésitant. Parce qu'en plus de mes convictions, j'ai Willy à gérer, il n'a plus que moi pour prendre soin de lui et j'ai du mal à le laisser quelques heures dans la journée, alors, pendant toute une séance de travail, c'est absolument hors de question.

Elle revient en trotinant, un calepin à la main qu'elle me tend. Je le saisis et examine le dessin qui se trouve sur la page devant moi. Elle a dessiné mes yeux. Uniquement. C'est très vibrant. Elle a un très bon coup de crayon. Je reprends la page précédente. Ma main autour du fusain. Je la reconnais, je le tiens à l'envers depuis l'accident. C'est particulier et je doute que ce soit juste un hasard. C'est forcément moi. Le dessin d'avant, mon visage. Je m'apprête à feuilleter le carnet encore mais elle me le prend des mains, rouge comme une écrevisse.

– Bon, eh bien, je pense que vous avez votre idée. Donc ?

Je reprends le sac que j'avais posé sur ma chaise et le passe sur mon épaule.

– C’est très bon. Bravo. Bonne fin de journée.

Je la contourne et sors de la salle. Elle me rattrape devant la porte du bâtiment. Dans le genre insistant, on fait difficilement pire.

– Attendez... Vous ne m’avez pas donné votre réponse.

Je pousse la porte vitrée.

– C’est non. Encore une fois, désolé.

Elle attrape mon bras.

– Mais vous avez dit que c’était bon... S’il vous plaît, je ne vais pas me mettre à genoux... Si ?

Elle me saoule. Je me tourne vers elle.

– Bon, alors déjà, merci de me lâcher le bras.

Elle retire sa main, hésitante, peut-être apeurée, je ne sais pas. Mais je m’en fous.

– Ensuite, je vous ai dit non, alors c’est non.

– Mais...

– Mais rien du tout. Oui, vos épreuves sont bonnes, et je suis certain que vous trouverez votre bonheur rapidement pour honorer la commande de vos toiles. Simplement, je ne serai pas celui qui vous sauve. Je n’envisage pas l’art sous forme de « commandes », encore moins pour faire du commerce. Je déplore le pouvoir de l’argent qui arrive même à pervertir l’innocence des artistes et détourne leur passion en quelque chose d’intéressé. Je ne supporte pas que l’art devienne un moyen de faire fortune au lieu de simplement sublimer la nature, la beauté naturelle des choses et des gens. Les expos, les ventes, la renommée pour une toile ou deux... Je ne cautionne pas, désolé. Je pensais que vous étiez une puriste, intéressée par l’enseignement de la peinture dans son plus simple appareil... mais apparemment, je me suis trompé.

Elle fronce les sourcils.

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Vous ne connaissez même pas mes motivations ?

Je m’esclaffe ironiquement.

– Vous venez bien de me dire que vous avez un vernissage bientôt, non ?

Elle hoche la tête en soutenant mon regard. Je continue.

– Et vos tableaux ne sont pas encore réalisés ?

– Effectivement.

– Donc, vous allez bosser pour l’expo, certainement à la va-vite et sans enthousiasme, juste pour pouvoir être dans les temps pour exposer et gonfler la poitrine si, au final, vous vendez bien. Certainement qu’il y aura des journalistes, et j’en passe, et vous, vous serez contente, à n’en pas douter. Mais au final, le plaisir, il se trouvera où, dans tout ce cheminement ?

Elle hausse les épaules, abattue par mon discours sans doute un peu trop franc, mais je m’en tape, ce genre de pratique me dérange réellement. Je lui donne la réponse, implacable :

– Vu comment c’est parti, le plaisir, vous l’aurez quand les billets rentreront dans la caisse. Uniquement. Et je m’autorise à penser qu’en plus, étant donné que tout aura été fait dans la précipitation, les toiles seront de qualité médiocre.

Elle m’observe, encaissant mes remarques, sans broncher, presque pétrifiée. Je continue en essayant sans grand succès de me calmer.

– Ensuite, comme je vous l’ai dit, je ne suis pas modèle. Pour personne. Je ne pose pas, encore moins nu, ce n’est pas mon délire. Et enfin, vous ne me connaissez même pas. Savez-vous seulement à qui vous parlez ? Je pourrais être un dangereux psychopathe, vous dire oui et vous éventrer dès la première séance, juste après vous avoir violée dans tous les sens. Faites un peu plus attention à qui vous proposez ce genre de choses, vous êtes dans une

association qui regroupe des personnes de toutes sortes, mais une chose relie tout le monde, ce sont des exclus de la société. Donc, vous, la petite poupée parfaite, vous n'avez rien à faire avec nous. Des cours, oui, pourquoi pas, si ça peut soulager votre conscience. Mais vous devriez vous arrêter là. Suivez mon conseil, et rentrez chez vous. Prenez plutôt vos deux potes de l'autre jour comme modèle, je suis sûr qu'au moins l'un d'entre eux serait d'accord.

Je passe la porte pour m'arrêter dans mon monologue parce que je vais devenir méchant. C'est d'ailleurs peut-être déjà le cas. Mais voilà, ce genre de personne ne supporte pas les refus, pourtant il va bien falloir qu'elle s'y fasse.

Elle me rattrape une nouvelle fois.

- Mes amis ne m'intéressent pas. Vous pensez bien que j'y ai songé !
- Dommage pour vous.

Je continue mon chemin. Elle me suit. Non, mais sérieux ? Je stoppe net et elle me fonce dans le dos. Je me retourne prestement et attrape son bras.

- Cette fois, ça suffit. J'ai voulu vous expliquer, vous ne voulez pas entendre, tant pis pour vous !

Je la tire dans une ruelle à deux pas.

- Mais qu'est-ce qui vous prend, lâchez-moi !

Elle essaye de retirer son bras de ma poigne, mais je l'ignore. Une fois que nous sommes arrivés dans la ruelle, je la jette relativement violemment contre le mur d'un bâtiment et je me colle à elle en masquant sa bouche d'une main alors qu'elle tente de hurler. Une lueur d'effroi passe dans ses yeux lorsque j'appuie mon corps contre le sien et rapproche mon visage. Elle hurle à nouveau contre ma paume et se met à trembler.

Cette fois, je crois qu'elle a compris. Je la lâche et m'écarte d'un pas. Elle me giflé furieusement. Elle est largement méritée, celle-là. Puis elle tente de s'échapper. Mais je n'ai pas fini mon explication. J'attrape ses épaules et la

colle contre le mur à nouveau, avec une facilité déconcertante. C'est une crevette. Elle tremble lorsque je replace ma main sur sa bouche, mais n'hésite pas à me lancer un regard brûlant de fureur. J'attends qu'elle se calme un peu en l'empêchant de bouger, sans violence, cela dit, mon but n'est pas de lui faire mal. Si j'avais été ce genre de type, elle y passait sans problème. Les gens sont tarés. Elle se calme enfin.

– C'est bon, maintenant ? Leçon comprise ? Arrêtez de croire que vous ne risquez rien par ici, ce n'est pas le cas. Je ne vous ferai rien. Je ne suis pas méchant. Mais ne me poussez pas à bout. J'ai eu la patience de vous donner des arguments tout à fait valables et vous ai enjoint à la prudence. Vous n'avez rien écouté. Vous avez insisté parce que vous croyez certainement qu'un simple « non » n'était pas envisageable. Eh bien, considérez que n'importe qui a le droit de vous dire non. Même un pauvre type qui vient dessiner dans un cours gratuit. Ma volonté est aussi valable que la vôtre, OK ?

Elle hoche la tête. Je reprends.

– Bien. Alors, j'espère que vous retiendrez au moins ceci. Ne vous mêlez pas à la faune de cette association, aussi bien moi que les autres. C'est dangereux. Et surtout, quand on vous dit un truc, essayez de l'écouter. C'est un concept assez intéressant, vous verrez.

Je la relâche et l'abandonne contre son mur. Merde, elle m'a gonflé ! C'est pourtant super simple d'écouter les gens...

---

8 Jacques Salomé, *Bonjour tendresse*, 1992

## Noush

« *Le hasard est le travestissement favori du destin.* »<sup>9</sup>

Soyons claire... Il m'a bien calmée. Cela fait plus de deux jours que j'en tremble. Parce que je me suis sentie stupide. Qu'est-ce qui m'a pris de le harceler comme ça ? Jusqu'à le suivre dans la rue, dans le genre gros boulet... Certes, son explication est devenue légèrement musclée, mais il ne m'a fait mal à aucun moment, et j'ai bien senti qu'il avait voulu me faire uniquement peur, en faisant attention malgré tout à ne pas me heurter. Même s'il avait l'air agressif, j'ai plutôt l'impression que c'était bienveillant, au bout du compte. Une petite leçon de vie, qui, si j'y réfléchis, était méritée. C'est pour ça que je me suis bien gardée d'en parler aux deux gosses qui sont en ce moment même en train d'éplucher les rayons du sex-shop du centre-ville. Baptiste montre tout un tas d'objets à Pierre qui ne sait plus où se mettre.

Je reste en retrait. Si eux sont détendus, c'est loin d'être mon cas. Je voulais aller reparler calmement à ce type hier soir. M'excuser, déjà, de mon insistance appuyée, et ensuite... je ne sais pas. Peut-être lui demander de... non, je ne sais pas. Mais en attendant, rien ne s'est produit du tout, puisqu'il n'est pas venu au cours. Ce qui, cette fois, est plus que clair. J'ai définitivement perdu ma seule et unique chance de réaliser ces tableaux. Cette fois, c'est mort.

Je suis comme un zombie mes deux amis qui se rendent maintenant en caisse, Baptiste a les bras chargés de toutes sortes d'emballages – de ce que j'ai suivi, il y a des godes, des bougies de massage, un plumeau, des *cockrings* vibrants... Ensuite, j'ai lâché l'affaire. Pierre tente de persuader notre pote déjanté d'aller reposer ce qu'il compte acheter. Mais c'est mal

connaître Baptiste.

– Laisse-moi tranquille. Considère que je les offre à Lou, donc tu n’as rien à dire, je ne vois même pas en quoi ça te concerne !

Pierre hausse les épaules en se plaçant malgré tout derrière une personne qui règle ses achats en caisse.

– Ben si, un peu quand même... Et je n’apprécie pas trop que tu offres des *sex toys* à ma femme, au passage.

Baptiste hausse les épaules.

– Tu lui diras que je veux que son prochain héros sexy s’appelle Baptiste et on sera quittes. Enfin, j’espère que j’aurai droit à un exemplaire dédié en prime, vu le mal que je me donne...

Pierre soupire.

– Bon, la chose positive du jour, c’est qu’on n’a croisé personne et ça, c’est...

– Docteur Latour ?

Pierre se fige alors que la femme devant nous se retourne. Oh, putain ! J’en reste comme deux ronds de frite.

– Clothilde ?

Madame Méphisto ! Putain, la surprise ! Pierre en bafouille en saluant sa secrétaire.

– Oh... ben... euh... bonjour, euh... Clothilde.

Mon pote va nous faire une attaque en direct au milieu du sex-shop ! La vieille femme lui sourit, pas embarrassée pour deux sous, elle, par contre.

– Bonjour, docteur. Mais je ne savais pas que vous étiez client ici.

– Ah ben moi non plus, en réalité ! Je suis venu accompagner mes amis

qui avaient besoin de... Enfin, de conseils médicaux pour certaines pratiques et...

La secrétaire affiche un rictus entendu.

– Oui, bien entendu. Quelle aubaine d’avoir un ami médecin pour comprendre le fonctionnement de l’un de ces engins...

Pierre hoche la tête, certain d’avoir trouvé l’excuse du siècle.

– Ah, ben oui, tout à fait... Je suis aussi là pour ça.

Il ricane en reprenant une certaine confiance. Clothilde, elle, a les yeux brillants de malice. Elle brandit un gode de compétition.

– Donc, je devrais peut-être vous demander votre avis sur ce petit joujou... Qu’en pensez-vous ?

Je fais volte-face et cours hors du magasin pour éclater de rire. Tout y est. Le gode immense dans les mains de la femme que je prenais pour une dévote doublée de la secrétaire de mon ami. Ami qui tirait une tête de six pieds de long... Mon Dieu, mon fou rire ne s’arrête pas, au contraire, il redouble quand Pierre et Baptiste ressortent de la boutique les bras chargés de sacs opaques noirs – c’est déjà ça – suivis de Clothilde qui discute avec insistance à propos des produits très fiables vendus par cette enseigne, en ne manquant pas d’énumérer ses précédents achats. Je crois que je vais me pisser dessus si elle ne part pas rapidement. Et cette tête que fait Pierre !

*Quand je vais raconter ça à Rebecca...*

Pierre finit par être agacé.

– Bon, Clothilde, c’était sympa, je vous confirme que vos « joujoux » comme vous les appelez sont utilisables sans souci. Bon week-end.

Et il part en direction du parc. Nous lui courons après en riant. Puis Baptiste passe son bras autour de mes épaules.



– Enfin tu te marres, je commençais à désespérer.

Mes soucis me rattrapent aussitôt. Pierre nous attend et se met à notre niveau pendant que Baptiste me questionne.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Noush ? Tu voulais un joujou toi aussi ?

Pierre grogne.

– Qu'on n'utilise plus jamais ce terme en ma présence. Non, mais vous avez vu la taille du truc qu'elle a acheté... En fait, je suis sûr qu'elle bouffe des bites comme moi j'enchaîne les whiskies en soirée... La vache, ma secrétaire est une nympho, si ça se trouve... bonjour le cabinet d'obsédés... Entre Lou et ses expériences et Clothilde et ses joujoux, ça le fait bien... Non, mais sérieux, je vais en faire des cauchemars ! Clothilde et ce... truc... Il était plus gros qu'un tronc d'arbre le bordel... Beurk !

Il frissonne de dégoût, puis reprend.

– Bon, plus sérieusement, Noush, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je crois que la perche est bien lancée, autant y aller franco.

– C'est... pour l'expo.

Baptiste se fige. Il commence à me connaître, au bout de vingt ans d'amitié.

– Quoi, l'expo ? Vas-y, continue ?

Je prends mon courage à deux mains.

– Je vais devoir annuler, Baptiste. Je suis désolée. J'ai cru trouver un modèle, mais en fait, ce ne sera pas possible avec lui. Donc... c'est mort. C'est trop tard, je ne pourrai jamais peindre tout ce qu'il faut, même si je trouvais l'inspiration là, maintenant. Il faut annuler.

Mes amis s'arrêtent de marcher, de parler, même peut-être de respirer.

– Je me sens nulle, à un point que vous n’imaginez même pas. Mais c’est malheureusement le seul choix possible. Ce n’est d’ailleurs même pas un choix, c’est la fatalité, ou alors c’est parce que je suis nulle, ou les deux, enfin bref, c’est comme ça.

Baptiste secoue la tête.

– Non, Noush, tu paniques. Mais j’ai confiance. Tu vas trouver et…

Je m’énerve, parce qu’à chaque fois, il n’écoute pas.

– Mais putain, Baptiste, ne fais pas l’étonné, je t’ai prévenu plus d’une fois, j’ai tout fait pour éviter ça. Malheureusement, je n’y peux rien, je ne vais pas proposer de la merde aux gens pour sauver les meubles. Donc on annule et c’est tout… Je suis vraiment désolée, mais il me faut plus de temps… Peut-être même que l’inspiration ne reviendra jamais, qui sait…

Baptiste lâche les sacs au sol.

– Non, mais Noush, tu réalises ce que ça signifie ? Et l’asso, tu y penses ? Tu ne peux pas nous lâcher comme ça, merde !

Il hurle. Je réponds sur le même ton.

– Parce que tu crois que c’est moi qui ne veux pas ? Si je te dis que j’ai TOUT tenté pour trouver une solution, c’est que c’est le cas ! Bordel de merde ! Mais voilà, dans la vie, on n’a pas toujours ce qu’on veut, et c’est ce qui se passe pour notre projet ! Encore une fois, je suis désolée.

Baptiste se pince la base du nez, excédé.

– Bon, écoute, là, tu me saoules. Tu es partie défaitiste dès le départ, alors forcément, ça ne pouvait pas marcher. Mais je n’annule pas cette expo, Noush, tu m’entends ? Il y a toute une structure derrière tout ça. Ce n’est pas simplement une histoire d’inspiration à la con. Les choses vont être simples. Ton nom est sur les invitations. Tu m’avais dit d’attendre une semaine, c’est ce que j’ai fait. J’ai tout envoyé mercredi, comme tu me l’avais demandé. Et

j'ai déjà des promesses de présence. Donc démerde-toi comme tu veux, c'est ton problème maintenant. Rappelle Arrio, rampe devant lui si t'en as envie, peins-nous des putains de paysage, des vaches dans un pré, un oiseau sur une branche, je m'en branle, mais sors-nous ces putains de toiles, c'est tout ! C'est pourtant pas compliqué, c'est ton boulot, non ? Sors-toi les doigts du cul ! Merde !

Et il se barre comme ça, d'un pas nerveux. Je m'élançe pour lui dire ma manière de penser, parce que je n'apprécie pas du tout qu'il me parle de cette façon, mais Pierre me retient.

– Laisse-le, Noush.

– Mais tu as entendu comment il me parle ?

– Oui, c'est un con, pour le coup. Mais il a Paul Dreams en tête. Ça fait des mois qu'il se démène comme un beau diable... Ne l'excuse pas. Mais au moins, comprends-le.

J'ai horreur de m'engueuler avec lui. D'autant plus que je me sens fautive. Nulle. Bonne à rien. C'est vraiment une catastrophe. Je suis minable. J'attrape le bras de Pierre qui m'attire contre son torse pour me bercer doucement.

– On pourrait demander à Reb de te donner un coup de main, je me rappelle qu'elle avait fait une expo en première année de fac et...

Je secoue la tête.

– Ça aurait pu être une bonne idée, mais elle ne veut pas. Elle dit que le stress ne convient pas à son teint et que son karma n'est pas en phase avec son chevalet en ce moment. Tu penses bien que nous lui avons demandé, quand Arrio est parti, mais elle a été catégorique.

Il commente, presque pour lui :

– Elle choisit son moment, elle aussi.

Je hoche la tête contre son torse. Il me berce encore quelques minutes, et

j'avoue qu'il me fait du bien.

– Allez, ma belle, ça va s'arranger.

– Je suis désolée, Pierre. Vraiment. Mais j'ai tout fait... tout...

– Oui, je sais. Mais tout le monde est nerveux avec ce vernissage, ça ne t'aide pas. Et ce con de Bapt qui te fout une pression supplémentaire... On va calmer le jeu, penser à autre chose, et ensuite, on va reprendre les éléments dans l'ordre, tranquillement. D'accord ?

Je hoche la tête et le laisse me bercer un bon moment. Tout à coup, ses bras se tendent autour de moi, et je sens qu'il redresse la tête.

– Attends, Noush, il y a un truc qui ne va pas avec ce mec, là-bas. Ne bouge pas, j'arrive.

Il s'élançe d'un pas rapide à travers le parc, vers une pelouse, sur laquelle je peux discerner un homme allongé qui tousse à s'étouffer, se pliant en deux de douleur apparemment. C'est un sans-abri, à première vue. Pierre parvient rapidement à son niveau et s'accroupit devant lui. Il le redresse contre son torse et parle avec lui. J'attrape les emplettes de Pierre, soit quatre sacs, rien que ça, et pars le rejoindre.

Le pauvre homme tousse toujours. Pierre lui parle calmement et lui demande de respirer tranquillement. Sa voix professionnelle et assurée semble prendre le dessus sur le pauvre homme qui inspire et expire lorsque mon ami le lui ordonne.

– C'est ça. Expirez. On se détend. Inspirez, maintenant.

L'homme est pris d'une nouvelle quinte de toux qui se termine par un crachat ensanglanté dans l'herbe. Pierre observe le rejet du coin de l'œil avant de reprendre.

– Continuez. Expirez.

Une personne que je n'avais pas vue s'agenouille devant l'homme qui semble souffrir. Il lui prend la main.

– Vas-y, Willy, fais comme il dit. Ça va passer.

Cette voix. Je penche la tête légèrement... Nom de Dieu ! Le mec qui dessine. Je ne sais pas quoi penser. Qu'est-ce qu'il fait là ? Avec ce type ? J'observe ses fringues. Les mêmes que mercredi. Il a les cheveux un peu gras. C'est un SDF ? Impossible !

En attendant, Pierre continue d'accompagner l'homme dans ses bras et fait du bon boulot. Le malade semble avoir retrouvé sa respiration. Mon ami le force à s'allonger dans l'herbe en posant des questions.

– Est-ce que vous avez consulté dernièrement ?

Le vieil homme ne répond pas. C'est mon « élève » qui répond, d'une voix qui trahit sa panique.

– Non, il refuse catégoriquement d'aller aux urgences.

– Il va falloir, pourtant, cette fois.

Pierre tâte le ventre du malade qui ne se laisse pas trop faire.

– Nan ! Rimbaud, dis-lui d'aller se faire foutre, j'irai pas dans cet hôpital de merde ! Laissez-moi crever.

« Rimbaud », donc, lui répond.

– Willy, ce serait plus sage d'y aller.

Pierre continue son examen et explique, sur un ton qui ne supporte aucune riposte, ce qu'il compte faire.

– Willy, nous allons avoir un problème tous les deux. Parce que je suis médecin. J'ai fait un serment qui m'oblige à soigner les malades. Vous êtes malade. Je vous soigne. Ce n'est pas négociable.

Il lève la tête vers moi.

– Noush, s'il te plaît, appelle les urgences. Donne-leur mon nom et dis-leur de préparer un lit. On va y aller, ça sera plus simple que d'attendre les

secours.

L'homme s'insurge pendant que j'obéis à Pierre.

– Mais putain, c'est ma vie, bordel, j'ai encore le droit de...

– Vous laisser mourir ? Non, justement. Si vous vouliez l'euthanasie, il fallait aller vivre dans un pays qui l'autorise. Mais en France, nous soignons les malades. C'est tout. Et vous savez, nous avons de gentils soignants ici, ils prendront bien soin de vous.

– Bordel, allez vous faire foutre ! Rimbaud, dis-lui !

Je préviens la standardiste de l'hôpital, puis raccroche. Rimbaud ne bronche pas. Il a les yeux plantés dans les miens, surpris, peut-être un peu repentants, je ne sais pas, je n'arrive pas à lire son expression. Mais une chose est sûre, il doit se dire à peu de chose près la même chose que moi. Que le destin sait jouer de bons tours, bien étranges. Pierre répond à sa place en attrapant l'homme sous les aisselles pour le forcer à se relever.

– Je pense que Rimbaud est du même avis que moi, Willy. Et il a entièrement raison.

– Lâchez-moi, bordel !

– Non, maintenant ça suffit ! Je suspecte une pneumonie, il faut la soigner. De plus, j'ai peur que ce ne soit pas le seul problème dont vous souffriez. J'aimerais m'en assurer.

Le mec ronchonne alors que Pierre, un homme bien musclé qui s'entretient au minimum une fois par semaine, arrive à relever l'homme tout seul.

– Bon alors, Willy, on y va dans cet hôpital ? Je suis garé juste là-bas.

Devant la détermination du médecin, le pauvre homme n'a plus trop le choix.

– D'accord. Mais je vous préviens, personne ne donne mon nom. Je suis juste Willy. Rien d'autre.

Son ami hoche la tête.

– OK, Willy.

Pierre s'adresse à moi.

– Noush, tu peux prendre les courses et les amener jusqu'à la voiture ? Après tu pourras aller voir Baptiste, il doit être calmé maintenant.

– Alors là, il peut toujours courir ! Je te suis...

Je sais que ce n'est pas trop ma place, mais bon. Je viens de retrouver mon inspiration au milieu d'un parc, je ne vais pas la lâcher comme ça, c'est moi qui vous le dis !

J'attrape les quatre sacs que j'avais posés à mes pieds mais bien entendu, le destin, parfois, est sympa, et parfois, beaucoup moins. Mes doigts oublient une poignée de l'un des sacs. Ce dernier ne s'élève donc que d'un côté quand je me redresse, et de fait, bascule et se déverse sur les pieds de « Rimbaud ». Et... Oh ! Ils ont finalement acheté le fameux gode-ceinture, qui se retrouve sur les chaussures de mon élève, entre un *cockring* et un pénis en silicone plus classique rose fluo, dont l'emballage montre clairement l'utilisation que l'on doit en faire, avec une belle photo.

Paralysée par la honte, je ne bouge pas, lui non plus, les yeux rivés sur ses pieds et sur les achats de Pierre étendus comme des trophées entre nous. Puis je relève les yeux vers lui, rouge de honte. Je n'ai rien contre l'utilisation de ce genre de jouets, au contraire, j'en ai même quelques-uns chez moi... Mais de là à les exhiber fièrement sur les pompes d'un inconnu... Rimbaud semble amusé et s'accroupit pour les remettre dans le sac. Je m'accroupis à mon tour.

– Non, non, ne touchez pas à ça, c'est... enfin, voilà, c'est Pierre, il... teste des trucs, c'est médical et...

– Pierre, c'est votre mari ?

Je relève la tête pour observer cet homme, si proche de moi maintenant, et qui me trouble un peu trop. Il désigne Pierre qui s'éloigne du menton. Ses yeux sont magnifiques, vus de si près. Ils sont bicolores. Verts sur les pourtours, bruns en leur centre, et entre-deux, c'est un duel vert contre brun, des éclats émeraude et brun clair se mélangeant, comme une corolle.

Comment n'ai-je pas pu remarquer cette particularité ? Il m'a vraiment fait peur l'autre jour, je n'ai pas étudié du tout son physique. Et c'est un tort, aujourd'hui je peux bien le dire... Il est pas mal du tout... voire... bon, bref. Il semble attendre une réponse, le gode-ceinture à la main... la classe. Je bafouille, totalement incapable de détourner le regard.

– Co... comment, quoi ?

– Le médecin, c'est votre mari, celui que vous appelez Pierre ?

C'est lui qui détourne les yeux. Je retrouve une partie de mes neurones du même coup et arrache le gode-ceinture de ses mains pour le plonger dans le sac.

– Ah, mais non ! Je n'ai rien à voir avec ce type ! Je veux dire, oui, c'est bien Pierre, et il est bien médecin... Mais ce n'est pas mon mari, et c'est tant mieux, parce que je n'ai aucune envie de jouer avec ces trucs. Enfin, je veux dire... si, ça se pourrait, mais pas là, et pas avec lui, enfin, c'est pas que c'est mon kif non plus, mais... ce que je veux dire, c'est que...

Je soupire en me retenant de rire pour conclure.

– Enfin, je ne sais plus ce que je voulais dire. Je ne m'attendais pas à vous trouver là. Pardon, mais je crois que vous me perturbez.

Il me sourit sans répondre. Je lui tends la main.

– Et je réalise que nous ne nous sommes pas présentés. Je m'appelle Noush.

Il observe ma main un long moment, sans bouger. J'insiste.

– Je viens déjà de vous recouvrir de *sex toys*... Est-ce que vous pourriez m'éviter un second moment gênant en acceptant de me serrer la main ? Je vous en prie...

Il se redresse en me toisant dans une nouvelle expression indéchiffrable, puis recule d'un pas. J'ai l'air vraiment misérable, à genoux devant lui,



entourée de *sex toys*, attendant un geste de sympathie qu'il me refuse. Cependant, contre toute attente, il m'offre un joli sourire.

– Je ne touche pas les gens. Mais vous pouvez m'appeler Gabriel. Par contre, je crois que votre mari, qui n'est pas votre mari mais avec qui vous achetez des trucs dans un sex-shop, nous attend.

Je me redresse d'un bond et tente de m'expliquer... Je ferais mieux de ne rien dire, après tout, je ne lui dois rien, pourtant, je me sens l'envie d'éclaircir les choses.

– Ah mais non, nous ne sommes pas amants. Je connais sa femme, c'est une amie. Enfin, c'est surtout lui mon ami. Il avait besoin de conseils, alors...

Il s'esclaffe tandis que nous rejoignons Pierre à sa voiture.

– Non pas que je sois une experte, enfin, je sais me servir de ces choses, mais... enfin, pas tout non plus, mais...

Gabriel me scrute d'un air franchement amusé. J'abandonne.

– Oh, et puis merde, croyez ce que vous voulez... je ne sais plus quoi dire.

Il laisse échapper un rire tout à fait charmant.

– Je crois que j'ai compris l'idée.

Pierre a installé le malade à l'arrière de sa voiture et s'avance vers nous.

– File-moi les sacs, Noush.

Il les enferme dans son coffre puis se tourne vers Gabriel.

– Vous voulez accompagner votre ami ?

– Je n'abandonne pas Willy.

– Parfait, alors montez à l'arrière avec lui. Noush, tu viens ou tu vas retrouver Baptiste ?

Quelle question !

– Je viens. Tu m’emmènes ?

Mon ami me sourit.

– Grimpe, ma belle !

Je grimpe, il démarre, nous partons. Et Gabriel, celui qui a déjà pris la place d’une muse dans mon petit cerveau (après avoir eu l’occasion de détailler ses yeux, son visage, et son corps qui semble tout à fait agréable, ça ne fait plus aucun doute, ce type a de quoi m’inspirer pour au moins toute une vie, voire deux !) est assis derrière moi. Avec tous les égards et l’inquiétude que je ressens pour son ami, et la tristesse de la situation, j’ai quand même envie de dire... merci, le destin. Et j’ai déjà pardonné pour l’histoire de la chute des *sex toys*. Je ne suis pas rancunière.



[9](#) Citation de Sacha Guitry extraite de *Et Sacha vous est conté*, de Lana Guitry, 1960

# 10

## Gabriel

*« L'amitié n'est pas une simple formule, c'est le devoir d'assistance dans la peine. »<sup>10</sup>*

Le docteur démarre en urgence alors que j'essaye de faire le point. Il y a un quart d'heure, je dessinais dans le parc, et maintenant, je me retrouve dans la voiture d'un inconnu qui se dit médecin, avec la femme qui anime les cours de dessin et avec qui j'ai été plus que désagréable lors de notre dernière entrevue. À côté de moi, j'ai mon Willy qui s'étouffe par quintes régulières et qui fait clairement la gueule parce que la seule chose qu'il n'accepte pas dans cette existence pitoyable, c'est justement l'endroit où nous nous rendons, légèrement contraints et forcés. Pour ma part, même si je comprends ses appréhensions, je suis soulagé. Je commençais à ne plus savoir quoi faire, et il m'inquiète beaucoup. Au moins, je n'ai pas eu à prendre cette responsabilité, un inconnu s'en est chargé pour moi. Donc, mon constat, c'est que cette situation a plus de positif que de négatif.

Par contre, le gros point négatif, parce qu'il y en a quand même un, ce serait trop beau, c'est que je ne crois pas que cette « Noush » me laissera tranquille avec son histoire de pose pour ses tableaux. Étrangement, j'étais assez content de la revoir, elle est plutôt agréable dans l'ensemble, un très joli visage, un sourire attirant, son corps, je vais éviter d'en parler, elle m'inspire à chaque fois que je pose les yeux sur elle. Et en plus, elle est drôle. Depuis que je la connais, je me retrouve témoin de situations improbables... Cela dit, j'ai cru entrevoir un caractère entêté lors de notre dernière entrevue, et je sens qu'elle va revenir à la charge. Plus la voiture avance, plus j'ai l'impression que je vais tomber tout droit dans ses filets. Je suis déjà reconnaissant envers ce couple pour Willy. Donc, si elle recommence à me solliciter... ça risque d'être compliqué. J'espère simplement que depuis mercredi, les choses ont

évolué pour elle et qu'elle a trouvé son modèle ailleurs. Ce serait plus simple. Parce que jouer au gros dur pour lui faire lâcher l'affaire, ça va une fois, mais après leur coup de main, je ne pense pas pouvoir réitérer le tour de force d'arriver à lui faire peur une nouvelle fois. Je ne le pourrais pas moi-même.

Pour le moment, en tout cas, elle n'a pas l'air focalisée sur le problème... parfait. J'ai même presque l'impression qu'elle a oublié jusqu'à notre présence.

– Sérieux, il m'a vraiment foutu les nerfs, cet abruti !

Un téléphone sonne alors qu'elle gueule toute seule.

– Et voilà ! Maintenant, il se sent con ! Genre, je vais lui répondre. Allez, c'est bon, il me fait chier !

Elle éteint son téléphone et tourne la tête vers son... son quoi, d'ailleurs ? Je n'ai pas très bien compris leur lien... Amant ? Ouais, je dirais bien amant...

– Vous me faites rire tous les deux... Il y a un moment, il va falloir que tu choisisses, Noush.

Elle se redresse, surprise.

– Choisir quoi ?

– Noush... Ouvre les yeux un peu. Ce serait un grand service à vous rendre.

– Je ne vois pas de quoi tu parles. Bon, sinon, changeons de sujet... Lou ? Son roman ? Best-seller ?

– On n'en est pas là ! Le livre est à peine sorti.

– Oui, mais bientôt !

– Mon Dieu... J'imagine... Le cauchemar...

– Pourquoi ?

Il hausse les épaules.

– Laisse tomber.

Elle éclate de rire alors qu'il ouvre toutes les fenêtres. Tu m'étonnes, Willy schlingue, c'est insupportable. Surtout en atmosphère confinée comme ça. À moins que moi aussi je ne participe à cette odeur ? Oh, putain, non, je n'espère pas, bordel... Je me sens super con dans cette histoire. Ultra mal à l'aise. Mais comme le dit si souvent Willy, attendent-ils réellement autre chose de notre part ? Ils nous aident, OK, ils ont l'air sympa, mais... peut-être Willy est-il la bonne action de la semaine. Ce qui ne m'étonnerait même pas. On sauve un Willy et on est peinard niveau conscience pour un bout de temps...

Noush se réinstalle dans son siège. Donc, ils ne sont pas en couple, enfin, leur conversation semble prouver le contraire. J'ai du mal à les cerner. Leurs motivations, leur relation... Alors je me tais et j'écoute. Jusqu'à ce que la voiture s'arrête devant le bâtiment des urgences. Willy commence à s'agiter à mes côtés. Je me disais bien, aussi, il paraissait trop calme pour être honnête.

– Putain, mais je veux pas aller dans cet hosto de merde ! Rimbaud, déconne pas ! On se tire, allez !

– Willy, ce n'est pas une bonne idée !

– Mais, bordel de merde ! Je...

Il n'a pas le temps de finir. Notre chauffeur a déjà ouvert sa portière et deux infirmiers attrapent mon ami par les bras, le posent sur un siège roulant et l'embarquent vers les urgences, alors qu'il hurle comme un beau diable. Noush regarde son ami partir avec le mien en s'installant sur le siège conducteur pour aller garer le véhicule. Elle ne parle pas. Moi non plus. D'ailleurs, je me demande pourquoi je ne suis pas descendu en même temps que Willy. Je suis un peu paumé, pour tout dire. Situation inattendue, rencontre inattendue, lieu inattendu, donc Rimbaud inattendu aussi.

Lorsque nous entrons dans le service des urgences, qui a l'air assez calme, enfin, il me semble, je suis Noush qui demande son chemin, et nous nous retrouvons rapidement relégués, malgré son insistance, aux sièges d'attente du hall. « On vous appellera ». Voilà tout ce à quoi nous avons droit. Et ça

m'agace prodigieusement. J'ai envie de savoir ce qui se passe, comment va Willy, et surtout d'être à ses côtés, parce que je sais pertinemment qu'il flippe et qu'il doit certainement être dans tous ses états... Et je prie pour qu'il ne rencontre personne de... sa connaissance. Ce serait la fin de tout. Mais je ne suis pas en position de faire valoir mon opinion, donc j'attends en rongant mon frein.

Je m'installe loin de Noush, dans un coin de la salle – toujours ce problème d'odeurs qui m'obsède, surtout quand elle, particulièrement, est dans les parages. L'attente se révèle interminable ; désœuvré, je sors mon carnet de croquis et commence à la dessiner pour tromper mon agacement. Elle semble soucieuse. Parfois, elle me jette un regard nerveux, mais ne se rapproche pas de moi, ni ne parle, puis repart dans ses pensées. Au bout d'un moment, pourtant, elle plisse les yeux en fixant mon carnet.

– Donc, vous n'êtes pas modèle, mais moi oui. Vous avez demandé la permission à qui ? À moins que dans votre cas, l'autorisation soit implicite, c'est ça ? Bonjour la profondeur du discours que vous m'avez servi l'autre jour !

Je relève les yeux de mon esquisse et la toise durement. Je n'ai absolument pas envie de repartir sur ce sujet, ce n'est pas le moment. Je préfère ne pas relever. Elle comprend, ou pas, et n'en rajoute pas. Mais au bout de quelques minutes, elle ne peut s'empêcher :

– Qu'est-ce qu'elle a, votre main ?

Je me surprends à masser ma paume, geste machinal que je ne remarque même plus. J'ai eu pas mal de clients ce matin, et aujourd'hui j'ai fait du « main droite ». Mes articulations le ressentent. Possible que le dessin que je suis en train de réaliser soit celui de trop. Cependant, ce n'est absolument pas son problème. Elle soupire face à mon silence. Puis elle s'énerve.

– Je suis trop méprisable pour que vous m'adressiez la parole, c'est ça ? Sérieusement, c'est quoi votre problème, Gabriel ? Tout à l'heure, dans le parc, on papote tranquille, et là, j'ai droit au regard assassin et au mépris...

Au mépris ? Moi, je méprise les gens ? Je suis SDF, dois-je lui rappeler ? Elle va bientôt me traiter de clodo snob, si elle continue...

*Willy, sors de ce corps...*

Je pose mon carnet sur le siège à mes côtés.

– Si je vous parle, vous allez essayer une nouvelle fois de m’ enrôler pour votre expo.

Elle se renfrogne.

– N’importe quoi ! Je ne suis pas comme ça...

Elle pose sa tête contre le mur derrière elle en grommelant, les yeux fixés au plafond, puis se reprend.

– Parce que si j’insistais... juste un peu... ça pourrait changer les choses ?

Et voilà. Tellement prévisible. Même au milieu d’un service d’urgences, il y a encore plus urgent que la raison pour laquelle nous sommes là. Je n’ai qu’une chose à répondre à ça.

– Vous savez que vous n’êtes pas obligée de rester ? Je ne pense pas que votre présence ici soit nécessaire.

Son visage se tord dans une belle grimace.

– Ouais, sauf que je suis à pied et que mon appartement se trouve à l’autre bout de la ville. J’attends Pierre. Ne croyez pas que je reste pour vos beaux yeux... Vu qu’en plus, je n’ai pas le droit de prendre mon carnet de croquis, je n’en vois pas l’intérêt.

Tête de mule ! Je me prépare à une réponse bien sentie, mais je suis coupé dans mon élan par le docteur qui débarque les mains pleines. Il nous balance un sandwich chacun et ouvre le sien.

– Y avait plus que ça chez les infirmières. Depuis que Lou s’est barrée,

c'est du grand n'importe quoi en salle de pause.

Noush s'esclaffe en ouvrant le sien.

– Elle a mieux à faire...

– Mouais.

J'essaye de ne pas me ruer sur la bouffe, mais j'avoue qu'elle tombe à point nommé, j'ai une dalle monumentale. Je remercie Pierre d'un geste du menton et dévore le truc. Il me toise en mâchant. Puis s'arrête pour parler.

– Il va falloir qu'on fasse des examens complémentaires, à votre ami. Vous êtes responsable de lui ?

Il emprunte un air sérieux, celui d'un médecin porteur de mauvaises nouvelles. Je connais trop bien ce regard faussement grave du mec qui fait semblant d'être concerné.

Cependant, ce ton annonce des mauvaises nouvelles, c'est tout ce que je retiens. Je m'arrête à mon tour de manger pour lui répondre.

– On peut dire ça. Disons que je vis plus ou moins avec lui depuis trois ans. Il a quoi ?

Le médecin baisse la tête, puis la redresse et fixe ses yeux aux miens.

– Pour le plus urgent, il a une pneumonie à soigner. Compte tenu de ses conditions de vie à l'extérieur, je peux m'arranger pour qu'il reste au chaud dans une chambre. D'autant plus que le médecin urgentiste qui l'a pris en charge suspecte ce que je redoute moi-même, et donc, voudrait lui faire une batterie d'examens en règle. Ce qui pourrait prendre une bonne semaine. Il fera traîner les rendez-vous pour qu'il ait le temps de se remettre de sa pneumonie tranquillement.

Je hoche la tête.

– Très aimable de sa part... mais ?



Parce qu'il a évidemment un « mais ». Ces fameuses contreparties obligatoires qu'il y a toujours contre les services. Ce que Constance maîtrise tellement bien... Elle n'a rien inventé, le monde tout entier tourne comme ça. Il reprend.

– Mais il nous faut au moins son nom. Et son immatriculation sociale. Après, tout sera pris en charge, mais il faut l'enregistrer. Sinon, nous ne pouvons que le laisser repartir dans une heure ou deux. Ce qui ne serait vraiment pas une bonne idée.

Je hausse un sourcil en mordant dans mon sandwich. Willy voudrait repartir, c'est certain. Je devrais respecter son choix. Mais d'un autre côté... Nous sommes enfin à l'hôpital, et j'en rêve pour lui depuis un temps certain. Je sais très bien qu'une fois sorti d'ici, il n'y reviendra jamais. Donc, j'ai le choix. Soit je respecte sa volonté de mec bourré, soit je respecte sa santé. Compliqué. Ce con serait capable de m'en faire baver comme jamais en ressortant si je m'allie aux soignants.

– Je dois savoir de quoi il résulte. Que suspectez-vous, exactement ?

Le professionnel me fixe sans parler. Secret médical, OK, j'ai bien compris, mais...

– Est-ce que ça vaut le coup que je trahisse ma famille ?

Il grimace. Noush derrière lui, observe la scène, ou plutôt m'observe moi, l'air concentré, un air triste traversant son regard. Elle se racle la gorge.

– Pierre, tu veux que j'aille voir ailleurs si j'y suis ?

Son ami hausse les épaules.

– Bon, si ça peut sauver la vie d'un homme. Allons-y gaiement. Nous pensons que votre ami souffre d'une cirrhose aggravée. Il est même tout à fait probable que cela ait provoqué un cancer du foie. Mais ce ne sont que des suppositions. Il nous faut pousser beaucoup plus loin les examens.

Un mur en béton s'abat sur mes épaules. Une chape de plomb. Un truc qui m'opresse le cœur et fout ma gorge entre les dents acérées d'un étau. Je jette le reste de sandwich dans la poubelle à quelques mètres de moi.

– Putain.

Je pose mes coudes sur mes genoux, ma tête tourne, j'ai besoin d'air. Je sens quelqu'un s'approcher de moi, mais ce n'est vraiment pas le moment. Je tends le bras pour sécuriser mon périmètre personnel. Je n'aime pas qu'on m'approche, et encore moins maintenant. Des doigts doux et fins se glissent entre les miens et ma paume.

– Gabriel, vous allez bien ?

Noush. Le contact me choque et me trouble un peu trop. Je retire ma main sans tenter de me pencher sur ce frisson qui me traverse sans raison. Il y a beaucoup plus urgent.

– Oui. Merci.

Je reste silencieux un moment, sans qu'ils n'osent parler. Je reprends mes esprits. Quelque part, ce n'est pas une surprise énorme. Malheureusement...

– Et... si je vous permets de faire ces examens, est-ce que... il pourrait guérir ?

Je n'ai pas envie d'entendre la réponse. Parce que quelque chose en moi me dit que non. Non, il ne pourra pas guérir. Tout ce sang qu'il crachait, son état les dernières semaines... C'est trop pour guérir. Le médecin me répond honnêtement en balançant l'emballage de son sandwich dans la poubelle à son tour.

– Je ne peux rien avancer. Ni en mal, ni en bien. Une chose est certaine, cela lui permettra de guérir sa pneumonie. Quant à la cirrhose, elle est là, et elle restera. Mais avec une bonne hygiène de vie...

Je m'esclaffe.

– Pardon, mais c’est un sans-abri... Je ne suis pas certain de pouvoir lui faire manger des tomates et du poisson en papillote tous les jours. Désolé. Et pour ce qui est de l’alcool...

Il soupire.

– Je comprends. Mais il faudra qu’il saisisse ce qui est en jeu. Nous pouvons aussi le sensibiliser à tout ça. Quant au cancer, s’il y a cancer, je ne peux rien dire là-dessus, mais si jamais il est présent... selon le grade, tout est envisageable.

Je ne réponds pas. Est-ce que ça vaut le coup ? Trahir mon ami pour retourner dans le même problème à peine la porte de l’hôpital passée ? Il semble lire en moi.

– Gabriel, ça vaut le coup... Il ne faut pas le laisser avec ça en lui...

– J’aimerais bien vous y voir, vous ! Peut-être que dans votre vie à vous, c’est facile de prendre ce genre de décision, mais Willy vit dans la rue. Si vous l’opérez, j’imagine qu’il y aura des soins, des cicatrices, enfin un bordel à faire. Mais il ne se lave jamais. Je suppose que ce n’est pas conseillé dans ce genre de cas. Et puis il ne faut pas qu’il soit faible, et...

– Mais il est déjà faible, et pour les soins, il y a des centres...

– Mais... Vous ne comprenez pas.

Je soupire. Il ne me laisse pas le temps de réfléchir.

– Ce que je ne comprends pas, c’est pourquoi c’est si grave de donner son identité à un hôpital. C’est un repris de justice ?

– Non.

– Il est recherché ?

– Non !

– Il a tué quelqu’un ?

– Mais non ! Merde, vous voulez bien lâcher l’affaire deux minutes ? J’essaye de réfléchir, là !

Noush s’esclaffe.

– Ah, on est d'accord. Pierre, tu es une plaie quand tu t'y mets. Laisse-lui cinq minutes. C'est de la vie de son ami dont on parle, normal que le sujet soit délicat.

Son ami se lève.

– Quelqu'un veut un café ? J'ai vu une Tassimo chez les infirmières.

Noush hoche la tête et je fais de même. Il nous quitte un moment, puis revient avec trois gobelets. Il s'installe à mes côtés en me tendant l'un des cafés.

– Peut-être que si vous me disiez le problème, je pourrais vous reconforter ou vous conseiller dans votre choix ?

Je soupire. Je lève les yeux vers Noush qui me sourit.

– Je pense qu'il a raison, Gabriel. Un avis ne coûte rien.

Je n'arrive pas à réfléchir. Après tout...

– La fille de Willy travaille dans cet établissement. Enfin, aux dernières nouvelles.

Pierre semble étonné.

– Et ?

Tant que j'y suis, autant tout balancer, je ne suis plus à ça près en matière de bafouage d'amitié, de planche pourrie, de pire pote du monde.

– Et ça fait vingt ans qu'il ne l'a pas vue. Depuis que sa femme l'a foutu à la porte en le considérant comme la dernière des merdes parce qu'il n'avait plus de taf. Elle l'a tué à petit feu pendant des mois en lui répétant encore et encore qu'il ne valait rien, et un jour, elle l'a viré. Ce con de Willy l'a tellement bien compris, qu'il a eu honte et n'a jamais cherché à revoir ses filles. La dernière chose qu'il voudrait, c'est que l'une d'entre elles le voie comme ça. Et franchement, je respecte ça. Donc vous balancer son identité,

c'est un mauvais calcul, pour moi.

– Je comprends. Si vous me donnez le nom de sa fille, je peux peut-être vérifier si elle est toujours dans cet établissement ? Et quel est son service ? Si ça se trouve, tout ça n'a aucune raison d'être, si, par exemple elle bosse en gynécologie ou...

Je m'esclaffe.

– Vous voulez pas que je vous file son âge et son numéro de téléphone aussi ? J'en sais rien, moi, du nom de sa fille. Et elle est peut-être mariée...

Non, j'ai la solution. La seule et unique. Je me lève.

– OK. Je suis d'accord. Il faut que je passe au squat rechercher ce dont vous avez besoin. Nous ne nous baladons pas avec nos papiers.

– Il est où, votre squat ?

– Banlieue sud.

Noush s'exclame.

– Mais on est au nord !

– Oui, et ? On n'avait pas non plus prévu cette situation en le choisissant. J'en ai pour deux heures maxi.

Elle se lève et tend la main vers Pierre.

– File-moi tes clés, je l'accompagne.

– Noush, c'est bon, marcher ne me fait pas peur, et...

Elle ne m'écoute pas.

– Pierre, file-moi tes clés.

Son ami fouille dans ses poches et lui donne ce qu'elle attend.

– Je vous aurais bien accompagnés, mais j'ai croisé une patiente dans les couloirs et je suis inquiet pour elle. Je lui ai promis de passer la voir...

– Non, mais c'est bon, je sais conduire je te rappelle. On revient.

J'essaye de m'insurger, mais elle ne m'écoute pas un instant. Je ne veux pas me retrouver seul avec elle, encore moins dans un espace confiné. Je ne sais pas pourquoi, je n'arrive pas à la cerner. Elle a l'air douce, sympa, mais super têtue, et il y a un truc... une connexion étrange que je ne saurais définir... je crois que je l'aime bien. Sauf que je n'aime pas « aimer bien ». Ce n'est pas dans mes plans. C'est absolument stupide et incongru. Et ça fait surtout cinq ans que je m'arrange pour ne pas « aimer bien » les femmes. Trop compliqué, dans ma situation. Particulièrement depuis que je stagne dans cette ville. Avant, j'étais un vagabond, un voyageur. Sans fric, mais avec plein de rêves. Maintenant, je vis dans un squat et je me reconnais à peine. Mes rêves s'effacent de plus en plus et je suis devenu aigri. Donc, je n'aime personne. Ce n'est plus d'actualité depuis longtemps. Aucune raison que ça change.

Elle attrape mon bras sans me demander mon avis.

– Pierre, reste aux côtés de son pote, moi, j'emmène Gabriel chercher ses trucs et on revient. Prépare le bloc, on arrive. On lui fera une NFS, chimie, iono, une transfusion de dix milligrammes d'atropine, et...

Pierre éclate de rire.

– Mais tu nous fais quoi, Noush ?

– Toujours rêvé de dire un truc comme ça ! J'ai appris la médecine avec John Carter, moi... Et appelle le docteur Kovač, dis-lui que j'attends sa pause au Doc Magoo.

Puis elle m'entraîne hors de l'hôpital, alors que son pote secoue la tête en riant discrètement. Ça fait des années que je ne regarde plus la télé, mais je connais quand même la série *Urgences*. Elle arrive à me détendre. Voilà ce qu'elle a qui m'interpelle. Elle disperse autour d'elle une sorte de poussière de légèreté qui fait du bien. Comme ses cheveux qui semblent n'obéir qu'à eux-mêmes et volent sans règle précise autour de son visage, cette femme change l'ordre des choses à chaque rencontre. Ce mec, Jo, qui nous fait un spectacle incroyable sur l'estrade, or à chaque fois que je le vois, je trouve que c'est le mec le plus discret du monde. Elle m'a donné envie de dessiner

les gens comme jamais alors que je n'étais plus trop inspiré depuis très longtemps. Elle m'a demandé d'être son modèle alors que j'ai toujours été de l'autre côté du chevalet. Elle m'a agacé au point que je la bouscule. Enfin, elle déverse une collection de godes en tous genres sur mes pieds ce matin, tandis que Willy daigne enfin aller à l'hosto... Le genre de femme qui fait tourner l'univers différemment. Si seulement je n'étais pas autant désabusé... Je crois que je la laisserais m'imposer cette gravité nouvelle pour tourner dans cet univers léger et d'une fraîcheur que je ne connais pas.

\*\*\*

Univers léger, OK. Sauf quand nous nous retrouvons tous les deux, encore dans cet univers confiné que j'exècre. J'ai ouvert la fenêtre en grand et prie pour que le vent qui s'engouffre autour de nous emporte avec lui ma seule véritable honte. Mon odeur de chien crevé. C'est terrible de se sentir mal dans sa peau. C'est la première fois que je ressens aussi intensément ce problème. D'habitude, ça me fait chier, mais je passe à autre chose, parce que soit je me fous totalement du regard des autres, soit les autres schlinguent encore plus que moi. Mais elle. Elle porte un jean simple et un débardeur à fleurs rose pâle, frais, printanier, elle sent bon, ses ongles et ses mains sont impeccables, bref, tout l'inverse de moi. Et ça me dérange énormément. Donc, je me tais, je planque mes mains dans la poche centrale de mon sweat après avoir remonté ma capuche au maximum, et j'attends que ça passe. Encore vingt petites minutes aller-retour, puis Willy sera hospitalisé, son pote et elle repartiront d'où ils sont venus, fin de l'histoire. Je peux faire cet effort pour Willy.

Simplement, si moi je suis convaincu que le silence est parfait entre nous, ça n'a clairement pas l'air d'être son cas. Elle se racle la gorge en s'engouffrant sur le périph.

– Je... je sais que le moment est mal choisi pour vous parler de ça, mais...

Je la coupe, exaspéré par ce que je n'ai pas encore entendu mais que je sens venir tellement clairement.

– Je ne serai pas votre modèle !

– Mais pourquoi ? Je veux dire... Je vous payerai et...

Je lève les yeux au ciel, tandis qu'elle reste concentrée sur la route.

– Encore mieux ! Parce que pour une poignée de billets, je vais offrir mon cul au plus offrant ?

– Vous parlez de ça comme si c'était de la prostitution !

– Quelque part, c'est le cas. À partir du moment où cela se transforme en commerce, les gens deviennent tous des putes et l'art devient mauvais.

– Vous dites n'importe quoi ! Il faut bien faire vivre les artistes !

– L'artiste qui vit de son art devient calculateur, comptable, et oublie qu'il est artiste.

– Vous avez de ces mots ! Vous êtes complètement à côté de la plaque, mon pauvre vieux !

– Ah oui ? Vous trouvez ?

– Évidemment ! Vous voyez le mal là où les gens normaux ne voient qu'un moyen d'élever les esprits vers la beauté, vers...

– Vers quoi ? Ça vous va bien de dire ça, vous ! Vous êtes le parfait exemple de l'artiste corrompue...

Elle freine brutalement alors que nous sommes sur une quatre-voies, engagés à grande vitesse, et entourés de voitures roulant à non moins grande vitesse. Je me retiens à la console devant moi.

– Non, mais vous êtes à moitié fêlée ou quoi ?

Elle accélère de nouveau, se faisant klaxonner de toute part.

– Moi ? C'est moi qui suis fêlée ? Alors que vous m'insultez sans raison ? Comment pouvez-vous me traiter de corrompue alors que vous ne me connaissez même pas ? C'est... merde ! Vous êtes un connard arrogant et condescendant, et, est-ce que je vous l'envoie en pleine gueule comme ça ? En plus...

– Vous venez de le faire, je vous signale !

Elle se tait pour réfléchir puis hausse les épaules.



– Pas grave. Vu que je suis corrompue, je suppose que la bave du crapaud que je suis ne vous atteint pas, vous la blanche colombe, l'artiste puriste tellement réac qu'il est le parfait cliché du connard absolu !

– Eh, ça va aller les insultes ? Je vous préviens que ma patience a ses limites et on arrive très près du grand max, là !

Je retire tout ce que j'ai dit sur cette prétendue légèreté que je lui attribuais... Elle ne m'attire pas, elle me gonfle. Chiante et vulgaire... Je me suis encore fait avoir par un bel emballage. La nature humaine m'étonnera toujours ! La mienne aussi. Je suis un crétin.

Elle ricane ironiquement.

– Et quoi ? Vous allez encore faire une démonstration machiste de votre force impressionnante face à une femme qui fait la moitié de votre carrure ? Vous voulez que je vous trouve une ruelle, ou n'importe quel mur fera l'affaire ?

*Bon... sur ce point...*

– Ce n'était pas malin de ma part. Je vous présente mes excuses pour ça. Mais je ne retire pas pour autant mes paroles. Vous êtes chiante et inconsciente. Voire capricieuse. Vous auriez pu tomber sur un fou, un psychopathe.

– Et vous, vous êtes parano !

– Non, je suis réaliste, je vis dans un monde qui m'a appris à me méfier de tout.

– Mais dans quel monde vivez-vous exactement ? On ne sait même pas, en définitive !

– Dans un monde où on ne fait pas passer une exposition de tableaux avant la santé d'un homme. Quelque chose à laquelle vous n'entendez rien, à première vue.

– Je vous demande pardon ?

Elle jette sur moi un œil noir. Je lui en jette un tout aussi sombre.

– Willy est à l'hosto, et vous trouvez encore le moyen de me faire chier

avec votre histoire de modèle. Le mot compassion existe dans votre vocabulaire ou c'est simplement un concept abstrait dont vous avez vaguement entendu parler ?

Elle s'étrangle d'indignation.

– Quoi ? Mais comment pouvez-vous...

Je lui montre la bretelle de sortie.

– Sortez là !

Elle braque d'un coup sec et je me retrouve projeté contre son bras l'espace d'une seconde. Une seconde de trop qui suffit à renouveler l'expérience frisson que j'ai ressentie tout à l'heure quand elle a pris ma main. Je recule vivement pendant qu'elle reprend. Plus calmement.

– Et comment voulez-vous que je fasse pour vous convaincre ? Si vous n'étiez pas aussi buté et tête de lard, je n'aurais pas besoin de friser l'impolitesse pour vous évoquer mon projet !

– Il y a d'autres moments plus adéquats. Je vous rappelle que je suis vos cours deux fois par semaine ! Par exemple.

– Vous n'y venez plus !

– Hein ? N'importe quoi ! Qui a décrété ça ?

– Vous-même ! Hier soir, vous n'étiez pas là !

Oh... j'étais attendu hier soir ? Troublante révélation qui me déstabilise encore une fois et qui, surtout, me calme aussitôt.

– Parce que vous m'y attendiez ?

Elle rougit, hésitante.

– Oui... enfin non... ou peut-être un peu... je voulais discuter...

– Mais nous avons déjà discuté, je vous rappelle !

Elle secoue la tête.

– Non, non, non, VOUS avez dit en long en large et en travers votre haine du monde, votre opinion sur tout et rien, et surtout sur rien en définitive, mais à aucun moment vous n’avez écouté quoi que ce soit de ce que moi, j’avais à dire ! J’estime que j’ai tout autant droit à mon quart d’heure de monologue que vous. Donc, vous allez m’écouter !

Je tapote sur le pare-brise devant moi.

– Eh bien ce sera pour une autre fois, parce que nous sommes arrivés. Garez-vous ici, c’est plus sûr que devant le squat.

Elle obéit. J’ouvre ma portière en la regardant. Une petite peste dans un corps d’ange. Ça promet. Je suis ravi de pouvoir écouter cette conversation. Mais je précise quand même... allez savoir pourquoi :

– Je ne suis pas venu hier parce que Willy était vraiment mal, et j’ai préféré le veiller. La seule et unique raison, c’est Willy.

Enfin, pas totalement. Disons que quelque part, je ne me suis pas trop fait fureur pour imposer Willy à Math comme je le fais d’habitude. Non. Hier soir, j’avais un peu les boules de ce genre de discussion, justement. Je me doutais qu’elle avait du répondant, et surtout, qu’elle n’était pas du genre à abandonner.

Je sors d’un pas pressé pour rejoindre l’entrée de l’entrepôt qui nous sert de piaule, quand je l’entends trotter derrière moi pour me rattraper.

– Restez dans la voiture, ce n’est absolument pas un endroit pour vous.

– Oui, eh bien, je crois que rester dans la voiture n’est pas tellement plus pour moi... Au moins, si on vole la voiture, on ne me volera pas avec.

– Merci d’épargner les fous qui auraient l’idée stupide de vous kidnapper ! Ce qui est moins sympa, c’est de vous venger sur moi en me collant comme de la putain de glu !

Elle manque de tomber en trébuchant sur le sol inégal et s’accroche à mon bras. Nouveau frisson... Ça commence à devenir inquiétant. J’attends qu’elle se redresse et secoue mon bras pour qu’elle vire sa main, mais elle n’en fait

rien. Casse-couilles jusqu'au bout ! Sauf que là, je suis dans mon élément à moi. Ça me dérange moins. Donc, je me contente de faire abstraction de sa chaleur, d'avancer, de la faire entrer par la fenêtre brisée depuis des lustres qui fait office de porte d'entrée puis la laisse me suivre jusqu'aux locaux qui nous servent de foyer.

Derrière la porte, Math et une bonne poignée de ses acolytes sont affalés sur des matelas noirs de crasse et sans doute tellement infestés de bestioles, qu'ils bougeraient tous seuls si Math et ses potes avaient l'idée saugrenue de se lever. Depuis que je les connais, je n'ai jamais vu cette bande ailleurs que sur ces matelas. C'est à se demander où ils pissent... Non, je ne veux pas le savoir. Un court instant, j'essaye de regarder mes colocs avec l'œil d'une petite nana toute fraîche qui ne semble pas connaître la misère. Ce doit être impressionnant. Son corps qui se plaque contre mon dos (détail que j'essaye de ne pas prendre en compte au passage) m'indique qu'elle pense exactement comme moi. C'est flippant. Des mecs crades, sales gueules défoncées par trop de coups de poing, yeux cernés, sourires vicieux et planants... Charmant.

Math me lance un regard interrogateur. Je me contente d'un signe de tête. Il referme les yeux. Je me dirige vers notre pièce, suivi de près, voire collé par Noush. Elle s'écarte uniquement lorsque je referme la porte. Je n'en fais pas cas. Ma planque est sous une vieille dalle de béton. Une boîte en fer regroupant tout le « vital ». Cartes d'identité, documents et immatriculations administratifs en tous genres. Les avoir sur soi, c'est tenter le diable. Le premier connard qui te braque, t'es plus rien. T'as même plus d'identité. La seule chose qui nous définit encore aux yeux de la société se trouve là. Dans une ancienne boîte à biscuits planquée sous une dalle en béton. Je prends tous les documents, les miens aussi. Et je rejoins Noush qui inspecte les tags sur les murs.

– C'est vous, les tags ?

Elle nous fait une visite d'art ? N'importe quoi.

– Non. On y va.

Je n'oublie pas que c'est une petite nénette, et encore moins que Math peut être charmant comme très lourd, et surtout super insistant. Je préfère la sortir de cet entrepôt le plus rapidement possible. Elle n'a rien à faire ici. J'ai l'impression de la souiller. Cette fois, c'est moi qui attrape son bras et l'entraîne jusqu'à la voiture, d'un pas relativement urgent. Nous remontons en voiture et elle marque une pause.

– Démarrez. J'ai tout ce qu'il faut pour Willy.

Elle me jette un regard curieux. Je lève un sourcil.

– Quoi ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Démarrez, je préférerais quitter l'endroit rapidement... c'est mal fréquenté par ici...

Je souris ironiquement. Elle se tourne vers moi, sans, bien entendu, daigner faire ce que je lui demande.

– Alors c'est vrai ? Vous êtes vraiment un SDF ?

Sa question me scotche. Que croyait-elle ? Que je faisais semblant ? Que je vivais dans la rue le jour et dans une baraque tout confort la nuit ? Elle reprend.

– Je pensais que...

Elle s'interrompt et part dans ses pensées, ne semblant pas prête à terminer sa phrase.

– Vous pensiez que quoi ?

Elle hausse les épaules.

– Je ne sais pas ce que je pensais. Déjà, avant ce matin, je ne pensais pas que vous étiez sans-abri. Et après... je ne sais pas... je me disais que vous aviez au moins, un vrai chez-vous... enfin, même piteux ou vieux, mais... pas ça.

Elle pince les lèvres adorablement.

– Je vous demande pardon. Je ne voulais pas être grossière.

Je hausse les épaules.

– Ce squat est sordide, je vous l'accorde. J'en ai eu des mieux, avec cuisine et salle de bains...

Son visage s'éclaire, elle est visiblement ravie.

– Ah oui ?

Elle me scrute. Je la fixe. Elle se renfrogne.

– Oh ! Vous vous foutez de moi !

Je m'esclaffe.

– Non, c'est la vérité, mais il n'y avait pas d'eau ni d'électricité. Au moins, il y avait des fenêtres, même que certaines avaient encore des bouts de rideaux... Grand luxe !

Elle rigole en tournant enfin la clé dans le démarreur.

– Oui, d'accord, je vois. Mais dites-moi, qu'est-ce qui vous est arrivé pour atterrir ici ?

Deux solutions, soit je la baratine, soit non. Pourquoi raconterais-je des craques ? Je la crois sincère, donc, je le suis aussi.

– Si je vous disais que c'est un choix délibéré ?

Elle démarre et fait demi-tour.

– Je vous dirais que vous êtes bien étrange, « Rimbaud ». Mais aussi insensé que cela puisse paraître, j'ajouterais que cela ne m'étonne même pas. Vous portez votre misère différemment de votre ami... La vraie question est : pourquoi ce choix ?

Je ne réponds pas. Toute sympa qu'elle peut se montrer quand elle le veut bien, je ne suis pas prêt à lui raconter ma vie. Dans une heure grand max, elle aura disparu de mon horizon. Aucun intérêt. Nous reprenons le périph dans l'autre sens, sans plus de mots. Fin de la parenthèse Noush.

---

[10](#) Albert Camus, *Fragments d'un combat*, 1938-1940.

# 11

## Noush

« *La rencontre, c'est ne jamais cesser de t'apprendre, toujours te découvrir, pour ne jamais t'oublier.* »<sup>11</sup>

Je laisse Gabriel aux soins de la femme de l'accueil. Il m'a encore dit non. Simplement, cette fois, je ne le laisserai pas disparaître sans lui prouver, au moins, qu'il a tort. Cette idée qu'il a de moi me déplaît au plus haut point. Et même si au final il refuse de m'aider, je lui démontrerai qu'il se plante royalement sur mon compte. Je l'attends donc dans le hall des urgences, comptant bien continuer mon réquisitoire dans les règles dès qu'il aura régularisé la situation administrative de son ami.

– Putain, mais t'étais où ?

La voix de Baptiste gronde derrière moi. J'en avais presque oublié que j'avais également une affaire à régler avec lui. Cette journée commence à me fatiguer, moi qui avais prévu une séance film et pop-corn avec Rebecca, je suis loin du compte. Je me retourne vers mon ami qui se tient derrière moi, les mains sur les hanches, en attente d'une réponse.

– Jusqu'à preuve du contraire, je suis encore libre de faire ce que je veux sans avoir à ameuter toute la planète, non ?

– Je ne suis pas toute la planète, Noush !

Je soupire devant ses yeux qui tentent de fouiller mon âme, pour me dire qu'il est désolé, qu'il ne voulait pas, et qu'il... non. Je ne veux pas voir ce sentiment en lui. Il est mon meilleur ami, et il le restera. Plus serait insensé. Il gâcherait tout. Un ami c'est un ami. Pas compliqué à comprendre. Il continue.



– Et tu ne réponds pas à ton portable... Pierre m'a lâché l'info que vous étiez ici, mais putain, j'ai horreur quand tu fais ça !

– J'ai encore le droit de faire ce que je veux, je te signale ! Lâche-moi la grappe, Bapt !

Pierre apparaît de nulle part, l'air sévère.

– Vous deux, vous ne pouvez pas fermer vos gueules ? Un peu de tenue, ce serait beaucoup demander ? Je vous rappelle à titre d'information que vous vous trouvez dans un hôpital.

Baptise ronchonne.

– Ouais, si tu veux. Et toi, ton téléphone ? Rebecca t'a appelé, apparemment tu ne réponds pas plus qu'Anouchka !

– J'étais avec des patients. Je t'ai dit où nous étions, et je l'ai dit aussi à Rebecca par SMS après son premier appel. Mais apparemment elle n'a pas compris, alors j'ai juste éteint, parce que les appels à répétition, ça va cinq minutes. Y en a qui bossent !

Mon ami secoue la tête en se grattant le crâne.

– Tu ne devais pas être en week-end, toi ? Je te rappelle que tu as fait des achats intéressants ce matin et...

– Oui, je sais, mais j'ai croisé deux ou trois patients, et ça s'est un peu éternisé...

– Et comme de bien entendu, dans ce cas, qui se récolte les appels survoltés de la nana enceinte en pleine montée d'hormones ? C'est bibi ! Alors vous allez me faire le plaisir de rallumer vos téléphones tous les deux, et d'assumer notre copine qui est en train de péter littéralement un plomb depuis une bonne heure !

Je suis déjà en train de rallumer le mien. Effectivement, j'ai un nombre incalculable d'appels en absence.

– Rebecca a un problème ?

– Je ne sais pas, elle n'a pas voulu m'en parler, elle voulait te parler à toi !

Mon téléphone vibre entre mes doigts. Je vais être fixée très vite, ça tombe bien parce que je suis prise de panique et de remords à l'idée que peut-être ma pote de toujours a eu besoin de moi et que je n'ai pas répondu.

– Allô ? Reb ?

– T'étais où ? Qu'est-ce que tu fous ? J'espère qu'il a une grosse bite au moins !

– N'importe quoi ! Bon, c'est quoi ton urgence ?

Pierre et Baptiste me jettent des regards insistants, attendant comme moi de connaître la raison apparemment vitale de ses appels.

– Oh là là, attends, t'es assise, là ?

– Oui, non, vas-y ?

– Figure-toi que Steph m'a acheté une liseuse hier soir, pour m'occuper, soi-disant. Je lui ai dit que je préférais baiser, mais apparemment il a quand même tenu à ce que je me trouve une occupation secondaire pendant la journée.

– Ah... Effectivement, c'est le drame !

Les yeux de mes potes sur moi se plissent, inquiets.

– Mais non ! C'est cool, au contraire...

– D'accord, mais donc ?

Elle soupire d'agacement.

– Donc, j'ai acheté mon premier e-book, et devine ce que j'ai pris ?

– Je passe mon tour. Viens-en au fait, s'il te plaît.

Elle est adorable, mais insupportable avec ses annonces à rallonge... elle continue.

– J'ai acheté le bouquin de Lou, pardi ! Et je peux te dire une chose... Il semble qu'on se soit trompés lourdement sur notre Pierre national ! Putain, mais ce mec est un putain de dieu de la queue, c'est incroyable !

Je pique mon fard, les yeux du fameux dieu étant rivés sur moi, en attente, l'air sincèrement inquiet. Tout ce que j'espère, c'est qu'il n'entend rien, parce que Rebecca, elle, continue allégrement son explication.

– Attends, ça commence dès le chapitre deux, la rencontre, il la prend, et il lui fait des trucs de malade, même dans tes fantasmes les plus barrés ma grande, tu n'oserais pas penser à ça, attends, je te lis le passage...

– Euh, non, je te promets, ce n'est pas nécessaire, Reb... il...

– ... « *alors que le film joue toujours à l'écran et que les gens autour de nous semblent hypnotisés par le spectacle, Peter...* » au passage, elle n'est pas allée chercher trop loin, « *... fait glisser ma culotte sur le bord de mon intimité en se penchant sur moi...* »

Pierre et Baptiste me regardent toujours. Je ne sais réellement plus où me mettre.

– OK, j'ai compris, ça va aller.

– ... « *Sa langue me chatouille, me caresse, me fait du bien... tellement que je ne réalise même plus que nous sommes entourés, que je gémiss plus fort que le son du film, que...* »

– Rebecca, je t'ai dit que j'ai compris...

Pierre se penche vers moi.

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– ... « *Ses doigts m'écartèlent voluptueusement, j'abdique...* »

Je souris maladroitement à mon ami.

– Elle dit rien, rien du tout.

– ... « *Et j'explose en hurlant son nom, mes doigts accrochés à ses cheveux, mon cœur chaviré, mes nerfs en ruine...* »

Bon, apparemment, elle a fini...

– Effectivement, ça a l'air intéressant.

– INTÉRESSANT ? Non, mais tu te fous de moi ? C'est torride, oui !

Attends, c'est pas fini... « *Il prend ma main, m'entraîne en dehors de la salle, me pousse brutalement contre le mur du sas de sortie, remonte ma jupe et s'enfonce en moi sans préavis. Sa queue longue et dure, puissante, ÉNOOORMMEEEE !* » Tu entends ça ? Elle dit...

– Oui, oui, j'ai entendu, Reb. Je crois que j'ai compris l'idée.

– Attends, je continue ! Il faut vraiment que tu achètes ce bouquin, il est...

Mes yeux se perdent à nouveau sur Pierre et je ne sais plus où me mettre.

– Euh, on verra. Je passe chez toi demain et on en reparle ?

– ... « *Il va et vient, fort, toujours plus fort, fermement, virilement, me mord les seins, me griffe la peau... Il me brutalise divinement et...* »

OK. Là, c'est trop. En plus elle ne me laisse pas en placer une. Je raccroche, le feu aux joues, et trouve le courage de réconforter mes amis en attente.

– Elle va très bien.

Baptiste hausse un sourcil.

– Qu'est-ce qu'elle avait ?

J'éteins à nouveau mon téléphone qui re-vibre déjà et le fourre au fond de mon sac.

– Oh... des trucs de femme enceinte, aucun intérêt.

Pierre paraît soulagé.

– Je vais l'appeler tout à l'heure.

– Euh, non, je ne pense pas que ce soit nécessaire.

– Elle m'a appelé.

Euh, oui mais non, Rebecca va mettre les pieds dans le plat si je ne la remets pas dans le droit chemin avant.

– Non, je t'assure, telle qu'elle est là, c'est mieux de la laisser se calmer,

fais-moi confiance.

La conversation s'arrête avec l'arrivée de Gabriel, ce qui me va bien. Pierre lui demande :

– C'est bon ?

Le SDF hoche la tête. Je le dévisage un moment. Plus ça va, plus je le trouve beau. Captivant. J'ai envie de rentrer dans son univers qui m'a l'air tellement différent. Son regard est hypnotisant, qui plus est.

– Je vais aller chercher son dossier et le transmettre à mon collègue pour qu'il puisse mettre en place le planning des examens, je crois qu'il attendait le feu vert de l'administration pour tout boucler. Il a terminé sa garde depuis une bonne heure déjà. Après, je te ramène, Noush ?

Je hoche la tête. Il nous abandonne. Je me retrouve entre Baptiste et Gabriel, qui se toisent froidement, ce qui ne m'étonne qu'à moitié puisque Gabriel semble toiser tout le monde froidement, et que Baptiste, lui, n'aime pas les nouveaux visages masculins qui arrivent dans ma vie. J'ajouterais qu'il a un sixième sens pour reconnaître ceux qui me plaisent des autres. À moins que ce soit moi qui suis tellement transparente qu'il comprend les choses avant même que je ne les voie arriver moi-même. Dans tous les cas, j'aime mieux vous dire que le regard de Baptiste sur Gabriel est particulièrement glacial. Ce qui promet quelques réjouissances, si jamais j'arrive à le convaincre de travailler avec moi.

Baptiste gonfle le torse, virilement et surtout ridiculement, face à un homme qui n'en a clairement rien à foutre, vu que... je ne représente rien pour lui. Donc, avant que mon ami ne se lance dans un combat inutile qui me mettrait sans nul doute dans une situation plus qu'embarrassante, je décide d'attaquer la première. En faveur de mon hypothétique modèle qui est loin d'avoir validé le projet au passage. Je me retourne vers Baptiste.

– Bon, eh bien, merci, j'ai eu Rebecca, tout va bien, bon week-end Baptiste.

Diversión efficace, mon pote reporte son attention vers moi.

– Je te ramène ? Ciné ce soir ?

– Non, merci, je vais plutôt aller « me démerder » avec mes engagements, tu sais, ceux qui sont « mon problème »...

Baptiste penche la tête sur son épaule, l'air désolé.

– Noush !

– Non, Bapt, pas aujourd'hui, ni demain... On va faire un week-end de pause, là. Je te recontacte lundi.

Il reste interdit, mais comprend que le sujet est clos. Et comme niveau caractère, il n'est pas tellement mieux doté que moi... il se contente de faire tourner ses clés de voiture dans sa main avec agacement.

– Très bien. Tu me fais chier, Anouchka. Salut.

Il passe entre Gabriel et moi et franchit la porte d'entrée. Un problème de moins. Je me retourne vers Gabriel. Donc je disais, plus ça va, plus j'apprécie cet homme. Il n'est pas très grand, par rapport à Pierre et Baptiste, qui eux font deux têtes de plus que moi, lui n'en fait qu'une. Mais en matière de charisme, il les évince tous les deux réunis. Une aura de mystère et de détachement flotte autour de lui, ses yeux, magnifiques comme je pense l'avoir déjà souligné précédemment, me transpercent à chaque fois qu'ils se posent sur moi, et je me sens vulnérable, faible, toute petite face à ce personnage qui semble avoir tout vécu, tout vu, et que plus rien n'impressionne ni ne contrôle. Un électron libre impossible à attraper, qui peut vous faire croire que vous captez son attention un instant, puis vous file entre les doigts la minute suivante sans que vous n'ayez rien compris à l'histoire.

Et moi, j'ai cette prétention de capturer ce courant d'air pour le figer sur des toiles, j'ai cet espoir de l'intéresser avec ma pauvre normalité qui, soit dit au passage, n'a rien de captivant, même pour moi, et je prie depuis tout à l'heure pour qu'il me laisse entrer dans son univers doublement cadenassé qu'il n'a clairement pas envie d'ouvrir à qui que ce soit.

*C'est beau de rêver, Noush...*

En attendant, rêve ou pas, je la tente. Au moins, j'aurais tout essayé. Je croise mes bras sur ma poitrine.

– Donc, pour ce qui est de mon monologue à moi...

Il lève les yeux au ciel et se dirige vers les chaises de la salle d'attente sans m'écouter. Je le rattrape et cette fois, m'installe à côté de lui. Il décale sa chaise. Je rapproche la mienne. Le truc de trop.

– Mais putain ! Y a un moment où vous comprenez le mot « non » ?

– Non !

Je lui souris avec défi.

Il se gratte la tête. Je ne le laisse pas me rembarrier et je lui sors mon discours, la peur au ventre qu'il le repousse. C'est ma dernière chance.

– Je ne suis pas ce que vous pensez de moi. Je dirais même que vous êtes loin du compte. Cette exposition n'est pas à but lucratif.

– Vous m'en direz tant !

– Oui, je vous le dis justement. C'est bien plus que ça. Et j'ai besoin de vous. C'est pour une bonne action.

Ses lèvres se tordent dans une expression dubitative.

– Mouais... mais pourquoi moi, bordel ? Vous ne croyez pas que j'ai d'autres trucs à foutre que de jouer les statues pour vous ?

– Non, justement, en quelque sorte, je vous propose un boulot, Gabriel. Et un toit.

Il hausse un sourcil, l'air goguenard.

– Un toit ? Parce qu'en plus, je dormirais chez vous ? De mieux en mieux... Ôtez-moi un doute, je vais devoir au moins baiser la patronne une fois de temps en temps pour la remercier de son bon accueil ?

*Pardon ?*

Je recule devant son attaque abrupte et injustifiée, clairement choquée, outrée même, devant son franc-parler déstabilisant, honteuse qu'il puisse penser ça de moi, perdue dans mon trouble. Puis rageuse devant sa suffisance.

– Non, mais et puis quoi encore ? Je n'ai pas besoin de vos prouesses en la matière, vous n'avez pour moi qu'un intérêt artistique. Pour le reste, gardez vos attributs, je n'ai absolument pas besoin de monnayer mes parties de jambes en l'air, surtout en ce qui concerne un connard pétri de suffisance dans votre genre. Mais pour qui me prenez-vous ? Pauvre con !

– Bien sûr. Désolé, mais pourquoi me proposer de dormir chez vous, sinon ?

– Parce que déjà, je préfère peindre la nuit, et donc, il serait plus simple que vous restiez après les séances qui finissent souvent vers trois ou quatre heures du matin. Ensuite, parce que simplement, je me sentirais mal à l'aise de vous laisser dormir dehors alors que j'ai largement de quoi vous accueillir. Enfin, si vous posez vos affaires chez moi, j'aurai la garantie de vous revoir pour la séance qui suit.

– Nous y voilà... La chaîne autour de la cheville. Je dis oui, vous me filez un matelas, et non seulement je deviens la bonne action du mois, parce que, dans votre grandeur, vous aidez un pauvre démuné perdu et sans défense, et en même temps je deviens le toutou de madame qui va pisser seulement quand elle daigne lui ouvrir la porte, c'est ça l'idée ?

J'éclate de rire malgré moi.

– Sans défense ? Non, mais vous rigolez j'espère ! Chaque mot qui sort de votre bouche est une agression, je suis certaine que vous êtes la terreur de votre quartier sans avoir besoin de lever le petit doigt tellement votre simple présence est un véritable supplice ! Quant à la chaîne à votre cheville, je ne vois pas comment ce serait possible d'accrocher quoi que ce soit autour desdites chevilles, vu la manière dont vous les avez gonflées. Je veux simplement dire que si je commence ma série de toiles avec vous, j'aimerais ne pas avoir à angoisser dès que vous aurez cinq minutes de retard aux



rendez-vous. N'allez pas chercher plus loin. Le monde entier ne tourne pas autour de vous... Je vous rassure.

Il écarquille les yeux, pour une fois touché par ma réplique. Puis il pince ses lèvres. Je crois qu'il est vexé. Pas autant que moi, donc bien fait !

– Ma simple présence est un supplice ? Alors barrez-vous ! Parce que franchement, j'ai le même sentiment à votre égard. Laissez-moi tranquille !

Il tourne la tête et maintient son regard droit devant lui. Il boude !

*Ben oui bonhomme, faut pas trop me chercher non plus !*

Par contre, au lieu de lui faire entendre raison, je plonge davantage vers un refus réellement catégorique. J'ouvre la bouche pour essayer de calmer le jeu, quand je suis interrompue par... Baptiste qui revient à la charge.

*Putain, c'est pas possible !*

– Noush, j'ai besoin de te parler.

Je le laisse arriver jusqu'à moi. Je ne me lève pas, lassée par cette journée qui ne ressemble à rien. Je veux mon canapé, mon pop-corn et un film à la con dans lequel me perdre en mode légume. Mais non. Non pour tout ! D'ailleurs, même pour Baptiste, ce sera non.

– Je t'ai dit lundi, Bapt...

– Non, maintenant !

Il attrape mon bras pour me tirer à lui. Je glisse de ma chaise devant son geste résolu, à la limite de la brutalité. Il ajoute, autoritaire :

– Ça ne prendra que cinq minutes. Tu viens.

J'ai horreur qu'on me force à faire quoi que ce soit. À présent debout malgré moi, je tente de me dégager de sa poigne, sans succès.

– Mais enfin, Baptiste, qu'est-ce qui te prend ? Lâche-moi, on parlera

lundi ! Point final !

– Et moi je te dis maintenant !

Une main s’empare de son poignet et le force à lâcher sa prise. Gabriel est arrivé derrière nous et fixe Baptiste avec une fureur calme mais effrayante. Ses yeux sont devenus sombres, ses mâchoires sont tendues, et tout son être semble prêt à en découdre. Baptiste me lâche et se tourne vers lui.

– T’occupe pas de ça, toi. Je ne ferai jamais de mal à Noush et elle le sait. T’es qui, d’abord ?

– J’aimerais assez le savoir aussi, figure-toi !

Pierre arrive vers nous, un dossier dans les mains, interrompant l’altercation. Il se plante devant les deux hommes et s’adresse à Gabriel en levant le dossier vers lui.

– Le fait que votre ami que vous surnommez « Willy » s’appelle en définitive Gabriel Novak aurait, à la limite, pu passer. Par contre, son numéro de sécurité sociale indique qu’il devrait avoir 28 ans... Il en a au moins le double. Je veux bien que la vie ne l’ait pas épargné, mais quand même !

Gabriel Novak ? Comme le peintre ? Le SDF se mord la lèvre inférieure en fixant Pierre.

– Willy ne veut pas donner son identité.

– Mais nous en avons besoin !

– Vous avez besoin d’une prise en charge, je suis tout autant pris en charge que lui. Qu’est-ce que ça change, en définitive ?

– Ça change qu’il n’est pas vous !

– Qui ira vérifier ?

– Tout le monde, justement ! Il y a des règles ici !

– Je ne donnerai pas l’identité de Willy s’il ne le souhaite pas ! C’est tout...

Pierre soupire en baissant la tête.

– Putain ! Mais pourquoi je suis sorti ce matin, moi ? Bordel de merde ! Je

devais juste aller dans une boutique, et me voilà enrôlé dans un service d'urgences avec trois patients qui ne me lâchent pas et un autre qui se fait supplier pour qu'on puisse le soigner ! Boulot de merde !

Puis il s'adresse au SDF qui reste clairement campé sur ses positions en attendant la réplique du médecin.

– Bon, OK, je vais l'expliquer à mon collègue. Il me doit un service, et comme il n'aspire qu'à se barrer, je devrais pouvoir le convaincre de faire un faux. Mais je vous préviens. Si nous devons l'hospitaliser, il faudra lever les masques. Je n'engagerai pas ma responsabilité davantage. Nous sommes bien d'accord ?

Gabriel hoche la tête, Pierre tourne les talons, hors de lui. Il s'arrête au niveau de Baptiste.

– Et toi, j'ai vu ce que tu étais en train de faire. Et je ne valide absolument pas. Dégage de cet hôpital et va t'occuper ailleurs. Je t'appelle demain.

Et il disparaît. Baptiste se tourne vers Gabriel et énonce mes interrogations.

– Novak. Gabriel Novak ? Le petit prodige qui a réalisé de multiples collections classées au rang d'œuvres d'art ?

Gabriel se referme sur lui.

– C'est un homonyme.

J'étudie ses traits. Non, ce n'est pas un homonyme. Sinon, il serait sur la défensive et pas en train de se cacher sous sa capuche. Pourquoi le cache-t-il ? Moi qui trouvais qu'il avait un bon coup de crayon ! Tu m'étonnes... J'ai envie d'éclater de rire quand je réalise que techniquement, je suis son prof de dessin. La bonne blague. Je suis impressionnée, malgré moi, parce que je me souviens que le prodige est également un sacré connard. Et aussi celui dont j'ai besoin pour finir mon expo. Et aussi un mec qui commence à me troubler par tout ce qu'il est, ce qu'il dégage. Le fait qu'il soit, sans mauvais jeu de

mots, un petit génie du pinceau n'arrange rien à l'affaire.

Baptiste reprend, une pointe de suspicion dans la voix.

– Gabriel Novak, LE Gabriel Novak, artiste peintre de renom, a disparu il y a plusieurs années suite à un accident qui lui aurait broyé la main.

Pas de réaction chez le concerné qui tente de faire douter Baptiste, l'air de rien. Mais moi, qui sais pas mal de choses sur Gabriel. Je n'ai aucun doute. C'est bien lui. J'ai vu quelques-unes de ses œuvres. Aucun doute possible. Simplement, pour une raison que j'ignore, il ne désire pas le faire savoir. Je tente de dérouter Baptiste en feignant l'ignorance.

– Comment tu sais ça, toi, d'abord ?

– Tu le saurais aussi si tu n'avais pas séché les trois quarts des cours d'art contemporain à la fac. Et je te rappelle que je vends de l'art, c'est mon métier.

– Ouais, OK... et donc ?

– Donc ce mec est louche !

Il pointe du doigt Gabriel qui cette fois soutient son regard, prêt à lui sauter au cou. Je pousse Baptiste de côté.

– Oui, eh bien je vais te dire, moi, ce qui est louche aujourd'hui. C'est toi ! Tu m'as fait mal tout à l'heure, et maintenant tu suspectes des trucs débiles. Gabriel est un sans-abri. Comment peux-tu imaginer qu'il soit en fait un artiste reconnu ? C'est une coïncidence, c'est tout. Et de toute façon, qui ça intéresse ?

– Une coïncidence ? Genre, on tombe sur des Gabriel Novak à tous les coins de rue ? C'est pas vraiment un nom courant ! C'est plus que louche, ouais ! Pour moi, un mec qui disparaît comme ça a des choses à cacher. Il y a eu des morts lors de l'accident. Il n'a jamais été mis en cause, mais pourquoi s'évaporer, alors ? Louche ! Il y a d'ailleurs un avis de recherche qui court sur lui... Sa famille le cherche toujours.

Je sens que Gabriel n'est qu'à deux doigts de péter un câble. Je ne le connais pas beaucoup, mais c'est assez clair chez lui. Il est tendu comme un

string. Je préfère que Baptiste disparaisse avant qu'un drame ne se produise, parce que lui aussi est relativement tendu aujourd'hui. J'insiste.

– Baptiste, rentre chez toi, même Pierre te l'a conseillé. Tu divagues complètement. On se voit lundi, en attendant, je te conseille de te calmer.

Baptiste me dévisage. J'insiste.

– Allez, chez toi... On s'appelle lundi.

Il pince les lèvres, toise Gabriel une dernière fois et tourne les talons. Quant à moi, je fais face à notre « célèbre inconnu » – parce que cela ne fait aucun doute que Baptiste était dans le vrai – en croisant les bras.

– Je crois que je viens de vous sauver la mise, non ?

Il ne répond pas. Je continue, vaille que vaille. C'est un peu moche, mais il ne me laisse pas vraiment le choix.

– Chez moi, un service en vaut un autre.

– Ben voyons. Vous croyez que je vais poser pour vous pendant un mois pour ce « petit » service ? Je n'avais pas besoin d'un chien de garde.

Il est épuisé. Il ne lâche jamais rien. J'essaye d'adoucir le tout.

– Je mérite au moins le bénéfice du doute, non ? Un petit essai ? Une journée ? Si vous ne changez pas d'avis demain soir, je vous laisse tranquille. Mais laissez-moi au moins essayer de vous convaincre. Vu que nous n'arrivons pas à discuter calmement, je vous propose une toile. Au fusain. Et on fait le point demain soir.

Il semble réfléchir. J'ajoute :

– Qu'est-ce que ça vous coûte ? Pour me remercier d'avoir préservé votre identité...

Pierre réapparaît, les mains dans les poches.

– Cette fois, c’est bon. Votre ami a été admis dans le service de quarantaine, mon collègue suspecte une tuberculose... Il sera visitable dans quelques jours. Nous pouvons dégager et commencer le week-end. T’as mes clés, Noush ?

Je lui donne son trousseau, il nous observe quelques instants avant de demander.

– Je te dépose, Noush ?

J’acquiesce. Puis il demande à Gabriel.

– Et vous ?

Le sans-abri réfléchit quelques instants puis s’adresse à moi.

– Pas de questions.

Je secoue la tête.

– Pas de chaîne à la patte.

J’approuve d’un geste.

– Et je veux une douche.

– Quand vous voulez.

– Jusqu’à dimanche soir. Pas plus. Pour le reste, on verra.

– C’est effectivement ce que je proposais.

Il soupire et attrape son sac à ses pieds.

– Je vous suis.

Puis il nous précède à l’extérieur. Pierre me lance un regard interrogateur. Je souris comme une gosse, ravie, enjouée, heureuse, toute frétilante. Puis me fends d’une explication rapide.

– Mon modèle, ma muse, mon inspiration... Notre exposition...

Oui, parce que cette journée avec Gabriel m'a confortée dans ma certitude. Il est MA solution.

\*\*\*

J'ouvre la porte de mon appartement et y fais entrer Gabriel. Après l'euphorie, place au stress. Je le regarde pénétrer dans mon petit univers, poser les yeux sur ma bibliothèque, examiner mes toiles accrochées aux murs, épouser l'immensité des lieux. Il grimace. Mon appartement a été construit dans un ancien entrepôt réhabilité. C'est une sorte de loft, j'y ai installé un coin salon-salle à manger à côté de la cuisine, le reste de l'espace faisant office d'atelier. C'est un duplex, à l'étage, une grande mezzanine s'ouvre sur deux chambres et une salle de bains. Le tout dans un style moderne et simple, industriel. Murs en briques apparentes, escalier et poutrelles en métal. Je sais déjà ce qu'il pense, et je me dépêche de souligner :

– N'allez pas vous imaginer quoi que ce soit. Mon père a acheté cet appartement il y a des années, et nous avons tout aménagé nous-mêmes. Rien de bien extravagant, ni d'affreusement hors de prix. La ville a simplement voulu réhabiliter de vieux entrepôts. Du gagnant-gagnant.

Il hoche la tête, agrippé à son sac à dos. Je pose mon sac sur un siège de comptoir et tente de faire mon devoir d'hôte.

- Vous avez faim ? Soif ?
- J'aimerais prendre une douche...
- Oh, oui, bien entendu. Cela faisait partie du deal. Suivez-moi.

Je le précède à l'étage, ouvre la porte de la chambre d'amis.

– Déjà, voilà votre chambre. Je suis désolée, c'est un peu le bordel, mais... j'entasse un peu tout et rien, enfin, vous savez ce que c'est.

Il me fixe sans parler. Je me reprends.

- Ah ben non, évidemment, vous ne savez pas. Bref, vous êtes chez vous.

Et puis, la salle de bains est ici, donc, forcément, la douche est dedans aussi. Enfin, c'est assez logique, remarquez...

Il hoche la tête, entre dans la chambre en examinant la pièce. Je reste plantée au milieu de la mezzanine, à l'observer lui, pendant qu'il observe mes murs. Pour être honnête, je suis très intimidée. Et contente. Et apeurée. Et... et plein de choses. Il se retourne vers moi, en attente de quelque chose. Que je m'éclipse, sans doute. Ce que je fais.

– Bon, voilà. Je vais faire cuire une pizza. Euh, si vous avez faim avant, le frigo est rempli, n'hésitez pas à vous servir.

Il hoche la tête et murmure un « merci » qui me trouble. Timide et hésitant. Deux facettes de sa personnalité que je ne soupçonnais même pas. Je déguerpis pour aller passer rapidement une petite robe – si les chaleurs ont été longues à venir, maintenant, elles sont bien présentes et le jean, ça va cinq minutes –, puis je vais m'occuper de ma pizza et du four. Ça, au moins, je sais comment ça marche, il y a un mode d'emploi.

Je ne le vois pas redescendre. Lorsque la pizza est définitivement prête, presque une heure après (j'ai traîné au téléphone avec Rebecca, à qui je n'ai rien dit sur mon invité, juste conseillé de ne pas parler du livre de Lou à Pierre), je prends mon courage à deux mains et remonte à l'étage pour lui proposer de manger. Il a terminé sa douche, la porte de la salle de bains est ouverte et une odeur subtile de gel douche masculin s'est emparée de tout l'espace. Ce simple parfum me fait frissonner. J'ai l'impression d'entrer dans son intimité. Je me sens privilégiée. Il est tellement intouchable, que le moindre pas que je fais vers lui – en tout cas, qu'il consent à me laisser faire vers lui – est un cadeau.

J'approche de la porte de sa chambre pour frapper, mais elle est entrouverte. Je la pousse simplement. Et le trouve endormi. Portant simplement un caleçon, allongé de tout son long en travers de la couette noire, sur le ventre, le visage sur ses avant-bras tourné vers moi, serein et apaisé. Loin du personnage qu'il donne à voir dans la journée, il semble vulnérable. Mon cœur s'arrête de battre. Je suis prise d'une envie irrésistible.



Un besoin. Une pulsion. J'attrape un vieux chevalet qui traîne dans la mezzanine, vais chercher un fusain et une toile dans mon atelier, m'installe devant la porte, et entreprend ma première œuvre de lui. J'en suis fébrile d'excitation, tremblant comme pour une première fois avec un homme. Notre premier rendez-vous. Je le trouve magnifique et imposant. Fragile et mystérieux... Il dégage, même en dormant, une attraction si forte que je succombe à son charme... Je n'essaye pas de résister, au contraire, je me laisse aller à aimer chacun de ses membres, le satin de sa peau, les ténèbres de sa chevelure encore humide, la sensualité de ses lèvres, au rythme de sa respiration à laquelle mon cœur s'accorde ainsi que mon fusain. Il a un corps magnifique à dessiner. Un corps magnifique tout court. Celui que j'imaginai, mais en mieux. La plus belle première fois de ma vie... Je crois que je suis mal barrée...

---

[11](#) Jacques Salomé, *op. cit.*.

# 12

## Gabriel

*« Il est un ennemi qu'on ne doit combattre que par la fuite, c'est la volupté. »<sup>12</sup>*

Je sursaute au milieu de mon sommeil. Je me trouve dans un lit. Je suis où ? Un rapide coup d'œil à la chambre pour me laisser le temps de me souvenir. Noush, notre accord, la douche et cette couette accueillante... Et maintenant le soleil, le sommeil lourd qui pèse encore sur mon cerveau. Cette impression d'être perdu, dans un endroit que je ne connais pas. Ça, j'ai plus ou moins l'habitude. Sauf que mon réveil, habituellement, ne succède jamais à une nuit comme celle que je viens de passer. Dans un lit accueillant, seul, sans Willy qui me pollue la moitié de l'espace, sans Constance qui me dégoûte, sans cartons en guise de matelas. Et sans fringues... Par réflexe, je vérifie si tout mon monde, c'est-à-dire mon sac et mes fringues, est toujours là. C'est le cas. Ce qui me reconforte.

Je profite encore un bon bout de temps de ce lit, bonheur simple et bienfaiteur, je dois l'admettre, puis je file soulager un besoin naturel, trébuchant dans le couloir sur un chevalet posé devant l'entrée de la chambre. Je m'y attarde une fois ressorti de la salle de bains, dents lavées. Oui quand je peux le faire, j'essaye de rattraper toutes les fois où je faillis à cette obligation (le plus rarement possible). Je suis couché sur une toile, endormi, et c'est magnifique. Pas moi, la représentation. Les traits sont fins, voluptueux, sincères, emportés de passion... Une sérénité sensuelle émane de la toile, je me trouve presque beau. Un petit gémissement derrière moi me fait sursauter. Allongée sur la moquette, le dos contre la rambarde de la mezzanine, dans l'obscurité qui règne encore dans cette pièce sans lumière directe, Noush est endormie, recroquevillée sur elle-même... Dans une position qui ne doit pas être des plus confortables.

Je reste à observer ses traits délicats, ses cheveux fous qui recouvrent la moitié de son visage. Sa robe remonte haut sur ses cuisses, ses jambes sont aussi fines que le reste de son corps et appellent le toucher. Elle est vraiment désirable. Autant quand elle me tient tête que lorsqu'elle dort. Cependant, pour avoir testé les nuits à dormir au sol, je peux affirmer que ce n'est pas la meilleure option, surtout lorsqu'un lit est à disposition dans la pièce adjacente. Je passe mes bras sous son dos et ses jambes, ce qui me donne une bonne excuse pour sentir la douceur de son épiderme, pour laisser les fragrances de son parfum se déposer sur ma propre peau, et autoriser mon nez à s'enfouir dans ses boucles blondes. Cette femme m'inspire comme ça m'est rarement arrivé. Et j'ai l'impression que l'inspiration n'est pas uniquement artistique.

Elle marmonne quelques mots et sursaute en se sentant quitter le sol. Ses bras s'attachent à mon cou dans un réflexe. Je ne bouge plus. Sans ouvrir les yeux, elle glisse son visage contre mon cou puis ne donne plus signe de vie. Un soupir de soulagement s'échappe de ma bouche. Le but n'étant pas qu'elle se réveille dans mes bras et qu'elle s'imagine des choses. Parce que même si j'aime beaucoup le contact de sa peau contre la mienne, et que ça fait une éternité que je n'ai pas été si proche physiquement d'une femme (je rappelle qu'à mes yeux Constance n'est pas une femme, mais une machine à baise bas de gamme), même si cette femme a quelque chose qui me titille tous les sens et me redonne l'envie de dessiner, même si elle me fait rire, aussi, et que j'aime la légèreté qu'elle confère à la vie sans le vouloir réellement, je repars ce soir. Je lui ai promis une nuit, rien de plus.

Je pousse la porte de sa chambre et l'allonge sur son lit. Elle se laisse aller et s'enroule dans sa couette. Puis, sans ouvrir les yeux, elle marmonne encore, en installant sa tête dans son oreiller.

- Il est quelle heure ?
- Aucune idée.
- Donc c'est beaucoup trop tôt.

Elle se recroqueville dans son lit, qui a l'air encore plus confortable que celui dans lequel j'ai dormi. Elle bâille.

– Faites comme chez vous, mangez, buvez, peignez, matez la télé, moi, j’hiberne au moins jusqu’à... jusqu’à ce que je me réveille. Bonne nuit.

Elle retombe dans un sommeil profond. Bon, alors on va faire ça. Je referme sa porte, vais enfiler mon jean. J’adore ne pas être recouvert d’une multitude de couches de fringues, le jean c’est juste pour le cas où elle se réveille, parce que le simple caleçon, c’est un peu trop intime à mon goût. Puis je descends découvrir plus en détail son appart. Il est confortable et cosy, et je m’y sens, à peu près, bien. Rien d’extravagant, c’est un peu le bordel, les meubles ne sont pas de première jeunesse, de la vaisselle traîne dans l’évier, sur son frigo, une surface tableau noir recouverte d’un tas de messages à la craie. Un tableau « tarot » y est dessiné, rempli de noms, de dates et de points. Apparemment elle gagne souvent, et je dirais que la plus nulle est une certaine Rebecca. Les deux autres, je connais, je pense, Pierre et Baptiste. Ils se valent, pour ce qui est des points.

Autour de ce tableau, tout un tas de messages :

*Un jour = un orgasme = journée réussie <3 Reb <3  
Arrio a une petite bite !  
Qui a écrit ça ?!!!!*

avec une flèche indiquant le message précédent.

*Personne*

Toujours le principe de la flèche.

*Baptiste est le plus beau mec du monde, le plus drôle et le plus intelligent.*

Sur celui-ci, le prénom de Baptiste est barré, remplacé par « Pierre » inscrit juste au-dessus, lequel est lui-même raturé, surplombé par « PAPA ! ».

Il y a aussi des dessins, des cœurs, des « je t’aime », des dates de rendez-vous, et un planning, de cours apparemment. J’ai l’impression de violer son intimité. J’arrête de lire les messages qui ne me sont pas adressés, mais qui me font sourire. Elle n’a pas menti, le frigo est plein. Et j’ai vraiment très

faim. Je sors tout un tas de trucs, trouve du pain de mie dans un placard et me confectionne deux sandwichs monstrueux. Rosette, pâté, jambon, œuf dur, tomate, et me sers un grand verre de lait. Tout ce qui me manque dans mon quotidien. Puis j'emporte mon assiette dans son atelier alors que le soleil se lève derrière les grandes fenêtres sans rideaux. J'examine la pièce en mangeant mon en-cas. Les toiles déjà peintes, avec toujours cette même sensibilité, même si elle est moins « inspirée » à mon sens. Je ne connais pas le modèle. J'inspecte ses pinceaux, ses outils en général. Cette pièce est un paradis, et la lumière qui provient de tous les côtés est magnifique. Mes doigts me démangent, j'ai une image dans la tête qui ne demande qu'à sortir.

Elle m'a dit de faire ce que je voulais. Alors, j'obéis. Je cale mon sandwich entre mes dents, attrape une toile, une grande, je lui laisserai un billet pour ça, l'installe sur un chevalet, choisis plusieurs fusains que je glisse dans ma poche arrière, et, debout, mon sandwich dans une main et mon fusain dans l'autre, je laisse mon esprit s'exprimer. Il va plus vite que ma main. Le crayon court sur la toile, rapidement, il esquisse un corps de femme dans une robe printanière, couchée à même le sol, le visage caché dans une cascade de boucles légères et brillantes, des jambes que je peux enfin caresser, mais autrement, avec une mine de graphite. J'ombre, estompe du pouce puis assombris encore chaque relief de ce corps parfait. Enfin, j'arrondis la courbe de ses hanches, les collines et les vallons de sa poitrine sous le décolleté largement ouvert (ça, c'est moi qui imagine, sa robe était très sage).

J'y passe la matinée, dans le silence, seul avec elle. J'effleure ses contours, redessine, pour faire ressortir son corps du fond de toile, et repasse le fusain encore. Ce n'est pas assez doux, assez parfait, elle mérite mieux... J'affine ses bras, floute ses doigts avec les miens, comme si je les effleurais, je passe et repasse sur ses paumes, ses poignets délicats... Je suis en transe devant ce corps, et c'est uniquement une fois que j'ai terminé et que je l'entends ouvrir la porte de sa chambre à l'étage, que je prends du recul sur ma toile. Alors qu'elle descend tranquillement l'escalier, je panique. Mon tableau transpire le désir, l'envie, et même si elle est représentée habillée, je le classerais presque dans la catégorie érotique. Ce n'est même pas presque, c'est totalement érotique, voire plus... interdit aux moins de 18 ans. Clairement explicite.

J'attrape une toile à côté de moi et la place devant mon œuvre alors qu'elle arrive en bas de l'escalier, à quelques mètres à peine de moi. Elle a les cheveux en vrac, a revêtu une immense chemise d'homme aux manches retroussées qui lui arrive presque aux genoux. Elle paraît encore plus fragile comme ça. Et plus... Non, rien. Après ma séance érotique avec les courbes parfaites de son corps, heureusement que j'ai opté pour un jean et pas le simple caleçon, c'est tout. Ses yeux me détaillent rapidement, elle marque une légère pause quand ils remontent sur mon torse – re : vive mon jean – puis elle détourne le regard, repousse comme elle peut ses cheveux de ses yeux mais ils retombent aussitôt dans la même position. Elle m'offre un beau sourire.

- En pleine création ?
- Oui, non, enfin, peut-être.

Elle laisse échapper un petit rire.

- Ah, OK. On en reparle plus tard, alors.
- Voilà !

Voire jamais... Je ne sais même pas comment je vais planquer ce truc qui pourrait presque passer pour l'œuvre d'un pervers en manque, et qui risquerait de me mettre dans une situation délicate si elle le voyait. Elle se dirige vers la cuisine.

- Vous avez mangé ?
- Oui, merci.

Je suis toujours en plein dilemme avec mon truc ultra-embarrassant. Je parle bien de mon œuvre à peine cachée par une toile plus petite devant elle, je ne parle pas de l'érection que mon jean ne masque plus beaucoup... Ce n'est vraiment pas discret. Je masse ma main en réfléchissant, alors qu'elle revient dans la pièce, un verre de jus de fruits à la main. Ses yeux se posent sur mes doigts appuyant sur mon pouce. Je stoppe mon geste aussitôt. Elle hausse les épaules.

- Allez-y, massez-vous, on a dit pas de questions, alors il n'y en aura pas.

Chacun sa vie et ses choix. Si vous ne voulez pas en parler, c'est certainement pour une bonne raison. Et puis c'est dimanche ! Repos ! Vous voulez un café ? Il est quelle heure ?

– Euh... oui, si vous en faites un pour vous, et pour l'heure... je ne sais toujours pas...

Elle s'esclaffe en levant les yeux sur le mur derrière moi. Une horloge immense y trône entre deux fenêtres.

– Vous vous fichez de l'heure ?

Je récupère l'assiette vide à mes pieds.

– Je me lève avec le soleil. Pourquoi aurais-je besoin de l'heure ? Je n'ai pas de rendez-vous ni de contraintes horaires.

Elle fait demi-tour pour retourner dans la cuisine.

– Ça, c'est la classe ! Pas de montre ni personne pour vous engueuler parce que vous avez cinq petites minutes de retard...

Je retiens un rire.

– Ça sent le vécu !

– Ne m'en parlez pas... Et n'en parlez jamais à Baptiste non plus, ce mec est un véritable mémo ambulante. Il serait capable de vous énumérer le nombre de fois où je suis arrivée en retard. C'est-à-dire à peu près tout le temps. Même le dirlo du lycée où je bosse est plus conciliant.

Elle ouvre un tiroir et en sort deux capsules en aluminium. Baptiste... l'autre énervé, je présume. Je n'aime pas ce type. Et qu'est-il pour elle ?

– Baptiste, c'est votre...

– Meilleur ami. Il fait également office de meilleur casse-couilles, réveille-matin les jours où justement je n'ai pas besoin de me lever tôt, il me prend la tête pour n'importe quoi, et je ne peux pas vivre deux jours sans lui malgré tout. Venez voir un truc, Gabriel.

J'étais resté au bout du comptoir, sa cuisine n'est pas grande, je ne voulais pas m'imposer dans l'espace réduit. J'ai le pressentiment que me retrouver dans un espace confiné avec elle n'est pas vraiment une idée lumineuse à l'instant présent. Elle insiste et me fait signe, je la rejoins donc.

– Alors, vous voyez, pour le café. Les dosettes sont là. Et ça, c'est la machine. Vous connaissez ce truc ?

Je secoue la tête.

– C'est bien ce que je pensais. Il est indispensable que vous maîtrisiez cet engin. Parce que vous allez tomber amoureux du café qu'elle fait. Alors, regardez bien, je vous fais le vôtre, vous me ferez le mien.

– Euh, je préfère faire le mien, je ne sais pas si...

– Gabriel, si vous loupez ça, je vous recommanderai de retourner sur les bancs de maternelle. Regardez. Là, c'est l'eau, si c'est vide, on remplit, comme ça, sinon, on laisse. On appuie sur le bouton là, on met la capsule, et on appuie là ! Et voilà...

La machine émet un bruit sourd puis le café en sort. Effectivement, c'est simple. Sauf que... Elle couine en posant le front sur mon épaule, et une main sur mon bras, l'air dépité. Pourquoi ce contact ? Non pas qu'il me dérange, mais quand même, je n'ai pas de tee-shirt, et les doigts d'une femme sur ma peau... ça fait longtemps, et les siens en particulier... bref.

– Et surtout, vous attendez au moins dix minutes après votre réveil avant de l'utiliser, ce qui vous évitera de faire comme moi et d'oublier de mettre une tasse sous le verseur ! Quelle conne !

J'écarte de mon esprit la sensation troublante de la peau douce de ses doigts toujours posés sur mon bras, me reconcentre sur le drame du jour en retenant un rire et appuie sur le bouton d'arrêt de la machine pour stopper le massacre alors qu'elle a toujours le front sur mon épaule et se cache derrière ses cheveux.

– Désolée, mais une bonne grosse dose de ridicule qui ne tue pas mais qui fout les boules quand même dès le matin, c'est trop pour moi ! Alors, si ça ne



vous dérange pas, faites comme si je n'étais pas là, je suis en pleine tentative de téléportation d'urgence dans un autre pays, mais je crois que ma technique n'est pas totalement au point !

Je ne bouge plus. Parce que si je fais le moindre geste, c'est pour la prendre dans mes bras. Cette nana est magnétique. C'est troublant, presque trop pour moi, surtout dans sa minicuisine. Elle finit par s'écarter.

– Bon, alors, seconde tentative. Vous pouvez me donner une tasse sur votre gauche ?

Son téléphone sonne sur le comptoir. Elle consulte l'écran.

– Merde, *conf call* ! Je mets en haut-parleur, ça ne vous dérange pas ?

Je secoue la tête, elle décroche.

– Allô ?

– Allô ?

– Allô ?

– Non, mais sérieux, je pensais que vous déconniez quand vous aviez parlé de *conf call* !

Une voix de femme s'esclaffe.

– Allez Pierre, raconte ! Baptiste m'a listé les produits achetés... On va faire dans l'ordre, à chaque joujou, tu nous dis si vous l'avez étrenné, et si oui tu détailles, OK ?

– Putain, ne parle pas de joujou, ça me fait penser à ma secrétaire !

Noush s'esclaffe en épongeant le café au sol.

– Ah, mais ouiiii ! Reb, je t'ai pas dit, Clothilde était au sex-shop !

– Hein ? Quoi ? Et elle a acheté quoi ?

– Un putain de gode, ma fille ! T'aurais vu le mach...

Noush, à genoux devant moi, l'air tout à coup gêné redresse la tête en

s'excusant du regard. Moi, je suis mort de rire, ce qui la détend aussitôt.

– Eh, Noush, je t'entends plus, Clothilde ?

Pierre, je crois reconnaître sa voix, s'énerve.

– Est-ce qu'on pourrait éviter de parler de Clothilde, s'il vous plaît, je vous rappelle que je passe ma semaine avec cette nana !

Reb reprend.

– Oui, donc, la liste. Le gode-ceinture. T'as testé ?

– Non, en fait on va parler de Clothilde.

Noush s'esclaffe bruyamment.

– Noooooonnn ! Pierre, pourquoi tu veux pas répondre ? T'as testé ? Sérieux ?

Rires au bout du fil. Une autre voix de mec se fait entendre.

– Bon, si tu veux rien dire, passe-nous Lou !

– Non, mais ça va pas ? Genre, j'accepterais votre conférence débile si Lou était là !

– Elle n'est pas là ?

– Non, elle est chez sa mère !

– Attends, je l'appelle avec mon fixe !

– Putain, non Bapt, arrête tes conneries !

Pas de réponse.

– Merde, Baptiste ! Ramène ton cul et raccroche ton autre téléphone. Attends, je vais l'appeler avant toi ! Bapiiiiiiisssstttte !

Les deux nanas sont mortes de rire et j'avoue que cette troupe m'a l'air très sympa. Rebecca reprend alors que Noush a terminé son nettoyage.

– Bon Pierre, sinon. Le plug anal ?

– Pas testé. Baptiste ? Déconne pas, sérieux !

Pas de réponse de l'intéressé. Noush ricane et se rapproche de moi, je crois que j'arrête de respirer pendant qu'elle me glisse à l'oreille, son souffle tiède provoquant de drôles de réactions sur mon épiderme :

– Il ne l'appelle pas, il lui fout les boules, simplement, parce que Pierre balise toujours quand il s'agit de Lou.

Elle s'écarte légèrement puis retire la dosette de la machine, pose la première tasse remplie sur le comptoir. Sa copine continue.

– OK, plug anal, en attente. Le *cockring* ?

– Lequel ?

– Oh, parce que vous en avez acheté plusieurs ?

Noush s'esclaffe.

– Quatre ! Ils en ont pris quatre, Baptiste avait un avis mitigé et Pierre a tranché !

Rebecca part dans un fou rire contagieux. Noush revient à la machine à café devant moi. C'est-à-dire tout près. Sa copine liste toujours les *sex toys*.

– OK, Pierre, alors, *cockring* ?

– Le violet est pas mal !

J'éclate de rire. Ils sont vraiment très proches les uns des autres ! Noush pose une main sur ma bouche et son index sur ses lèvres en ouvrant de grands yeux, amusée.

– Chut !

Elle rit silencieusement.

– À qui est cette voix que je ne connais pas ?

Noush se reprend.

- C’est rien, c’est la télé !
- Ah OK. Donc, Pierre, la pompe à pénis ?

Je retiens un rire. Noush me frappe l’épaule puis se penche vers moi, bras en l’air pour atteindre une tasse sur l’étagère derrière moi. Son corps se colle au mien. Je ne sais pas ce qui me prend. Mes bras attrapent ses hanches et mes lèvres se collent aux siennes.

- Pas essayé la pompe à pénis, ma belle.

Nous ne rions plus du tout. Mes mains sont sur les joues de ma belle artiste, ma langue trouve déjà la sienne et ses mains caressent mes épaules. Notre baiser est furieux. Et surréaliste. Fiévreux. Comme si nos corps n’attendaient que ça depuis des années. Je ne sais plus où je suis, quelle année, si la terre tourne encore, tout ce dont je suis conscient, et même méchamment conscient, c’est de tous mes sens qui s’enflamment, de mon cerveau qui ne répond plus correctement, et de sa présence à elle qui m’attire dans son Éden dans un tourbillon irrésistible. Mes doigts glissent entre ses boucles, ses mains remontent le long de mon cou. Elle a le goût de la fraîcheur qui flotte constamment autour d’elle. J’ai envie d’elle, mes lèvres tremblent de désir, je ne comprends rien, mais je me laisse glisser dans son paradis, parce qu’elle me l’offre sur un plateau, entourant mon cou de ses bras et sa poitrine se retrouve pressée contre mon torse. Notre baiser s’intensifie sous nos gémissements.

- Noush ? T’es là ?

Elle n’entend plus rien, glisse contre moi, je la maintiens en posant une main sur ses reins, mes doigts agrippant le tissu de sa chemise, la remontant au-dessus de ses fesses, que je caresse de mon autre main, effleurant le tissu fin d’un shorty montant à mi-fesses. Nos langues se découvrent toujours, dans une connexion aussi puissante qu’évidente. Et surtout incompréhensible. Une sueur froide coule le long de ma colonne, ma main remonte sa chemise dans son dos pendant que l’autre l’attire davantage contre moi. Mon corps tout entier sait ce qu’il a à faire et mon esprit s’y laisse prendre lui aussi, comme si cette petite femme était tout ce que mon être attendait. La chaleur

de son intimité affole mon érection qui redouble. Je mordille ses lèvres en retenant un soupir de désir qui m'encombre la gorge. Il faut que j'arrête mes conneries. Au lieu de ça, j'avance mon bassin et bouge contre elle. Elle me suit, vient à ma rencontre, ma main libre passe sous sa chemise, trouve sa poitrine. Les siennes désertent mon cou et passent le long de mon torse.

– Allôôô Anouchka ?

Ça dérape de plus en plus. Je me laisse glisser contre le meuble derrière moi et l'entraîne jusqu'au sol. Elle s'assied sur moi, retrouve mes lèvres, haletante, et sa langue vient envahir ma bouche, affamée. Ses doigts se perdent dans mes cheveux. Son corps danse contre moi, j'ai envie d'elle, putain, j'ai envie d'elle. Je me redresse, attrape ses hanches et l'allonge dos au sol, remonte sa chemise et me rue sur sa poitrine d'une blancheur virginale, délicate et affolante. Elle déboutonne mon jean. Je suce l'un de ses tétons, affamé, insatiable. Elle frémit et délaisse mon pantalon, tire sur sa chemise pour la passer par-dessus sa tête. Son geste est trop brusque. Elle heurte le pied d'un tabouret de bar qui part à la renverse et tombe au sol dans un fracas assez important.

– C'est quoi ce bruit ?

– Pas moi.

– Moi non plus.

– NOUSH ! Tu réponds ou quoi ?

– Noush, tu vas bien ?

– J'arrive, c'est pas normal !

Le mec qui vient de parler, c'est Baptiste. Noush se fige et renfile sa chemise. Je me recule d'un bond. Retour fracassant dans la réalité. Elle se relève précipitamment.

– Non, c'est bon, j'étais aux toilettes.

– Ben pourquoi t'as pas pris le téléphone avec toi ?

Rebecca répond à sa place.

– Merci mais j'ai pas trop envie d'entendre Noush faire pipi, voyez-

VOUS...

Je me relève à mon tour. Nous n'écoutons plus. Face à face, nous nous fixons, sans parler. J'ai l'impression de retomber sur terre. Je crois qu'elle aussi.

- Noush, t'as fini ton petit bazar dans tes toilettes ? T'es avec nous ?
- Euh... oui, oui... quelques secondes et j'arrive.
- OK. Bon, les gars, on continue... Alors, le gode vibrant ? Pierre ?

Je bafouille, perdu dans ma confusion, j'ai envie de m'excuser, mais les mots se mélangent. Au final, je ne dis rien. Ce qui vient de se passer... je ne sais pas l'identifier. Tout ce que je sais, c'est que cette femme, je la désire trop. Beaucoup trop pour rester en sa présence davantage. C'est chimique. Maintenant que je connais ses baisers et sa chaleur, je sens une sorte de lien entre nous, une passion qui s'est tissée en deux baisers, quelque chose d'insondable mais presque palpable. J'aurais presque envie de me jeter sur elle une nouvelle fois. OK, cool, et après ? Je me barre ? Ce n'est pas ma vision des choses. Oui, il se passe quelque chose, et pour couronner le tout, j'ai envie d'évacuer, ça fait trop longtemps que je baise sans éjaculer pour faire chier l'autre pute, et là, ce corps parfait contre le mien, ou même juste devant moi... C'est trop.

Je la pousse doucement et sors de la cuisine. Je me précipite au premier étage, me rhabille, referme mon sac et redescends. Il est absolument évident que je dois fuir. Elle a un plus, quelque chose d'attractif qui joue directement sur mes instincts, quelque chose de dangereux que je ne peux pas ignorer. Noush est restée à la même place, ses potes discutent toujours, mais elle a le regard dans le vide. Elle tourne la tête vers moi, mais j'évite son regard. J'attrape la craie qui pend à une ficelle au frigo et trouve un coin vide sur le tableau noir, écris deux phrases et, sans me retourner, je m'enfuis de son appartement. Je ne peux pas. Ce n'est pas dans les plans, je suis un SDF, je prévois de me barrer de cette ville très prochainement, donc je ne dois pas laisser libre cours à mes pulsions envers elle. Elle est trop bien pour ça. Trop bien pour moi.

Pour des mecs comme moi, il faut des nanas paumées, sans attaches et sans but. Tout son contraire. Elle a une vie remplie, plusieurs boulots, des projets et une bande d'amis parfaite. Moi je n'ai rien, et je ne veux pas que ça change. J'aspire à autre chose. Fin de l'histoire.

---

[12](#) Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime*, (12 mai 1875).

# 13

## Noush

*« L'art ne réclame ni complaisance ni politesse, rien que la foi, la foi  
toujours et la liberté. »<sup>13</sup>  
Ce n'est pas une bonne idée.  
Je suis désolé.*

Ce n'est pas une bonne idée, il est désolé. Depuis hier, je me repasse ce message en boucle. J'ai passé ma fin de journée entre incompréhension et agacement. Entre le tableau qu'il a réalisé pendant que je dormais et le mien, que j'ai dessiné pendant qu'il dormait, lui. J'ai fait ma professionnelle, j'ai analysé les émotions cachées sous les traits de crayon. Mises côte à côte, les deux œuvres semblent se répondre. Et s'il est clair, je ne m'en cache pas, que j'ai laissé parler les pulsions lorsque je l'ai reproduit sur ma toile, il est tout aussi évident qu'il a fait la même chose.

J'en déduis plusieurs choses, au bout de douze heures de réflexion – oui, je sais je suis un peu longue à la détente, mais nous étions dimanche en même temps. Comme d'habitude quand je fais le point, j'élague les détails et en ressorts les points importants. Qui sont, pour le sujet présent :

Un. Ce mec est loin de me laisser de glace.

Deux. Je suis loin de le laisser de glace.

Trois. Il m'a littéralement sauté dessus.

Quatre. Nos œuvres sont belles individuellement, mais elles sont explosives mises l'une à côté de l'autre.

Cinq. Il embrasse comme un dieu.



Six. Nous ne pouvons pas laisser une telle alchimie artistique aux oubliettes, ce serait un gâchis phénoménal.

Sept. Ses lèvres ont un goût exquis.

Huit. S'il ne revient pas, je suis dans la merde encore et toujours.

Neuf. Il a allumé mon désir, et j'ai dû me soulager au moins trois fois pour me calmer depuis son départ.

Dix. Il faut que j'aille le chercher et que je le ramène ici, pour exploiter cette alchimie artistique plus qu'évidente. Je le dois à l'art.

Onze. Ce mec est une bombe sexuelle. C'est inimaginable ce qu'il a fait de moi en quelques baisers. Il a allumé un feu de joie partout dans mon corps, et je crois que, malgré mes efforts pour l'éteindre, il brûle encore dans certains recoins cachés de mon esprit.

Douze. Il va falloir que je mette de côté cette attirance, car, étant donné le caractère explosif de nos rapports qui n'est plus à prouver (depuis le début c'est, au choix : nous nous attirons, ou nous nous étripons), jouer avec le feu avec lui risquerait de détruire une union artistique prometteuse.

Conclusion : seuls les points quatre, six, dix et douze sont à retenir.

Mise en place du projet intitulé : « Rapatriement de Gabriel Novak illico presto au QG pour un seul et unique but, l'expo ».

Je devrais quand même être capable de me montrer professionnelle et de ne pas sauter sur chaque muse que je me trouve. Pour Arrio, c'était différent. Lui, j'avais besoin d'aller chercher son meilleur pour le croquer avec sensualité. Et chez Arrio, le meilleur était indubitablement ses prouesses en position horizontale. Et verticale. Et entre les deux. Alors que chez Gabriel, il y a bien d'autres facettes à prendre en compte. Il n'y a même que ça, c'est compliqué de n'en choisir qu'une seule. Son aspect froid et distant. Son indépendance et son caractère bien trempé. Son sourire, si rare qu'il en est précieux. Sa timidité, parce que oui, il est timide. Ses mains, son regard, son

corps, ses lèvres, ses baisers, la douceur de sa peau, la callosité de ses mains, sa fougue, sa virilité, sa sensualité... Bon, je m'égare.

Je n'ai presque pas dormi de la nuit, il est à peine sept heures et je suis déjà sur le pied de guerre. Alors que mon premier cours n'est qu'à treize heures. Rien que pour ça, je devrais lui en vouloir. Depuis quand je ne suis plus la marmotte légendaire qui se lève à midi trente pour arriver à la bourre au lycée et comater pendant les cours ? Depuis lui. C'est intolérable. Si je rajoute à ça son départ, ou devrais-je dire sa fuite inexplicquée, et son côté tête de bois à toujours vouloir rester sur ses positions alors que le magnifique de la situation devrait lui sauter aux yeux, j'ai toutes les raisons du monde pour me laisser aller à cet agacement qui me titille le cerveau.

Je claque la portière de ma voiture, remonte l'anse de mon sac sur mon épaule, tire sur ma chemise qui est définitivement trop courte et qui m'agace depuis ce matin, et appuie sur le bouton de fermeture des portes. Je traverse la route déserte et abandonnée, puis le terrain vague. Aujourd'hui j'ai prévu le coup, oublié les sandalettes qui glissent, bonjour les New Balance tout-terrain. Les gravats du terrain vague reviendront tenter leur chance une autre fois pour me faire chuter dans ma détermination. Je vains donc les embûches de l'ancien parking défoncé, crapahute jusqu'à la fenêtre cassée, l'enjambe, traverse l'entrepôt abandonné et me plante devant la première porte des locaux « d'habitation » improvisés. Je m'apprête à frapper. Mais je me ravise. Je ne suis pas sûre que nous soyons dans ce genre d'endroit où une annonce officielle avant l'entrée dans une pièce est nécessaire.

J'ouvre la porte, mettant de côté mon appréhension, car je me souviens très bien du comité d'accueil, et j'avoue que ça n'a rien de rassurant. Forcément, ils sont encore là. Ils sont même plus nombreux, j'ai l'impression. La pièce est remplie de types défoncés, allongés sur des matelas, ou des carpettes. L'air est saturé d'odeurs corporelles, d'une chaleur moite de vapeurs humaines, ou animales, et une forte odeur de moisi plane par-dessus tout ça. Pour résumer, ça pue. De petites ouvertures en haut des murs laissent passer la lumière blafarde de la matinée qui commence, éclairant la misère humaine d'un rayon qui semble lui-même hésiter à se poser sur ces hommes... C'est triste, c'est flippant, c'est affligeant. Comment la société ne

se retourne-t-elle pas sur cette condition de vie tellement misérable ?

Un homme lève la tête et me sourit d'une bouche édentée.

– Tiens tiens tiens... De la visite.

Sa voix est lugubre. L'idée, c'est de ne pas s'attarder.

– Bonjour... Je suis venue voir Gabriel...

Un rire sans vie résonne dans sa gorge.

– Gatsby le Magnifique... évidemment. Je pense qu'il s'est absenté. Je crois qu'il avait une partie de golf de prévue... vous savez ce que c'est. Il devrait revenir bientôt, pour notre brunch... Venez l'attendre avec nous, très chère...

Je ne sais quoi penser. Mon instinct premier serait d'aller vérifier par moi-même s'il est effectivement absent. Mais je ne connais pas ces gens, et si je montre que je ne les crois pas, ils pourraient... s'énerver ? M'agresser ? Me tuer ? Me violer ? Me kidnapper ? Je réalise que je suis complètement folle d'être venue seule ici. Remarque, ils sont définitivement *stone*, je ne pense pas risquer grand-chose. Je me demande même si au moins l'un d'entre eux sait encore se servir de ses jambes, vu l'état général. Mais dans le doute... Merde, pourquoi je suis venue ici, plutôt que de tenter de le retrouver dans le parc, ou mieux, attendre le cours de mercredi...

Le mec se lève d'un bond. Je note, il marche. Et même plutôt prestement, parce qu'il me fait face en deux pas. Je recule. Puis je me ravise. Ne pas montrer sa peur. J'ai vu ça dans une émission scientifique. *Vis ma vie*. Je m'agrippe à mon sac et rehausse le menton. Ses yeux bleus me détaillent froidement. Ce mec est lugubre. Autant que cette pièce. Puis il me sourit et tend le bras vers la porte que je comptais bien ouvrir de toute manière.

– Mais je vous en prie, belle demoiselle, allez l'attendre dans ses appartements... C'est par là-bas que ça se passe.

Je retiens un soupir de soulagement. Je vous assure que je n'en mène pas large, mais j'essaye de donner l'image d'une super nana ninja qui n'a peur de rien... Apparemment, ça marche. Ce n'est toutefois pas une raison pour m'attarder avec ce charmant jeune homme. Je fais un pas de côté, puis deux, et ouvre la porte précipitamment pour m'engouffrer dans la pièce et m'y enfermer, surtout. J'espère juste que Gabriel arrivera vite, parce qu'après réflexion, je viens de m'enfermer dans ce qui pourrait devenir un piège. La seule porte de sortie étant celle qui mène sur le gang des seringues. Certes, ils m'ont laissée passer, mais après ?

Je me retourne pour faire face à la pièce. Elle n'a qu'un seul soupirail, il y fait très sombre, et l'odeur est la même qu'à côté.

– Noush ?

Je sursaute en criant et m'agrippe une nouvelle fois à mon sac. Je force mes yeux à s'habituer à la pénombre rapidement et balaye la pièce du regard. Gabriel, enfin, je le distingue à peine dans un angle, se redresse et s'assied, adossé tranquillement au mur derrière lui.

– Vous n'avez rien à faire ici.

Sa voix m'indique que j'ai affaire à la tête de con, et pas du tout à l'homme sympa et timide qui est parti précipitamment de mon appart hier. Alors, je m'adapte.

– Vous non plus, je vous ferais remarquer.

– J'avais dit une nuit, je n'ai jamais rien promis plus. Donc si, justement, j'ai tout à fait ma place ici. Dégagez, maintenant.

Mes yeux distinguent plus clairement mon interlocuteur. L'une de ses mains est perdue dans ses cheveux, ses coudes sur ses genoux relevés, ses yeux ne me lâchent pas et me détaillent sans vergogne. J'ai l'impression d'être dans la cage d'un animal sauvage et carnivore qui n'aurait pas vu de bout de viande depuis dix ans. Et j'aime ça, d'une certaine manière. Être sa cible, son prochain festin. Je crois qu'il fait ressortir en moi mes instincts les plus bestiaux, j'ai moi aussi faim de lui... Il faut que je me reprenne. Ce n'est

pas du tout le but de ma visite, bien au contraire. Même si, à bien y réfléchir, c'est justement cette attirance incompréhensible qui donne ce petit plus à mes toiles. Ce sont les pulsions qu'il m'inspire qui guident mes traits. Je crois que c'est cet équilibre fragile entre désir et retenue qui fait tout.

Je repousse mes cheveux en arrière en m'éclaircissant la voix.

– Écoutez. Je suis désolée pour ce qui s'est produit hier. J'en suis aussi responsable que vous, je suis d'accord que ce n'était pas malin, et que cela va à l'encontre de mes projets. Pour autant, je ne peux pas considérer que ce petit dérapage met à mal mon exposition.

Il soupire.

– Vous êtes impossible ! Vous ne vous avouez jamais vaincue, n'est-ce pas ?

– Ça peut m'arriver, si. Mais pas quand je sais que j'ai raison. Et pour le cas présent, j'ai raison.

– Non.

– Bien sûr que si ! Et vous le savez très bien. J'ai vu ce que vous avez créé pendant que je dormais, et vous avez vu aussi ce que moi, j'avais réalisé. Ne me dites pas que vous ne trouvez pas ça intéressant, ou tout simplement beau, parce que je ne vous croirai pas une seconde. Et je vais même vous dire, en ce qui concerne votre travail d'hier. Je suis allée voir sur Internet les toiles que vous avez déjà exposées avant votre disparition. À supposer que vous soyez effectivement ce Gabriel Novak-là, ce dont je ne doute pas un seul instant, j'ai reconnu le coup de crayon.

– Noush...

– Ne m'interrompez pas, j'en ai marre de vos discours débiles ! Donc, je disais, j'ai étudié vos premières œuvres, et figurez-vous que celle qui se trouve sur un chevalet de mon atelier à l'heure actuelle est encore meilleure. Beaucoup plus inspirée, le sujet est presque vivant, il transpire la sensualité, il respire le désir, il attend qu'on le touche, son cœur est juste en pause, il n'attend que de battre. Vous comprenez ?

– Vous me fatiguez !

– C'est vous qui êtes usant. Écoutez, ce truc qu'il y a entre nous et que ni

vous ni moi ne contrôlons m'intéresse pour une seule chose. La manière dont il nous inspire. Je me suis trompée en vous demandant d'être mon modèle. Vous devez aussi réaliser les œuvres. Nous devons faire un duo. Nos toiles d'hier se répondent, pour moi elles forment un tout. Vous comprenez ?

Il reste silencieux. J'ajoute.

– Et pour tout le reste, je pense que nous sommes deux adultes responsables. Pour ma part, je sais qu'une partie de jambes en l'air ne sera pas bénéfique à mon œuvre, et que vous n'y tenez pas plus de toute manière. Et c'est parfait comme ça. L'art passe avant le reste. Des toiles, des œuvres et une belle expo, voilà tout ce que j'attends. Pour le reste, oublions-le et basta.

Il soupire.

– Encore cette expo... Je ne recherche pas la célébrité, même, au contraire, je la fuis. Pour des raisons qui me sont propres, je ne dois pas revenir sur le devant de la scène. Je pensais que vous l'aviez compris.

Plus sérieusement, il faut qu'il accepte, j'ai très envie... de travailler avec lui.

– Eh bien, ne les signez pas, ne venez même pas à l'expo, et si vous voulez, votre travail sera tenu secret, je ne mentionnerai pas le nom du second artiste.

– Je n'arrive pas à comprendre ce qui vous tient à ce point à cœur pour que vous risquiez jusqu'à votre sécurité pour venir me chercher ici...

– Justement. Je suis venue pour vous montrer quelque chose. Pour que vous compreniez mieux. Et peut-être même pour que vous partagiez mes fameuses raisons. Venez, je suis pressée, je dois être en cours à treize heures.

– Je ne suis pas d'accord.

– Bon, on va faire simple et concis, je ne pars pas d'ici sans vous. Et si vous ne vous décidez pas très vite, je vais aller me faire ma première dose d'héroïne de ma vie avec le gang des seringues qui squatte à côté ! Ils ont l'air super cool !

Il s'esclaffe.

- Ben voyons. Vous ne le feriez jamais.
- Vous voulez parier ?
- Noush, ces mecs ne sont pas des gentils, ils ne jouent pas.
- Alors grouillez-vous, on y va.

Il se lève, et dans la pénombre, il me paraît immense. Presque irréel. Mon cœur se met à battre plus vite.

- Très bien. Vous me laissez cinq minutes, et je vous retrouve à l'extérieur.
- Ben voyons ! Et vous partez par la porte de derrière. Je la connais, celle-là !

Je crois que je l'agace prodigieusement. Comme ça, on est deux !

- Je vous ai dit que je venais, alors je viens.

Il s'avance jusqu'à moi, s'arrête alors que ses pieds ne doivent pas être loin de toucher les miens, je me mets à trembler comme une feuille, parce qu'il me fait un effet de dingue. Il tend le bras en se penchant vers moi, son regard fouillant le mien... Je déglutis, en attente, statufiée... Et... il ouvre la porte derrière moi. Ridicule, merci encore une fois de ne pas me tuer... Il m'adresse un sourire ironique.

- Uniquement l'art, c'est bien ça...

Je hausse les épaules en retrouvant une contenance.

- Exactement.
- Très bien. Donc, je vous en prie, j'arrive dans cinq minutes.

Je m'écarte du battant pour qu'il puisse l'ouvrir entièrement. Il passe la tête par la porte.

- Math, tu laisses sortir Noush.
- Yep, Gatsby.

Puis il se tourne vers moi.

– À tout de suite.

Je sors, passe devant ses chiens de garde, dont le mec qui semble se prénommer Math, et qui m'adresse un simple salut du menton avant de repartir dans son trip.

Je ne suis pas fâchée de me retrouver à l'air libre. Je vais me réfugier dans ma voiture alors que le soleil m'éblouit. Et j'attends.

\*\*\*

Et j'attends. Je commence à me demander si je ne me suis pas fait blouser par ce mec. Parce que les cinq minutes promises sont en train de s'étirer en un bon quart d'heure. Il n'a peut-être pas de montre, mais moi, j'en ai une, voire trois. Je vérifie toutes les minutes sur celle à mon poignet, puis sur le tableau de bord, et sur mon portable. Nous en sommes au quart d'heure bien tapé. Sur les trois ! Je m'apprête à retourner dans le squat, mais il en sort enfin. Il traverse le terrain vague en quelques secondes et s'installe à mes côtés. Je m'empresse de démarrer avant qu'il ne change d'avis. Je jette un coup d'œil à l'homme qui ne dit pas un mot et regarde droit devant lui. Il s'est changé. Voilà la raison de l'attente. Il ne porte pas les mêmes fringues que tout à l'heure. Je trouve ça tellement... mignon. J'imagine qu'il fait attention à l'image qu'il me donne, et... ça me fait craquer. Je me concentre sur ma route en souriant comme une nunuche, j'en ai mal aux joues au bout d'un moment... Tout ça pour dire que l'art c'est bien, mais que respecter les engagements sincères et emprunts de chasteté que je lui ai avancés tout à l'heure sera un supplice. Enfin, si j'arrive à le convaincre. Mais quelque chose me dit que je ne suis pas loin de le faire adhérer à ma cause. De toute manière, je vais être vite fixée.

Je stationne ma voiture dans l'unique rue de mon village de naissance, à quelques kilomètres de la ville, toujours dans le silence absolu que nous nous évertuons à entretenir depuis le départ du squat. Il y a beaucoup de silences entre nous, mais étonnamment, ils ne sont pas gênants. J'ai compris depuis longtemps que Gabriel n'est pas du genre expansif, qu'il ne se dévoile



qu'avec parcimonie, et cela lui confère une profondeur qui contribue indiscutablement à son charme. Arrio parlait tout le temps. De rien, et surtout pour rien. Le genre de mec qui s'exclame lorsque vous traversez une forêt : « Oh regarde, un arbre »... Passionnant. Le silence de Gabriel est reposant et je l'apprécie.

Nous traversons la route et arrivons aux portes de l'association. Mon éventuel artiste associé, les mains dans les poches, lève la tête sur l'enseigne « Paul Dreams » installée sur la façade, hausse un sourcil et me suit dans la bâtisse.

À l'intérieur, c'est comme d'habitude l'effervescence. Jean-Luc et Marie, les fondateurs de l'asso et accessoirement parents de Baptiste, s'avancent vers nous aussitôt, Marie levant les bras au ciel, très expansive. Elle, par contre... Je la connais depuis que j'ai 7 ans, elle est une très bonne amie de ma mère, et m'a offert le gîte et le couvert je ne sais combien de fois durant ma jeunesse aux côtés de leur fils. Jean-Luc, le père tranquille, est plus discret. Mais il m'adresse en passant un beau sourire malgré tout. Marie me prend dans ses bras.

– Anouchka ! Tu viens sauver Baptiste ? Le pauvre est débordé !

– Ah oui ? Il est là ?

– Mais oui, il remplace Rebecca, il paraît qu'elle doit rester alitée... Et toi ? À quand le bébé ? Tu sais qu'Anita serait aux anges si tu t'y mettais enfin... Et Andrei aussi je crois, enfin, on va attendre un peu j'imagine...

Anita et Andrei sont mes parents. Leurs meilleurs amis, et aussi des membres actifs de Paul Dreams. Marie jette un regard à Gabriel resté en retrait.

– Oh, mais tu nous as amené un ami ? Un nouveau bénévole ? Bonjour monsieur, bienvenue chez Paul Dreams !

Elle serre une main chaleureuse au visiteur alors que je le présente.

– Voici Gabriel. Je voulais lui faire visiter l'asso, c'est possible ?

– Oui, bien entendu. Je te laisse faire la visite, j'ai un rendez-vous qui

m'attend. M<sup>me</sup> Boulard n'a toujours pas compris le principe des horaires d'été... Ah, je te jure, elle va me faire perdre la tête celle-là ! À plus tard. Au fait, si tu veux voir ta mère, elle est avec Baptiste dans le jardin.

– Oh, maman est là ?

– Bien entendu, nous sommes lundi... Oh, et Pierre est en consultation aussi...

Donc, pour résumer, à part Rebecca, tout le monde est là. Super. Pour la discrétion, on repassera. Tant pis. Maintenant que j'y suis, allons-y gaiement. Je me retourne vers Gabriel qui inspecte la grande salle polyvalente dans laquelle nous sommes, où des familles patientent, des enfants jouent dans une grande aire de jeu sécurisée, et je commence l'explication bien rodée.

– Voilà le pourquoi de l'exposition.

Il plonge ses yeux verts profonds dans les miens, et je me force à en faire abstraction. Je continue, en parfaite guide touristique.

– Jean-Luc et Marie ont fondé Paul Dreams il y a dix-sept ans. Ce sont les parents de Baptiste, que vous connaissez, je crois.

Il hoche la tête.

– L'excité des urgences ?

– Oui, voilà. C'est Baptiste. Donc, pour la petite histoire, JL et Marie ont perdu un enfant, Paul, alors qu'il n'avait que 3 ans. Il avait une grippe, mais elle a dégénéré, Marie est allée chez un médecin, qui n'a pas pu la prendre en rendez-vous aussitôt, car il était débordé, et pour lui, la grippe, qu'il avait déjà diagnostiquée quelques jours avant, se guérissait à coup d'antidouleurs et de repos. Et il fallait attendre. Sauf qu'en fait, il ne s'est plus agi d'une simple grippe, mais d'une infection pulmonaire qui a balayé Paul en un temps record. Marie aurait pu aller aux urgences, mais elle faisait confiance à son médecin, elle a donc attendu que ça passe. Et Paul nous a quittés. Beaucoup trop vite.

Cette tragédie, si elle n'avait pas servi de base pour l'association, resterait toujours aussi vive en moi. À cette époque, je passais la moitié de ma vie

chez Baptiste, et le petit Paul était presque comme mon frère. Sa disparition subite nous a fait du mal à tous, et a soudé encore plus notre petit groupe, aussi bien nous quatre (Baptiste, Pierre, Rebecca et moi) que mes parents et ceux de Baptiste.

Gabriel m'adresse un regard sincèrement désolé. Je force un sourire et passe à la suite, beaucoup plus porteuse d'espoir.

– Après avoir pleuré toutes les larmes de leur corps, les parents de Baptiste ont réagi. Ils ont créé cette asso, pour que les gens puissent prendre conseil. Au départ, ils se sont associés à un médecin à la retraite qui donnait des consultations gratuites et souvent juste des conseils. Pour rassurer les parents inexpérimentés et souvent un peu perdus avec leurs enfants et leurs maux mystérieux. C'est un peu comme une gare de triage. Oui, ça vaut le coup d'aller aux urgences. Non, votre enfant a l'air de faire ses dents, congelez ses jouets à mâcher et revenez s'il souffre toujours autant demain... Enfin, ce genre de choses. Et puis, peu à peu, les locaux sont devenus un lieu de partage. Aujourd'hui, les parents s'y rencontrent pour papoter et partager leurs expériences, s'entraider, se socialiser pour certains, les enfants peuvent jouer entre eux, découvrir de nouvelles têtes. Pour résumer, Paul Dreams est un lieu de soutien qui connaît beaucoup de succès auprès de parents isolés, ou trop jeunes, ou trop démunis. Nous avons développé quelques activités qui sont devenues des rendez-vous incontournables pour beaucoup. Comme, par exemple, l'activité dessin de Rebecca. Elle a un vrai don avec les enfants, elle arrive à leur faire faire des trucs incroyables. Ce qui est loin d'être mon cas. Moi, un élève est intéressant à partir du moment où il est en âge de bosser.

J'entraîne Gabriel à travers la salle de jeux, entre un groupe d'enfants en pleine construction d'un château fort Lego, pendant que leurs mères discutent autour d'un café à une table non loin. Il observe sans parler, se laissant conter la belle histoire de notre bébé à tous, Paul Dreams. Je continue donc, pour une fois qu'il se révèle attentif.

– Voilà où j'entre en jeu. L'asso marche très bien. Mais comme vous l'avez sans doute remarqué, nous sommes implantés dans un petit village, mal desservi par les transports en commun. Or, notre cible, c'est justement

les familles un peu démunies, les parents isolés, et de fait, des personnes qui n'ont pas forcément l'opportunité de venir par leurs propres moyens. Baptiste a trouvé un local parfait. Plus grand, plus récent, et surtout à la périphérie de la ville. Ce qui ouvrirait beaucoup de portes pour toutes ces familles qui ont besoin d'aide. Mais pour ça...

– Pour ça, il faut attirer des donateurs, et trouver de l'argent. Grâce à une expo, par exemple.

Je hoche la tête.

– Vous avez tout compris. C'est encore une fois une idée de Baptiste et je la trouve excellente. Simplement, à l'époque, j'avais ma muse, et je pensais que ce serait un jeu d'enfant. Malheureusement, Arrio a décidé de partir, du coup... je me retrouve un peu le bec dans l'eau.

Il observe le jardin en fronçant les yeux.

– Arrio, c'est l'homme sur les tableaux dans votre salon ?

Je réponds, un peu surprise qu'il ait remarqué ce détail.

– Oui, voilà. Ces toiles sont celles que j'ai déjà réalisées pour la série de l'expo, mais bon... Sans mon modèle, elles ne sont plus utilisables, puisque la série doit s'arrêter là.

Je suis interrompue par ma mère qui déboule du jardin, l'air épuisé.

– Anouchka ! Tu es venue nous donner un coup de main ? Le pauvre Baptiste n'en peut plus, et j'avoue qu'ils sont coriaces ce matin... Un petit coup de main ne serait pas de refus !

Elle est recouverte de peinture, donc, ne me fait pas de câlin. Mais le cœur y est. Elle jette un œil à Gabriel.

– Maman, c'est Gabriel, un ami.

Je préfère rester vague, sinon, je n'ai pas fini. Ma mère lui adresse un

signe de tête poli, il fait de même. Puis elle me montre ses mains recouvertes de peinture.

– Je vous laisse, j’ai rendez-vous avec ton père en ville, il a décidé de refaire la salle de bains. Je vais aller vérifier qu’il ne choisit pas une faïence hideuse comme il en a l’habitude. Peut-être à bientôt, Gabriel. Anouchka, tu viens manger ce week-end ?

– Oui, enfin, je crois. Si je suis dispo...

– Oh... En pleine création ?

Alors, là... très bonne question, justement. Je jette un œil à Gabriel qui ne bronche pas, les yeux sur moi, presque amusé par mon hésitation à répondre. Merci du coup de main. L’hésitation vient évidemment de lui, puisque s’il accepte, je serai surchargée de boulot, et que s’il refuse, je serai totalement désœuvrée, en pleine dépression. Pour toute réponse, je marmonne à l’intention de maman que je la rappellerai. Elle prend congé.

Nous descendons les quelques marches pour accéder au jardin. Baptiste, assis dans l’herbe, les mains dans la peinture, se tourne vers nous, se lève d’un bond et se rue sur moi. Il me prend dans ses bras.

– Noush, je suis désolé. Pardon d’être aussi con.

Je le laisse me bercer tendrement.

– C’est bon, Baptiste. C’est oublié.

Il embrasse mes cheveux, soulagé.

– Merci. Sinon, t’es venu pour gérer les monstres ?

– Euh, non, pas vraiment. Tu te souviens de Gabriel ?

Il hoche la tête en se raidissant.

– Ouais. Salut. Monsieur Novak.

– Baptiste, laisse tomber, tu veux ?

Il toise sans sympathie Gabriel puis change de sujet.

– Sérieux, un petit coup de main ? L'activité se termine dans une petite heure, c'est rien du tout...

Je m'esclaffe.

– Mais tu m'as l'air de t'en sortir comme un chef !

– Je suis vendeur d'art, pas du tout peintre, encore moins animateur de colo ! *Help* !

J'éclate de rire devant son petit air affolé.

– Mais tu leur fais faire quoi, au juste ? Pourquoi t'es recouvert de peinture ?

– Ah, ça ? Ils peignent leurs empreintes sur une toile pour la déco du futur local... Sauf que je crois qu'ils n'ont pas compris que les mains devaient aller se poser sur les toiles et pas dans l'herbe, dans les cheveux, leurs fringues et j'en passe. J'ai un rendez-vous dans une heure dans une nouvelle galerie, je crois que je suis bon pour repasser chez moi avant... Je serai donc en retard, à n'en pas douter... Si tu pouvais... me remplacer ?

Je jette un œil à Gabriel qui hoche la tête, les yeux rivés sur les enfants.

– Bon, OK. On prend le relais. Disparais !

Il nous dévisage, semble se raviser, ses yeux passant de Gabriel qui lui, regarde ailleurs, à moi, fronce fortement les sourcils, hésite.

– Bapt, je te dis que c'est bon...

Il se résigne à ne pas poser de question, m'embrasse et rentre dans le hall. Gabriel se tourne vers moi.

– « On » prend le relais ? Non, non, non, vous prenez le relais, et moi j'attends !

– Pardon ? Vous venez de me faire un signe pour me dire que c'était bon

pour vous !

– Oui, je voulais simplement dire que je n'étais pas pressé. Pas que j'allais jouer les assistants maternels.

Je lui envoie un petit coup de coude dans les côtes.

– Oh, allez, vous en mourrez d'envie ! Quelle joie de s'occuper de ces petites têtes blondes !

Il secoue vigoureusement la tête.

– Désolé, c'est vraiment pas mon truc.

– Ce n'est pas le mien non plus, figurez-vous.

– Pas mon problème.

Un enfant court vers moi. Enzo. Cela fait des années qu'il fréquente l'asso, sa maman a des petits problèmes d'alcool et nous le laisse parfois toute la journée. Et oublie de venir le rechercher. JL et Marie l'acceptent, pour le bien d'Enzo, même si la mère abuse clairement. Ils ne font pas garderie, normalement les parents restent pendant les activités. Mais pas la sienne. Je l'attrape et le hisse à ma hauteur. Il me fait un câlin.

– Viens voir, Noush, ce que j'ai fait. Il est où Baptiste ?

Je dépose un bisou sur sa joue et le repose à terre.

– Montre-moi, p'tit bonhomme. Et vous, je vous retiens ! Merci du coup de main.

Je laisse Gabriel ricaner tout seul au milieu du jardin et rattrape Enzo qui brandit fièrement un petit tableau recouvert de ses empreintes de pied.

– Mais, Enzo, je croyais que c'était les mains le sujet ?

– Oui, mais moi je préfère les pieds... Et regarde, j'ai marché partout sur la terrasse avec la peinture, ça fait joli, non ?

Effectivement, la terrasse en béton est maintenant décorée des empreintes

d'Enzo. Partout. Mon Dieu ! Baptiste n'est vraiment pas l'homme de la situation pour le coup ! Bon, il va falloir reprendre en main cette activité qui part dans tous les sens. Je pose mon sac dans l'herbe et siffle un bon coup entre mes doigts. Les enfants s'arrêtent tous au milieu de leurs activités et me regardent avec surprise.

– Bon, alors, je ne vous félicite pas ! C'est du grand n'importe quoi, cet atelier. Je veux de l'ordre. Vous allez tout d'abord ramasser tous les tubes de peinture qui traînent et les rapporter sur la terrasse. Ensuite, vous vous asseyez dans l'herbe avec vos toiles. Et après, on va faire de la vraie peinture.

Ils ne bougent pas.

– Allez ! On se bouge !

Les marmots se mettent en branle. En cinq minutes, j'ai trois rangées d'apprentis peintres assis dans l'herbe, pendus à mes lèvres, en attente d'instructions. J'attrape une ramette de papier et la fais passer dans les rangs.

– OK, maintenant que vous avez les mains pleines de peinture, vous allez peindre un arbre avec les doigts. Allez choisir une couleur de peinture, prenez un tube, et juste un, puis revenez à votre place. Je vous expliquerai comment ça marche.

Les petits gnomes se lèvent, courent dans tous les sens, se chamaillent pour un tube de vert, se marchent sur les pieds, ronchonnent, mais au bout du compte, reprennent tous place dans l'herbe. Je prends un tube de peinture et une feuille, m'installe devant eux, et commence la démonstration en déposant un peu de peinture sur le bout de mon doigt.

– Alors, vous faites comme ça. Pas trop de peinture, vous en remettez après. Puis vous tracez le tronc.

Je fais un grand trait sur ma feuille.

– Et Enzo, j'ai dit les doigts, pas les orteils !



Il éclate d'un rire frais qui me fait sourire alors que j'ai la surprise de voir Gabriel s'asseoir à côté de moi dans l'herbe. Il a toujours son air sérieux, et j'ai envie de le déridier un peu. J'ajoute, à l'attention de mon auditoire :

– Autre recommandation importante, interdiction formelle de faire ça.

J'écrase mon doigt recouvert de peinture sur la joue de Gabriel. Les enfants éclatent de rire. Gabriel ne se déride pas d'un poil. Merde, il l'a mal pris ? Il attrape mon tube de gouache, et, sans que je n'aie le temps de réagir, le vide presque sur ses doigts, puis le jette dans l'herbe en sortant enfin de son mutisme.

– Et ça non plus, on n'a pas le droit !

Il tend le bras vers moi, mais je saute sur mes jambes et recule prestement. Il se lève à son tour, l'air menaçant. Je le sens très mal.

– Les enfants, faites-nous un bel arbre. Je reviens dans cinq minutes.

Je tourne les talons pour aller me trouver une cachette, mais il m'attrape le bras et me plaque contre un arbre. Un peu caché des enfants. Il étale tranquillement la peinture sur mon front, alors que j'essuie ce qui reste sur mon doigt sur son autre joue. Ses yeux pétillent d'amusement, il n'en est qu'encore plus charmant. Je lui fais un clin d'œil.

– Monsieur Gabriel a donc appris à sourire ?

Ses yeux portent leur attention sur ses doigts qui effleurent maintenant tranquillement mes tempes, mes joues, mon nez, alors que je ne bouge pas, le laissant faire de moi ce qu'il veut, observant chacun de ses traits s'illuminer d'un je-ne-sais-quoi captivant. Je respire difficilement. En attente de chacun de ses gestes. En priant pour qu'il ne s'arrête pas. Puis ses paumes prennent mon visage en coupe et le rapprochent du sien. Ses yeux kidnappent les miens. Ses lèvres frôlent les miennes. Son souffle rythme le mien. Ma tête part en voyage, claque la porte et me laisse me démerder avec ce que j'ai promis, c'est-à-dire : de l'art, juste de l'art, et ce que je désire, c'est-à-dire lui.

Son corps s'approche du mien. Je peux sentir une érection sous son jean. Mes seins durcissent à la recherche du contact de son torse. Le satin de sa bouche se dépose à la commissure de mes lèvres. Puis encore. Puis il s'arrête.

– Juste de l'art et rien d'autre, c'est ça ?

C'est un test ? Enfoiré ! Il veut jouer ? Très bien. J'attrape son menton, et le maintiens pendant que je me mets à lui mordiller la lèvre inférieure. Il les entrouvre. Sa main passe sur ma nuque. Son souffle devient rauque. Il penche la tête.

Je pose une main sur son torse. Et le repousse.

– Juste de l'art. Rien d'autre.

Il recule de plusieurs pas et je pars retrouver les enfants qui dessinent sagement. J'ai le cœur proche de l'explosion. Les jambes qui flageolent. Les mains qui tremblent. Mais je suis super fière de moi... Je lui adresse un sourire suffisant au possible lorsqu'il nous rejoint dans l'herbe et en définitive, m'aide avec les enfants. S'il accepte, la collaboration risque d'être épique. Mais très intéressante.

\*\*\*

Minuit cinq. Certes, il n'a pas de montre. OK, pour lui l'heure doit certainement être un concept abstrait ridicule, mais quand même. Il a bien dû se rendre compte qu'il faisait nuit et que la soirée était bien avancée, non ?

Assise depuis deux heures dans mon canapé à attendre pour savoir si, oui ou non, il allait accepter mon offre, je commence à m'endormir. Je l'ai laissé devant le parc vers midi, en lui donnant rendez-vous ici ce soir. Je pensais vraiment qu'il accepterait. Qu'il comprendrait le bien-fondé de cette association et l'importance de l'exposition. J'étais certaine. Mais il n'est toujours pas là. Et moi, comme une cruche, je l'attends, dans le noir et le silence, assise sur mon canapé. Cette fois, je crois que je dois me faire une raison. Il ne viendra pas. Bon. J'attends encore cinq... dix minutes, et après je considère que la cause est perdue. C'est lui qui avait les cartes en main, je ne

peux rien faire de plus de toute façon.

Je ferme les yeux et m'allonge sur mon sofa en soupirant. Ce mec me fatigue, en fin de compte. Qu'il aille se faire foutre.

Résultat des courses, j'ai dormi sur mon canapé. C'est le soleil qui vient me réveiller alors qu'il n'est que six heures du matin. Je me lève en chancelant, la tête à l'envers et le dos en vrac. Pour la peine, vu que j'ai le temps ce matin, comme il est vraiment tôt, j'ai envie d'un petit déjeuner digne de ce nom. Croissants et pains au chocolat. J'enfile un sweat, attrape un billet dans mon portefeuille et mes clés. J'ouvre ma porte d'entrée. Un homme, vraisemblablement assis et adossé au battant, s'écroule sur mes pieds. Gabriel.

---

[13](#) Gustave Flaubert, *Lettre à Léon Laurent-Pichat*, 2 octobre 1856

## Gabriel

*« Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.  
Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, – heureux comme avec une femme. »<sup>14</sup>*

Le mur disparaît derrière moi et je m'étale contre...

*Merde, je suis où déjà ?*

Le réveil est dur. J'ouvre les yeux pour m'apercevoir que ma tête est allongée sur les pieds de Noush, debout. Depuis le sol elle paraît super grande, elle m'observe avec un air ahuri.

*Super, l'arrivée fracassante, Gabriel.*

Je me redresse vivement. Nous restons face à face, elle ne parle pas, moi non plus. J'ai l'air con, c'est tout. Et je suis content de la revoir. Je crois. Peut-être apeuré, aussi. C'est assez flou. Je me gratte la tête en essayant de me souvenir du discours que j'ai préparé en arrivant, mais c'était avant de rester bloqué devant sa porte sans oser frapper, hier soir. Depuis, j'ai dormi sur un paillason et j'ai un peu perdu le fil. Le plus simple, je pense, c'est de commencer par un :

– Bonjour.

Elle me répond en retenant un sourire.

– Bonjour.

Voilà. Ensuite ? On peut savoir pourquoi je perds mes moyens, tout à coup ? J'improvise :

– J'ai réfléchi. C'est d'accord.

Elle hoche la tête et s'écarte du passage, une invitation muette à entrer. Je reste pourtant sur son palier. J'ai l'impression que si je rentre, tout va changer, je vais perdre ma liberté si importante pour moi, je vais abandonner mes principes devant cette porte. Quelques précisions s'imposent :

– Mais je veux que ce soit clair.

Elle s'appuie au battant de la porte en levant les yeux au ciel.

– C'est-à-dire ?

– Je ne veux pas d'argent. Vous faites ça bénévolement, il serait injuste que moi, je reçoive de l'argent.

– Très bien.

– Parfait. Ensuite, je ne viens que le soir. Je ne veux pas de clés, je ne suis pas chez moi.

– Si ça vous fait plaisir.

– Et je ne m'engage pas sur une durée. Le matin, je préviens si je compte revenir ou pas le soir.

– C'est vous le chef.

Je ne sais pas pourquoi je me cache derrière tout un tas de règles débiles, il faut croire que ça me rassure, même si en réalité, je me fous de tout ça. Mais je continue.

– Pas d'horaires à la noix. Je dis que je reviens, alors je reviens, c'est tout.

– Parfait.

Elle reste imperturbable.

- Et je prends beaucoup de douches.
- Aucun problème.
- Pas de nus non plus.
- Ce n’est effectivement pas nécessaire.
- Et vous ne prenez pas soin de moi ou de mes affaires. Je ne suis pas un assisté, je vous aide juste dans un projet.
- Si je me fais à manger, j’ai le droit d’en faire pour deux, ou pas du tout ?

Je marque une pause. Tout ceci est totalement ridicule, j’en conviens. Mais ça me permet de placer une certaine distance.

- D’accord pour manger si ça vous dépanne. Genre, les restes d’un plat. Mais c’est tout.
- Bien. Autre chose ?
- Oui. J’aime bien me balader en jean torse nu.
- Ça tombe bien, moi aussi.

Je hoche la tête avant de réaliser ce qu’elle vient de dire.

- Je vous demande pardon ?

Elle éclate de rire en me prenant le bras. Frissons, chaleur, bref, tout le package maintenant habituel...

- Allez, entrez, on sera mieux devant un café pour établir les règles.

J’entre et nous y voilà. J’emménage. Je suis enfermé. Je viens de me mettre tout seul un fil à la patte. Elle part dans la cuisine et prépare deux cafés alors que je reste debout au milieu de son salon. Elle s’installe sur un tabouret après avoir posé les deux tasses sur le comptoir.

- Donc, si vous voulez tout un tas de règles, ça me va. J’en aurai juste deux, de mon côté.

Je pose mon sac sur le canapé et vais la rejoindre au comptoir.

- Je vous écoute.

– Déjà, je demande simplement le respect. Si vous avez un empêchement, ou autre, j’aimerais juste en être informée. Parce que si je suis d’accord pour qu’il n’y ait pas d’horaires ni de clés, je ne vais pas rester debout toute la nuit à vous attendre.

– Très bien, sauf que je n’ai pas de téléphone. Donc, je dirais plutôt, vivez votre vie et si je ne rentre pas, ou trop tard, je me démerderai. Ce n’est pas trop un problème pour moi de dormir à la belle étoile.

Elle hoche la tête en buvant son café.

– D’accord.

– Et votre seconde condition ?

– On ne pourrait pas laisser tomber ce vouvoiement stupide ?

Je m’esclaffe.

– Si vous... si tu veux.

Elle sourit par-dessus sa tasse. Et elle illumine mon matin. J’adore quand elle sourit. Elle me fait oublier les murs entre lesquels je viens d’accepter de m’enfermer. J’ai le sentiment que rester captif d’une geôlière telle que Noush sera un calvaire délicieux. Le tout est qu’il ne me plaise pas plus que nécessaire. Et c’est loin d’être gagné : j’ai déjà envie de l’embrasser. Telle qu’elle est là, dans son sweat trop grand, ses cheveux en vrac sur ses épaules, elle est juste parfaite. J’ai envie de la dessiner, à défaut de la toucher.

Elle penche la tête sur son épaule en attrapant ses clés sur le comptoir.

– Je vais chercher des croissants. Je reviens.

En deux secondes, elle a disparu. Je prends mon café et retrouve son atelier. Cette pièce est vraiment un cadeau du ciel. Je trouve une collection de petits châssis carrés poussiéreux. Ils doivent faire à peine quarante centimètres de côté, et je pense qu’elle n’en fait pas usage, vu l’endroit où ils sont entreposés et la couche de poussière qui les recouvre. Moi, par contre, j’ai trouvé l’utilité parfaite pour ces petites choses. Je rehausse le chevalet et attrape un fusain. J’y dessine la moitié de son visage. Son œil de biche à

l'éclat brûlant qui apparaît lorsqu'elle me regarde, la courbe de son nez, très légèrement retroussé, taquin, qui lui confère son air joueur, la commissure de ses lèvres que j'ai aimé embrasser, douces, charnues, ensorcelantes. J'ajoute les quelques taches de rousseur qui parsèment sa peau, de l'aile de son nez à ses joues, comme des poussières de soleil. Puis j'entoure les bijoux de son visage du plus bel écrin, ses cheveux qui la cachent et la magnifient en même temps. Ces boucles qui n'attendent que mes doigts pour s'y faufiler, j'ajoute d'ailleurs ma main à mon dessin, mes doigts qui se cachent sous l'intimité de sa chevelure, pour attraper sa nuque et l'attirer contre moi, et l'embrasser, aspirer ses lèvres entre les miennes, trouver sa langue et l'enrouler à la mienne, faire courir mon nez sur sa peau douce, baiser son cou, ses joues, ses tempes...

– Hum hum...

Je redresse la tête de ma toile. Noush pose une assiette remplie de viennoiseries et s'installe sur le vieux bureau, les pieds sur le siège devant elle. Les mains entre les cuisses resserrées, un sourire ne quittant pas ses lèvres... L'air autour de nous se charge de quelque chose de sensuel... Mon corps est attiré par le sien, je me sens mieux depuis qu'elle est là et en même temps timide, j'ai envie de lui parler, mais je ne sais pas quoi dire, envie de la toucher, mais c'est une mauvaise idée. Il est certain que Noush... Anouchka, je trouve que ça lui va mieux, est un poème à elle seule. Dès que nous nous approchons l'un de l'autre, quelque chose crépite en moi, au même rythme que ces étincelles dans son regard. Je ressens sa présence, par tous mes sens et bien plus... J'ai envie de la connaître, de savoir qui elle est, et aussi de découvrir son corps, cependant, c'est tout sauf une bonne idée. Par dépit, la seule chose que je peux faire, c'est la voir comme une personne lambda à laquelle je suis indifférent. Ce qui n'est clairement pas le cas. Mais... Je suis ici pour l'aider à monter un projet artistique. Il faut garder ce cap.

Je lui souris en peaufinant mon dessin. Maintenant que j'ai le modèle devant les yeux, c'est beaucoup plus facile.

– Vous ne... Tu ne te servais pas de ces châssis ?

– Non, j'allais les jeter, ils sont trop petits, j'aime bien quand c'est grand.



Je ferme un œil en l’observant et modifie le tracé d’une mèche. À défaut de plonger mes doigts dans sa chevelure, je les contrains à s’occuper de mon esquisse.

– Je les réquisitionne. Ils vont être parfaits.

Elle prend un croissant et le coupe en deux.

– Super. Et tu fais quoi depuis deux heures ?

Je m’arrête dans mon geste.

– Deux heures ?

– Oui, m’sieur. Deux heures. On peut voir l’œuvre ?

– Non. Elle n’est pas terminée.

Elle affiche une mine contrite et repose son croissant. J’ai envie de perdre mes yeux sur elle.

*Gabriel, reprends-toi...*

Ou change de sujet...

– Donc, tes parents font partie eux aussi de l’association ?

Elle hoche la tête.

– Oui. En fait, je connais Baptiste depuis que j’ai 6 ans. Par la force des choses, nos parents ont été amenés à se rencontrer.

– Baptiste, c’est ton mec ?

Pourquoi ai-je besoin de savoir ça ? En plus, je crois que je lui ai déjà demandé. Elle va me trouver lourd. Mais cette pensée me taraude depuis que je les ai vus hier s’enlacer, partir tous les deux dans leur univers, comme si personne n’existait plus autour d’eux. Et, je peux bien l’avouer, je n’ai pas aimé ce moment. Mais alors, pas du tout... Depuis nos baisers de dimanche, j’ai l’impression qu’une partie d’elle m’est réservée... C’est étrange. Incompréhensible. Elle me chamboule vraiment, c’est inouï.

– Non, Baptiste est mon ami. Rien de plus. Enfin, c’est déjà beaucoup.

Un sourire naît sur ses lèvres alors que ses yeux se perdent en direction de la fenêtre. Je capte ce sourire perdu et la nostalgie qu’il dégage et modifie quelque peu mon œuvre en réfléchissant. Un ami. OK. Je peux comprendre. Même si, de ce que moi j’ai vu, l’amitié ne semble pas vraiment identique de l’autre côté. Mais ce ne sont pas mes affaires, donc je me tais.

*Et puis non, je ne me tais pas.*

– Vous avez l’air vraiment proches ?

– Oui. Je suis fille unique, et lui a perdu son frère. Nous vivions dans une petite ville. Donc les week-ends, nous n’avions pas grand-chose à faire, à part être ensemble. Avec Pierre et Rebecca. Nous ne nous sommes pas vraiment quittés depuis. Avec mes parents, je n’ai qu’eux. Mais c’est bien suffisant. Je n’ai pas besoin de plus. C’est même parfois déjà trop, parce que pour être présents, y a pas à dire, ils sont présents. Pire que des louves. Mais je ne dis rien, je suis pareille avec eux... On s’asphyxie mutuellement.

Elle m’adresse un sourire, puis précise.

– Enfin, ça dépend des saisons. L’hiver, on se recroqueville tous les uns sur les autres, pour se tenir chaud. Et l’été, c’est un peu plus libre... Enfin, bref, c’est passionnant n’est-ce pas ?

Elle penche la tête sur son épaule avec douceur... Oui, passionnant. Elle pourrait me réciter un passage de la bible en hébreu que je trouverais le spectacle intéressant.

– Tu as faim ?

Je fronce les sourcils.

– Qu’est-ce qu’on a dit ?

– Oui, je sais ce qu’on a dit, mais j’ai eu les yeux plus gros que le ventre et il reste des croissants, ce serait plutôt un service à me rendre. Nous entrons

dans les « permis ». Donc, je réitère ma question, veux-tu un croissant ?

Quelle nana têtue ! Je le suis tout autant. Je secoue la tête.

– Non, c’est gras, je vais salir la toile.

– T’as pas faim ?

Je m’esclaffe.

– Pour être honnête, je meurs de faim.

J’observe l’ovale de son menton et rectifie quelques traits trop affirmés. Elle se lève, se place derrière le chevalet et me tend un morceau de viennoiserie du bout des doigts, un rictus satisfait retroussant ses lèvres.

– Alors, mange.

Je l’observe un moment. Elle attend, sans me quitter du regard. Je ne peux m’empêcher de faire de même. Je suis bien au fond de ses yeux... Putain, il suffit d’un regard et nous glissons l’un vers l’autre. Gérer ça va être une torture...

*L’art. Gabriel, pense à l’art !*

Je recentre les choses et désigne sa main, toujours tendue vers moi, m’offrant la viennoiserie.

– J’ai oublié de mentionner qu’on ne devait pas se toucher ?

Elle retient un rire.

– Je ne veux pas te toucher, je veux juste te nourrir. Allez, mange.

Je ne résiste pas longtemps et me penche pour attraper ce qu’elle me propose entre les dents. En prenant soin d’éviter tout contact. Mais je ne peux m’empêcher de la détailler. On va dire que c’est l’œil de l’artiste. Juste derrière la toile, comme ça, elle est parfaite.

– Ne bouge pas dix minutes.

Elle éclate de rire.

– Mais attends, c’est moi qui dois peindre, normalement...

– Je propose d’oublier la peinture et de faire une série au fusain. Ce sera plus en adéquation avec le thème.

– Ah, parce qu’on a un thème ?

– Bien entendu !

– Et, donc, ce thème ?

Je prends un air inspiré, les yeux rivés sur le tableau. Je ne peux simplement pas la regarder, j’ai envie de la toucher. La toile paraît trop lisse et ne me suffit pas. Il va pourtant bien falloir que je m’en contente.

– Je propose « Esquisses ». Tout simplement.

Elle ouvre la bouche, les yeux pétillants.

– Oh... J’adore... OK pour le fusain, et OK pour le titre de la série. Je peux regarder, maintenant ?

Elle me propose un autre bout de croissant. Je l’avale sans cérémonie.

– Non.

– T’es au courant que t’es super chiant ?

– Ouais. Mais je m’en cogne.

– Parfait. Ça va être gai !

Je lui envoie un sourire ironique.

– Tu l’as voulu, tu l’as eu...

– Ouais, d’accord. Bon, ben puisque c’est comme ça, je vais aller me préparer. Tu veux rester là aujourd’hui ? Je n’ai que trois heures de cours et...

Je lui réponds en un seul regard. Non, je ne veux pas rester chez elle quand

elle n'est pas là. Je n'habite pas là. Je squatte juste un peu le soir, à sa demande. Elle comprend le message.

– Très bien. Alors, voilà le planning, j'ai cours dans deux heures, et je serai là vers seize heures, la porte t'est donc ouverte à partir de cette heure-là. Si tu veux prendre une douche, je la réquisitionne à partir de maintenant et pendant trente minutes et après, elle est à toi si tu as besoin.

– Parfait.

Elle tourne les talons. Puis les tourne encore pour me faire face.

– Et, sur le même principe qu'avec la nourriture que je ne prévois pas pour toi, je tiens juste à t'informer que je compte laver des fringues, mais ma machine ne sera pas remplie, donc si tu as des besoins de lessive, je laisse la machine ouverte, tu peux la remplir après ta douche si tu veux. Bien entendu, je ne les mettrai pas moi-même dans la machine, je te laisse le soin de le faire puisque, comme convenu, je ne dois rien faire pour toi et te laisser te démerder comme un grand. Donc, je remplis la machine, la prépare, et si tu veux, tu y mets tes fringues, tu la refermes, et ensuite elle se mettra en route toute seule. Ça va comme ça ? Ça te laisse assez de liberté ?

Je lève les yeux au ciel. Pourquoi est-ce que je sens qu'elle se fout légèrement de ma gueule ?

– Je ne rebondirai pas sur le sujet. Mais merci, j'y penserai.

– Parfait.

Elle tourne une nouvelle fois les talons. Puis re-volte-face.

– Ah oui, et aussi, il y a un rasoir électrique dans le placard de la salle de bains. Je l'avais acheté pour Baptiste, donc autant dire qu'il ne sert qu'une fois par an, à peu près, mais, il est là. Enfin, nous restons sur le principe de...

– Oui, c'est bon j'ai compris, je me sers si j'ai besoin.

– Voilà, c'est exactement l'idée.

Elle refait un tour sur elle-même. Franchement, elle est excellente. En plus d'être adorable. Mais je garde mon sérieux.

– Et dis-moi, tu veux manger quoi ce soir, que j’en fasse de trop pour moi ?

Cette fois elle me fatigue.

– NOUSH !

Elle éclate de rire et gravit enfin les escaliers d’un pas pressé. Je sens qu’elle va être insupportable. Elle m’interpelle depuis l’étage.

– Au fait, Pierre m’a appelée tout à l’heure pour me prévenir que Willy n’était plus en quarantaine.

– Super, j’irai le voir cet après-midi.

Elle se penche sur la rambarde.

– Et si le hasard faisait que je passais devant l’hôpital pour aller bosser, est-ce que tu voudrais que je te dépose ?

– Tu bosses à quel lycée ?

– Paul-Éluard.

– Noush, ce lycée est à deux pas d’ici, vers le sud, et l’hôpital est au nord de la ville.

– Oui mais j’aime bien les petits détours.

– Anouchka !

– OK, d’accord, d’accord. Je vais me laver.

– Voilà.

– Je peux quand même te sortir des serviettes de bain ou tu te sèches au naturel, debout, à poil devant un radiateur ?

Je retiens un rire en soupirant... Mais pourquoi ai-je dit oui, moi ? Elle est insupportable et bornée. Elle est adorable... je vais forcément craquer.

\*\*\*

Willy est méconnaissable. Rasé de près, les cheveux coupés et surtout propres, le teint plus frais, il fait plaisir à voir. Je m’installe sur une chaise près de lui. Il m’observe en ronchonnant.

- Si tu fais une seule remarque sur ma tronche, je te déshérite, fiston.
- Ah, merde, l'enjeu est de taille ! Je vais essayer de tenir ma langue.
- Merci.
- Mais sinon, ils font option coiffure dans les hôpitaux maintenant ?

Il grogne en passant une main dans ses cheveux ultracourts.

– C'est cette infirmière, là. Judith... Un vrai dragon. Elle m'a menacé. J'ai pas pu dire non.

– Oh... Une sainte femme, si elle arrive à te faire entendre raison. T'es presque beau comme ça.

– J't'emmerde.

Il m'inspecte.

– Non, mais, on parle de ma tronche, mais t'as vu la tienne ?

Il se penche vers moi puis se rallonge.

– Et tu sens bon, ma parole ! T'as rafraîchi ta barbe... T'es reparti voir la princesse ?

Je secoue la tête.

– Alors là, pas de risque.

– Ben alors quoi ? Me dis pas que c'est Math qui te fait ta toilette le matin... On a l'électricité au squat maintenant ?

– Non plus.

Il me fixe en attendant que je l'éclaire sur la situation. Sauf que je n'ai pas envie de m'étendre sur ma vie et encore moins d'écouter ses conseils. D'autant que j'ai des trucs à lui proposer.

– Laisse tomber. Dis-moi, l'été arrive et tu vas bientôt ressortir d'ici frais comme un gardon. Tu vas mieux ?

– Ouais. Enfin, je tousse moins. Mais ils me font passer des tas d'examens, j'y comprends rien et personne ne me dit rien non plus. J'ai même pas revu le

toubib de l'autre jour. Remarque, même si je le voyais... J'étais légèrement bourré, je serais incapable de le reconnaître... Au fait, merci pour mon identité. Je suppose que je devrais t'engueuler, mais... non, t'as géré. Alors tu évites de justesse le procès.

– Merci. Et en ce qui concerne ta fille ?

– Elizabeth ? Pas de trace, de près ou de loin. Donc ça va. Bon, tu voulais me parler d'un truc, alors vas-y.

– Comment tu sais que...

– Rimbaud, ça fait trois ans que je te pratique, alors va droit au but, tu gagneras ton temps.

Je pose mes coudes sur son lit. Et cale mon menton dans ma paume en lui lançant un regard lourd de sens en souriant. Il lève les bras au ciel.

– Oh, putain ! Te revoilà en mode voyageur... Tu veux m'embarquer avec toi à ma sortie, c'est ça ?

Je hausse les épaules.

– Putain, fils, j'ai plus l'âge pour tes conneries. Et si ça se trouve, j'ai un cancer ! Je vais pas aller barboter dans l'océan avec un putain de cancer !

– Ça, pour le moment, t'en sais rien !

– Ouais, eh ben toi non plus.

– Willy...

– Tu veux te barrer ? Eh bien, vas-y. Tu reviendras à l'automne et tu me trouveras au squat avec Math et rien n'aura changé. Mais moi, je ne peux pas partir. Tu le sais bien. Même si je ne tousse plus en sortant, il restera cette cirrhose, et peut-être plus grave encore. Je ne te suivrai pas.

Je baisse les yeux sur sa main qui pianote nerveusement sur sa cuisse.

– Je ne suis pas comme toi, Rimbaud. Ma vie à moi est ici. Tu es un oiseau migrateur. Tu trouves ton bonheur toujours ailleurs. Et tu perds tes ailes à stagner ici. Envole-toi, va prendre ta liberté, elle t'attend quelque part sur une plage... mais pas ici. Reviens cet hiver, si tu veux, mais, Gabriel... Tous les anges doivent s'envoler.

– Je ne sais pas...



– Si, tu sais. Mais la culpabilité te ronge et te garde au sol. Je ne veux pas avoir cette responsabilité sur les épaules. Va, pars, prends ton envol. Je me démerderai. Je l’ai toujours fait, et ça ne changera pas.

– Tu sors quand ?

– Ils disent que je devrais être libéré mardi. Encore une semaine, la quarantaine a retardé les examens. Je te jure que si j’avais pas peur du cerbère de service, je me barrerais. Mais cette bonne femme a des pouvoirs surnaturels, j’ai l’impression. En plus d’être plus costaud que moi, elle arrive toujours dès que je débranche ma perfusion ou que j’essaye de fumer à la fenêtre.

– Tu fumes à la fenêtre ? Mais avec quelles clopes ? Et t’es pas un peu malade des poumons, justement ?

– J’ai chouré le paquet d’une infirmière hier. Et les poumons, ouais, OK. Mais c’est pas une clope de plus qui changera quelque chose...

– Willy...

– Gabriel. je m’appelle Gabriel, ici. C’est très drôle, au passage. Je leur ai dit de m’appeler Rimbaud... Le poète peintre...

– Aux dernières nouvelles, Rimbaud ne peignait absolument pas.

– Faut jamais dire jamais.

– Mais il est mort depuis longtemps !

– Que tu dis, t’en sais rien...

– Hein ? Mais...

Il éclate de rire.

– Rimbaud, pour moi, c’est toi... Alors ferme-la avec ta science et laisse-moi dire ce que je veux !

J’abandonne. Je reste une bonne heure à écouter ses conneries et je prends le chemin du parc. Je passe par l’extérieur de la ville, puis décide d’abandonner l’idée du parc pour aujourd’hui en arrivant à l’orée de la forêt qui borde la ville. Je m’enfonce entre les arbres qui se réveillent de l’hiver jusqu’à ne plus entendre la ville. Jusqu’à me retrouver seul avec moi-même. Je m’allonge sur l’herbe sauvage d’une petite clairière, et je ferme les yeux. Je ne vois que trop le moment arriver. Celui du départ. Willy a été clair, il ne veut plus que je vive en fonction de lui. En fait, c’est moi qui suis son boulet.

Dépendant de lui. J'ai l'impression que je me suis perdu quelque part.

Une image d'Anouchka passe devant mon esprit. Celle que j'ai dessinée ce matin. Rester pour une femme ? Que je connais à peine ? Rien ne presse, remarque. Enfin, si... l'appel de ma liberté. J'en ai besoin. Il me faut de l'air, des nouvelles têtes, des horizons inconnus, de nouveaux espaces à remplir. Et Noush... Eh bien, Noush représente tout le contraire. Je l'aime bien. Mon corps aussi l'aime beaucoup. Mais un appartement, des contraintes, des horaires, des règles, des comptes à rendre, tout ça est bien présent aussi, et pèse du mauvais côté de la balance. Je sais également que plus je resterai, plus je m'attacherai à elle, et plus je me persuaderai que je me fous de toutes ces contraintes qui ne sont que des détails. Parce qu'en y réfléchissant, je la sens bien capable de me retourner la tête. Ça commence déjà, d'ailleurs. Donc plus je reste... moins je pars. Merci, La Palice !

Des détails certes, mais la vie n'est-elle pas faite que de détails, justement ? Plusieurs détails mis bout à bout, ce ne sont plus des petits riens. En l'occurrence, les détails que m'impose Noush sans le vouloir représentent sa vie. Des attaches et des contraintes. Et moi, je n'en veux pas.

Mais je n'oublie pas qu'elle compte sur moi. Je me suis engagé auprès d'elle. Et le challenge me plaît. Donc... si je classe mes priorités dans l'ordre, en omettant Willy qui, lui, ne veut pas peser dans la balance. J'ai : la plage qui m'attend. Des toiles à peindre. Anouchka.

Je dois l'oublier elle, qui ne doit pas être une priorité. Un homme comme moi et une femme comme elle sont incompatibles en tout. Et l'attirance, même si elle me ronge à chaque minute passée en sa présence, ne peut pas être suffisante pour oublier tout le reste. Donc je raye Noush. Il me reste la plage et l'expo. Une seule solution. Je speede sur l'exécution des toiles, et ensuite je me barre. J'attends au moins que Willy sorte de l'hosto, et s'il va bien, ciao la ville, bonjour la liberté. Et les toiles, au rythme où Anouchka m'inspire, je pourrais en faire deux par jour, donc ça fait quatorze. Si je compte les deux que nous avons faites la première nuit, ça fait seize. Elle va bien nous en faire quatre ou cinq de son côté, on est bien. C'est même presque trop.

Il faudra simplement que je la quitte, et ça, je sais que ça risque d'être compliqué. J'ai déjà envie d'aller la retrouver. Ce qui est d'ailleurs un peu perturbant. Je ne devrais pas avoir envie de rentrer... Et d'ailleurs... J'émerge de mon semi-coma au fond de ma verdure. Il fait nuit. Merde. Si je commence à prendre du retard, on n'est pas barrés. Je m'engouffre dans la forêt et reprends le petit chemin de terre jusqu'au périph. Puis je traverse la ville. Je n'ai aucune idée de l'heure lorsque je frappe à la porte de mon hôte. Au moment où elle ouvre et souffle de soulagement, je réalise qu'il est tard et qu'elle a dû flipper que je ne revienne pas. Elle est toute jolie, vêtue d'une simple chemise d'homme. Je ne sais pas à qui elles appartiennent, mais je n'aime pas trop ça, pour être honnête. Comme si j'étais... jaloux ? Alors ça, ce serait le pompon ! Jaloux. Mais de quoi ? Je projette de me barrer, comment pourrais-je ne serait-ce que penser à être possessif ? Ridicule.

Je monte poser mon sac dans la piaule qu'elle me prête. Au passage, alors qu'elle est assise devant son chevalet dans son atelier, elle m'interpelle.

– Si tu as faim, il reste des lasagnes, y a plus qu'à mettre au micro-ondes et c'est bon. Désolée, je suis occupée.

Je l'observe un moment. Elle n'a pas l'air fâchée. Plutôt sereine. Je jette un œil à la pendule accrochée au mur. Il est une heure. C'est pas super top. Même que je me trouve vraiment limite, pour le coup. Elle a demandé le respect, pour moi, c'est se foutre de sa gueule. J'essayerai de faire attention la prochaine fois. Elle ne mérite pas de dédain ni de fierté mal placée. Je lui jette un œil puis m'éclaircis la gorge.

– Je voudrais que tu m'excuses, pour l'heure. Je ne suis pas habitué, vraiment, à prendre en compte ce genre d'élément. Je n'ai pas vu le temps passer et j'étais loin, et...

– Gabriel, tout va bien. Pour tout te dire, si mon sujet ne me rappelait pas sans cesse l'heure qu'il est, je crois que je n'en aurais aucune idée. La preuve, je viens de finir de manger, j'ai zappé moi aussi.

– Tant mieux. C'est quoi ton sujet ?

Elle s'esclaffe.

– Tu vas adorer... Je me suis dit... Un petit clin d’œil ironique, ça le ferait bien...

Je redescends les deux marches que j’avais grimpées pour aller voir cette toile. Elle a reproduit... son horloge. Mais sans aiguilles. Ce qui est bien vu... Elle lit dans mes pensées, enfin, c’est plutôt moi qui devine les siennes sur son dessin.

– Tu as volé les aiguilles du temps, Rimbaud...

Je m’esclaffe.

– N’importe quoi. Mais j’aime beaucoup l’idée. Très joli.

Elle penche la tête, se concentrant à nouveau.

– Merci. Au fait, la machine ayant fini de tourner, j’ai sorti mes affaires, mais pas les tiennes, et j’ai préparé le sèche-linge, qui se trouve juste à côté. Tu n’auras qu’à transvaser, fermer la porte et il démarrera tout seul.

Je retourne vers mes escaliers.

– J’adore faire ma lessive avec toi...

– Ouais, moi aussi, c’est super intime...

– Grave. Bon, je prends une douche, je te débarrasse de tes lasagnes, juste pour dépanner, et après je dessine une machine à laver.

– Trop cool ! Barbote bien...

– Merci...

Je m’enferme dans la salle de bains. Je sais que ce n’est qu’un début, mais justement, j’adore ce début de vie avec elle. En plus de jambes interminables et magnifiques, j’ai droit à des non-attentions adorables. J’aime décidément beaucoup le personnage. C’est pas bon. Pas bon du tout...

## Noush

*« Pour moi, le plus grand supplice serait d'être seul au paradis. »<sup>15</sup>*

Ma tête pèse une tonne, au bas mot. J'éteins difficilement la sonnerie de mon téléphone, mes yeux ont du mal à faire le point. Mon nez me picote, ma gorge me démange et ma tête surchauffe. Alors voilà, j'ai joué à la maligne depuis le retour du soleil, je me balade en jupette et débardeur, affrontant bravement les courants d'air comme si de rien n'était, résultat : j'ai la crève. Bien joué, y a pas à dire, c'est d'une intelligence notable.

Je m'extirpe de la chaleur douillette de ma couette et chancelle en reniflant jusqu'à ma cuisine. J'ai l'impression de faire au moins soixante-cinq degrés de température... Je ne vais même pas tenter de me confronter au vieux thermomètre que maman m'a filé un jour, je ferais exploser le mercure. Et le mercure c'est dangereux. Ah, oui, je me permets de préciser, je suis très rarement malade, donc, par suite logique, dès que j'ai un minimicrobe, j'ai l'impression que toute ma vie s'effondre, par conséquent je me plains à n'en plus finir, je suis d'une humeur exécrationnelle et tout le monde m'évite en moins de deux heures après la découverte de l'infection mortelle qui me terrasse.

Je commence la tournée d'annonce de la catastrophe pendant que la bouilloire s'occupe de chauffer l'eau pour un grog maison. Thé sucré-calvados. Normalement, ça requinque son homme, ce truc. Je commence par Baptiste, forcément, il est le premier concerné. Enfin, j'imagine. SMS clair et concis :

[Je voudrais des chrysanthèmes rose bonbon sur ma tombe,  
et si possible, le cimetière Sainte-Marie,  
celui du centre-ville pue la mort.

Merci. Adieu.]

J'envoie le même à la terre entière, sauf à maman qui a droit à un simple :

[Malade, je te tiens au courant pour ce week-end.]

Elle ne comprendrait pas autre chose et elle risquerait de me faire une attaque. Je prépare mon remontant, double dose de calva, faut au moins ça, alors qu'un être vivant déboule dans la cuisine. Je sursaute et asperge de calva ma chemise.

– Merde ! Maintenant je pue l'alcool ! Fait chier ! Bordel ! Chiotte !

J'avais prévenu, humeur pourrie lors de maladie grave. Gabriel, en jean et torse nu ouvre de grands yeux. Tout de suite, la vision de mon nouveau coloc change quelque peu mon humeur... et me fait frissonner davantage... Il paraît inquiet.

– Eh ! Ça va ? T'as une de ces tronches !

Sympa.

– Merci... Je te renvoie le compliment.

– Pardon. Mais sérieux, tu vas bien ?

Je secoue la tête, les yeux larmoyants.

– Non... j'ai la crève.

Je ponctue ma phrase par un reniflement digne de ce nom. Quand on est malade, on peut absolument tout se permettre. Gabriel attrape de l'essuie-tout sur le plan de travail et m'en donne deux feuilles.

– Merci.

J'hésite quand même... J'ose le spectacle pathétique du mouchage avec bruits immondes et éventuellement trucs qui restent collés au bout du nez après opération ? Non. Je me faufile entre lui et le comptoir et disparaiss dans

les toilettes du rez-de-chaussée. Lorsque j'en ressorts, il me tend ma tasse en fronçant le nez.

- T'as mis quoi là-dedans ?
- Thé-calva.
- Putain, tu fais pas semblant !
- Faut au moins ça pour tenir la journée de cours.

Je sirote mon remontant dont la fumée me fait déjà tourner la tête. J'ai peut-être eu la main lourde sur la gnôle. Pas grave, ça égayera la journée. Gabriel m'observe un moment, puis s'approche de moi. Je me fige, retenant ma respiration. Il passe une main dans mes cheveux, qui ne ressemblent à rien au passage, les repousse en arrière, et pose sa paume sur mon front. Ce qui a pour effet direct d'augmenter encore de quelques petits degrés ma température corporelle. Puis il annonce, d'une voix autoritaire :

- Tu ferais mieux de rester couchée, t'es bouillante.

*Oui, mais ça, c'est aussi ta faute beau gosse...*

- Non, j'ai plein de cours le mercredi matin, et j'ai le cours à Une Chaleur dans la Ville cet après-midi. Je ne peux pas me permettre.
- Eh bien tu vas le faire quand même. Si tu sors, tu vas refiler tes microbes à tout le monde.
- Si je reste, je te les refile à toi.
- Je ne suis jamais malade.

Je ricane.

- Oui, moi non plus normalement... regarde le résultat !

Toujours tout près de moi, il grogne d'agacement. Même quand il fait ça, il est sexy.

- Écoute. Quand j'étais au lycée, j'avais toujours des profs absents et c'était plutôt cool. Personne ne t'en voudra si tu loupes quelques heures. Fais un cadeau à tes élèves.

– Mais pas du tout, ils seront chagrinés, mes cours sont tellement intéressants...

Il retient un rire.

– Je n’en doute pas un seul instant. Mais il faut savoir se faire désirer...

*M’en parle pas !*

J’ajouterais qu’il maîtrise cet art à la perfection. Mais ce n’est pas le sujet. Je secoue la tête, parce que j’irai en cours, qu’il soit d’accord ou pas. À première vue, il n’est pas d’accord. Il retire la tasse à laquelle je m’agrippe pour ne pas laisser mes mains libres se jeter sur lui, puis il attrape ma taille et me soulève.

– Au lit, ma cocotte !

– Hein ? Mais je n’aime pas du tout qu’on m’appelle cocotte !

Il éclate de rire.

– Je t’accorde que c’est particulièrement moche.

Il se met à marcher. Je m’accroche à ses épaules malgré moi. Enfin, je ne me fais pas prier non plus. J’enroule même mes jambes autour de ses hanches pendant qu’il prend la direction de l’étage. Et puis, soyons fous, je resserme mes bras autour de sa nuque et je presse mon corps contre le sien autant que je le peux. Sa peau sent encore le sommeil, la couette, la chaleur du lit. J’adore... Je me pelotonne contre lui, dans ses bras, parce que j’en ai trop envie, et parce que, comme je l’ai déjà dit, quand on est malade, on peut tout faire. Autant en profiter. Mon cœur bat plus vite, et ma tête s’est barrée ailleurs, mais ce n’est pas grave. Je flotte dans un bonheur éphémère, j’aimerais que mon escalier soit aussi long que celui de la tour Eiffel, les trois étages réunis. Gabriel et son corps me font un effet impressionnant. Même malade, je reste sensible au moindre de ses gestes. Et ses mains, là, sur mon dos, son torse contre ma poitrine, son odeur, sa douceur... Comment y résister ?



Facile. En arrivant à destination, par exemple ? Je n'habite malheureusement pas la dame d'acier parisienne et mon escalier ne comporte que seize marches. Autant dire rien du tout. Je plonge la tête contre son cou pour ne pas remarquer l'ampleur de cette catastrophe. Je remarque des petits frissons sur sa peau... J'ai envie de l'embrasser...

*Non, Anouchka, tu es malade, et ce n'est absolument pas le plan de toute manière !*

Il souffle dans mon oreille en traversant la mezzanine.

– Sérieux, le mieux, c'est le lit, t'es bouillante.

Je glousse. J'adore cette phrase.

– Oh, oui, quand je suis chaude comme ça, vaut mieux m'emmener dans un lit d'urgence, je suis d'accord !

Il marque une pause sur le palier de ma chambre puis laisse échapper un rire sensuel.

– Dois-je commenter cette phrase ?

Je secoue la tête alors qu'il m'allonge sur ma couette. C'est vrai que j'accueille mon oreiller avec bonheur. Mais je préférerais son épaule... Je soupire alors qu'il me borde consciencieusement. Et en plus il est adorable... Je veux mourir.

– Je ne vais pas pouvoir rester par contre, ça fait plusieurs jours que je ne suis pas allé au parc, la saison touristique a commencé, je ne peux pas zapper une nouvelle journée. Mais j'essaye de rentrer tôt. T'as besoin de quelque chose ? D'appeler quelqu'un ?

Oh, non... Je me voyais bien en tête à tête... J'aime beaucoup parler avec lui. Cependant, je me sens réellement fatiguée. C'est peut-être plus sage comme ça. Dommage.

– Est-ce que tu pourrais juste m’apporter mon téléphone ? Il doit être sur le bar.

Il se redresse et se dirige vers la porte.

*Non, reste avec moi...*

– Ça marche.

Je l’écoute s’affairer dans les pièces à côté de ma chambre. Salle de bains, puis sa chambre, puis salle de bains encore... il m’appelle.

– J’ai besoin de mon sweat dans le sèche-linge, je peux farfouiller même si tes fringues y sont encore ?

– Vas-y, mais tu ne t’occupes que de tes fringues !

– Bien entendu !

– Alors fais comme chez toi. Et pour une fois, prends mes clés, sur la porte, ça m’évitera d’avoir à t’ouvrir. Mais c’est exceptionnel, bien entendu !

– Bien entendu. C’est uniquement à ce titre que j’accepte.

– C’est une évidence.

Je l’entends rire, puis encore des bruits de pas, des trucs qui bougent, il descend, remonte, me donne mon téléphone, redescend, enfin je ne vais pas expliquer tous ses faits et gestes non plus, même si moi, je note tout... Il finit par venir me faire un baiser sur le front, *Oui, oui, véridique !* Puis quitte l’appartement. Je me permets uniquement à ce moment de fermer les yeux. Je crois que j’adore ce mec.

Mon téléphone se met à vibrer sur le matelas alors que je batifole avec Morphée. Je décroche, encore endormie :

– Allô ?

– Service des pompes funèbres, nous voulions savoir si vous préféreriez du chêne blanc ou de l’acajou veiné.

Je me redresse en sursaut.

– Pardon ? Qui est mort ?

Éclat de rire. Baptiste !

– Putain, t’es con, ça n’existe même pas le chêne blanc !

– L’acajou veiné non plus !

Je m’esclaffe.

– Oui, mais en attendant, tu payeras un jour ce que tu as fait ! On ne se moque pas d’une mourante, c’est dégueulasse !

Il reprend son sérieux.

– T’as quoi ?

– Je sais pas... Je mouche, je renifle et je tousse. Et aussi, je dois avoir une température proche du seuil de fusion des corps.

– Aïe... on n’est pas dans la merde. Pierre t’a réservé un créneau pour la fin d’après-midi chez son confrère dans ta rue. Il est désolé, il est en séminaire toute la journée, il ne peut pas venir aujourd’hui.

– OK.

– Et moi, j’ai deux rendez-vous pour finaliser mes expos de ce week-end que je ne peux pas repousser, mais je passe après.

Après... Avec Gabriel qui m’a promis de rentrer tôt. Mauvaise idée. Je crois que le courant ne passe pas trop entre les deux, et je n’ai rien annoncé à personne, ce n’est pas une bonne idée, en tout cas pas maintenant.

– Merci, mais ça va aller.

– Oh, Noush qui devient raisonnable en pleine fièvre ? Incroyable. D’ailleurs, je ne le crois pas. Qu’est-ce qui se passe ?

Mon ami me connaît mieux que moi-même, donc inutile de lui cacher plus longtemps.

– J’ai trouvé ma muse.

– Oh ! C’est vrai ? Génial... et donc, quel est le rapport ?

Je laisse passer un silence qui explique tout. En tout cas, qui lui laisse le temps de faire ses propres conclusions :

- C'est ce mec ? Novak, c'est ça ?
- Oui.

Nouveau silence. Puis il reprend :

- Et je suppose qu'il vit chez toi, vu que tu ne veux pas m'y voir ?
- C'est à peu près ça.
- Tu couches avec ?

Nous entrons donc dans la séquence interrogatoire... J'ai mal au crâne, je suis crevée, ça me saoule. Mais je me prête au jeu, parce que c'est Baptiste.

- Non.
- Alors pourquoi il dort chez toi ?
- Parce que.
- Super argumentation.
- Mais je n'ai pas besoin d'argumenter, Bapt. Je suis majeure, je travaille pour Paul Dreams avec lui, et si j'ai envie de l'héberger, je le fais, c'est tout !
- Noush...
- Quoi, « Noush » ?
- Il y a eu Arrio. Un mec bête comme ses pieds, maintenant, un clodo, qui plus est un mec qui cache des trucs...
- Gabriel n'est pas un clodo !
- Il vit dans la rue, Pierre m'en a parlé.
- Pierre n'avait pas le droit de faire ça, et même s'il vit dans la rue, ça ne fait pas de lui une mauvaise personne... C'est quoi ces a priori, Bapt ?
- Ce ne sont pas des a priori, ce sont juste les faits. Tout ce que je veux dire, Noush, c'est qu'à force de faire n'importe quoi, il va t'arriver des bricoles, et ça peut s'avérer dangereux en plus !
- Gabriel n'est pas un mec dangereux !
- Tu ne le connais pas !
- Plus que toi en tout cas !
- Possible. C'est bien ça le problème... Tu ne peux pas te trouver un mec

normal, un type avec un boulot, qui sait tenir une conversation, qui t'emmènerait au resto et qui comprendrait ce qu'il y a d'écrit sur la carte, ou au ciné pour voir autre chose qu'un film de Van Damme ?

– Ah oui, je vois le genre de type...

– Voilà.

– Un type comme toi, c'est ça ?

Silence. Long silence.

– Et pourquoi pas ? Tu sais combien je...

– Non, Baptiste, je ne sais pas et je ne veux pas le savoir. Nous sommes amis, depuis toujours, et les amis ne vivent pas ensemble, ne couchent pas ensemble et ne se marient pas non plus...

– Et si j'en avais marre de ce rôle d'ami, justement ?

Ma gorge se serre. Je suis un peu à fleur de peau.

– Non, Baptiste, ne me fais pas ça, je t'en prie...

Des larmes commencent à couler sur mes joues. Je continue, l'hystérie me gagnant.

– Tu n'as pas le droit de me dire ça... Tu es en train de tout casser... tu te trompes, je suis juste ton amie, c'est simplement que pour l'instant tu ne trouves pas celle qui te convient, et que moi, je suis là, libre aussi, alors, tu te dis que le plus logique serait que...

Je m'arrête, un sanglot épais me bloquant la gorge. Il répond d'une voix triste.

– Merde, Noush, ne pleure pas, s'il te plaît... Tu dois avoir raison. Pardon... Je suis un peu perdu en ce moment. C'était stupide de t'en parler aujourd'hui, et par téléphone en plus. Pardon, ma puce. Je suis désolé.

Je hoche la tête en attrapant un mouchoir sur ma table de chevet. Il reprend.

- Je suis désolé. Tu m’en veux ?
- Non, bien sûr que je ne t’en veux pas. Mais là, je suis fatiguée et...
- Oui, je comprends. Je ne passe pas ce soir, alors ?
- Non, je ne préférerais pas, Bapt.
- Tu ne fais pas de bêtises avec ton modèle, j’espère...
- Non ! Nous réalisons des toiles en urgence, c’est tout. Ne t’inquiète pas, je sais ce que je fais.
- Tu ne le connais pas, ma puce. J’essaye juste de te protéger.
- Je sais.
- Alors ça va. Je dois te laisser. Je t’aime, Noush, prends soin de toi.
- Je t’aime aussi, trou de balle.
- Je sais. Bonne journée.

Il raccroche. Mon téléphone est saturé de SMS de Rebecca qui s’est lâchée pendant les cinq minutes qu’a duré ma conversation avec Baptiste. Morceaux choisis des SMS de ma copine dégénérée, qui est censée être ma meilleure amie :

[Rose bonbon pour des chrysanthèmes ?  
Sérieux ? Je verrais mieux du crème ou du gris anthracite. Gris souris ?]  
[Et Sainte-Marie ça craint, c’est un repère à chiens errants,  
ils vont pisser sur ta tombe quinze fois par jour.  
Ne compte pas sur moi pour venir la nettoyer.]  
[Je réserve quelle date, alors ? Je peux contacter  
le père Jean, tu verras, le mec est canon !  
Dire qu’il est curé, c’est dingue ! Ah, ben non,  
tu verras rien puisque tu seras morte !]  
[Je mets une option pour ton appart.  
Appelle ton notaire et ajoute ça dans le testament.]  
[Baptiste prend l’annonce de ta mort comment ?]

Baptiste. J’appelle ma pote pour me soulager la conscience. Ou pas. Je crois que j’ai laissé le cinéma de Baptiste aller trop loin. Rebecca sera objective. Euh... Rassembler « Rebecca » et « objective » dans la même phrase... la fièvre me fait délirer. Elle répond aussitôt.

– Allô.

– Reb ?

– Oh, ça y est je suis réellement voyante, je parle avec les morts !!!  
STEPH ! Je parle aux revenants !

J'éclate de rire.

– T'es conne !

– Merci... Bon, comment tu vas ? Mal ? Très mal ?

Je m'allonge contre mon oreiller.

– Je crois que je ne vais pas mourir, en fait. Mais c'est pas pour ça que je t'appelais.

– Ah. Je t'écoute.

– Dis-moi, Baptiste...

– Ouiiiiii ?

– Ouiiiiii quoi ?

– Ouiii je suis trop contente que tu me parles de Bapt.

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ?

– Et si j'avais pas envie de parler de Baptiste ?

– Ben n'en parle pas, mais tu devrais.

– Pour dire quoi ?

– À toi de me le dire.

– Te dire quoi ?

– Ben c'est toi qu'appelles, non ?

– Oui, je crois, je ne comprends rien à la conversation. De quoi parlons-nous en fait ?

Rebecca soupire.

– Tu m'appelles pour me parler de Baptiste. Ce qui n'arrive jamais. Soit tu parles directement avec lui, soit c'est moi qui t'appelle pour essayer de te sortir les vers du nez, donc, qu'as-tu à dire à propos de notre Baptiste national ?

L'heure de vérité est arrivée, je crois.

– Est-ce que Baptiste est simplement mon ami ?

Elle hurle.

– Alléluia ! Elle ouvre enfin les yeux ! STEPH ! Monte le champagne, on y arrive enfin !

Je la laisse se déchaîner quelques secondes puis elle se calme toute seule.

– Si Baptiste est simplement ton ami ? Mais non, ma grande... Jamais de la vie, et je vais même te dire autre chose, je crois qu'il ne l'a jamais été... Mais tu n'as jamais voulu le voir. C'est tout. Palme du self-control et de la patience infinie attribuée sans problème à Baptiste Legrand pour sa conduite exemplaire durant tant d'années !

Mon monde s'écroule. Baptiste est mon ami de toujours, mon pilier, celui qui me connaît, qui fait partie de mon univers, mais pas comme autre chose que l'ami fidèle.

– Arrête de dire n'importe quoi, Reb.

– Pour une fois que justement, je n'en dis pas, des conneries ! Baptiste est totalement et éperdument amoureux de toi, ma belle. Et ça date au moins du collège. Pourquoi crois-tu qu'il n'a jamais eu que de petites aventures pendant toutes ces années, qu'il n'a jamais ramené aucune de ses nanas dans la bande ? Je veux dire, nous tous, toi, Pierre, moi, on a présenté nos conquêtes, on en a parlé, rigolé... mais Baptiste, jamais. Ce n'est pas un ange, je te rassure, il a bien eu une multitude de nanas, mais jamais il n'en a confronté une seule à sa Noush vénérée... Pourquoi, d'après toi ?

Non...

– Il y a aussi toutes les fois où il accourt dès que tu as besoin, et pourquoi crois-tu qu'il s'est dirigé vers l'art à la fac ? D'habitude, c'est pas une vocation, ça, marchand d'art. Sauf pour les artistes eux-mêmes... Baptiste est un homme d'affaires hors pair, il aurait même pu faire Sciences Po sans problème, vu ses résultats au bac. Mais non, il se tape des cours d'art antique à la fac... Je dois développer ?



Mon Dieu...

– Tu déconnes, Reb.

– Non, non, je ne déconne pas du tout. Simplement, tu ne voulais jamais en parler, et je pensais sincèrement que tu l'avais vu, c'est tellement gros, Noush.

– Mais non, nous sommes amis, c'est tout...

– Oui, oui. Je suis amie avec Pierre, mais il ne m'appelle pas tous les jours, tu vois ? Et même nous deux, on peut vivre l'un sans l'autre quelque temps. Mais Bapt... Quand vous vous êtes engueulés samedi dernier, il en était malade, Noush. Il a passé son dimanche à m'appeler. Noush, sérieusement, tu es la femme de sa vie. Et toi ?

La réponse est évidente pour moi.

– Je ne l'aime pas comme ça. Mais, Rebecca, pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ?

– Tu te fous de moi, j'espère ? Ça fait dix ans que je ne te dis que ça. Mais tu ne m'as jamais écoutée. J'imagine qu'il te fallait du temps pour comprendre. Parfois, on n'est simplement pas prêt pour la vérité.

– Mais, il se trompe, je ne suis que son amie.

Elle laisse passer un temps de réflexion.

– Bon, alors, mon avis, c'est qu'effectivement il se trompe. Il s'est lié à toi après la disparition de Paul, et je pense qu'il s'est persuadé que tu étais tout pour lui, parce qu'à ce moment-là, ses parents étaient désemparés, puis ils se sont jetés à corps perdu dans l'asso, et Bapt, lui, s'est retrouvé seul le soir, et pas mal les week-ends. Seul, avec toi. Mais ça, ma belle, il faut qu'il le comprenne lui-même. Ce n'est pas ta faute, Noush. Il te porte une passion inconsidérée. C'est beau, mais ça ne l'aide pas.

– Mais qu'est-ce que je peux faire pour lui... Je l'aime, tu comprends ?

– Pas grand-chose. Si tu l'aimes, je pense qu'il faudra que tu le rejettes.

– Quoi ? Mais il est mon ami.

– Un ami qui ne va pas bien... Je ne sais pas. J'en ai souvent parlé avec Pierre, et à part un psy, il n'y a pas grand-chose à conseiller. Nous avons le

secret espoir que toi aussi tu serais amoureuse, ce qui aurait pu être une solution, mais ce n'est pas le cas. Pauvre Baptiste.

Je pleure à chaudes larmes. Je suis en train de perdre mon meilleur ami. C'est un cauchemar. Je ne peux même plus parler. Rebecca soupire tristement.

– Ce n'est pas ta faute, Noush. Nous sommes là, Pierre et moi. Nous ne le laisserons pas tomber, et nous te soutiendrons aussi. Pour le moment, repose-toi, tu es malade et faible. Ne réfléchis pas trop à tout ça. Et puis, tu sais, je crois que Baptiste sait pertinemment que rien ne sera possible. Il s'accroche à cette idée parce que c'est certainement plus simple que d'être seul. Ce n'est pas si grave. Il faut lui ouvrir les yeux. C'est tout. Allez, je te laisse, il faut que tu dormes et j'ai un rendez-vous avec une sage-femme. Bises, rappelle-moi quand tu veux.

– Merci, Reb. Bonne journée.

– Idem.

Elle raccroche. Je m'effondre sur mon oreiller. J'appelle difficilement le lycée pour prévenir de mon absence, puis me laisse aller au sommeil qui flotte dans mon cerveau, n'attendant qu'une belle occasion pour s'abattre sur moi sans pitié. Et j'en ai besoin. Je me sens nulle, méchante de ne pas aimer Baptiste comme il le voudrait... Ce serait tellement plus simple. Je ne sais même pas pourquoi je ne ressens aucun sentiment amoureux. J'adore son caractère, son intelligence, son sens de l'humour, il est super beau, ce qui ne gâche rien, il sent toujours bon... Mais je ne ressens rien de plus... C'est peut-être moi qui ai un problème. N'importe qui tomberait sous le charme. Sauf que pour moi, il est mon ami. J'ai fait des concours de pets avec lui au fond du garage de mes parents, il m'a toujours tout dit et moi aussi. La première fois que j'ai eu mes règles, je lui ai tout expliqué, il m'a filé son sweat en cours ce jour-là pour cacher la tache immense que j'avais aux fesses. Il séchait mes larmes lors de mes désillusions amoureuses d'adolescente... Je lui ai même raconté ma première fois... Il n'y a rien de mystérieux, de sensuel ou de sexy entre nous. Nous avons dépassé ce stade.

Le silence me pèse, sur mon portable, je choisis « Hurt » de Christina

Aguilera, un vieux tube que j'adorais écouter avec lui, justement. Enfin, je crois qu'il n'avait pas trop le choix, c'était ma chanson spéciale désespoir... Et, comme à l'époque, je la passe en boucle.

*« Oh I'm sorry for blaming you  
For everything I just couldn't do  
And I've hurt myself by hurting you »<sup>16</sup>*

La fièvre aidant, j'arrive à céder la place au sommeil.

\*\*\*

La lumière du soleil a fortement pâli lorsque je me réveille. J'ouvre difficilement les yeux. Je sursaute lorsque j'aperçois Gabriel assis au bout de mon lit. Une de mes petites toiles sur les genoux, il dessine en silence. Ses cheveux un peu trop longs et encore humides pendent devant ses yeux tournés sur son œuvre. Pieds et torse nus, il porte juste un jean, il sent bon. Il a l'air emporté par ce qu'il trace sur la toile, il dégage tellement de force et de passion juste avec un fusain à la main que c'en est déstabilisant. Et attirant. Je reste à l'admirer, sans qu'il me voie, pendant un bon moment. Christina continue de chanter sur mon téléphone, me rappelant Baptiste, et mon cœur se serre à chaque nouvelle écoute. Mais je sais que je ne débloque pas. Je ne ressens rien pour Baptiste qui puisse ressembler de près ou de loin à ce que mon corps et mon esprit me hurlent en ce moment face à mon artiste si particulier. Pour ce que je connais de lui, c'est-à-dire pas grand-chose, je peux dire que tout me fait craquer. Et ce n'est pas de l'amitié. Loin de là. J'ai envie de le connaître. Qu'il reste là, à côté de moi. Sa simple présence m'apaise.

Ce qui me conforte dans l'idée qu'il y a bien une réelle frontière entre ces deux sentiments. Je ne saurais l'expliquer, mais je reconnais bien cette envie qui me tord le ventre de tendre la main vers lui pour repousser ses mèches rebelles. Laisser mes doigts courir le long de la cicatrice qui traverse son flanc droit. Effleurer son torse, masser sa main qui lui fait mal si souvent, embrasser son cou, jusqu'à la seconde cicatrice qu'il a derrière l'épaule. Je ne la vois pas, bien entendu, je n'ai pas encore des yeux bioniques, mais je l'ai

dessinée l'autre soir. Son dos, son flanc, je n'ai eu le droit que d'en esquisser les contours. Je donnerais n'importe quoi pour le sentir sous mes doigts, mes paumes, mes lèvres. Mais lui comme moi savons que cela risquerait de compliquer tout. Nous ne nous connaissons pas, nous sommes visiblement contraires sur beaucoup de points, sans doute même incompatibles, et pour ma part, je ne veux pas gâcher ce désir qui me consume de plus en plus dans une banale coucherie qui prendrait fin en trois jours. En voyant large.

Non. Une telle alchimie, qui vous prend les tripes, qui combat votre raison, qui vous fait tourner la tête, une alchimie comme ça, on ne la gâche pas. On la magnifie. Certains en feraient des chansons. Des poèmes. Nous l'esquissions sur des toiles. Ainsi, nous l'alimentons, volontairement ou non, mais surtout, nous essayons de la maîtriser et la dompter. Parce que, comme toute étincelle qui jaillit de nulle part, elle est fragile. Soit elle enflamme tout, soit elle meurt avant même d'être retombée sur le sol. À nous de décider ce que nous voulons en faire.

Gabriel relève les yeux sur moi, et cette fameuse étincelle que je viens d'évoquer s'installe au fond de ses pupilles. Il me sourit.

– Réveillée ? Tu vas bien ?

J'éteins la musique. Le silence fait du bien.

– J'ai vu mieux. Et toi ? Ta journée ?

Il hausse les épaules.

– Touristes. Main gauche.

– Main gauche ?

Il sourit malicieusement.

– Quand j'en ai rien à foutre, c'est main gauche. Ça me préserve la droite.

– Oh !

Je jette un œil sur ses mains pour savoir de quelle main il tient son fusain.

Il éclate de rire.

– Droite. T’inquiète pas.

Il penche la tête d’un air amusé en frottant nerveusement sa paume gauche contre sa cuisse. Ses yeux se perdent dans les miens. Le silence nous enveloppe. Qu’est-ce qu’il me plaît ! Un frisson qui n’a rien à voir avec la fièvre me traverse l’échine. Mon téléphone sonne. Pierre.

[T’es au courant que le doc Duchin

t’attend dans dix min ? Tu vas mieux ?]

Je me redresse en urgence et lui réponds.

[Dix min !!??? Eh non, je suis toujours au bord de la tombe...  
Mais je survis. Bizzzz suis à la bourre !]

Je saute du lit.

– Merde ! Dix minutes ! Et je n’ai même pas pris de douche ! Putain !

Ma tête tourne dangereusement. Mais je mets ça de côté pour courir à la salle de bains.

– Pierre m’a pris rendez-vous dans dix minutes chez son confrère au bout de la rue...

Je claque la porte de la salle de bains, saute sous la douche, m’essuie, attrape une culotte, un débardeur et une jupe pas trop froissée dans le sèche-linge, enfile le tout et file au rez-de-chaussée. Gabriel est maintenant dans l’atelier, devant le chevalet.

– Merde, qu’est-ce que j’ai foutu de mon sac... Ah ! Le voilà ! Et mes clés ? Gabriel ? Mes clés ? Ah, elles sont là. Merci !

– De rien !

– OK, j’y vais !

– Eh, attends !

Je me fige, la porte à la main. Il apparaît dans l'ouverture qui mène à l'atelier. Une main dans la poche, son torse imberbe et massif éclairé par les rayons du soleil du soir, ses cheveux en pagaille devant les yeux. Comment dire... Ça devrait être interdit d'être aussi sensuel, sans rien faire pour, qui plus est.

Il m'interrompt dans ma contemplation somme toute plus qu'agréable.

– Je te rappelle que tu es malade.

*Sans déconner ?*

Je lève les yeux au ciel.

– Oui, merci, c'est pour ça que je vais voir un médecin, qui d'ailleurs risque de ne pas m'accepter si je reste à faire un état des lieux inutile pendant deux heures, sauf ton respect.

Il retient un rire en s'avançant vers moi. Euh... je ne suis pas certaine qu'un rapprochement physique soit l'idée du siècle, je suis fiévreuse, et pas uniquement à cause des microbes. Si ça se trouve, en réalité, c'est juste lui le gros microbe qui me rend fébrile. Serais-je atteinte d'une Gabrielite aiguë ?

– OK, tête de cochon. En attendant, quand on est malade, on ne se balade pas à moitié à poil alors qu'il pleut, en plus.

Regard vers la fenêtre, il tombe un peu d'eau, mais léger.

– Il crachine à peine. Pas le temps de remonter.

Il soupire et attrape un truc sur le canapé.

– Mets ça.

Son sweat ? Oh oh. J'envoie valser mon sac au milieu du salon.

– D'accord !

On a toutes 15 ans face à un béguin, non ? Je suis comme une folle parce qu'il me propose un bout de tissu. Je le cache à peine, ce qui le fait rire. Et moi aussi, quand je réalise que je suis ridicule.

En parfait gentleman, il l'enfile lui-même sur moi. Et je fonds. Déjà parce qu'il porte son odeur, et je suis fan. Ensuite parce que son sweat est d'une douceur envoûtante et me réchauffe, je devais avoir froid, finalement. Et enfin, parce que ses mains l'aident à glisser le long de mes côtes, en me frôlant, et qu'une fois qu'il est installé, il laisse ses mains remonter par-dessus le tissu, sous le prétexte bidon de l'installer correctement, ou un truc du genre, mais son sweat est trois fois trop grand de toute manière. Et je ne parle même pas de sa proximité qui à elle seule me fait perdre toute notion de réalité.

Ses mains s'immobilisent sur mes hanches. Ses yeux trouvent les miens.

– Très jolie.

Je rougis. Nous ne bougeons pas. De mon côté, si je fais un geste, ce sera forcément pour me coller à lui, voire plus. Donc, je choisis la sécurité. Ses doigts s'agrippent au tissu puis m'attirent vers lui. Puis arrêtent.

– Tu vas être en retard.

Ah oui. Pourquoi déjà ?

– Je crois que je ne suis plus malade.

Il éclate de rire et me fait pivoter sur moi-même vers l'entrée. Il récupère mon sac, le fourre entre mes mains, puis ouvre la porte.

– Te défile pas. Allez, dégage !

Et hop, je me retrouve sur le palier et la porte de mon appart claque derrière moi. Ne viendrait-il pas de me foutre à la porte de chez moi ?

\*\*\*

Verdict : rhinopharyngite. « Rien de grave », a déclaré l'éminent docteur Duchin. J'aimerais bien l'y voir, lui. Ce n'est pas lui qui se traîne pendant trois jours un mouchoir à la main. Non, ça, c'est moi qui le fais, pendant toute la durée de mon arrêt, et pendant le week-end également. La plaie ! J'ai horreur d'être malade.

Voilà pour le côté « mauvaise maladie ». Par contre, le côté positif de l'histoire est multiple. Déjà, Gabriel n'est plus retourné au parc finalement. Nous sommes restés en vase clos pendant toute ma convalescence. Il m'a expliqué qu'il avait gagné mercredi assez pour ses besoins des prochains jours et que quand il n'aurait plus suffisamment, il y retournerait. C'est aussi simple que ça. Elle est cool sa vie, sérieux. Il va bosser quand il en a besoin, et c'est tout. Pas plus. Et encore, bosser. Grand mot, il vit de sa passion. Et quand même assez bien parce que vendredi, en rentrant de l'hôpital où il était allé voir son ami Willy, il est allé faire des courses, le frigo criait famine et nous aussi par la même occasion, et il est revenu avec un nouveau sweat, parce que je ne quittais plus le sien. À peine levée, je l'enfilais, jusqu'au soir. Ce qu'il n'avait pas calculé, c'est que dès qu'il a eu porté le nouveau, j'ai mis l'ancien à laver, et je lui ai piqué sa nouvelle acquisition. Ben oui, l'intérêt c'est son odeur, donc, voilà...

C'est étrange, cette relation que nous entretenons. Je n'ai jamais connu ça, de près ou de loin. Nous avons envie l'un de l'autre, nos mains et nos corps se frôlent constamment, nos yeux se soudent l'un à l'autre à longueur de temps, mais nous maintenons cette frontière invisible, pour le bien de notre travail commun. Et ça fonctionne vraiment bien. Parce que justement, en quatre jours de convalescence, j'ai réalisé quatre toiles, et lui, tenez-vous bien, huit ! Chaque position, chaque situation nous inspirent. Lui, dessine des petites parties de mon corps. Mes mains, mes pieds, mes yeux, mes poignets. Du coup, ça va plus vite pour lui (notez les excuses que je me trouve pour expliquer mon pauvre bilan de quatre toiles uniquement). Pour ma part, j'aime le reproduire entièrement. Je vois dans son corps une harmonie parfaite, une virilité qui part de son visage pour se terminer dans ses pieds, parfaits d'ailleurs (pourtant j'ai horreur des pieds habituellement). Je ne peux pas ne reproduire qu'un élément de cet ensemble que forme Gabriel. Il est entier. Sur toute la surface de sa peau comme en lui-même. Et c'est ce que



j'aime tant.

Mais je n'aime pas uniquement cette tentation charnelle qu'il représente. Je dirais même que s'il n'y avait que ça, ce serait un moindre mal. Non, ce dont je suis absolument fan, c'est la connivence qui s'installe entre nous. Lorsque l'un croque l'autre, nous parlons. Tout le temps. Ce n'était pas gagné, puisque lors de notre rencontre, les silences étaient nombreux. Mais cette étape est bel et bien terminée. Il sait quasiment tout de moi. La manière douce qu'il a de me poser ses questions, d'écouter et d'analyser les réponses me donne envie d'en dire toujours plus. Samedi, par exemple, il m'a installée sur le plan de travail de la cuisine, m'a demandé de croiser les cuisses (j'étais en chemise), et je suis restée tout l'après-midi dans la position, même bien après qu'il a terminé son œuvre, à lui raconter mon adolescence, mes prises de tête avec mes parents, mon envie de fugue avec Baptiste pour aller dans la famille de mon père à Balachikha près de Moscou avec trente euros, toutes nos économies, en poche. Il m'a soutenu que trente euros suffisaient, en tirant argument de ses expériences personnelles de voyageur fauché. Oui d'accord, mais non. Je ne l'ai pas cru. Il a insisté. J'ai tenu mes positions. En d'autres termes, nous avons joué à notre jeu favori : têtue contre obstinée. Devinez qui a gagné ? Personne. Il est allé prendre une douche en riant de mon obstination.

*C'est l'hôpital qui se fout de la charité !*

De mon côté, j'ai appelé Rebecca, en attendant qu'il redescende, pour prendre des nouvelles de la petite équipe et donner des miennes. Voilà, pour résumer, nos quelques jours de cohabitation. Rien à redire, mon appartement est devenu un petit paradis où je flotte en papillonnant, c'est merveilleux, presque trop beau pour être vrai.

En ce qui concerne Baptiste, il ne m'a pas rappelée. Je soupçonne Rebecca de lui avoir expliqué qu'une pause serait judicieuse. Dans tous les cas, idée de Rebecca ou de lui-même, peu importe, c'est un très bon choix, qui me permet à moi aussi de relativiser, de me persuader que je ne veux pas perdre Baptiste et que très vite, j'irai le voir pour discuter. Il est mon ami, et il a un souci, je dois donc être présente. De la manière qui lui permettra de

surmonter le problème. Tant qu'il va bien, ça me va. J'attends de mieux me porter pour aller le trouver, car ce n'est pas par téléphone que l'on résout ce genre de choses. Il a lâché une bombe l'autre jour alors que j'avais de la fièvre et que nous n'étions pas face à face. Je pense que ce n'était pas calculé, mais on voit le résultat. Donc, j'irai le voir. Malgré le fait que je me sente horriblement mal à l'aise avec cette situation. Je ne sais pas comment je réagirai face à lui. Pour lui dire quoi ? Faire semblant que cette conversation n'a jamais eu lieu ? Ou mettre les pieds dans le plat et nous mettre tous les deux dans l'embarras ? Il faut que nous crevions l'abcès, cependant c'est compliqué de faire ce pas. En tout cas, pour le moment, j'appréhende, et je suis presque contente d'être malade, cela me donne une parfaite excuse pour repousser ce moment.

Mais ce soir, Baptiste, je n'y pense pas. Nous sommes dimanche, il est déjà dix-huit heures, et notre petite vie d'ermites approche de sa fin. Je reprends le travail demain midi. Nous sommes dans l'atelier, une compile de musique « sexy années 1990 à nos jours » (ma propre sélection, pensez « Time After Time » de Cyndi Lauper, « One of Us » de Joan Osborne, « Big Girls Don't Cry » de Fergie et j'en passe) résonne entre les murs, Gabriel a installé plusieurs lampes d'appoint au sol (il a réquisitionné toutes celles du salon et de nos chambres) qui confèrent à la pièce un éclairage intime, presque impudique. Les ombres jouent sur nos peaux, accentuent les regards, les courbes, en créant une nouvelle dimension sensuelle étourdissante. Ajoutez à ça Alannah Myles et son « Black Velvet », un morceau fait pour le strip-tease, et vous avez l'ambiance.

Ce soir, nous ne parlons pas. Nous savons que la réalité de la vie va bientôt s'imposer à nouveau, demain je reprends le chemin du lycée et lui retourne au parc. Je sais qu'il va me manquer, et je n'ai pas envie que le temps passe. Comme lui, je n'ai plus envie de voir l'heure tourner dans un cadran, j'ai envie de voler les aiguilles du temps. Mais nous le savons tous les deux. Les heures passent, et c'est tout.

J'installe ma nouvelle toile sur mon chevalet. Je porte un débardeur en coton très léger, je n'ai pas de soutien-gorge, à sa demande. Pour les biens de l'art, toujours. Il s'approche de moi, vêtu comme d'habitude de son seul jean,

s'arrête à quelques centimètres de mon dos et relève délicatement mes cheveux en bataille, silencieux, « Because of You », Kelly Clarkson commençant son tour de chant dans la pièce. Ses doigts enroulent mes boucles sur elles-mêmes, les regroupent avec douceur sur le haut de mon crâne et les attachent avec le fusain qu'il m'a arraché des mains. Je proteste, il ricane, mais s'en fout au final. Et moi aussi, parce que ses doigts glissent du chignon qu'il vient de faire jusqu'à ma nuque. Son souffle brûlant affole la peau de mon épaule sur laquelle il est penché. Ses lèvres effleurant ma peau. Le bout de ses doigts frôle mon épiderme, dessine le tour de mon cou et remonte le long de ma trachée doucement, jusqu'à mon menton, puis redescend à la même allure et continue sa course lente et étourdissante jusqu'entre mes seins. Je respire difficilement, lève la tête et la pose contre son épaule. Mes seins se tendent sous le coton qui les recouvre. J'ai envie qu'il m'embrasse, que ses doigts s'aventurent sous mon tee-shirt, qu'ils soulagent ce désir qui nous étouffe, mais il n'en fait rien. Sa seconde main est posée sur mon ventre, chaude, elle caresse le coton léger, sans précipitation, son souffle saccadé remonte le long de ma nuque alors que ses doigts entourent à nouveau mon cou. Son corps se rapproche du mien, son univers m'enveloppe, me rend fébrile, Je ne sais même plus où je me trouve, ce que je suis censée faire, il est le centre de ma gravité, ses bras me soutiennent, ses doigts tourbillonnent sur ma peau, j'ai chaud, j'ai soif, j'ai envie de lui...

Ses lèvres déposent un baiser tremblant sur ma clavicule puis remontent à mon oreille. Sa voix n'est même plus la sienne quand elle arrive à mon cerveau. Enrouée, engluée dans le désir.

– Je crois que nous y sommes.

Je gémis. Oui, nous y sommes. Au bout du désir. À la quintessence de la sensualité.

– Tu es magnifique.

Ses doigts se font plus légers puis s'évanouissent, son corps disparaît de mon dos, ses bras me relâchent. Il recule et s'installe en tailleur sur le tapis d'Orient de ma grand-mère, sans me quitter du regard. Ses yeux me dévorent,

caressent mes courbes, me font l'amour. Leur intensité m'enflamme, me pousse au bord d'une extase implacable, à deux doigts de faire naître des larmes de douleur, tellement mon corps le réclame, lui et son toucher, lui et son parfum, lui et le goût de sa peau, lui et le son de sa respiration contre mon oreille, lui et la beauté de ses traits. Tous mes sens ne survivent que pour lui.

Il attrape son fusain, la respiration lourde et haletante, et sa main virevolte nerveusement sur la toile, ses pupilles dilatées épousant toujours mon corps. Je fais de même. Je reproduis ce moment unique, ce corps qui sans me toucher me fait chavirer. Ses yeux qui me font sienne. Ses mains qui prennent possession de mon désir et l'emprisonnent sur un tableau. Tout. Chaque détail, je le dessine pour ne jamais l'oublier.

Je jette un regard sur son œuvre. Il esquisse mes seins, avec douceur, en oubliant de reproduire le tee-shirt. Son fusain passe et repasse sur les mamelons, j'ai l'impression de le sentir sur moi. Son index estompe le fusain des arrondis inférieurs, ma peau me démange. Il s'arrête. J'ai envie qu'il continue. Il trace un ombrage entre les deux dômes, puis adoucit le trait du pouce. Mes mamelons durcissent. Il relève les yeux sur moi. Je n'ose plus bouger. Il se fige. Je suis en sueur. Un voile flou descend sur nos yeux. Il repousse la toile sur le tapis. Sa respiration devient difficile. Ses yeux me réclament. Il se met à genoux.

Mon téléphone se met à sonner. Je l'ignore. Il me tend la main. Je tends la mienne, hypnotisée, perdue dans les paillettes de son regard. Je m'agenouille devant lui. Ses doigts reviennent sur ma peau. Ses yeux lâchent les miens et suivent le trajet de sa main, sur ma joue, le long de mon cou, sur mon épaule, repoussant mon haut, se faufilant sous le coton, descendant le long de mon aisselle, frôlant mon sein implorant. Je crois que je vais m'évanouir. Je tremble de partout...

Et mon téléphone, encore. Ce n'est pas normal, une telle insistance. Gabriel retire doucement sa main et remonte la bretelle de mon débardeur sur mon épaule. Et il reprend sa toile. Je sors de son paradis et attrape mon maudit téléphone sur le bord du chevalet.

– C'est Pierre. Il y a quelque chose qui ne va pas.

---

[15](#) Johann Wolfgang von Goethe, *Maximes et réflexions* (1749-1832).

[16](#) « Oh je suis tellement désolée de t'en avoir voulu / Et de tout ce que je n'ai pas pu faire / Je me suis fait du mal à moi-même en t'en faisant », Christina Aguilera, « Hurt ». crédits : Christina Aguilera / Linda Perry / Mark Ronson.

## Gabriel

*« Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle, emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ? »<sup>17</sup>*

Je crois que je vais devenir dingue. OK, je respecte sa vie, ses potes. Gabriel, ce n'est que deux minutes, elle est là, elle ne va pas s'envoler. Bordel, je déteste son putain de téléphone ! Je me relève pour aller baisser la musique alors qu'elle prend l'appel en haut-parleur. Je préfère m'éloigner, je risquerais de dire à son copain qu'il aille se faire foutre ! Ou lui faire l'amour alors qu'elle est encore au téléphone. C'est au choix.

- Salut Noush, je dérange ?
- Hello Pierre, non, ça va.

Ben si, ça dérange. Faut savoir dire les choses. Je vais me servir un verre d'eau dans la cuisine, j'ai chaud, je bande, j'ai envie d'elle. Je ne devrais pas, c'est du grand n'importe quoi, je pars très bientôt, dès mardi, mais c'est plus fort que moi, elle m'a ensorcelé. Il faut soit que je me barre plus tôt pour arrêter ce carnage et éviter ce point de non-retour vers lequel nous glissons, soit que je la fasse mienne, que j'embrasse sa peau, que je la touche, que j'exorcise ce besoin qui devient ingérable.

- Je me permets de t'appeler parce que... Il s'est passé un truc aujourd'hui. Baptiste m'a dit que tu étais en contact avec l'ami de Willy...

Anouchka me rejoint dans la cuisine et pose le téléphone sur le comptoir. Je lui donne mon verre d'eau et m'en sers un autre, ouvrant l'oreille sur la

conversation qui soudainement m'intéresse fortement.

– Oui... enfin, on peut voir ça comme ça.

Elle me fait un clin d'œil.

– Pourquoi ?

Son ami soupire avant de reprendre.

– J'ai passé une journée de dingue, si tu savais. Lou est dans tous ses états, c'est le bordel à l'hosto et je ne sais plus comment tout gérer... J'ai besoin de contacter ce Gabriel d'urgence, il pourra peut-être m'aider.

– Lou ? L'hosto ? C'est quoi ce délire, Pierre ?

Je m'installe en face de Noush au comptoir, en lui faisant signe de ne pas mentionner ma présence. Elle hoche la tête. Il continue.

– Bon... je crois que j'ai besoin de parler, là. Je ne sais pas par où commencer, pour être honnête.

– Si tu commençais par te servir un whisky, puis tu t'installes dans ton fauteuil sous la fenêtre, et tu respirez.

C'est vrai que le type n'a pas l'air bien.

– T'as raison. Le whisky est déjà servi. J'ai besoin d'aide, Noush. Contacte ce mec.

Elle pince les lèvres en jouant avec son verre.

– Écoute, Pierre, si je dois contacter Gabriel, il faut que je comprenne le problème. Tu sais, c'est une sacrée tête de con, donc il va falloir me donner des éléments.

Je prends mon verre silencieusement et lui envoie le peu d'eau qui y reste à la tronche. Elle étouffe un rire puis s'essuie rapidement du dos de la main. Elle reprend son sérieux alors que son ami prend la parole.

– Ma belle-mère, la mère de Lou, devait aller voir sa sœur à l’hôpital ce midi. Lou voulait y aller, elle aime beaucoup Bérangère. Et comme nous devions aller manger avec Sandra après, je les ai accompagnées là-bas.

Sandra ? Oh, putain, je la sens mal, celle-là. Sauf que je ne peux pas broncher, je ne suis pas censé être là et je ne veux pas mettre Noush en porte-à-faux. Je m’installe sur un tabouret, dans l’attente de la suite. Noush me jette un coup d’œil inquiet avant de le questionner.

– Et donc ? Quel est le rapport avec Willy ?

– J’y arrive. Tu te souviens que ce type ne voulait pas entrer aux urgences à cause de sa fille qui était censée bosser là-bas ?

– Oui ?

– Eh bien, il s’avère que sa fille, Elizabeth, n’y bosse plus finalement.

– Ah ?

– Non, elle n’y bosse plus parce qu’elle a décidé d’écrire des putains de livres semi-pornos... Sa fille, c’est Lou, Noush !

Noush se laisse tomber sur un siège.

– Ah mais oui... Lou s’appelle Elizabeth, en fait... Mais tu ne m’avais pas dit que son père était mort ? Je veux dire, à votre mariage, il n’était pas là et elle a même fait un discours en son honneur, je comprends rien, là !

– Laisse tomber, c’est un vrai bordel. Sandra a dit à Lou et à sa sœur que leur père était mort en mission en Afghanistan à l’époque. Mais elle a menti sur toute la ligne. Le père de Lou n’a jamais été enrôlé dans l’armée, comme elle leur disait, enfin bref, elle les a baladées depuis des années. Et oui, Lou s’appelle bel et bien Elizabeth, sauf qu’elle déteste ce prénom, et sa petite sœur Manon n’arrivant jamais à prononcer le prénom en entier, l’a toujours appelée Lou, puis c’est devenu usuel. C’est tout.

Noush secoue la tête, perdue. De mon côté je panique, j’aimerais comprendre où est Willy, comment il va, et comment il prend la chose, surtout. Pierre reprend.

– On l’a croisé dans un couloir en repartant du service... Lou est devenue blanche, elle l’a reconnu aussitôt, il y a une photo de lui sur sa coiffeuse, elle



l'embrasse tous les matins. Vu qu'une infirmière l'a coiffé et rasé, la ressemblance ne fait aucun doute. Il a vieilli, mais c'est tout. Sandra a failli nous faire une syncope et Willy s'est barré en courant, en chemise d'hôpital. Depuis ce midi, Lou pleure, hurle, elle a appelé sa sœur qui est venue aussitôt, et elles ont eu une explication avec leur mère au milieu de la salle d'attente de l'hosto. Le bordel, je te jure. Tu connais Lou, quand elle pète un câble, elle ne fait pas semblant. Elle a retourné l'hosto en hurlant sur Sandra, je n'ai pas réussi à la calmer, c'était l'horreur.

– Oh la pauvre. Et là, comment va-t-elle ?

– Eh bien, après avoir retrouvé sa sœur, Manon, elle s'est un peu détendue, j'ai réussi à la ramener à la maison, et je lui ai filé un calmant. Elle dort maintenant. Manon est encore là, je ne voulais pas la laisser repartir, elle aussi était ébranlée. Et comme elle vit seule... Donc, même traitement, calmants et au lit. Je souffle un peu. Mais il reste plusieurs soucis à régler, et j'avoue que là, je sèche. J'ai besoin d'un coup de main, miss. Je sais que tu es malade, mais si au moins tu pouvais joindre l'ami du père de Lou... Putain, ça fait drôle. Lou a un père en fait... Il lui manquait tellement... C'est dingue, ce truc. Il faut que je le retrouve. Il est à moitié à poil dans la rue, et j'ai aussi eu ses résultats d'examens... C'est pas bon. Merde, je sais même pas comment je vais pouvoir dire à Lou que son père a disparu à nouveau et qu'en plus... Putain !

Anouchka hoche la tête.

– Écoute, Pierre, je contacte Gabriel tout de suite et je viens chez toi.

– Non, Noush, laisse tomber. T'es malade, et tu as tes problèmes, je ne veux pas te faire chier avec ça. Je vais gérer. Si ton pote pouvait juste retrouver Willy et lui dire de rentrer... Je ne peux même pas proposer de le conduire, je ne veux pas laisser Lou et Manon ici, si elles se réveillent, je dois être là... Putain !

– Et Baptiste ?

– Baptiste a pris l'Eurostar en milieu de journée, il a un rendez-vous à Londres demain.

– Merde. Et Sandra ?

– Son mari est venu la chercher, elle était livide. Mais elle, pour le moment, je la mets de côté. Comment peut-on dire à ses enfants que leur père

est mort alors que ce n'est pas le cas ? C'est dégueulasse. Il va falloir qu'elle s'explique, et si ce n'est pas Lou qui lui dit ses quatre vérités, je peux te dire que je ne me gênerai pas !

– Mais elle s'est expliquée comment ?

– J'en sais foutrement rien, elle chialait, elle s'excusait et Lou hurlait... J'ai rien écouté, rien compris, j'ai simplement essayé de gérer l'urgence !

– Bon, écoute... Je m'occupe de récupérer Gabriel, je te le ramène et vous partez tous les deux à la recherche de Willy. Moi, je reste chez toi pour le cas où Lou ou Manon se réveilleraient.

Je secoue la tête vigoureusement. Si je dois retrouver Willy, ce qui ne sera pas bien difficile, c'est tout seul. Pas avec ce mec que justement il est en train de fuir... Mon pote, c'est Willy, pas eux. Elle me lance un regard noir. Pas grave. Son ami lui répond.

– Merci, Noush. Je t'avoue que je suis paumé... Je ne sais pas si je dois les laisser ou pas... Putain.

– Calme-toi. Dans tous les cas, j'arrive. Tu as appelé Rebecca ?

– Non, surtout pas, elle est enceinte et avec sa grossesse à risques, elle va nous faire n'importe quoi. On lui dira quand tout sera calmé.

– OK. J'arrive. Et ne t'inquiète pas, Pierre, tout va se calmer. On va simplement prendre les choses dans l'ordre, et régler les problèmes les uns après les autres.

– Ouais. Merci Noush... Et pousse ce mec s'il te plaît, je m'inquiète vraiment pour Willy...

– OK. Je te laisse.

Elle raccroche et me dévisage, l'air inquiet.

– Est-ce qu'il va falloir que je te pousse, comme il dit, ou tu es partant pour les aider ?

Je pose mon verre dans l'évier et sors de la cuisine. Je monte à l'étage, entasse mes fringues et mon bordel dans mon sac pendant qu'elle monte elle aussi et s'enferme dans sa chambre. Elle en ressort rapidement habillée et se fige lorsqu'elle aperçoit mon sac sur mon épaule. Nous restons un moment

dans le silence, face à face. Je lui explique par le regard que si Willy doit se cacher, je serai avec lui. Je ne reviendrai pas, ce n'est pas une option, il est ma priorité. Et elle le sait. Elle soupire, retourne dans sa chambre et revient avec mon sweat. Celui que je viens d'acheter, et qu'elle m'a piqué aussitôt. Elle le tend vers moi, mais je le lui laisse. Je redescends et l'attends au salon.

Elle me rejoint, attrape ses clés et marque une pause.

– Je ne sais pas ce que tu as dans la tête, mais je m'en doute. Alors je vais te dire ce que moi, je pense. J'ai passé un moment inoubliable. Ce n'était peut-être qu'une semaine, mais j'ai eu l'impression d'être dans une autre dimension. Je sais aussi que tu as tes envies, tes besoins, et que je n'en fais pas partie. Tout est trop... neuf, incertain, pour peser réellement dans la balance. Donc, dans tous les cas, je comprendrai. Même si... enfin, voilà. Fais ce que tu as besoin de faire.

J'ai envie de me jeter sur elle, de reprendre là où nous étions arrêtés, mais ce n'est plus d'actualité. Parce que je sais que Willy ne voudra jamais retourner voir ses filles. Il les fuit depuis si longtemps, ce n'est pas maintenant qu'il va craquer et changer d'avis. Cet ours est une plaie parfois, mais surtout un homme qui aime plus que tout sa famille et qui ne voudra pas les encombrer. Je le connais trop pour espérer un seul instant qu'il acceptera de voir les choses autrement.

J'ai une énorme rancœur envers la vie, qui me propose si beau et me le reprend, mais je n'y peux rien, c'est comme ça. Je me dis que peut-être, le destin en a décidé ainsi et que c'est mieux pour tout le monde. Après tout, la seule chose de sûre entre nous c'est que notre alliance a créé quelque chose de magnifique artistiquement parlant. Et c'était le but. Pour le reste... Peut-être que ça ne devait pas être... Après tout, quel avenir ? Anouchka n'est pas une femme d'un soir. Si je commençais à la découvrir, j'en aurais au moins pour une éternité à vénérer chaque parcelle de sa peau, chaque courbe qui la rend si désirable, chaque souffle qui fait battre ce cœur si bon, chaque parole de ce cerveau bien fait, chaque sourire qui rend mon monde plus beau, chaque bouffée de fraîcheur qu'elle génère juste en étant elle-même... C'est peut-être préférable comme ça. Pourquoi regarder le menu quand on ne peut

pas se l'offrir ?

Ma muse baisse la tête et se perd dans la contemplation de ses doigts qui jouent nerveusement avec son trousseau de clé. J'ai horreur de ce moment. Je me fais l'effet d'être le dernier des connards, alors que je ne veux même pas partir moi-même, encore moins la rendre triste. J'ai tellement envie de la toucher. Mais pas maintenant. Elle redresse la tête.

– Bon. Alors voilà. Je vais nous conduire jusqu'à chez Pierre, comme ça, tu sauras où il habite et, si ton ami décide d'entendre raison, tu pourras l'y conduire. Lou ne travaille pas, elle est écrivain. S'il met du temps, s'il se décide un jour, je pense que tu as toutes les chances de la trouver chez elle, à n'importe quel moment. Ils n'habitent pas très loin de votre squat. Dans les nouveaux quartiers.

Merde, c'est vrai, elle sait où Willy se cache. C'est un mauvais point... Elle ouvre la porte de l'appartement.

– Ne t'inquiète pas, je ne dirai jamais à Pierre l'endroit où vous squattez. Ton ami a certainement ses raisons, et je ne suis pas partisane du fait de contraindre les gens à faire ce qu'ils ne veulent pas faire. Sauf avec toi. Toi, je t'ai pourri la vie. Mais ça en valait largement la peine. Maintenant, je ne peux plus t'obliger à rien. Certaines choses ne se forcent pas. On y va ?

Je passe devant elle. Mal dans ma peau. Mal dans ma tête. Et c'est encore pire quelques minutes plus tard, lorsque je sors de sa voiture et qu'après avoir noté le numéro de la maison de son ami, je file dans la rue, au milieu de la nuit, en la laissant derrière moi, avec cette impression de devoir me retourner et courir dans l'autre sens. Mais non.

\*\*\*

Sans grande surprise, Willy est planqué au fond de notre antre. Retrouver ces murs sales, cette odeur pestilentielle, Math et sa bande, me détruit encore plus le moral. Mais Willy... En espèce de robe d'hôpital, prostré dans un coin de la pièce, il me fait mal au cœur. Je ne sais comment il se l'est procuré, mais il a déjà son litron à la main, à moitié vide. La première chose que je

fais est de lui arracher des mains et de la balancer au milieu de la pièce. Je n'ai pas envie d'être sympa. Je suis dépité, et c'est en partie sa faute. Je ne lui dis même pas bonjour :

– Putain, pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi est-ce que t'es planqué là, alors que tu as enfin retrouvé ta famille ? Qu'est-ce qui tourne pas rond dans ta tête, bordel de merde ?

Il ne répond pas. Dans l'obscurité, je le distingue difficilement. Je passe mes nerfs sur lui, c'est parfait qu'il n'ait rien à répondre, ça me saoulerait encore plus. Ce n'est pas pour moi que je gueule, mais bien pour lui.

– Tu es malade, putain de bordel ! Tu ne peux pas tout simplement assumer ce que tu es, aller les voir, et demander de l'aide ?

Je m'approche de lui pour qu'il me voie bien.

– Tu sais comment elle est, ta fille, en ce moment ? Enfin, les deux, pour être exact. Elles sont sous calmants au fond d'un lit ! Tu sais quoi ? T'es qu'un lâche ! Avant, je trouvais que Sandra était injuste de t'avoir traité comme de la merde. Pour moi, tu étais une victime, c'était une certitude ! Mais en fait, tu mérites la merde dans laquelle tu vis. Quand on fait des gosses, on les assume, bordel de putain de merde ! Pourquoi tu ne vas pas les voir pour leur dire que tu les aimes ? Pourquoi tu ne vas pas leur dire que tu as besoin d'elles ? Pourquoi tu t'obstines à être aussi con ? Tu fais chier tout le monde avec tes conneries !

Il laisse passer l'orage. J'attrape une vieille armoire qui n'en a plus que le nom, traînant dans un coin, et la fous par terre. Je frappe dedans. De toutes mes forces. J'ai besoin d'évacuer, et moi qui ne suis pas violent de nature, j'ai envie de lui rafraîchir les idées en lui foutant une putain de mandale dans la gueule. Je préfère me défouler sur le meuble.

– J'en ai marre de tes conneries ! Tu vas finir par crever seul dans ton coin et ça sera tout ce que tu mérites ! Et moi, le seul con à encore m'inquiéter pour toi, je resterai seul, comme le pauvre connard que je suis qui accepte de regarder son pote se laisser crever sans réagir ! Merde, c'est moi qui suis le

plus débile de l'histoire ! Fait chier, putain !

Une fois que j'ai mal au pied à cause de mes conneries, je me tourne pour lui faire face, l'index tendu vers lui.

– Tu sais quoi, je devrais aller voir ce médecin qui se trouve être ton gendre, et tout lui balancer. Ce que tu es, pourquoi tu te barres comme un lâche et surtout l'adresse de ce squat ! Je devrais te forcer à vouloir aller mieux, je devrais te foutre une mandale et t'embarquer chez lui !

La porte s'ouvre et Math passe la tête dans la pièce. Manquait plus que lui !

– Euh... tout va bien ? Willy, le p'tiot pète les plombs ?

– Toi, dégage ! Va te piquer une fois de trop et surtout, te loupe pas cette fois ! Junkie de merde !

Il entre dans la pièce et s'approche de moi. Math est du genre nerveux malgré les apparences. Nous avons eu quelques altercations à mon arrivée au squat. C'est Willy qui a réussi à calmer le jeu entre nous. À plus d'un titre. Aujourd'hui, il m'accepte parce que Willy lui a dit de le faire. Willy est plus vieux, il le respecte. Depuis, nous nous respectons aussi, parfois nous sommes amis, parfois on s'ignore. Et quand je peux, je le dépanne en thunes. Sauf qu'aujourd'hui, j'ai pas envie d'être gentil. Lui non plus apparemment. Il s'arrête à quelques centimètres de moi.

– T'as un problème, Gatsby ? Je vais te rafraîchir la mémoire. T'es chez moi ici. Alors tu te détends. J't'aime bien, mais fais pas trop chier quand même. On est d'accord ?

Je redresse le menton. L'armoire ne m'a pas suffi.

– Et sinon quoi ? Tu me butes ?

– Non, je t'en fous une. Et avec ta main dans le sac, t'es pas en mesure de la ramener. Alors détends-toi, OK ?

La voix de Willy se fait entendre.

– C’est bon, Math, il faut bien qu’il se défoule, le gamin.

Math tourne la tête vers lui. Puis vers moi. Il tourne les talons et se barre. Je jette un œil à Willy. Il a retrouvé sa voix.

– C’est bon, t’as fini ?

– Non, putain, j’ai pas fini !

– Moi, je dis que si, au contraire. Je t’ai déjà dit que j’avais pas besoin qu’un gamin me regarde vivre pour me juger.

– Je te dis simplement que...

– Je sais ce que tu me dis, Rimbaud. T’es un mec extra, t’as le cœur sur la main, et tu veux que j’aïlle mieux parce que pour toi, c’est logique de vouloir être heureux. Mais c’est pas mon cas. Ça fait plus de quinze ans que je vis dans la rue. Qu’est-ce que tu crois ? Que j’aimerais pas aller voir Elizabeth ou Manon et leur dire que je les aime et que tout ira bien ? Bien sûr que j’aimerais faire ça. Mais je suis un clodo, Rimbaud ! Un putain de mec sans avenir. Tu crois que c’est facile ? Ma vie à moi, c’est cet entrepôt, c’est le parc, c’est la manche et la petite pour oublier tout le reste. Et maintenant, j’ai une cirrhose...

Il laisse passer un moment puis reprend.

– Ce n’est pas aux enfants de subvenir aux besoins de leurs parents. Tu ne peux pas me dire le contraire, tu es parti pour les mêmes raisons, non ?

– Ça n’a rien à voir.

– Si, justement, ça a tout à voir ! Pourquoi t’es là, toi ? Qu’est-ce que tu fous, toi aussi ? Tu me demandes à moi ou c’est à toi que tu poses la question ? T’as un putain de talent, et tu fais quoi ? Tu baises une pétasse et tu griffonnes des portraits à la con pour des touristes... Alors que tu pourrais vivre dans un putain de palace !

– Ta gueule !

– Non, je la ferme pas ! Tu te gâches autant que moi, je me suis pourri. J’ai les boules, oui, mais toi, qu’est-ce que t’attends ?

– Je veux juste profiter de la vie et ne pas jouer le jeu des enculés qui ne la comprennent pas.

– Alors barre-toi ! Pourquoi tu m’attends ? Tu sais très bien que je ne te

suivrai pas. T'attends que je crève, c'est ça ?

– Non ! N'importe quoi ! Je ne peux pas te laisser, c'est tout ! Tu es la seule famille que j'ai...

– Une famille, t'en as une. Si c'est ça que tu veux, va la retrouver.

– Super, merci du cadeau.

Il soupire.

– Tu me dis que mes filles m'accepteront juste parce que je suis leur père... Mais toi, tu acceptes le tien ?

– Ça n'a rien à voir, mon père est un enculé.

– Et moi je suis un putain de clodo qui n'assume pas. Tu crois que c'est mieux ?

Je m'approche de lui et m'assieds à ses côtés. Il pose une main sur mon genou.

– Pourquoi tu veux pas continuer ta vie, Rimbaud ? Tu sais bien que je ne durerai pas longtemps, quoi qu'il arrive. J'ai peut-être un cancer du foie en prime.

Ce n'est pas peut-être, c'est quasi certain, d'après ce que l'ami de Noush a dit. Mais il n'a pas besoin de le savoir – il ne veut pas se soigner. Et ça me fait royalement chier. Quant à sa question, pourquoi je ne veux pas le lâcher, je ne sais pas...

– Je vais te dire, gamin. Tu te sens seul. Tu dis que tu adores voyager, et je te crois. Mais tu restes seul au bout du compte. Qui aime être seul ?

Je pose la tête contre le mur derrière moi.

– C'est pourtant le seul moyen de ne pas être déçu. Regarde, toi. Tu es le seul que je connaisse et tu me fais royalement chier.

Il ricane puis soupire en se grattant la tête.

– Tout le monde n'est pas décevant, Gabriel. Il existe des gens bien. Qui



ont un vrai cœur. Toi, par exemple.

Je m'esclaffe.

– T'as déjà trop bu ?

– Naann ! Depuis quand la moitié d'un litron viendrait à bout d'un gaillard comme moi ! Mais sérieusement... Si tu veux t'attacher à quelqu'un, ne me choisis pas moi. J'suis pas une valeur sûre.

– C'est clair que t'es un vieux con !

Il passe sa main sur mes cheveux pour me faire taire.

– Non, mais regardez-moi ça... Rimbaud le clodo est devenu encore plus snob ou quoi ? T'es tout propre et tu sens bon... Presque rasé, en plus ? T'es retourné voir la princesse ?

– Certainement pas !

– Alors qui ? Tu me caches des trucs !

Je hausse les épaules. À quoi bon en parler ?

– Qu'importe. C'est terminé, de toute façon. C'était... une belle parenthèse. Une autre manière de voyager.

– Hummm. Je vois... Bon... Sinon, c'est quoi le plan. Demain le parc ?

– Yes ! Demain le parc.

– Tu crois que je peux me balader dans cette tenue, ou...

Je m'esclaffe.

– On va te trouver des fringues. Je t'aurais bien filé celles que j'ai de rechange mais t'es gras comme une vache avant l'abattoir. Tu vas me les agrandir.

– Oh, pardon, Votre Seigneurie... Faudrait pas déformer les fringues de monsieur Rimbaud...

Il s'allonge sur une couche de cartons et me fait un signe de la main. Extinction des feux. Je le regarde s'endormir, puis l'écoute ronfler. Je suis paumé. Je ne me sens plus à ma place ici. Ma place est avec elle. Pas chez

elle cependant, pas dans sa vie. Ni dans la mienne. Dans une autre vie, où rien n'est pareil. Mais c'est impossible, n'est-ce pas ? Anouchka aura toujours besoin de sa vie normale, et moi j'aurai toujours besoin de ma vie anormale.

---

[17](#) Alphonse de Lamartine, *op. cit.*

**Noush**

« Pleure : les larmes sont les pétales du cœur. »<sup>18</sup>

Il n'est pas revenu. Mon appartement est devenu lugubre. Tout aussi sinistre que mon âme. Je suis rentrée tard de chez Pierre, et j'ai attendu. Je savais pertinemment que cela ne servait à rien. Mais je n'ai pas pu aller me coucher. J'ai aligné nos toiles le long du mur de l'atelier, j'ai rallumé les lampes et je me suis allongée au milieu du tapis. Puis j'ai laissé la solitude m'ensevelir. La tristesse. Le désespoir. J'ai eu du mal à réaliser que, quelques heures auparavant, nous étions l'un contre l'autre sur ce même tapis, dans cette même pièce. J'ai pensé à aller le rechercher. Je connais sa cachette. Mais ce n'est pas une solution. Et puis... depuis le début, c'est moi qui vais vers lui. En cours, dans ce squat, à l'hôpital... Je ne veux pas passer ma vie à courir après un homme qui ne cherche qu'à s'échapper. Peut-être que ce que j'ai vu entre nous n'est qu'une illusion. Peut-être est-ce simplement moi qui crois à des choses qui n'existent pas. Comme ces tableaux, ce ne sont que des images, certes, de belles images, mais rien de plus. Tout y est faux, fabriqué, ce n'est pas la réalité. Alors pourquoi courir après un simple rêve ? Une simple image ? J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai dit ce que je pensais. Je lui ai montré qui j'étais. Après, s'il n'en veut pas... C'est un coup dur, voire terrible pour moi, mais c'est comme ça. Gabriel est un ange qui a besoin de liberté. Personne ne doit briser ses ailes. Même pas moi. Il a du talent, un univers artistique magnifique, une personnalité à part, et surtout un monde bien à lui. J'y étais bien moi, dedans. J'aurais aimé pouvoir y rester, mais... on n'a pas toujours ce que l'on veut dans la vie...

Alors au lieu de lui courir encore après, j'ai enfilé son sweat, je suis allée me coucher dans son lit, et je suis restée à attendre que le temps passe. Et j'en suis toujours là lorsque la cloche du lycée sonne à dix-sept heures ce lundi.

Une semaine. Sept jours. Comment ai-je pu devenir aussi accro en si peu de temps ? Je crois que je l'étais avant. La première fois que j'ai posé les yeux sur le dessin qu'il avait réalisé de moi. Il m'a eue dès ce jour.

Je range mécaniquement mes affaires dans mon sac pendant que les élèves quittent la pièce en chahutant. Une ombre se pose sur mon bureau. Ethan, mon élève le plus prometteur est posté en face de moi, l'air soucieux. Je force un sourire.

– Oui ?

– Mademoiselle Issaïev, j'aimerais que vous rencontriez mes parents.

J'attrape mon carnet de dessin, ouvert sur mon esquisse du jour – les yeux de Gabriel –, le referme avec mélancolie, puis me concentre sur Ethan.

– Pourquoi ?

– J'aimerais faire une école d'art. Mais ils ne veulent pas. J'aurais besoin d'un coup de main pour les convaincre.

– Oh. Je vois. Quand veux-tu que je les rencontre ?

– Je ne sais pas. Et ça risque d'être compliqué. Sans vous manquer de respect, mon père pense que les cours de dessin sont une perte de temps, alors pour réussir à le faire venir vous rencontrer...

Je déteste ces gens qui méprisent toute forme d'expression artistique. Ce sont des aigris qui ne se laissent pas vivre eux-mêmes, des gens qui n'ont rien compris à la vie. Et le pauvre Ethan risque de voir son rêve gâché par la petitesse d'esprit de son père, si ce monsieur ne daigne même pas répondre à un simple rendez-vous. La Noush guerrière reprend aussitôt du service, défenseuse de l'orphelin, ou plutôt du jeune plein d'espoir qui ne demande qu'à s'épanouir dans sa passion.

Je pose mon sac brutalement sur mon bureau pour trouver un carton d'invitation à l'expo de Paul Dreams. Baptiste m'en a laissé une poignée il y a quelques semaines.

– Eh bien, Ethan, c'est ce qu'on va voir ! On va ruser...

En plus, ça va bien me dépanner. Mon élève hausse un sourcil.

– Ah oui ?

– Oui ! Je donne des cours les mercredis et vendredis à cette adresse.

Je note sur un post-it les coordonnées d'Une Chaleur dans la Ville ainsi que les horaires de mes cours et lui donne.

– Arrange-toi pour pouvoir y assister. Déjà, parce que dans ces cours j'ai du temps à te consacrer, et qu'ensuite, tu auras du temps toi aussi pour réaliser quelques fusains.

– Ah ?

Le pauvre a l'air perdu. Je lui donne l'invitation pour l'expo.

– Oui. Et tu les exposeras durant cette expo. Il y aura mes toiles et celles d'un collègue réputé. Et donc, les tiennes aussi.

– Euh... mais...

Il tremble comme une feuille. Je pose ma main sur la sienne.

– Ethan, c'est ce qui s'appelle te donner une chance. Tu fais comme tu veux, mais je te conseille de la prendre. Les toiles sont vendues à but non lucratif, mais si tu fais du bon boulot, – et nous ferons en sorte que cela soit excellent – et que tes toiles se vendent, ton père risque de changer de regard sur l'inutilité des cours de dessin. Tu vois l'idée ?

– Oui, mais, exposer avec vous c'est...

– ... une occasion comme une autre de mesurer ce que tu vaux. D'après ce que j'ai vu, tu vaux quelque chose. Ne change rien, dessine comme d'habitude, pour ton plaisir, et ça passera tout seul. Je te donne les consignes mercredi, si tu décides de tenter le coup. Tu ne perds rien à essayer. Et précise bien à ton père que le maire et d'autres personnes importantes seront présents à cette exposition... Tu vas jouer dans la cour des professionnels, Ethan. Tu vas exposer quelque chose.

Il sourit, rougit, se reprend, gonfle le torse, puis le dégonfle.

– Mais je vais me planter...

– Et alors ? Au pire on n'exposera pas, mais je suis sûre que tu en es capable.

– Ah ? Oui ? Bon... Alors je viendrai mercredi.

J'attrape mon sac et le passe sur mon épaule en lui adressant un clin d'œil.

– Mais j'espère bien ! Bonne soirée, Ethan.

– Bonsoir, mademoiselle Issaïev !

J'ai remarqué un truc depuis plusieurs années. Quand on n'a pas envie de sourire, il faut faire sourire les autres. Et souvent, ça fait du bien. Quelques minutes. Mais c'est toujours ça de pris. Je prends la route de chez moi, pour retourner dans mon enfer, je n'ai envie de rien d'autre. Même prendre un fusain est compliqué.

J'ai reçu des messages de tout le monde aujourd'hui. Pierre m'informant qu'il ne serait pas trop disponible les prochains jours pour rester avec Lou, Baptiste, je n'ai pas ouvert, mais Pierre m'a qu'il serait également pas mal pris car il lui a demandé de veiller sur Manon, la sœur de Lou, ils se connaissent un peu, je crois. Et Rebecca, elle, qui n'est au courant de rien mais qui risque de nous péter un câble magistral quand elle sera informée de toute cette histoire, n'est pas trop en forme et espère que je vais bien. J'ai répondu aux deux, en disant que je suis à fond dans la préparation de l'expo, que je ne suis dispo que pour les urgences. Et demandant de prévenir Baptiste.

C'est comme ça, les amis. Nous nous aimons tous, mais nous avons chacun nos vies. Parfois tout est compatible, parfois non. Eh bien là, c'est un grand non, et de toute part... Nous en reparlerons la semaine prochaine, ça ira certainement mieux. De toute manière, je n'ai parlé de Gabriel à personne. Seul Pierre pourrait se douter, mais je pense qu'il a cru mon petit mensonge concernant le fait que je suis allée chercher Gabriel après son appel, et non qu'il était avec moi. Baptiste est au courant, mais il ne sait pas grand-chose, et vu que dans tous les cas, je n'arrive pas à le contacter... Il fut un temps où je me serais précipitée chez lui en larmes et j'aurais certainement fini la

soirée un verre entre les mains, à moitié saoule, à rire pour rien. Mais cette fois, je ne peux pas. Nous avons des choses à régler, sauf que... je n'arrive pas à savoir comment gérer ça. Je ne peux pas affronter Baptiste maintenant. C'est trop me demander. De plus, il n'est pas disponible, et je crois que c'est aussi bien.

Quoi qu'il en soit, pour le moment, je n'ai pas le courage de tout raconter, je veux garder cette histoire pour moi. Elle m'appartient. C'est mon joli rêve. Je ne veux pas le détailler ou l'expliquer. Il n'y a rien à comprendre. Gabriel est ma passion, mon secret merveilleux, mon trésor, bien caché au fond de mon âme et de mon cœur. Juste à moi.



[18](#) Paul Éluard (référence inconnue).

## Gabriel

« *J'étais si près de toi que j'ai froid près des autres.* »<sup>19</sup>

– Vingt euros.

– Merci, c'est top. Et merci aussi d'avoir rapetissé mes oreilles... Elles sont moches, vous ne trouvez pas ?

Je me retiens de soupirer.

– Je n'ai rien rapetissé, je reste toujours fidèle au modèle.

Grand sourire.

– C'est vrai ? Ah oui ? Elles sont mignonnes, en définitive... Top ! Merci, bonne fin de journée.

– À vous aussi.

J'en ai marre de ces touristes. Une semaine que j'ai l'impression de ne faire que ça. Willy allongé sur l'herbe derrière moi liquide sa bouteille et émet un rot dégueulasse.

– Putain, tu pourrais quand même faire semblant d'avoir un minimum d'éducation !

Il fronce les sourcils.

– Eh, dusnob, j'arrêterai de roter quand t'arrêteras de faire la gueule.

– Je fais pas la gueule, je me fais chier.

– Sans blague ! Eh bien dégage, prends la route, je sais plus comment te le dire.



– Ouais, ouais...

Je range les billets que la nana m'a donnés avec les autres. Au moins, une chose positive, c'est que faire des portraits de touristes du matin au soir a un double intérêt. Ça m'occupe, et ça paye bien. J'en suis à deux cents balles depuis ce matin. Et c'est à peu près le même montant tous les jours. C'est cool. Je sais même pas ce que je vais en foutre, mais bon, on va dire que je prépare les vacances.

Willy me rappelle à la réalité en marmonnant.

– Alerte rouge, princesse à trois heures. Bon courage, moi, je me barre, elle me file la gerbe cette salope !

Je l'entends se lever et déguerpir je ne sais où.

*Merci, sympa.*

Je range mon carnet de croquis dans mon sac, mais elle est déjà devant moi. Robe sexy, cheveux tirés au maximum, seins en mode pare-chocs apparents, à gerber. Elle fait teinter ses bracelets en diams en lissant sa robe affreuse.

– Salut, beau gosse... T'as perdu le chemin de la maison ?

Elle s'installe sur mon banc et prend la pose. Je continue de fourrer mon carnet au fond de mon sac, sans la calculer. Elle attrape mon bras.

– Eh, oh, je te parle. Je veux un portrait.

– J'ai entendu.

– Alors réponds-moi.

Je jette un œil à sa main manucurée sur mon poignet. Elle la maintient. Je secoue mon bras. Elle retire sa main. J'endosse mon sac.

– Gabriel, c'est stupide que cela se termine comme ça !

Je la toise méchamment.

– Que quoi se termine comment ?  
– Nous deux... Que tu ne viennes plus, juste pour une petite altercation.  
– Ah. Je crois que nous ne sommes pas du tout sur la même longueur d'onde, ma grande.  
– Mais si.  
– Non. Il n'y a rien qui se termine parce qu'il n'y a rien à terminer. J'avais besoin de dessiner, et je payais cher chaque « séance ». Une toile et une baise écœurante. Pour moi, c'était des services ponctuels, rien de plus. Quant à cette petite « altercation » dont tu parles, je dirais plutôt que c'est juste toi qui m'as dégoûté la fois de trop. Donc, nous sommes quittes, je n'ai pas besoin de tes services.

Ses lèvres se tordent dans une grimace limitée par le plastique dont elles sont remplies.

– Tu n'as pas besoin de mes services ? Non, mais attends, là... pour qui tu te prends, exactement ? Il va falloir que je mette certaines choses au clair. Tu ne pars pas comme ça, et tu viens quand je te le demande. C'est tout. Si tu crois qu'un vulgaire clodo va m'imposer quelque chose, c'est que t'as rien compris, mon pauvre.

J'éclate de rire.

– Pourtant, c'est le cas.  
– Gabriel, si tu ne changes pas de ton...

Je me penche vers elle, un sourire ironique aux lèvres :

– Oui, quoi ? Tu vas faire quoi ? Aller demander à ton mari le maire de coller un avis de recherche au cul du mec que tu payais pour qu'il daigne te baiser ? Je suis certain qu'il ne le ferait même pas, le pauvre ne te touche plus depuis longtemps, il compatira plutôt avec moi...

Elle m'envoie une gifle bien sentie. Normal. Elle se relève du banc avec difficulté, tellement engoncée dans sa robe à dix mille balles ridicule pour nénette de 20 balais. Quand, enfin, elle se retrouve juchée sur ses talons, elle

pointe un index vers moi.

– Ne joue pas au plus malin avec moi, Gabriel. Personne ne me largue, personne ne me snobe, et surtout pas toi ! Je n’ai pas dit mon dernier mot !

– Pourtant tu ferais bien, même ta voix est insupportable. Dommage qu’ils ne fassent pas de chirurgie pour ça aussi.

– Connard.

Je lui souris. Elle tourne les talons et s’éloigne en roulant des fesses. Willy n’était pas loin. Caché derrière un buisson, il éclate de rire.

– Bien joué, Rimbaud ! Elle est vraiment conne cette nana !

Je m’esclaffe puis me fige en voyant deux silhouettes s’approcher.

– Bouge pas, Willy. Et ferme ta gueule.

Le médecin et son pote arrivent droit sur moi. Merde ! J’aurais dû m’en douter. Ils n’ont pas l’air dans leur bon jour. Tu m’étonnes. Je me redresse et enfonce les mains dans mes poches. Le pote de Noush pointe l’index dans ma direction.

– On va discuter, tous les deux.

– Ouais, déjà, bonjour.

Il s’interrompt puis reprend.

– Je te saluerai quand tu l’auras mérité. Maintenant, tu vas nous dire où se planque ton pote. Ça suffit, les conneries.

Le doc pose sa main sur l’index menaçant toujours tendu vers moi.

– Baptiste, calme-toi.

– Non, je ne me calme pas, putain ! Ce mec se fout de notre gueule depuis le début. Il s’est surtout foutu de Noush, et ça c’est pas possible.

– Je ne me suis jamais foutu d’Anouchka.

– Alors pourquoi elle se terre chez elle depuis une semaine, sans répondre

à nos messages ?

Merde. Elle ne va pas bien. Fait chier. Je pensais que ça passerait. Je pense à elle tout le temps, je passe mes nuits à la dessiner quand je ne rêve pas d'elle, elle me manque comme jamais, mais je pensais qu'elle, entourée comme elle l'est, serait passée à autre chose.

– Je n'ai rien fait à Noush, je le répète, et même si ce n'était pas le cas, je ne vois pas pourquoi je devrais t'en parler.

– Tout simplement parce que Noush est la femme qui compte le plus pour moi, et que je suis là, aussi, pour casser les gueules des pauvres types de ton espèce qui lui manqueraient de respect.

Il s'approche de moi, l'air menaçant. J'ai les poings qui me démangent, franchement. Mais par égard pour Anouchka, je les laisse au fond de mes poches. Par contre, il peut toujours rêver pour que je recule d'un millimètre. Il se retrouve le nez presque collé au mien. Je soulève un sourcil arrogant.

– OK, et après ?

Son pote attrape son épaule et le tire en arrière.

– Baptiste, calme-toi. On veut savoir où est le père de ma femme.

– Et de Manon.

– Oui, et de Manon.

Je hausse les épaules.

– J'sais pas.

Le doc plisse les yeux. Sur ce point, je suis moins sûr de moi. Parce que dans le fond, je suis du côté de la famille de Willy. Mais il est catégorique à chaque fois que je lui en parle, et il est mon ami, donc je le soutiens, même si je pense qu'il fait une énorme erreur. Et qu'en plus son immobilisme me fait stagner moi-même. Le grand nerveux reprend vie.

– Bien sûr que si, tu sais. J'ai juste une question d'ordre informatif...

– Vas-y ?

– Tu comptes nous faire chier comme ça longtemps ? Ça se passe comment, t’as des cycles ou bien ?

– Eh ! Vous savez quoi ? Vous commencez tous à me faire royalement chier ! J’ai rien demandé, moi. Je dessine des portraits dans un parc le jour et je me démerde pour dormir la nuit. Je ne demande rien à personne, je me tape les couilles de mecs comme vous comme de ma première branlette, alors si je vous dérange, arrêtez de venir me faire chier, OK ? Quant à Willy, il ne veut pas voir votre femme et sa sœur. C’est tout. Je ne suis pas d’accord avec lui, je lui ai dit, il le sait, mais je n’irai pas plus loin. C’est malheureux et j’en suis réellement désolé pour ses filles, mais voilà, c’est son choix. Je ne peux rien pour vous.

– Je ne sais pas ce qui me retient de te foutre mon poing dans la gueule...

– Te retiens pas, je t’en prie... Mais t’as plutôt intérêt à te barrer rapidement derrière, c’est un conseil.

Le doc est encore une fois la voix de la raison.

– On se calme. Écoute, je comprends ta position. Mais j’aimerais juste que tu comprennes la mienne. J’aime ma femme. Je ne peux pas supporter de la voir comme ça. Son père a peut-être des griefs contre Sandra, mais leurs filles n’y sont pour rien. Elles ne méritent pas d’être fuies. Elles se fichent de ce qu’il est devenu, elles veulent juste le voir. Et... Il est malade. Il peut être soigné, s’il n’attend pas des années.

Je ne peux m’empêcher de laisser passer une lueur d’inquiétude dans mon regard. Pierre la remarque et s’y engouffre.

– Laisser un malade sans soins n’est pas humain. Si tu le vois, je t’en prie, dis-lui que ses filles s’inquiètent, et si c’est Sandra le problème, qu’il ne s’en fasse pas trop. Elle leur a menti, elles ne veulent plus la voir pour le moment. Elles sont donc, d’une certaine manière... orphelines...

Je hoche la tête.

– Je passerai le message.

– Merci.

Il attrape le bras de son pote et le force à tourner les talons. Puis marque une pause et revient vers moi.

– Et en ce qui concerne Noush... Je tiens juste à dire une chose. Nous la connaissons depuis vingt ans. Aujourd'hui, c'est son anniversaire. Nous avons toujours été là à chaque anniversaire de l'un d'entre nous. Mais cette année, elle nous a demandé de ne rien faire. Elle va passer son vingt-septième anniversaire seule, et ça, ça nous pose un réel problème. Nous respectons son choix, mais à contrecœur. J'espère pour toi que tu n'es pas le responsable de ça. Parce que nous ne laisserons pas passer. Elle mérite beaucoup mieux qu'un anniversaire seule chez elle.

Son pote hoche la tête, puis ils se barrent. Je reste immobile à les regarder s'éloigner. Jusqu'à ce que je les voie à travers la grille du parc monter dans une voiture et s'engager dans la circulation. Je ne bouge pas pour autant, perdu dans mes pensées. C'est Willy, toujours planqué derrière son bosquet, qui me rappelle à la réalité.

– C'est bon, je peux sortir ?

– Hein ? Ah oui, c'est bon.

Il revient à mes côtés.

– Bon, je crois que ça craint, cette fois. On est trop recherchés dans cette ville.

– Mmm.

Il essuie ses genoux recouverts d'herbe coupée et de terre.

– Je crois qu'on devrait se barrer un peu. Histoire qu'on nous oublie.

– Mmm.

Il revient sur l'allée et se dirige vers la grille. Je le suis machinalement en l'écoutant distraitement. J'ai d'autres préoccupations qui me mobilisent entièrement le cerveau.

– Vu que t’as pas l’air de capter le message, je vais être plus clair. On se barre de cette ville. La plage, la montagne, même un vieux patelin au bord d’une autoroute si tu veux, j’m’en fous.

Je m’arrête de marcher.

– Non, mais t’as entendu ? Il faut que tu te fasses soigner, et le plus vite sera le mieux.

– Ouais, dans ses rêves au gendre. Personne ne dit à Willy ce que Willy doit faire !

– N’importe quoi !

– Je ne te demande pas non plus ton avis. Et d’ailleurs, je crois que tu me caches des choses. Qui est cette Noush ? C’est pas la petiote mignonne qui était avec le doc l’autre jour au parc ?

– On est quel jour ?

– Vendredi, pourquoi ?

– Pour rien.

– Donc, cette petite frisette ? T’as quoi à dire à ce sujet ?

Nous passons les grilles du parc. Une pulsion incontrôlable s’empare de tout mon corps.

– Il est quelle heure ?

– Hein ? Depuis quand tu t’intéresses à l’heure ?

– L’heure, Willy, putain !

– Attends.

Il intercepte un passant à quelques pas de nous et revient.

– Il est presque vingt heures. Avec tout le fric que tu t’es fait aujourd’hui, tu me feras le plaisir d’acheter une montre ! Momo en vend à l’angle du parc, elles coûtent cinq balles, et...

– Putain. Va te faire foutre, j’achèterai jamais de montre. Mais là, j’ai un truc à faire. Rentre seul. À plus.

Je fais un quart de tour et traverse la route sans attendre.

– Hein ? Mais tu vas où ? Tu rentres quand ? T’as prévenu ta mère ?

J’éclate de rire et lui adresse un doigt d’honneur sans me retourner. Et je me mets à courir. Sans penser à rien d’autre. Je cours. J’en ai marre de rester inerte.



[19](#) Paul Éluard, « Ma morte vivante », *Le Temps déborde*, 1947



# 19

## Noush

*« Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise : "Ils ont aimé !" »<sup>20</sup>*

– Tu vois, là, tu devrais foncer plus, par contre, si tu imagines la lumière venant de la droite, tu ne devrais pas mettre ton ombre ici.

Ethan soupire en estompant son esquisse.

– Je suis nul, j'y arriverai jamais.

– Mais si. Il ne faut pas te décourager. Tes proportions sont parfaites et on sent les émotions. Je crois au contraire que c'est prometteur. Allez, assez bossé pour aujourd'hui. On ferme la boutique, il est déjà vingt-et-une heures douze.

– Oui, bien entendu, pardon de prendre de votre temps, je suis désolé.

Je lui souris en allant chercher mon sac sur l'estrade. Il n'y a pas vraiment de mal, j'ai prévu un tête-à-tête avec moi-même ce soir. C'est mon anniversaire et c'est le premier depuis des années que je vais passer seule. Sensation un peu étrange, je me demande si je n'aurais pas dû accepter le resto proposé par Pierre et Baptiste. Mais nous avons tous nos préoccupations en ce moment, ça aurait été un peu glauque je pense. C'est aussi bien comme ça.

Jo se poste à l'entrée de la salle.

– Il va falloir que je ferme, mademoiselle.

– Oui, nous partons justement.

Je traverse la pièce sans manquer de jeter un coup d'œil à la place qu'occupait Gabriel lors de mes premiers cours, et qui est restée vide cette semaine. Je nourrissais un secret espoir, utopique je le conçois, de le voir assis devant son pupitre en arrivant pour ce cours. Mais personne. Sans grande surprise non plus. En tout cas, je me félicite d'avoir convié Ethan ici, il m'occupe, et je suis fière de mon élève. Il me rejoint à la porte alors que Jo ferme derrière nous.

– Mademoiselle Issaïev ?

– Oui ?

Il s'arrête en triturant nerveusement la lanière de son sac.

– Je me demandais...

Il est écarlate. Et très mignon. Ethan est un beau mec. De 18 ans...

– Oui ?

– Eh, bien... Nous sommes bientôt à la fin de l'année, après j'irai à la fac, enfin j'espère... du coup, vous ne serez plus ma prof... Donc je me disais, si vous acceptiez que je vous offre un verre, ce serait chouette... Je connais un bar très sympa...

Je lui souris sincèrement.

– Tu as quel âge, Ethan ?

– Ben en fait, je suis plus vieux que j'en ai l'air, j'ai presque 20 ans, j'ai un peu redoublé au collège...

– J'en ai 27. Je crois que tu pourrais te trouver une amie de ton âge, non ?

– Oui, sans doute. Mais...

Je penche la tête affectueusement.

– Mais rien. Tu es mon élève, et...

Mon regard est attiré derrière lui. Gabriel se tient en bas des quelques marches de l'établissement. Cette fois, c'est moi qui m'empourpre. Ethan se

tourne pour suivre mon regard, puis me fait face à nouveau.

– Bon. Je crois que je viens de me prendre un râteau...

Il émet un petit rire embarrassé.

– Je vais y aller, alors. Bon week-end, mademoiselle.

Je pose de nouveau les yeux sur lui.

– Bon week-end, Ethan. Et si tu travailles, n'oublie pas de bien fixer ta source de lumière pour que les ombres se placent logiquement.

Il est déjà sur le trottoir. Il se retourne.

– C'est bien compris. Je vous ramène ça lundi.

Il fait un signe de la main et s'éloigne le long du trottoir. Mes yeux reviennent sur Gabriel. Ses cheveux humides retombent sur son front, sa barbe est un peu longue, ses yeux légèrement cernés sont animés d'une lueur enivrante, son tee-shirt épouse les formes de son torse, ses bras tendus enfouissent ses mains au fond des poches de son jean. J'ai envie de lui sauter dans les bras. Mais je me contrains à descendre les quelques marches qui nous séparent dans une allure raisonnablement lente.

Il fait un signe du menton dans la direction qu'a prise Ethan quelques secondes auparavant.

– Nouvel élève ?

Je secoue la tête.

– Nouveau collaborateur pour l'exposition.

Son sourire se fige, supposant certainement qu'Ethan a pris sa place. Ce qui m'amuse. Je précise tout de même.

– Il veut faire des études artistiques, mais son père refuse. Je lui ai proposé

de faire une toile ou deux, et d'inviter son père à l'expo. Si ça peut lui ouvrir les yeux. C'est un de mes élèves au lycée. Il est très doué.

Son sourire revient.

– C'est sympa de ta part.

– C'est surtout que ça m'occupe. Qu'est-ce que tu fais par là ? T'as loupé l'heure du cours ?

Il désigne ses cheveux.

– Jo me laisse utiliser la douche.

– Oh. Toujours ce problème de douche !

– C'est ça.

Déception. Il n'est pas là pour moi. Il faut que j'arrête d'espérer, il est parti et n'a pas donné signe de vie depuis... dimanche. C'est un simple hasard s'il est là, il m'a aperçue et aura voulu être poli, c'est tout.

– Bon, très bien. Je... je vais y aller, j'ai du boulot qui m'attend, alors...

– Tu bosses un vendredi soir ?

– Pourquoi pas ? Il n'y a pas de règles quand on est passionné...

Il penche la tête, l'air absent.

*Dis-le si je te fais chier, surtout...*

Il pourrait au moins faire... je ne sais pas ce qu'il pourrait faire. Mon cœur saigne pour lui, mais ce n'est pas sa faute, nous ne nous sommes jamais rien promis, nous ne nous connaissons pas, nous n'avons même pas été amants, c'est juste moi qui me suis enflammée pour rien.

– Bon, alors je te souhaite une bonne soirée.

Autant écourter un maximum ce supplice. Je traverse le petit parking jusqu'à ma voiture, les larmes aux yeux. Je veux retourner chez moi. Pourquoi suis-je aussi réceptive à cet homme ? Je ne me comprends pas moi-

même. Je m'installe sur mon siège lorsque la portière passager s'ouvre. Gabriel s'engouffre dans ma voiture en souriant.

– Je me demandais si tu voudrais bien manger avec moi. J'ai rien de prévu, et toi non plus apparemment.

– Je t'ai dit que je devais bosser sur mes toiles.

– Et si je te disais, moi, que l'art peut bien aller se faire foutre, je t'invite à manger. Allez, démarre, je te guide.

Je l'observe sans comprendre. Comme il ne baisse pas les yeux et conserve un sourire narquois qui a le don de m'agacer, je finis par obtempérer. De toute manière, suis-je réellement capable de refuser un peu de temps avec lui ? Est-ce vraiment nécessaire de poser une question pareille ? Non, évidemment que non. Je démarre, suis ses instructions et stationne lorsqu'il me le demande.

– Le parc. Dois-je t'informer qu'il est fermé la nuit ?

– Viens, on va chercher un truc à manger. Tu veux quoi ? Turc, chinois, japonais, pakistanais, italien ? Américain ?

Je sors de la voiture et le rejoins sur le trottoir animé par les allées et venues de touristes, de jeunes un peu éméchés, de couples attendant devant les devantures des restaurants « à emporter ».

– Je n'ai pas faim... garde ton argent, Gabriel, je dois aller bosser et j'ai tout ce qu'il faut chez moi, je...

Il attrape mon bras, l'air affreusement sérieux.

– Tu vas me vexer, Noush. Je ne suis peut-être pas aussi friqué que ton pote Baptiste, mais j'ai quand même de quoi t'offrir à manger.

Je rougis de honte.

– Je sais, mais tu en as certainement besoin pour autre chose et...

– Pakistanais ou italien ?

Il est passé de joyeux à vexé en un quart de seconde. Mais qu'est-ce que je peux être cruche, parfois. Je ferme les yeux en soupirant.

– Pardon, je ne voulais pas te vexer. C'est juste que je ne veux pas que tu te privés pour moi.

Il prend ma main. Ce simple contact fait flancher mon cœur. Je la dégage malgré tout. J'aimerais comprendre son manège. Il grogne.

– OK, va pour un kebab, finalement. On ne va pas y passer la nuit. Viens.

Il me lâche et se met à marcher en direction du kebab sans m'attendre. Encore une fois, il m'énerve. Je le rejoins en trotinant.

– Non, mais c'est quoi ton cirque, Gabriel ? Tu disparais pendant presque une semaine, tu viens me chercher sans prévenir, et après tu fais la gueule parce que je n'ai pas faim ? Je ne sais pas à quoi tu joues, mais sache que moi, je...

Il s'arrête de marcher, se tourne vers moi et plaque ses lèvres contre les miennes. Ses mains viennent emprisonner mon visage pour le garder près du sien. Sa langue trouve la mienne, s'y enroule sans demander la permission, qu'il a d'office de toute façon. Je m'abandonne dans ses bras. Les passants nous bousculent comme si nous n'existions pas, il m'enveloppe de ses bras, intensifie notre baiser, alors que je m'envole pour le paradis sans passer par la case « réflexion ». Mes mains s'agrippent à son tee-shirt pour ne plus jamais le lâcher.

Ses lèvres abandonnent ma bouche.

– Tais-toi.

Il chuchote. Sa voix chaude et suave me fait tressaillir. Il revient sur mes lèvres, ses mains s'accrochant à mes cheveux. Son baiser est tendre, lent, brûlant et sincère. Il déclenche tout ce que j'avais mis de côté depuis son départ. J'enroule mes bras à son corps tendu et lui rends son baiser. J'ai l'impression de flotter en plein rêve. Je m'accroche à lui, à ce corps sensuel

que je connais par cœur et que j'ai imaginé tellement de fois...

Il rompt notre baiser une nouvelle fois.

– Tu n'as toujours pas faim ?

Il halète, sa voix n'est qu'un sifflement rauque qui me fait planer.

– Non.

– Alors viens.

Il attrape ma main et nous traversons la route, vers le parc. Puis il nous fait longer la grille pendant quelques centaines de mètres.

– Le parc est fermé, Gabriel.

Il ne me répond pas. Il s'arrête à un endroit condamné par une barrière de travaux. Il n'y a pas de grille à cet endroit, juste le muret. Il repousse la barricade de chantier et passe le barrage.

– Mais ? Gabriel, tu es sûr que...

Il soulève ma main pour me faire comprendre d'escalader le muret en surveillant les alentours.

– Vite.

Je m'exécute, escalade et saute sur l'herbe de l'autre côté, dans le parc. Il me rejoint et reprend ma main pour me guider vers le lac. Nous marchons quelques mètres avant qu'il ne s'arrête au pied de deux bosquets au milieu de la pelouse. Juste devant le lac. Le clair de lune se reflète sur la surface de l'eau sombre et immobile. Autour de nous, le silence. Les ombres des arbres centenaires qui nous entourent nous cachent de la réalité, nous éloignent de toute vie, nous emportent loin du monde normal. Il m'enlace, fait perler une nuée de baisers sur mon visage, repousse mes cheveux, embrasse mon cou, remonte derrière mes oreilles, ma nuque.

– Je suis désolé, Anouchka, je voulais être romantique, mais tu me rends

fou... Je veux te faire l'amour tout de suite. Dis-moi oui.

Sa main relève le bas de mon débardeur et caresse mon ventre tendrement.

– J'adore ton corps. Dis-moi oui, Anouchka...

J'enroule mes bras autour de ses épaules.

– Oui.

Il grogne contre ma peau et recule vers les bosquets, puis m'attire au sol. Il m'allonge dans l'herbe et me recouvre sans cesser de dévorer ma peau.

– Je n'arrête pas de penser à toi... Mes rêves sont ma seule vraie richesse et ils te sont tous réservés.

Il enroule ses doigts à la bretelle de mon top et la glisse le long de mon bras. Ses lèvres suivent la descente du tissu sur ma peau. Je ne porte pas de soutien-gorge. Ma poitrine n'est pas assez imposante pour en avoir l'absolue nécessité.

Sa seconde main s'occupe de l'autre bretelle, découvrant ainsi le haut de mon buste qu'il dévore consciencieusement. Allongé sur moi, il remue langoureusement son corps, son érection se nichant contre mes cuisses. Je crois que je vais m'évaporer de bonheur... J'écarte les jambes, ma jupe se soulève en découvrant mes replis les plus secrets. Il remonte entre elles et cale son membre contre mon intimité suppliante. Ses mouvements s'enhardissent, ses mains descendent suffisamment mon haut pour laisser apparaître ma poitrine dont il s'empare aussitôt.

– Tu es magnifique, Anouchka. Dis-moi que tu veux bien que je te touche.

J'en ai tellement envie.

– Touche-moi, Gabriel.

Il gémit de plaisir. Ses mains caressent mes mamelons, puis ses lèvres prennent le relais. Il laisse son bras descendre le long de mon corps, jusqu'à



ce que ses doigts apparaissent sur le tissu de ma culotte et la repoussent sur le côté. Ils prennent possession de mon envie avec autorité. Ils s'enfoncent en moi, pendant que j'écarte les cuisses. Je mords mon poing pour retenir un gémissement sourd. Sa paume s'abat sans douceur sur mon clitoris, pendant que ses yeux guettent mes réactions, alors que sa langue caresse l'un de mes tétons. Je me cambre, mes muscles frémissent, ma tête ne réalise toujours pas que je suis allongée avec lui, au milieu du paradis.

Ma main libre quitte son épaule et se dirige vers son jean.

– Gabriel... J'ai envie de toi. Prends-moi... tout de suite.

Je ne peux plus attendre, la tension entre nous est tellement énorme qu'elle ne demande qu'à exploser. Il lâche mon mamelon en haletant.

– Poche arrière droite.

Je me redresse et m'exécute. Il en profite pour mordiller mon sein, en ondulant de plus en plus contre moi.

– Dépêche-toi, Anouchka.

Ses doigts en moi s'affolent. Sa paume martyrise mon clitoris. Je n'arrive plus à contrôler mes gestes. Ma main glisse sur son jean, suivant la courbe de ses fesses, se faufile dans sa poche et en ressort un emballage en alu. Je le déchire, puis vais trouver sa braguette à tâtons pendant qu'il se déporte sur un côté pour me faciliter l'accès. Je l'ouvre d'un geste brusque, écarte son caleçon et le pousse en arrière. J'attrape sa queue et la caresse, m'autorise le temps de la découvrir, laisse glisser mes doigts le long de sa veine dorsale, m'aventure autour de son gland, apprécie sa taille, me délecte de sa douceur. Il soupire lourdement en se laissant aller dans l'herbe sans retirer sa main d'entre mes cuisses.

– Anouchka...

Sa voix se perd dans la nuit, au milieu de ses soupirs. Hoquetant d'extase, je continue mes caresses, ses fesses se contractent, se meuvent d'envie. Il se

redresse et s'empare de ma bouche. Sa langue vient chercher la mienne, sa main libre pétrit ma poitrine en urgence, ses doigts s'enfoncent au plus profond de moi sans ménagement.

– Mets-moi cette capote, je t'en prie.

Je suis en nage. J'enfile le plastique sur son membre au supplice. Il attrape mes hanches et m'aide à l'enjamber.

– Prends-moi, Anouchka. Fais de moi ce que tu veux. Si c'est moi qui le fais, je ne vais pas me contrôler.

À califourchon au-dessus de lui, j'empoigne son sexe et le frotte contre ma vulve. Il resserre ses mains sur mes hanches alors que ses muscles se tendent les uns après les autres. Ses yeux sont rivés à nos deux sexes jouant l'un avec l'autre. Je le dirige aux portes de mon enfer. Il retient sa respiration. Je me laisse descendre avec lenteur sur lui. Je sens son invasion, son membre écarteler mon intimité, sa virilité prendre possession de ma féminité. Ma peau se hérisse de bonheur, mon esprit disjoncte, mon cœur s'emballe.

Je le fais glisser petit à petit en moi, descendant sur lui en prenant mon temps, me délectant de sa présence, réalisant enfin que nous faisons l'amour. Lorsque tout son membre est en moi, il rejette la tête en arrière dans un gémissement guttural étourdissant. Ses doigts pianotent nerveusement mes hanches. Je savoure ce premier contact, cette première intrusion. Mes seins sont tellement gorgés de désir qu'ils me brûlent, ma peau frissonne, mes jambes ne demandent qu'à bouger, mon ventre se tord d'envie.

Mon clitoris posé contre son ventre est déjà au bord de l'implosion. Je ne veux pas jouir tout de suite, je veux faire durer... Mais mon corps ne le voit pas de la même manière. Sans le réaliser, tous mes muscles ondulent sur lui, mes mains relèvent son tee-shirt pour caresser sa peau, comme un don du ciel, je touche enfin la peau de Gabriel. Elle est douce, moite, frémissante. Mes doigts s'y accrochent, alors que mon bassin décide de se mouvoir contre lui. Ses mains accélèrent le mouvement tandis qu'il redresse la tête et lie un contact visuel. Je le laisse me diriger, je glisse contre son ventre, mon sexe battant autour du sien, mon clitoris encore une fois délicieusement malmené,

soumis à un traitement brutal. Qu'il adore. Sans prévenir, une onde de plaisir foudroyante remonte le long de mon échine et disloque mon cerveau. Tous mes membres se figent, mes doigts le griffent et mon dos se cambre brusquement. Un râle bruyant s'échappe de ma gorge sans que j'aie le temps de le retenir.

Puis les bras de mon amant m'enveloppent, me basculent dos à la pelouse, et sans que je comprenne, le corps de Gabriel me recouvre, ses mains écartent mes cuisses davantage, et il s'enfonce en moi une nouvelle fois. Il bouge nerveusement, ressort, puis entre, s'accapare tout l'espace, furieusement, comme si sa vie en dépendait. Il s'empare de moi, de tout ce qu'il peut prendre, tout ce que je lui offre. Je soulève les cuisses et les écarte encore, il grogne, accélère encore son allure, j'attrape son crâne entre mes mains, nos regards se soudent, mon corps en demande encore...

– Plus vite, Gabriel.

Il entre en transe, affole son allure, ses doigts reviennent sur mon clitoris encore douloureux, et contre toute attente, déclenchent immédiatement un second orgasme qui me paralyse le cerveau. Je m'envole, ne comprends plus rien, me laisse aller à un spasme presque trop puissant, qui m'oblige à repousser ma tête en arrière et à le quitter des yeux. J'enfonce ma tête dans l'herbe fraîche sans comprendre ce qui m'arrive. Je nage en plein orgasme dévastateur au beau milieu d'un jardin public ! Mon délicieux amant plonge une dernière fois en moi, pousse un gémissement rauque et animal et se laisse emporter dans plusieurs secousses brutales. Je tends les mains vers lui, toujours à moitié inerte, les yeux dans les étoiles au-dessus de nous. Il embrasse mes doigts, j'attrape ses joues, et l'attire contre moi. Son visage se pose dans le creux de mon cou, à bout de souffle, le front en sueur, les cheveux toujours humides.

Peu à peu, je reviens à la vie. Ses lèvres sur ma peau, son souffle contre mon oreille, son torse encore haletant, ses avant-bras autour de mes épaules, ses cuisses entre les miennes, son sexe au fond de moi... Je réalise enfin. Il reprend son souffle et murmure.

– Pardon d’avoir été brusque... Mais tu me plais trop.

Il dépose une nuée de baisers tendres et amoureux sur ma joue.

– J’ai pourtant tellement envie de te découvrir...

Je souris à la lune en passant mes bras autour de ses épaules pour le rapprocher de moi. Il se laisse aller, et enfin, j’ai l’impression qu’il se donne à moi. Cet être empreint de liberté, cet ange pressé d’ouvrir ses ailes, s’abandonne entre mes bras sans aucune résistance. S’il peut me donner un peu de lui, je le laisserai s’envoler autant qu’il le désire. Tant que je sais qu’il viendra de temps en temps se poser près de moi et oubliera un instant ses envies d’ailleurs entre mes bras. J’ai simplement envie qu’il me montre comment l’aimer.

Il se retire et s’occupe de la capote, sans quitter mes bras, alors que je recouvre son visage de baisers brûlants. Ses mains replacent ma culotte, referment son jean et remontent mon débardeur tant bien que mal à sa place d’origine.

Sa bouche me dévore la peau avec douceur.

– Tu n’as toujours pas faim ?

– Peut-être un peu...

Ses lèvres dessinent un sourire contre mon épiderme.

– Japonais ou mexicain ?

Je m’esclaffe.

– Le monde entier est réuni autour de ce parc ou quoi ?

– Mon monde entier est réuni autour de toi, ma muse...

Ses lèvres trouvent les miennes et les entraînent dans un baiser profond empli de tendresse. Ses doigts tremblants effleurent la pointe de mes seins, je frémis contre lui, me perds dans sa sensualité. Son baiser nous chauffe une

nouvelle fois et me fait trembler de désir. J'aime ses mains, j'étais jalouse des toiles qu'il caressait devant moi, ses doigts agiles connaissent déjà mon corps, ayant effleuré tant de fois ses contours, ils se promènent sur moi sans hésitation, me découvrent une nouvelle fois, et s'amuse à réveiller mes sens habilement.

– Hep, vous là-bas !

Gabriel sursaute alors que deux silhouettes, armées de lampes torches, s'agitent au loin.

– Merde ! On se tire !

Il attrape ma main, son sac, et nous courons jusqu'à notre passage. Les gardiens nous prenant en chasse.

– Arrêtez-vous, vous n'avez pas le droit d'être là !

Je suis prise d'un rire nerveux, me laissant emporter par mon amant qui ouvre la course en tenant fermement ma main.

– Arrête de rire, on va se faire prendre !

– Oui !

Mais non, je me marre. Elle est belle, la hors-la-loi. Gabriel trouve les mots justes.

– Une nuit au poste, ça te dit ?

– Non ! Allez, on sort de là !

Cette fois c'est lui qui éclate de rire en nous entraînant vers la sortie. Il me fait la courte échelle, balance son sac par-dessus le muret et saute vigoureusement pour me rejoindre. Puis nous nous éloignons en courant du lieu du crime. Il m'arrête trois rues plus loin et me prend dans ses bras en riant, à bout de souffle. Il dépose un baiser sur mon front et plonge ses yeux au fond des miens.

– Bon anniversaire ma muse...

Il m'offre un baiser d'anniversaire digne de ce nom. Et je me désintègre entre ses bras.



[20](#) Alphonse de Lamartine, « Le Lac », *op. cit.*

## Gabriel

*« Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer  
LIBERTÉ. »<sup>21</sup>*

Quel est donc ce pouvoir qu'Anouchka détient ? Alors que je voulais juste la voir, lui redonner son sourire que ses amis disaient perdu, son corps m'a attiré, plus que n'importe quelle gravité. Ses lèvres sont un abîme de douceur d'où je ne parviens pas à m'échapper. J'en veux encore, toujours plus, beaucoup plus. Elle est un piège dans lequel je suis tombé avec délice, et je n'arrive pas à m'en relever. Je voulais juste lui redonner son sourire, l'espace d'une heure ou deux. Et me voilà au milieu de son appartement, assis sur son tapis, son petit corps blotti contre le mien, entre mes jambes.

Nous observons notre œuvre étalée sur ses murs, sans un mot, tandis qu'elle nous nourrit tous les deux à tour de rôle. Mes doigts caressent son bras rêveusement, mes lèvres chatouillent son cou... Je suis bien. J'ai l'impression que c'est la première fois de ma vie où je ne cherche pas l'issue de secours. Peut-être est-ce parce que je sais que je ne suis pas enfermé. Je sais que dès demain, je partirai. Willy est enfin d'accord, il était mon seul obstacle pour reprendre la route, il ne l'est plus... C'est parfait.

Mais, est-ce que ça l'est réellement ? J'enfouis ma tête dans les boucles révoltées de ma muse pour m'imprégner des effluves de son shampooing. Ce parfum qui s'échappe par bribes dès qu'elle fait un geste. J'en pénètre l'épicentre et m'en gave le plus que je peux. Les yeux fermés, je m'imagine flotter au milieu de cet univers sensuel qu'elle propose sans même le savoir.

Je pose ma tête sur la sienne et la berce doucement. Je n'ai besoin de rien d'autre.

Elle soupire en me présentant un morceau de pizza. Plutôt mourir que de bouger.

– Merci, plus faim.

Elle repose la nourriture pendant que mes bras la rapprochent de moi. Je suis partagé entre le bonheur et la détresse. Pourquoi est-elle là, maintenant ? Et surtout, moi, pourquoi suis-je dans cet appart ? Pourquoi Willy se décide-t-il à me suivre sur les routes exactement au moment où je choisis d'aller vers elle ? Quel chemin dois-je prendre ? Ce choix est terrible.

Mon artiste préférée s'essuie les mains et met les pieds dans le plat, comme souvent.

– Pourquoi es-tu revenu, Gabriel ?

J'embrasse sa nuque. Que répondre ? Parce que je ne rêve que de toi depuis des jours ? Parce que tu me manques tout le temps ? Parce que même quand je vivais avec toi, je n'en avais pas assez ? Parce que je n'aspire malgré moi qu'à être le satellite de la planète Anouchka ?

– Parce que te tenir dans mes bras est un merveilleux voyage... Et tu sais combien j'aime voyager.

Un rire léger s'échappe de ses lèvres.

– Mais cela ne te suffira pas, n'est-ce pas ? Tu auras vite fait le tour.

Je choisis de ne pas répondre. Je reprends mon exploration de sa chevelure. Elle continue.

– Je préfère savoir, Gabriel.

Moi aussi, j'aimerais beaucoup savoir. Ce qui est bon pour moi n'est pas forcément ce dont j'ai envie. Et ça marche pour elle aussi, d'ailleurs. Ce dont



j'ai envie peut ne pas être bon pour elle... Enfin, c'est compliqué, Je ne sais même plus ce que je veux et ce que je dois, en définitive...

– Prenons le problème à l'envers... Qu'est-ce que tu veux, toi ?

Elle pose sa tête sur mon épaule.

– Je ne sais pas. Tu pourrais dormir ici et vivre ta vie le reste du temps...

– Et te devoir un loyer, ne pas te faire attendre, m'acheter une montre pour respecter un minimum ton rythme ?

– Tu ne me devras jamais rien...

– Tu dis ça maintenant. Mais je ne vis pas aux crochets des gens, donc je devrais trouver un boulot, et m'attacher à des trucs sans importance au final.

– Tu veux que je vende mon appart et que je m'installe au squat ?

Je m'esclaffe.

– Impossible, avec ton caractère, tu vas nous énerver Math, c'est pas un super plan.

Elle prend ma main et glisse ses doigts entre les miens.

– Je te propose simplement un peu de bonheur. Il doit bien y avoir un juste milieu. Prends mes clés et viens me voir de temps en temps...

– C'est injuste pour toi. Pourquoi devrais-tu attendre que j'en aie envie pour me voir ? Et peut-être parfois, c'est toi que ça saoulera.

– Ça, c'est fort probable. Tu peux être tellement insupportable quand tu t'y mets...

Nous retrouvons le silence qui nous va si bien. Elle reprend.

– Tu veux savoir ce que je pense ?

– Toujours.

– Je pense que cette liberté que tu veux préserver est en fait le fil à la patte que tu veux éviter.

– Développe ?

– Si tu veux. Tu ne veux pas penser à t'installer, ne serait-ce que prendre

une simple clé. Parce que tu te dis que si tu fais ça, tu perds ta liberté. Mais la liberté n'est-elle pas justement l'inverse ? Faire ce que tu veux sans penser aux contraintes éventuelles ? Si tu étais vraiment libre, tu prendrais cette clé sans en redouter les conséquences.

Je resserre mes bras autour d'elle.

– Oh... Tu vas loin là !

Elle pouffe.

– Possible, je viens de me filer une migraine moi-même. Mais sérieusement, tu ne peux pas faire ce que tu veux, juste pour pouvoir garder cette possibilité de faire ce que tu veux... C'est super débile en fait !

– Mais je fais ce que je veux. La preuve, je suis là et je ne voudrais être nulle part ailleurs.

– Et demain ?

– Nous sommes ce soir. Ma liberté du moment me dit de ne pas penser à plus tard.

– C'est un peu facile, ça, monsieur Novak.

Certes... Mais c'est ma seule réponse. Elle n'a pas tort, dans son raisonnement. À trop vouloir préserver ma liberté, je m'impose des contraintes moi-même. Mais m'attacher est une étape que je n'ai jamais envisagée, et je ne la connais pas beaucoup au final. Surtout, j'aime ma vie comme elle est... Et j'aime aussi Willy... Le mieux est de changer de sujet. Je désigne mes toiles du doigt.

– T'es au courant que tu n'as pas rangé la série de tes courbes dans l'ordre ?

– Ah ? Parce qu'il y a un ordre ?

– Évidemment. Tu crois que je dessine sans méthode ? Non seulement il y a un ordre, mais en plus je n'ai pas terminé, il m'en reste une à réaliser.

– Oh... Et donc, quel ordre aurais-je dû respecter ?

– L'ordre de la découverte sensuelle.

– C'est-à-dire ?

J'attrape ses hanches et la retourne face à moi. Je désigne une toile, la première, représentant la moitié de son visage.

– Tout d'abord, ton beau visage. La première chose de toi dont j'ai rêvé. Après ce fabuleux spectacle de Jo à poil...

Elle s'esclaffe.

– Moment inoubliable, effectivement.

Mes doigts caressent sa joue.

– Je n'ai retenu que tes traits lumineux.

Elle ferme les yeux. J'embrasse sa joue.

– Ensuite, il y a ton cou... Délicat... Souvent dissimulé sous tes boucles insolentes qui cachent ce que l'on veut voir... Je l'ai d'abord imaginé, jusqu'à cette troisième séance, sur l'art abstrait. Tu étais en plein soleil. Tu as dû avoir chaud, tu as relevé ta chevelure quelques secondes. Juste un instant... Et j'ai aperçu ta nuque. Plus belle que je ne l'aurais jamais imaginée.

Je laisse aller ma langue sur son épiderme qui l'accueille en frissonnant. Ses cheveux dans une main, je parcours son cou, jusqu'à cette nuque merveilleuse.

– J'ai juste un regret...

– Lequel ?

– On ne peut pas reporter les parfums sur les toiles... Tu sens tellement bon que tes effluves à eux seuls feraient le plus beau des tableaux.

J'aime sa peau. J'en suis jaloux, je voudrais qu'elle soit à moi. Pouvoir en disposer à chaque moment, l'embrasser, la lécher, la dévorer sans demander la permission... comme je le fais maintenant.

– Ensuite, le troisième tableau, ce sont tes épaules. Le jour de ton premier

débardeur. Je crois que c'était le même jour. J'ai eu envie de les croquer. Sur le papier comme avec mes dents.

Je mordille sa clavicule, puis chaque parcelle de peau jusqu'au sommet de son épaule. Ses seins contre mon torse se durcissent à chacun de mes gestes. Je retire mon tee-shirt pour mieux les sentir, cachés derrière son débardeur. J'ai envie d'elle mais je me contiens. Je prends sa main entre mes doigts.

– Puis il y a eu ta main... Chacun de tes doigts. Tu m'as dit que mon dessin de toi n'était pas fidèle en le pointant du doigt. Je n'ai rien oublié.

J'embrasse sa paume, le dos de sa main, puis remonte doucement.

– Ensuite, tes poignets... Ça c'est pour une tout autre raison.

Sa voix est à peine audible lorsqu'elle me répond.

– Ah oui ?

– Oui. Je les ai vus des dizaines de fois... dans mes fantasmes... Dans un mouvement de va-et-vient, pendant que ta main tenait fermement ma queue... Ce poignet... Ces mouvements... Putain...

– Oh ! Tu... Je ne veux pas le savoir.

Elle rougit et m'amuse. Je sais qu'elle est ravie que j'avoue avoir fantasmé sur elle. Je dévore l'intérieur de son poignet. Elle tremble de tout son être. J'aime tellement sentir le désir s'insinuer dans ses pores. Elle déglutit.

– Et ensuite ?

Je l'allonge avec précaution sur le tapis et me dirige vers le bas de son corps.

– Ensuite il y a eu tes chevilles. Lorsque je t'ai trouvée allongée sur la moquette, là-haut... Croisées, fines, parfaites...

Mes doigts s'allient à ma bouche pour rendre hommage à cette partie de son corps tellement sexy. Elle m'encourage d'un gémissement profond, en

resserrant nerveusement ses cuisses, les frottant l'une contre l'autre.

– Puis... Tes cuisses...

Je déboutonne sa jupe et la descends le long de ses jambes fuselées. Je glisse une main dans son étai brûlant pour les écarter. Je remonte sur elle et embrasse l'intérieur de ses genoux, doucement.

– Gabriel...

Sa peau luit de désir. Sa voix est perdue dans l'attente, son regard me cherche, son corps est offert, réagissant à chaque contact. Je remonte mes baisers le long de ses cuisses qui s'écartent pour m'inviter plus haut. Mais je m'arrête et me redresse, à genoux entre ses jambes.

– Et le dernier, celui de dimanche... Ta poitrine...

Je relève son débardeur et la déleste définitivement de ce truc, pour enfin admirer son buste, sous les lumières intimes des lampes qui nous entourent. Mes doigts se dirigent eux-mêmes sur les courbes, les vallons, les collines.

– Comme je les ai imaginés. Parfaits.

Sa peau moite glisse sous mes mains, mes paumes cajolent ses mamelons dressés, puis mes doigts... Je bande comme un fou, ce désir que j'essaye de contrôler est lui aussi épris de liberté et se débat en moi pour accaparer mes sens et ma raison. Je lutte pour garder le contrôle, pour prendre le temps de la découvrir, elle que j'ai tant de fois imaginée. Son corps réagit à chaque caresse, encourageant mes sens à lâcher prise. Ma langue veut la goûter une nouvelle fois, mes papilles la réclament, mes oreilles bourdonnent, mes yeux ne savent plus sur quoi se fixer... Ses mains rejoignent les miennes sur son corps. Nous descendons vers son ventre, jusqu'à l'orée de sa culotte et nous y arrêtons en traçant cette limite sans jamais la dépasser. Elle se trémousse en fermant les yeux.

– Et donc, celui que tu n'as pas encore dessiné ?

Je me retire d'entre ses jambes et pose mes mains sur ses hanches pour lui ordonner de se retourner.

– Ton dos. Je n'ai jamais eu l'occasion de l'admirer.

Et il est parfait. Ma main descend de sa nuque le long de sa colonne, puis remonte. Puis je m'allonge au-dessus d'elle, mes coudes posés sur le tapis, de chaque côté de son corps, mes mains emprisonnant ses bras relevés le long de sa tête. Ma langue et mes lèvres vénèrent le tracé de sa colonne, lentement, jusqu'à la cambrure de ses reins, puis suivent la bordure de tissu. Descendent sur ses fesses, longent la dentelle de sa lingerie, jusqu'entre ses cuisses qui s'écartent. Je passe à son autre fesse et mordille ce dôme ensorcelant. Je reprends mes mains pour tirer sur cette culotte qui me dérange. Je me relève pour la délester, et virer mon jean par la même occasion. Je me replace entre ses jambes. Ma langue passe sur la raie de ses fesses qui se tendent vers moi, puis descend jusqu'à l'entrée de son jardin érotique. Je goûte sa sève en m'y frayant un chemin, ma main descendant plus bas le long de sa moiteur et trouvant le petit mont caché, pour ne plus le lâcher.

– Oh... Gabriel...

La sueur dévale sa colonne, ma langue s'enfonce un peu plus, mes doigts la cajolent. Ses soupirs emplissent le silence.

– Gabriel...

J'accélère mes attentions devant son urgence... Ma seconde main trouve ma queue qui n'en peut plus, tendue contre mon ventre, battant l'air, cherchant son nouveau paradis, et tente de la soulager... Ni elle ni moi n'en avons eu assez... Anouchka se tord contre le tapis.

– Gab... Oh, mon Dieu...

Son corps se fige puis se relâche dans un spasme puissant. J'attrape en tremblant mon jean, trouve une capote et l'enfile sans me poser de question. J'écarte ses cuisses d'un geste des genoux et entre en elle d'un seul coup. Je m'allonge sur son dos, repousse ses cheveux, embrasse sa nuque, ses épaules

et commence mon ascension du plaisir. Nos peaux frottent l'une contre l'autre, mes doigts se resserrent dans ses boucles, mes lèvres se perdent sur elle, mon sexe la martèle, doucement, au rythme de son souffle, puis plus vite. Ma main libre la retient par l'épaule, la pousse vers moi, je mords son oreille, elle soupire sensuellement en relevant les fesses. Je vais plus loin, plus fort. Cette fois j'ai perdu tout contrôle. Je la pilonne sans retenue en évacuant mon trop-plein de désir par plusieurs râles bestiaux, je n'en ai même pas assez, je veux aller plus loin, plus profond, la pénétrer le plus possible, me perdre dans cette profondeur de corps et d'esprit.

Mon corps se tend, à bout de ce qu'il peut recevoir sans flancher. Le sien se met à trembler.

– Gabr...

Elle crie mon nom... Le dernier de mes sens abdique. Tout éclate. Je retourne son visage vers moi en urgence et plonge ma langue dans sa bouche. Et je laisse la jouissance me renverser le cerveau. Je geins au fond de sa gorge, éjacule au fond de son corps, déverse ma passion jusqu'au fond de son âme. Mes mains reviennent autour de son corps et l'enlacent sans la laisser respirer. Mes jambes s'enroulent aux siennes, mon dos la recouvre, ma bouche l'étouffe. Je l'emporte avec moi tout là-haut, dans ce paradis qu'elle a créé juste pour nous deux.

Puis je m'effondre. Inerte. Ma tête sur son épaule. Perdu dans la beauté de l'instant.

Elle s'endort dans mes bras. Je me retire doucement.

– Non... Reste, Gabriel...

Elle marmonne sans ouvrir les yeux. J'embrasse ses paupières et attends quelques instants pour me libérer de ses chairs. Puis je la prends contre moi, la soulève et vais l'allonger dans son lit.

# 21

## Noush

*« Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles  
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,  
Des êtres disparus aux regards familiers. »<sup>22</sup>*

Une vague de froid me fait ouvrir les yeux au milieu de la nuit. Mue par un pressentiment, je tourne la tête vers l'autre côté du lit. Mais il est là. Allongé sur le côté, le visage endormi vers moi. Il soulève son bras, comme un appel, auquel je réponds sans hésiter. Je me love contre lui, la joue contre son torse. Il m'enferme près de lui et resserre son bras dans mon dos. J'embrasse sa peau.

– Tu es resté.

Ses doigts se mélangent à ma chevelure et me pressent contre son corps. Mon cœur manque d'exploser de bonheur. Je hume l'odeur de l'amour qui émane de sa peau, et me laisse bercer par sa respiration. Mes rêves reprennent leur place dans mon esprit, et je me rendors.

Le soleil est déjà haut derrière ma fenêtre lorsque j'émerge à nouveau. Le lit est froid. J'ai l'espoir qu'il sera juste descendu à l'atelier, ou aux toilettes, ou peut-être ai-je ronflé et il aura dû se réfugier dans sa chambre ? Une toile posée contre les barreaux du pied de mon lit réduit toutes mes hypothèses à néant. Encore une minitoile, pour parfaire la collection... Je suis allongée sur le ventre, offrant mon dos à son fusain. La représentation est vraiment belle, mais empreinte de tristesse. Je me redresse pour la saisir et la contempler. Quelques lignes y sont inscrites.

*Dur destin pour celui qui n'a rien, qui ne peut t'offrir que des tableaux et des*



*dessins.*

*Tu m'offres la compréhension et la liberté, comment pourrais-je t'imposer  
mon errance et ma vie déréglée ?*

*Tu es la seule à qui j'aime être enchaîné, et plus nos mondes se rejoignent,  
moins j'ai envie de m'échapper.*

*C'est pourtant tout ce que je suis, un éternel évadé.*

*Je préfère partir avant de comprendre que tu es devenue ma seule vraie  
liberté.*

Je lis, lis encore. Et je m'effondre sur ma couette. J'envoie valser le châssis à l'autre bout de la chambre, et je pleure. Puis je me lève en urgence, récupère la toile et la glisse sous mon oreiller, en pleurant encore. Je le savais, qu'il partirait. Encore. Pourquoi ? Pourquoi venir pour repartir ? Je sais que c'est compliqué, je sais qu'il est partagé entre deux mondes et que ce n'est pas facile. Mais le principe d'un couple n'est-il pas, justement, de faire face aux problèmes à deux ? Tout ce que je veux, moi, c'est qu'il me laisse l'aimer, pas le changer ou le priver de sa sacro-sainte liberté. Il peut bien aller vadrouiller toute la journée, partir même quelques jours, si ça lui fait du bien...

Je n'ai plus 20 ans, je ne suis pas une jeune nana écervelée qui a besoin d'avoir son mec à ses pieds à longueur de temps. Qu'est-ce qu'il croit, moi aussi j'ai besoin de respirer, d'avoir ma vie, mes amis, mes secrets. Mais ce n'est pas pour autant que je me barre à la moindre menace de vie de couple, ou au moins dès que le premier sentiment fait son apparition... C'est pas possible d'être aussi... borné, tête de bois, con !

Au bout d'une bonne heure de réflexion, je suis à bout. Se barrer sans me laisser le temps de faire valoir mon point de vue... C'est quoi, ces façons de faire ?

Je saute dans ma douche, fouille dans mon armoire, et décide de me faire un look Catwoman. Du style : « Regarde mon coco, t'es vraiment certain de vouloir te barrer ? » Enfin, dans les grandes lignes, en fait de combi en latex, j'enfile un skinny taille super basse et un machin que Rebecca m'avait prêté un soir où elle voulait absolument que je trouve un mec en boîte. Ce jour-là, je n'en avais pas trouvé un mais quatre. En une petite demi-heure. Ce qui

prouve sans aucun doute l'efficacité du décolleté plongeant. J'ajoute à ça un maquillage adapté et file jusqu'à ma voiture. Puis jusqu'au squat.

Je traverse le parking d'un pas décidé, enjambe la fenêtre, traverse l'entrepôt et ouvre la porte d'un geste sec sans réfléchir une seconde. Je tombe nez à nez avec les junkies qui n'ont même pas le temps de relever la tête. Je suis déjà dans la pièce du fond, les appartements de Gabriel et son pote. Sauf qu'il n'y a personne. Je fais le tour de la pièce, à la recherche d'un indice, ou quelque chose, j'en sais rien, mais n'importe quoi. Mauvaise pioche, à part quelques cartons posés au sol, il n'y a rien.

– Merde, putain !

Je vérifie la cachette où il avait récupéré leurs papiers la première fois qu'il m'avait emmenée ici. Elle est vide. Je ressorts de la pièce comme j'y suis entrée, bien décidée à aller faire un tour au parc. Sauf que pendant mon inspection minutieuse, les loques camées habituellement alanguies sur les matelas ne le sont plus. Je me retrouve face à quatre... cinq mecs peu engageants, qui me fixent agressivement. Le seul que je me souviens avoir déjà croisé, Math je crois, s'avance vers moi, les yeux rivés sur mon décolleté. Encore mieux...

*Ben vas-y maintenant, « Catwoman », sors tes griffes ! Quelle conne !*

Je viens de me foutre dans la merde volontairement, habillée en pute au milieu d'un squat de mecs affamés.

Math se plante à quelques centimètres de moi. Il pue, c'est une horreur.

– Alors, ma jolie ? Tu cherches Gatsby ?

Je hoche la tête, tout courage m'ayant mystérieusement quitté. Je recule d'un pas.

– Oui. Vous... savez où il est ?

Il adopte un air étonné.

– Oh, ben non, je sais pas... Et vous les gars, il vous a dit quelque chose ?

Les mecs ricanent en secouant la tête. Il reprend.

– Mais si t’es en manque, on peut toujours te dépanner, ma belle...

Il tâte la bosse entre ses jambes. Je ferme les yeux et récite une prière. Je crois que mon heure est venue. Le mieux, c’est de faire semblant. Mon cœur bat à s’en déformer, mais avec un peu de chance, il n’y a que moi qui le sais. Je m’agrippe à mon sac à main.

– Bon... alors je vais y aller et le chercher ailleurs.

Le mec penche la tête.

– T’es pressée ? Tu veux pas rester un peu ?

Je regarde ma montre. Et j’ai une idée. Stupide, certes, mais au point où j’en suis...

– Euh... non, ma patrouille m’attend dehors, nous devons prendre notre service dans cinq minutes.

Il se fige.

– Quoi, t’es flic ?

– Ben oui, pourquoi ?

Il recule d’un pas en me lorgnant d’un œil lubrique.

– Jamais vu un flic avec des fringues pareilles.

Je me la joue subtile. Enfin, j’essaye. Si seulement mon palpitant pouvait arrêter de déformer mes côtes à force de s’exciter, ce serait plus simple. Je prends une grande inspiration.

– Ça prouve que ma couverture va fonctionner. Merci pour l’avis.

Derrière lui, un type qui a l'air moins con que la moyenne du coin nous interrompt.

– Si c'est un flic, elle va nous foutre en taule. Faut pas la laisser partir.

Merde... C'était peut-être pas une si bonne idée que ça, au final. Un de ses potes, qui apparemment réfléchit lui aussi, répond.

– Si sa patrouille est dehors et qu'elle ne ressort pas, on va être encore plus dans la merde, ducon.

Math reprend.

– Qu'est-ce que tu fous là, si t'es flic ?

Une idée ? Un mensonge crédible ?

– J'étais venue pour embarquer Gabriel Novak, il traîne dans un trafic de vol de porte-monnaie dans le secteur du parc. J'ai eu du mal à le serrer, mais j'y étais presque... Vous n'avez vraiment aucune idée d'où il pourrait se trouver ?

Le mec à l'intelligence hors norme derrière lui s'exclame :

– Quoi ? Gatsby tirait des larfeuillees et il partageait pas ? L'espèce de connard ! Putain, si je le retrouve ! Je t'avais dit, Math, qu'il était louche ce mec...

Un autre ajoute.

– Ouais... Je suis sûr qu'il est pédé en plus.

Un petit que je n'avais pas vu dans un coin s'étonne.

– Ah oui ? Tu crois ?

– Ouais... Un peintre, c'est forcément pédé.

– Ouais, c'est vrai ça.

– Et Willy du coup ?

- Pédé aussi.
- Oh, putain !

Ils partent dans leur conversation passionnante et j'ai l'impression qu'ils sont passés à autre chose. Seul leur chef, Math, me dévisage impassiblement. Je gonfle ma poitrine.

– Bon, je vais y aller, merci de votre collaboration, elle sera très utile pour notre enquête. Et si demain mes collègues des stupps vous posent des soucis, n'hésitez pas à demander Rebecca Legrand, service des sacs volés, je plaiderai en votre faveur.

Et toc, merci les potes, un mélange de Reb et Baptiste et une super inspectrice est née... Je m'écarte du fameux Math qui semble dubitatif et sors de la pièce. Je garde mon calme en traversant l'entrepôt. Leur porte s'ouvre derrière moi.

- Tu t'es foutue de notre gueule, salope !

Ils se mettent à me courir après. J'enjambe la fenêtre en urgence, me précipite vers ma voiture, garée relativement loin, me prends les tongs dans les gravats, les abandonne sur place, déverrouille ma voiture à distance, ouvre ma portière, saute sur mon siège, démarre, la porte se referme sous la poussée, et fonce tout droit. *New York Police District* ! Je n'ai pas fait de roulade sur le capot mais j'en étais pas loin ! J'éclate d'un rire hystérique. Je jette un œil à l'entrepôt dans mon rétroviseur, les mecs ne sont même pas sortis du bâtiment. Mon rire se calme, je me gare sur le bord de la route à quelques kilomètres et fonds en larmes. J'ai eu la peur de ma vie. Et il est vraiment parti. La fin de mon monde est proche. Samedi de merde !

\*\*\*

- Ben qu'est-ce qui t'arrive, Noush ?

Je me jette dans les bras de Rebecca, le mascara sur les joues, le top trempé de larmes et toujours pieds nus.

- Je vais mourir, Reb... J'en ai marre...
- Quoi, t'as encore une rhino ?

Elle m'attire dans son entrée et ferme la porte derrière nous. Je renifle.

- Mais non ! C'était y a deux semaines, ça !
- Oui, exact ! Ben alors, qu'est-ce qui va pas ?

Nous nous installons dans la cuisine et elle me prépare un thé. J'attends patiemment qu'elle s'installe en face de moi en regardant mes mains. Je crois que je suis dévastée. Elle pose un mug devant mon nez.

- Bon, alors... Mon petit doigt me dit que t'es amoureuse.
- Non.

En fait, j'ai simplement besoin de ne pas être seule, mais je n'ai pas envie de parler. C'est vraiment trop vif, j'aurais mieux fait de rentrer chez moi.

– Ouais, c'est ça... Je sais que ce n'est pas Baptiste, je l'ai eu ce matin au téléphone, il m'a demandé comment tu allais, et il est débordé, entre la saison des expos qui bat son plein et Manon qui déprime sévère...

Je lève un œil vers elle. Elle m'adresse une grimace puis ne me laisse pas en placer une.

– Oui, parce que je suis au courant. Comme si Pierre pouvait me cacher un truc pareil. Vous êtes tous des enfoirés de m'avoir caché ce retour du père de Lou, c'est ignoble de ne pas m'avoir informée. Mais j'ai dit ce que je pensais à Pierre. Je considère que tu n'es pas en état d'entendre le monologue que j'ai préparé pour toi, donc je le garde au chaud, prêt à être dégainé dès que tu seras super joyeuse, ça me permettra d'avoir au moins la satisfaction de te dégommer le moral...

– Je suis désolée, Reb, mais c'était compliqué, et nous voulions t'épargner...

– Ben voyons. C'est trop tard, ma grande, tu auras ton moment de honte et de reproches, impossible d'y échapper. En attendant, pour en revenir à Baptiste, pour résumer, il n'a pas eu le temps de se pencher sur le dossier

Noush.

Je préfère ne pas épiloguer sur le sujet « mauvaise amie qui cache des trucs ». Pour le moment, j'ai l'esprit embrouillé, et ma super copine me laisse le temps de reprendre un peu mes bases, c'est déjà beaucoup. Je sais qu'elle le fait par pur sadisme, parce qu'elle ne plaisante pas quand elle dit que je me prendrai sa morale en pleine tête à un moment ou à un autre, mais ça m'arrange aussi pas mal qu'elle ne le fasse pas maintenant.

- Ah, parce qu'il y a un « dossier Noush » ?
- Évidemment.

Elle ajoute cinq cuillères de sucre dans son thé, rien que ça, et remue sa cuillère calmement dans son mug. Je l'examine une seconde. Elle n'a pas pris un gramme. Je fronçe le nez.

- T'as pas pris un peu du menton ?

Elle hausse les épaules.

– Je trouve que j'ai des gros bras... Mais ne change pas de sujet, s'il te plaît. Je disais donc, il y a bien un dossier en cours d'instruction à ton encontre. Même deux, pour être honnête. Nous comptons te laisser encore quelques jours de répit avant de t'assigner à une pré-audience et...

Je lève les yeux au ciel.

- Tu traînes trop avec Steph, toi. T'es pas avocate, je te signale !
- Oui, ben peut-être pas officiellement, mais figure-toi que ça fait au moins une semaine que je plaide ta cause pour qu'ils te laissent vivre, alors un peu de reconnaissance serait la bienvenue.

Je m'écroule sur la table. Le concept des potes de toujours, dans l'absolu, c'est cool. Le problème, c'est que je les ai mal élevés. Normalement, je devrais avoir droit à une vie privée, mais avec eux, c'est définitivement impossible.

– Je t’écoute, maître Rebecca.

Elle se rengorge en se dandinant sur sa chaise.

– Alors, le sujet numéro un. Le peintre qui vit chez toi...

Je prends ma tête entre mes mains.

– Vivait...

– Ah. C’est ça ton problème, alors.

– Voilà. En tout cas, ça clôture un dossier. Tu vas te retrouver au chômage dans pas longtemps. Désolée.

Elle croise ses jambes sur le côté et se penche vers moi.

– Baptiste disait que ce n’était pas ton mec. Mais moi, je crois l’inverse. Alors ?

Je ne peux pas résister à Rebecca et à ses interrogatoires. Parce que je sais que, quoi qu’il arrive, elle restera bloquée sur le sujet, même s’il est clos depuis des années. Un jour, en sixième, je lui avais piqué son fluo vert parce qu’il était fun et que j’avais perdu le mien. Elle m’a soupçonnée dès le début, je n’ai rien lâché sur le coup, mais j’ai fini par tout avouer en fin de quatrième parce qu’elle menait toujours son enquête et que ça devenait vraiment saoulant. Depuis, je dévoile tout aussitôt. Tout le monde gagne du temps.

– Quand Baptiste me l’a demandé, il n’était pas mon mec. Mais maintenant, c’est mon ex.

– Oh. Et depuis quand ?

– Hier.

– Oh. Et depuis quand ?

– Ce matin.

Oui, on élude pas mal les questions aussi. On se comprend. Elle me caresse la joue.



– Ma pauvre Noush... Et tu vas bien ?

– En fait, non. Je ne vais pas bien du tout. Gabriel est un SDF qui vit dans un squat avec des mecs louches, et quand j’ai vu qu’il était parti ce matin, je suis allée le chercher là-bas, et lui n’y était pas. Mais les autres mecs louches, eux, oui...

Elle ouvre la bouche d’effroi.

– Ils ne t’ont rien fait, j’espère ?

– Non, mais je crois que c’était moins une. Je leur ai dit que j’étais flic... Ce qui, après réflexion, était complètement inconscient... Ça aurait pu mal finir...

Elle secoue la tête de désapprobation.

– Mais pourquoi es-tu allée là-bas seule, aussi ? T’es folle ! Et ce mec, il vit réellement là-bas ? C’est un mec dangereux ? Bapt avait raison, alors ? Noush, qu’est-ce que tu fous ?

Je monte aussitôt sur mes grands chevaux.

– Non, Gabriel est tout sauf dangereux ! Il peint et il dessine, et il a une main handicapée. Enfin, plus trop maintenant, mais avant oui... Il est tendre, et drôle, c’est une tête de con, mais j’adore me prendre la tête avec lui. Le seul problème c’est qu’il est parti, car il n’y a pas d’autre solution, puisque ma vie, il n’en veut pas, et je serais incapable de vivre la sienne. D’ailleurs, il ne me l’a pas proposé. Donc, voilà, je suis une cruche, doublée d’une conne, qui s’est jetée à corps perdu dans une histoire avec un mec exceptionnel et qui n’a fait gaffe à rien du tout ! Avant j’étais une femme seule et ça m’allait bien, et maintenant je suis une femme seule et ça ne me va plus du tout ! Tout ça, c’est à cause de Baptiste ! Il m’agace aussi, lui !

J’ai envie de tout envoyer promener. Elle reste imperturbable.

– Qu’est-ce que Baptiste a à voir là-dedans ?

– S’il ne m’avait poussé à faire ces toiles pour l’expo alors que je n’avais pas de modèle, je n’aurais pas forcé Gabriel à accepter de jouer ce rôle...

Elle hausse les épaules.

– Concours de circonstances. Tu ne peux pas en vouloir à Baptiste pour ça. Ce qui m’amène à mon second dossier. Les sentiments de Baptiste.

Je soupire.

– Oui, et ? Je n’ai pas eu le temps d’y réfléchir, je ne sais pas comment gérer tout ça...

– Je me doute. Et lui aussi. Il va falloir que vous trouviez du temps, Noush. Mais, en attendant... Tu sais qu’il passe beaucoup de temps avec la sœur de Lou... Manon ?

Je me redresse sur ma chaise.

– Oh... Et ?

– Ils sont super amoureux et ne se quittent plus. Il parle même de lui proposer d’emménager chez lui.

Je m’esclaffe.

– Pardon ?

Elle plisse les yeux.

– Ça te pose un problème s’il vit avec Manon ?

– Non, c’est cool, enfin, qu’il la fréquente, c’est vraiment cool. Mais vivre avec lui ? La pauvre Manon... Elle sait que Baptiste est une plaie à vivre ? Il va falloir que je la briefe... Ne pas lui donner de bain sous peine de voir des boules de poils sortir de son dos.

Elle s’esclaffe.

– Oui, et ne pas le nourrir après minuit non plus !

– Surtout pas, on serait obligée de l’exposer à la lumière du jour pour le buter et sauver la ville d’une invasion de gremlins ! Toute une armée de Baptiste mutants ! Imagine le bordel !

Nous éclatons de rire, puis elle reprend, sérieuse.

- Bon OK, tu n’es donc officiellement pas amoureuse de Baptiste.
- Ben non, bien sûr que non, c’est mon ami, je te l’ai déjà dit.
- Oui, je voulais juste m’en assurer. Donc, oublie ce que je viens de te dire sur Manon. Il ne se passe absolument rien entre eux, c’est purement amical.

Je la dévisage.

- T’es vraiment qu’une pauvre fille !

Elle s’esclaffe.

- Oui... je sais...

Nous continuons notre conversation, passant du rire aux larmes. Je lui raconte ma nuit, et ma désillusion. Elle me prend dans ses bras. Elle m’incite à aller trouver Baptiste pour m’expliquer avec lui, mais je suis bloquée à ce niveau. Je n’y arrive pas. Je sais que je vais me refermer sur moi-même et mettre une distance immense entre nous, ce qui risquerait de le vexer, et je ne le veux pas. Pour conclure, elle m’avertit néanmoins que je ne pourrai pas l’éviter éternellement. Oui... je sais. Mais pour le moment, je préfère faire la morte. Je ne peux pas être sur tous les fronts.

Une fois rentrée chez moi, les ténèbres réapparaissent. Il est à peine quatorze heures, je n’ai rien à faire. Je m’installe devant une toile et je dessine des gremlins diaboliques. C’est tout. Je finis la soirée avachie dans mon lit devant une émission de télé-réalité, essayant de trouver ça intéressant. Les chips et le pop-corn que j’ingurgite me remplissent le ventre, mais mon cœur et mon âme, eux, restent désespérément en attente, à l’agonie, criant douloureusement famine.

## Gabriel

*« Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,  
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?  
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,  
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé ! »<sup>23</sup>*

- Quarante euros.
- Tenez. Merci.
- De rien, bonne journée.

Mon client traverse la digue et disparaît sur la plage, son dessin à la main, pendant que j’empoche les billets. Eh oui, j’ai augmenté les tarifs. Ici, les gens ont les moyens, et je dessine main droite maintenant. Je compte ma recette : quatre cents balles en cinq heures, largement suffisant. Je passe par le vendeur de sandwiches, en achète cinq, me ravise, ajoute un pack de bières à mes achats et longe la plage. Je bifurque lorsque j’arrive au niveau des dunes sauvages, gravis les collines de sable puis les dévale pour atteindre le terrain des rastas.

Nous avons rencontré des mecs cool sur le chemin, ils parlaient pour trois mois en vacances sur un terrain privé. Une chance de cocu, ces trois mecs sont sympas, en plus ils ont une tante adorable, et surtout, trop âgée pour venir passer ses étés dans les mobil-homes dont elle est propriétaire, installés sur le terrain. Il y en a deux. Un grand tout confort, celui occupé par nos trois nouveaux potes, et un autre, au fond, vétuste mais largement plus confortable qu’un squat, qu’ils nous louent pour cinquante euros la semaine. Et j’ajoute à ça la bouffe que je rapporte parfois quand je suis de bonne humeur.

Nous marchons comme ça depuis quatre jours. J’ai ma douche

quotidienne, un pieu, et Willy a même la télé. Il fait un peu la manche, mais vu que je rapporte suffisamment, je ne le réveille pas quand je pars, et parfois, comme aujourd'hui, il pionce encore quand je rentre. Je laisse le sac de bouffe à l'ombre sur la table commune du terrain, m'ouvre une bière et me rends dans notre piaule. Je pose mon carnet de travail sur la table de manière à faire assez bruit pour réveiller la feignasse qui me sert de pote. Il sursaute et essaye de me faire croire qu'il ne dormait pas.

– T'es rentré, Rimbaud ? T'as ma gnôle ?

– Nan, y avait plus que de la bière. T'as une bouteille comme tout le monde sur la table. Va pas piquer celles des rastas !

Et compte sur moi pour que je ne trouve jamais tes litrons de malheur, mon pote. Je ne le trompe pas, mais je fais comme s'il était dupe, ça évite de longues discussions stériles.

– P'tit con !

– Ouaip ! J'vais prendre ma douche.

Je liquide ma bière d'un trait et la balance dans la poubelle.

– OK.

Il s'assied au bord du lit en se grattant la tête, je m'enferme et m'installe sous l'eau bienfaitrice de la douche. La tête ailleurs. Je pensais que cela passerait. Mais ce n'est clairement pas le cas. Cette vie me fait chier. J'ai gagné mon fric depuis quatre jours, j'ai une liasse de billets importante dans ma planque, et après ? J'arrête de dessiner pour les touristes quand j'arrive au dixième portrait de la journée parce que plus serait franchement inutile, mais pour faire quoi de mon après-midi ? Eh bien, je m'allonge dans le jardin, au son du reggae de nos potes défoncés, et je la dessine. Elle. Juste elle. Ses fesses délicates. Sa chute de reins. Ses yeux, ses seins, enfin bref, j'ai deux carnets pleins, en quatre jours, imaginez l'acharné...

Ensuite, ou avant, cela dépend, je me planque sous la douche et je me branle parce que je n'ai définitivement pas eu ma dose. Ma théorie est que je suis maso : c'est moi qui suis parti et c'est moi qui me lamente, qui fais tout

pour ne penser qu'à elle, et qui crée volontairement ce manque parce que je n'ai pas envie de l'oublier. Je n'ai pas envie de penser à d'autres femmes, je n'ai envie de penser à personne, j'ai envie de l'aimer elle et rien d'autre.

Ma main attrape ma queue par réflexe et l'astique vigoureusement. Je repense à la chaleur de ses cuisses, à ses supplications, au parfum de ses cheveux pendant que je me répands en elle, à la douceur de sa peau, à mes coups de bourrin qui l'ont fait jouir, à cette vision de ma queue sur laquelle elle s'est empalée dans le parc, à sa chaleur... À ses lèvres qui seraient certainement merveilleuses autour de mon membre, à ses éclats de rire, enfin bref, tout en vrac, n'importe quoi qui la concerne, c'est suffisant. Mes bourses se compressent, mon ventre se tend, et je crache mon désir au fond de ma paume, comme le dernier des manants. Je reste encore quelques minutes à reprendre pied avec l'instant présent, puis prends une douche normale, enfile un caleçon et rejoins Willy dans le salon. Assis sur la banquette, il feuillette l'un de mes carnets. Je me rue sur lui et lui arrache des mains.

– Qu'est-ce que tu fous, putain ! Tu fouilles dans mes fringues, maintenant ?

– Non. Je voulais juste trouver un billet pour aller m'acheter mon litron, et je suis tombé là-dessus. C'est qui, cette nana ? C'est cette « louche » dont parlait le mec l'autre jour au parc ? Le gros nerveux ?

Je récupère mon jean dans la salle de bains et lui lance un billet de vingt balles.

– C'est Noush. Pour Anouchka. Fin du sujet. Va t'acheter ta vinasse et me fais pas chier.

Je balance mon jean sur le pieu, range mon carnet et sors du mobil-home. Il me rattrape.

– Cette « Noush » est louche.

Il éclate de rire. Je me retourne et attrape le col de son pull défraîchi.

– Je t’ai dit de changer de sujet. Je ne te le répéterai pas une troisième fois.

Il ne paraît pas impressionné, soutient mon regard et continue, malgré mon avertissement.

– Ça fait presque une semaine qu’on est partis. Tu me disais que t’avais besoin de te changer les idées. Que c’était pour ça que tu ne restais jamais trop longtemps à un même endroit. Alors, qu’est-ce que tu fous à repenser à cette femme ?

– Je ne pense pas à elle.

– Ben voyons. Un carnet entier de croquis... T’as raison, t’y penses pas, t’es complètement obsédé, oui ! Pourquoi partir si c’est avec elle que tu veux être ? C’est carrément con, si tu veux mon avis. Elle t’a plaqué ?

Je lâche son col et m’affale sur une chaise longue à moitié pêtée.

– Non. Je suis parti, c’est tout.

Il s’installe sur un transat hors d’âge en face de moi.

– Super. Et pourquoi ?

– Parce que tu voulais partir et parce que moi aussi.

– Partir avec la caboche qui reste là-bas ? Tu crois pas que c’est complètement idiot ?

– Et c’est le mec qui passe quinze ans à éviter ses filles qui me dit ça ? Laisse-moi rire. Va t’acheter ta petite, t’es moins prise de tête quand t’es bourré.

Il pointe le doigt vers moi.

– Justement, p’tit con, tu veux devenir comme moi ? Vivre dans les regrets ? Tu veux que je te dise ce qui va se passer, si tu restes là à te morfondre comme un pauvre type ? Les jours vont passer, ça va devenir de plus en plus douloureux, et en même temps ce sera encore plus dur de faire demi-tour et aller demander pardon. En plus, dans ton cas, elle aura peut-être un mec, et elle te rira doublement au nez. Toi, tu auras deux choix. Soit tourner la page définitivement, soit rester à t’en vouloir pour n’avoir pas saisi

ta chance au moment voulu... Et dans ce second cas, il y a cent pour cent de chance pour que tu deviennes un vieux croulant aigri qui fait chier tout le monde. Vu que t'as déjà de bonnes dispositions à faire chier le peuple, autant te dire que c'est joué d'avance.

– Je t'emmerde !

– Ouais, moi aussi ! Mais ça n'empêche pas que j'ai raison, et je sais que tu le sais. Alors fais-moi plaisir, prends tes couilles dans une main, retourne là-bas, et fais ce qu'il faut.

– Très bon plan, sauf que je fais quoi, justement ? Je prends un boulot de merde, je me lève le matin comme un con, je m'enchaîne à des obligations débiles et je rentre chez moi trop crevé pour honorer ma femme, au bout de deux mois j'oublie de lui dire que je l'aime, et un an plus tard je ne la remarque même plus ? C'est ça, l'idée ?

– L'idée c'est que tu trouves ta vie à toi ! Tu sais, ça fait des années que j'entends ton refrain sur l'argent qui pervertit le monde, mais putain, y a quoi comme mal à vivre avec un toit sur la tête et faire des gosses, prendre un verre dans le jardin avec des potes, aller au ciné, payer ses factures, allumer la lumière le soir et offrir une glace à son môme ? Tout le monde n'est pas avide d'argent comme tes vieux ! C'est bien aussi de vivre normalement, Gabriel. Si j'avais eu le choix...

– Tu l'as eu, tête d'enclume ! Et tu as toujours préféré la rue !

– Tu crois que je ne le regrette pas le soir quand je me couche ? Je suis malade aujourd'hui, je vais bientôt crever... Le doc l'a dit. Tu crois que quand je repense à ma vie, je me dis que je referais la même chose si je repartais quinze ans en arrière ? Non ! Bien sûr que non ! Je ferais tout différemment, et je ferais en sorte de pouvoir garder la tête haute !

Il se prend la tête en grognant.

– Toi, Gabriel, tu as de l'or entre les mains, et tu t'en fous. Tu ne respectes même pas ta chance ! Quand je te dis que tu es snob, c'est parce que c'est vraiment le cas ! Putain, mais fais quelque chose de ce que le ciel te donne, bordel de merde ! Tu es un artiste accompli et tu dessines de pauvres touristes pour vingt balles sur le bord d'un banc ! Le destin te file une femme qui te plaît et tu la quittes sans te retourner ? Mais pourquoi ? Pourquoi, bordel de merde ! Pour ta foutue liberté ? Pour faire le con sur un terrain vague dans un



mobil-home et nourrir une bande de feignasses ? T'as pas mieux à faire de ta vie, Gabriel ? Putain, tu me fais chier ! Merde !

Il se lève.

– Bravo, j'avais décidé de faire ma journée sobre, mais tu m'as gonflé. J'vais chercher ma gnôle.

– Ben voyons ! C'est ma faute, maintenant !

– Ta gueule !

Il quitte le terrain et disparaît entre les dunes. Il est bien gentil, avec ses bons conseils, mais il ne les applique même pas lui-même. Si j'y retournais, qui s'occuperait de lui ? Il fait le malin comme ça, mais ça fait des années que je le nourris et lui fournis sa piquette. Sans parler des merdes desquelles je le sors régulièrement. Si je me barre, que devient-il ? Absolument impensable de l'abandonner.

La tête de Kilan, l'un des rastas, apparaît au-dessus de moi, par une fenêtre de leur mobil-home contre lequel est disposée ma chaise longue. Il tire sur un joint.

– C'est bon, vous avez fini votre bordel, là ?

– Ouais.

– Ouh là ! C'est la fête ici... Fume un joint, ça ira mieux !

Je lève la main vers lui.

– File ta merde.

---

[23](#) Lamartine, « L'Isolement », *op. cit.*.

## Noush

« *Je n'ai envie que de t'aimer.* »<sup>24</sup>

J'attache un sachet de thé à l'anse de mon mug et dispose le thé dans le contenant.

– L'association Paul Dreams a été fondée il y a un peu plus de quinze ans et vient en aide aux familles, sur plusieurs points. Elle permet de les rassurer, de les aiguiller, et offre aux parents d'échanger sur leurs problèmes domestiques. Nous travaillons en partenariat avec plusieurs médecins, les associations venant en aide aux sans-abris, et plusieurs corps de métier nous soutiennent également. Je vous invite à aller visiter notre site Internet, pour les détails des nombreux mécènes qui nous apportent leur aide au quotidien ou ponctuellement.

Je verse l'eau bouillante sur le sachet.

– Merci beaucoup, mademoiselle Issaïev, pour toutes ces précisions. Notre interview paraîtra dans l'édition de ce week-end pour viser le plus grand nombre. Votre cause nous touche à la rédaction, nous avons donc décidé de publier un second article quelques jours avant la date de l'exposition. Dans...

– Trois semaines.

– Oui, voilà. Je propose de faire paraître l'article le mardi d'avant, qu'en pensez-vous ? Nous pourrions venir prendre des clichés de certaines toiles, si vous êtes d'accord.

– Oui, enfin, je ne suis pas décisionnaire. Il faudrait voir les détails avec M. Baptiste Legrand qui gère le côté promotionnel, entre autres, de cette exposition.

– Je suis en contact avec lui. Je dois d'ailleurs l'interviewer pour notre

édition du Net. Il vous a présentée comme une de ses bonnes amies, d'ailleurs, pourrais-je vous recontacter pour quelques questions plus... intimes le concernant ? Nous avons remarqué que nos lectrices sont très friandes des anecdotes. Cela rend les interviewés plus humains.

– Bien sûr. Je me ferais un plaisir de vous raconter jusqu'à quel âge il a mouillé ses draps... Je vous jure que c'est une histoire passionnante.

La journaliste éclate de rire. Je sors mon sachet de thé du mug et ajoute de l'eau froide. Je n'aime pas me brûler.

– Oh, mais M. Legrand a l'air d'être un personnage tout à fait passionnant, de vous à moi...

– De vous à moi, il l'est.

Je trempe mes lèvres et réprime un juron. C'est bouillant. P... de m...

– Je vais découvrir ça très vite. Eh bien, je vous remercie pour ces précieux renseignements. Je peux donc utiliser les photos de vous que vous nous avez fait parvenir ?

– Oui, enfin, une suffira je pense, et si possible toute petite, pas besoin de m'afficher en grand format non plus !

– Ne vous inquiétez pas. Nous resterons discrets.

La sonnette de ma porte d'entrée retentit.

– Je dois vous laisser.

– Moi aussi. Bonne fin de semaine, mademoiselle Issaïev.

– Noush.

– Très bien, Noush, à très vite. Bonne journée.

– À vous aussi.

Je raccroche et me frotte l'oreille. Une heure d'interview pour l'asso. Note pour moi-même : dès que je reparle à Baptiste, lui dire ce que je pense de ses plans foireux. Il m'a envoyé cette nana alors que nous sommes momentanément en froid. Je ne lis pas ses SMS et il le sait, donc il a trouvé un autre moyen de me rappeler son existence. Il m'envoie une nana pour qu'elle me gonfle avec ses questions. Le pire, c'est que ça lui ressemble trop,

ce genre de blague à deux balles. Juste pour me taquiner. Forcément, deux semaines de silence radio, pour nous c'est un exploit, il faut que d'une manière ou d'une autre, nous interagissions. Je lui tire mon chapeau, il a fait fort.

En attendant, ça m'a permis de ne pas penser à « l'homme dont je ne prononcerai plus jamais le nom ». C'est une nouvelle thérapie expérimentale *made in* Rebecca. Si je ne dis pas son nom, alors mon cerveau pourrait, éventuellement, penser qu'il n'a jamais existé et donc se résoudre à tourner la page. Pour résumer, ma pote me prend pour une nana un peu limitée du bulbe... Comme si c'était si simple. Mais, j'ai presque honte de l'avouer, j'espère intérieurement que ça pourra éventuellement, au minimum, me soulager. Enfin, ça marchera peut-être un peu mieux lorsque j'aurai transféré toutes ces toiles dans la salle d'expo. Nous devrions bientôt avoir les clés « officiellement », et je vous assure que je les livrerai dans la minute. Surtout celles réalisées par « l'homme dont je ne prononcerai plus jamais le nom ».

La personne à la porte s'accroche à la sonnette.

– Oui, c'est bon, on se calme !

Je balance mon téléphone sur le canapé et vais ouvrir à l'importun. Il est déjà vingt heures, on ne peut pas être tranquille un mercredi soir, ça devient pénible. J'ouvre la porte.

– Oui, c'est...

Gabriel se rue sur moi, il m'enlace sans que je ne comprenne rien. Ses lèvres rejoignent les miennes, ses bras m'entourent, son corps se presse contre ma poitrine. Il m'emporte dans un tourbillon de passion qui tourne autour de nous à une vitesse vertigineuse. Je ne cherche pas plus loin. Au moins, pour le moment présent. J'attrape ses joues et réponds à son baiser. Nos langues se retrouvent, s'enlacent, se caressent, se font l'amour. La température de mon appartement s'est élevée d'une dizaine de degrés en trente secondes. Ses bras m'attirent à lui alors qu'il me bloque contre le mur derrière moi.

– Anouchka, je suis désolé. J’ai pas pu. Je peux pas.

Il m’embrasse à nouveau. Le parfum de sa peau s’empare de moi, sa chaleur me fait trembler. Son baiser, chavirer. Je m’accroche à son tee-shirt. Je ne peux que m’offrir à ses lèvres, depuis qu’elles m’ont délaissée, je ne fais que survivre. J’ai besoin d’avoir ma dose avant de demander des explications. Alors je prends. Ses mains sont partout. Mon dos, mes cheveux, mes hanches. Ses baisers descendent dans mon cou, il me soulève pour embrasser mon buste, s’approcher de la naissance de mes seins. Je rejette ma tête en arrière pour m’offrir davantage.

Puis je me reprends. À regret, je pose mes mains sur son torse et tente de reprendre corps avec moi-même.

– Lâche-moi, « homme dont je ne prononcerai plus jamais le nom ».

Il reste interdit, le regard inquiet.

– Je te demande pardon ?

– Repose-moi, s’il te plaît.

Il s’exécute. Je replace mon débardeur, recoiffe mes cheveux, comme si ça servait à quelque chose, et recule de deux pas.

– On peut savoir ce que cela signifie ?

Je croise les bras sur ma poitrine. Ses mains s’agitent et finissent par fourrager sa tignasse.

– Oui... Bon... J’y arrive pas.

– Tu n’arrives pas à quoi ?

– Je ne pense qu’à toi. Je ne sais pas ce qui est possible, si c’est possible, ce qu’il faut faire, mais je sais qu’il faut que je sois avec toi. La liberté depuis toi, c’est très surfait... Pas grand intérêt.

Je soulève un sourcil étonné. Mais j’ai envie de lui sauter dans les bras. Il est tellement mignon quand il est timide... enfin, embarrassé. Emporté ?

– Oh... Une liberté qui ne t'intéresse plus ?

Il soupire.

– C'est pas ça... Mais c'est toi qui avais raison... Une liberté qui me contraint, par définition, ce n'est plus la liberté.

– Ah... Donc c'est moi qui ai raison.

– Oui.

– Tu as dit... que j'avais raison.

– Oui, tu as raison.

– J'ai raison.

Il s'esclaffe.

– Oui, Anouchka, tu as raison. Je suis désolé. J'ai été con, nul, et je le suis encore. Je ne sais pas comment... Enfin, si tu penses encore que je suis assez bien pour toi... Si tu veux bien composer avec un mec fier d'être SDF...

– Mais dans ce cas, tu risques de ne plus vraiment être sans domicile fixe... Est-ce que ça fera ta fierté ?

Il secoue la tête.

– Je ne suis pas chez moi ici. Je ne te demande pas de m'héberger. Je ne suis pas revenu pour ton appart.

– Donc quoi, on se voit quelques heures par-ci, par-là, et je te laisse dormir dans la rue ?

Il secoue la tête.

– Non plus, mais...

On n'avance pas. Je sais que c'est compliqué pour lui. Enfin, j'imagine. Je comprends, dans les grandes lignes, que son mode de vie actuel, il l'a choisi. Il n'est pas une victime, il aime être indépendant. Libre de toute attache, de tout engagement. Et je suis consciente que revenir ici, vers moi, doit être compliqué. Mais il va falloir néanmoins qu'il choisisse, qu'il m'explique la manière dont il envisage la suite... J'ai besoin, de mon côté, d'une certaine

stabilité. Ne pas lui mettre la corde au cou, je suis d'accord, ce n'est d'ailleurs pas ma vision du couple. Mais jusqu'où va la liberté ? Où commence le couple et jusqu'où doit-il aller ? Je nage en plein inconnu, mon seul but étant de ne pas le laisser repartir sans au moins avoir essayé. Simplement, je vais avoir besoin de guide. Parce que, pour être honnête, je suis perdue... Et ces règles, il ne va pas falloir qu'elles tardent à arriver. Il me les faut maintenant.

J'attrape mon thé sur le comptoir.

- Bon, je crois que la soirée va être longue.
- Je peux revenir une autre fois si tu veux !

Alors là, il rêve ! Je sais qu'il est autant apeuré que moi, peut-être même plus, ce pas vers nous qu'il vient de faire doit lui foutre une trouille monumentale. Il veut, mais pense que c'est une mauvaise idée, à mon avis. Ou alors son esprit ne sait pas choisir entre moi et le reste, entre son passé et peut-être un avenir différent de celui qu'il envisageait... Ou peut-être que justement, en choisissant de revenir vers moi, il envisage un avenir, alors qu'il vit depuis longtemps sans réfléchir à demain ? C'est trop complexe. Déjà que j'ai du mal à mettre mes idées au clair, alors tenter en plus de comprendre les siennes... N'en jetez plus, je suis Noush, la nana qui n'a jamais réellement connu d'histoires d'amour, la femme dont le dernier mec avait le QI d'une huître, la peintre qui jusqu'alors se contentait de son art et de ses potes pour être heureuse. Il pense que sa position est délicate, est-ce qu'on parle de la mienne ?

Je jette mon thé dans l'évier, agacée par la situation qui promet de bonnes prises de tête très prochainement.

- Certainement pas ! Tu restes là, tu poses ton sac et tu t'assieds. Et je te file un truc à boire. Tu veux quoi ?
- De l'eau.

Ça ne va pas être possible, j'ai besoin d'un verre, alors lui aussi. Je ne vais pas me pochtronner toute seule, et puis quoi encore !

– Non, un vrai truc, comme quelqu'un de normal qui vient visiter une personne à l'heure de l'apéro. Un whisky, une vodka, du calva, du rhum, de la tequila, du vin... Un truc, quoi ! Je vais pas me prendre un verre en te regardant t'enivrer à la flotte !

Ses yeux passent du vert tendre au brun courroucé. J'ai suffisamment poncé le caractère fier du personnage pour savoir que je le pousse à bout, profitant sans doute un peu trop de ma position éphémère de femme blessée par son départ et auprès de laquelle il doit se faire pardonner. Cela ne va durer qu'un temps, j'en suis tout à fait consciente, mais voilà, je n'ai pas envie de lui sauter au cou et de tout oublier, il m'a vexée, autant lui faire bien comprendre que ce n'est pas passé. Tant pis si ça dérange M. Novak, malgré tous les sentiments que je lui porte, je ne compte pas le laisser mener la danse sans moi. Autant que ce soit clair pour tout le monde, moi aussi j'ai un caractère de merde !

Il se résout à coucher les pouces. Tant mieux.

- OK, alors un whisky. Mais je n'en bois jamais.
- Ouais, eh bien tu vas t'y faire.

Il se gratte la tête, une main sur la hanche. Son visage se rembrunit encore plus.

– Euh... Tu comptes me parler comme ça encore longtemps, parce que je te préviens, ce n'est pas vraiment ce que je préfère chez toi, ton côté... non, je garde pour moi.

Je fronce les sourcils en nous servant deux whiskies.

- Mon côté quoi ?

Il soupire et reprend son sac.

– Écoute, je crois que c'était une mauvaise idée. Je n'aurais pas dû partir, mais je l'ai fait, alors c'est trop tard. Je voulais juste t'expliquer et...



Je pose brutalement ma bouteille de whisky sur le comptoir, une vague incompréhensible de rage me prenant les tripes violemment.

– C’est tout ? Tu pensais que tu allais revenir, me rouler une pelle, et youpi, on repart jusqu’au prochain coup de ras-le-bol, ou besoin d’évasion, je ne sais pas comment qualifier tes départs répétitifs, excuse-moi. Ou peut-être est-ce juste de la frousse !

Il repose son sac et se prend la tête.

– Eh bien oui. Oui, peut-être que c’est la frousse. Si tu ne sais pas ce que mes départs et mes retours signifient, grande nouvelle : je ne suis pas plus avancé que toi, figure-toi. J’ai envie de partir de cette ville. J’avais trouvé un plan sympa. Mais putain, tu ne te barres pas de ma tête ! Tu es là, et tu restes, tout le temps ! T’étais pas prévue, je te signale ! Tu devais rester ici, pendant que moi je me barrais ! Mais non, comme d’habitude, Anouchka Issaïev ne lâche jamais l’affaire, et encore moins mon cerveau ! Alors arrête un peu de gueuler, parce qu’en définitive, je n’y suis pour rien ! Si je suis là, c’est parce que t’es une emmerdeuse qui squatte mon cerveau sans demander de putain de permission !

Je monte dans les tours. Il veut gueuler ? Pas de souci :

– Parce que tu crois que t’es le seul dans ce cas-là ? Moi, je voulais juste peindre ! J’ai jamais demandé une lobotomisation en règle du cerveau ! Et crois-moi que si j’avais eu le choix, j’aurais passé ma semaine à autre chose qu’à penser à toi et à me faire un sang d’encre en me demandant si tu allais bien ! Bordel de merde !

Il monte encore un peu plus le ton :

- Je ne t’ai jamais demandé de t’inquiéter pour moi !
- Non, mais je le fais quand même ! Je fais encore ce que je veux, jusqu’à preuve du contraire !
- Ouais, ben moi aussi !
- Très bien, alors barre-toi puisque c’est ce que tu veux !

Il balance un coup de pied dans son sac, devant lui :

- Mais non, putain, justement, je ne le veux pas !
- Alors reste ! Merde !
- Mais c'est ce que j'essaye de te dire ! Espèce de tête de mule !
- Non ! Tu dis tout et son contraire ! Tu viens, tu repars, puis tu reviens, et tu pars encore... Et là tu reviens ! Alors j'ai une question... Tu repars quand ?

Il fait le tour du comptoir pour me prendre dans ses bras. Je le repousse et tente de m'écartier de lui. Mais il dégage mes mains de son torse et se colle à moi. Ses doigts écartent les boucles de mon visage et son regard sincère et désolé me dit tout ce que je veux entendre.

– C'est bien ça le problème... Je ne sais même pas si je serai capable de repartir, tu comprends ? Et c'est pas normal !

Il soupire en approchant son visage. Il n'est plus énervé. Il semble soumis au destin qui ne veut plus nous séparer.

– Quand je pars, je n'ai envie que de revenir... Tu es mon plus beau voyage, Anouchka.

Il dépose un baiser léger sur mes lèvres et pose son front contre le mien.

– Je suis désolé. Je ne fais que subir tout ça, comme toi. Mes bases, elles ne sont pas là, dans un appartement avec une femme. Je n'ai jamais envisagé cette éventualité. Mais voilà, maintenant c'est le cas, je ne peux pas faire comme si tu n'existais pas, c'est impossible. Et ça me fait peur. Tu as le droit de m'en vouloir, je m'en veux moi-même, d'ailleurs, de ne pas réussir à maîtriser ça. Mais laisse-nous une chance. Je veux essayer. Je ne vois pas d'alternative. En plus, j'en ai furieusement envie. Vraiment. Je vais tout expliquer, tout ce que tu veux savoir, si ça peut aider.

– Tu es en train de me dire que tu ne veux plus partir ?

– Je ne sais pas. Je suis juste en train d'exposer le problème. Mais oui, quelque chose en moi ne veut pas partir. Et cette pensée ne me lâche plus. Alors... je pense qu'il faudrait essayer de faire quelque chose de tout ça, et

voir ce que ça donne, non ? T'en penses quoi ?

– Tu veux partir et tu ne veux pas, c'est ça ?

– En quelques mots, oui.

– Eh bien... On n'est pas dans la merde !

Il retient un rire.

– C'est ça !

– Putain de merde !

J'attrape un verre de whisky sur le comptoir et le vide cul sec. Il me le prend des mains en rigolant et le repose sur le comptoir.

– Embrasse-moi, Anouchka. Le reste... c'est des détails.

Je passe mes bras autour de sa nuque et l'embrasse à n'en plus finir. Les baisers de Gabriel sont les plus beaux du monde. Gabriel est un ange. Gabriel est mon ange. Gabriel est le plus beau, Gabriel est super imparfait mais je l'aime comme il est. Gabriel... c'est Gabriel. Rien à ajouter. Il me soulève et m'installe sur un tabouret de bar. Nos baisers deviennent absolument indécents. Le désir lancinant qui me taraude depuis que j'ai été à lui se réveille, plus fort, plus brutal que jamais. Depuis le début, nos corps subissent cette attraction puissante dès que nous nous approchons trop l'un de l'autre, c'est plus fort que nous, notre seul soulagement réside dans notre fusion.

J'ouvre son jean nerveusement alors que ses mains relèvent ma jupe sur le haut de mes cuisses. Mes doigts se faufilent dans son caleçon et s'emparent de son membre rigide et épais. J'écarte les cuisses pour laisser ses doigts glisser sous ma culotte. Je suis en totale liquéfaction. Son index s'insère en moi, je gémiss contre sa langue qui me fouille toujours. J'ouvre un œil pour observer ses traits tendus par le désir, ses yeux verts et leurs paillettes recouverts d'un voile de désir, ses...

– Oh !

Deux autres de ses doigts viennent de s'inviter à son invasion. Ils vont et viennent fiévreusement en moi sans me laisser de répit. J'ai déjà envie de

jouir. J'interromps notre baiser.

– Capote ?

Il halète, alors que ma main s'active sur son membre.

– Jean, poche arrière.

Je récupère le Graal en deux secondes et ouvre l'emballage à l'aide d'une main et de mes dents. Puis je repousse son jean sur ses cuisses, son caleçon y compris. Je déroule le plastique sur son membre que je peux enfin admirer à la lueur du jour. Même son pénis est mortel... Il s'empare de ma bouche à nouveau en se rapprochant de moi, écarte davantage ma culotte et guide son sexe sur le mien. Son gland passe sur mon clitoris, puis suit le chemin jusqu'à mon antre. Ses doigts se retirent et son membre m'envahit avec toute la puissance de notre passion. Je m'adosse au comptoir derrière moi, Gabriel enroule sa main à mes cheveux et les tire en arrière, restant immobile au fond de moi. De son autre main, il tire sur mon débardeur qui craque et se déchire en laissant apparaître mon soutien-gorge. Ses doigts nerveux cherchent mes seins dans les bonnets et les sortent de leur cachette. Il tire encore sur mes cheveux, je me cambre en arrière, sa bouche prenant d'assaut mes mamelons, sa langue les caresse, les fait gonfler, me fait fondre, m'excite, réveille définitivement mes sens. Son pénis, blotti au fond de moi, m'électrise. Je remue mon bassin, mes muscles se tendent, mon clitoris transpire, il faut qu'il bouge.

– Gabriel...

Sa main délaisse mes cheveux et se pose sur mes reins. Il m'invite enfin dans sa danse. Sa bouche s'accroche à l'un de mes tétons, son corps bouge brutalement, contre moi, puis se retire, puis revient. Je m'accroche à sa nuque penchée sur moi, tire sur ses cheveux, il accélère, puis une main magique apparaît sur mon clitoris et le frotte vigoureusement. Je gémiss sans discontinuer, il souffle lourdement, mon tabouret va rendre l'âme dans les prochaines minutes, mais c'est un détail.

Ses dents mordillent ma poitrine, son bassin devient incontrôlable et je

monte, toujours plus près du bonheur absolu... Il est là, juste là, sous ses doigts, dans mon sexe, et...

– Oh, Seigneur !

Je me fige, laisse un spasme diffuser un orgasme sensationnel dans tout mon corps. Gabriel m'attrape les hanches et me fait coulisser sur son membre à une vitesse folle. Il râle de plaisir, redresse la tête et la jette en arrière avant d'être secoué violemment par son plaisir. Après quelques instants d'extase commune, ses mains rejoignent mon dos pour m'attirer contre lui. Je me blottis dans sa chaleur alors qu'il m'enlace en embrassant mes cheveux. J'ai retrouvé Gabriel. Comment allons-nous gérer tout ça ? Est-ce que la fin sera heureuse ? Est-ce que nous allons réussir à survivre sans finir par nous jeter des trucs à la tronche ? Je ne sais pas... Mais pour le moment, il est là, et je suis d'accord. Nous n'avons d'autre choix que d'essayer.



[24](#) Paul Éluard, « Intimes V », *Les yeux fertiles*, 1936

**Gabriel**

« *Il suffit d'un sourire pour nous dévoiler, d'un mot pour nous peindre.* »<sup>25</sup>

Le cœur de ma muse bat contre le mien. Je n'arrive plus à la lâcher. La tête emprisonnée entre mon cou et mon bras, elle me laisse profiter de sa présence, ses mains caressant mon dos sous mon tee-shirt. J'ai longuement réfléchi à cette force qui m'attirait vers elle, à mon désir pour chacune de ses formes, à mon amour pour sa façon d'être... Et je crois simplement que c'est parce qu'elle sait me regarder. Elle sait me donner tort, me faire rire, elle sait me voir, moi. Pour elle, je ne suis pas un SDF, ni un simple artiste. Je ne suis pas non plus un con, ou un mec sympa. Je suis un homme comme les autres, avec ses bons et ses mauvais côtés. Et j'aime la manière qu'elle a de m'aimer. Parce que je sais qu'elle m'aime. Certaines choses ne nécessitent aucun mot, aucun dessin. Un regard, un sourire, un élan d'affection... C'est plus que tout un discours.

Un discours, il va néanmoins falloir que j'en fasse un. Si nous voulons tenter de nous accorder, il va falloir qu'elle sache tout. De toute façon, elle ne me laissera pas le choix, et j'ai envie qu'elle sache. Je n'ai pas non plus de secrets inviolables à révéler, ce sont juste des souvenirs désagréables que je préfère essayer d'oublier. Mais peu importe ce qui fait de moi ce que je suis, plus elle me connaîtra, plus les choses avanceront. Enfin, je l'espère.

Elle s'écarte doucement, puis me caresse la joue.

– Donc... Maintenant que nous sommes d'accord... Je pense qu'il va être temps de parler, non ?

Nous y sommes. Retour sur mon passé de merde obligatoire. Une belle

partie de réjouissance qui s'annonce, j'exècre cette partie de ma vie, non pas qu'elle ait été affreuse, elle n'est juste pas belle. Je retire ma capote en grimaçant.

– Tu es certaine que nous étions totalement d'accord ? J'ai cru déceler un certain scepticisme qui persistait... Je propose une vérification en règle de nos points d'accord, histoire d'être totalement certains...

Elle glousse et me frappe l'épaule, puis se lève de son tabouret.

– Bien tenté, mais non. Je vais aller me changer... Pauvre débardeur... Je monte ton sac ?

Son regard me transperce, elle attend une réponse, une vraie, qui en réalité n'a rien à voir avec mon sac. Une réponse qui parle de plus long terme que le moment présent. Elle veut juste savoir si cette fois, j'entre dans sa vie ou pas. Le premier pas, en quelque sorte. On y va ? On la tente ? Ou on stagne encore quelque temps ?

– Oui. Monte mon sac si tu veux.

Et voilà. Le pas est fait. C'est parti pour la grande aventure. Le mec qui ne veut pas se lier versus la nana qui lui tient tête constamment mais dont il ne peut pas se passer... Ça promet ! Elle monte mon sac. J'attrape le verre de whisky resté sur le comptoir et en bois une bonne moitié. Histoire de me détendre. De ne pas discerner trop clairement ces murs qui m'encerclent. C'est faisable. Avec elle, *tout* est faisable. Première étape, j'arrête avec mes a priori stupides. Les squats aussi ont des murs. La seule différence, c'est qu'ils n'ont aucune porte qui ferme à clé...

*STOP, Gabriel, c'est pareil, c'est juste un détail technique. Clé ou pas, on s'en fout !*

Oui, c'est ça. Je m'en fous.

Elle redescend, vêtue d'une simple chemise d'homme, pour changer, et je ne peux m'empêcher de froncer les sourcils. D'où viennent ces chemises,

bordel ? Je pense qu'il y a plus urgent, mais il va falloir que je me penche sur ce problème un jour. Elle nous ressert deux verres, sort un paquet de chips et m'invite à la rejoindre dans le salon. Elle s'installe sur mes genoux et m'offre un baiser vertigineux avant de lancer son interrogatoire. Toutes les clés du monde peuvent bien aller se faire foutre, pour un baiser pareil, je rajouterais moi-même deux ou trois cadenas à sa porte... J'attrape ses joues et savoure ses lèvres sans me priver. J'ai juste fait le meilleur choix possible. C'est une évidence. Et je lui suis tellement reconnaissant d'être ce qu'elle est, de ne pas être butée et banale, d'essayer de comprendre, d'être prête à m'écouter, au moins.

Elle se redresse et quitte mes lèvres. Son attitude très claire annonce l'heure merveilleuse des confessions. Je m'y sou mets. C'est indispensable, au final. Les yeux plissés, l'air soupçonneux, elle me ferait presque peur.

– Bon, déjà, où as-tu planqué le père de Lou ? Comment va-t-il ? Ou étiez-vous ?

Je m'esclaffe.

– Rien que ça !

– Oh, mais attends, j'en ai d'autres à la suite !

– Je me disais aussi... Nous étions sur la côte. Nous sommes partis parce que tes amis et d'autres personnes devenaient un peu trop pressants, et Willy comme moi avions besoin de prendre du recul.

– Je fais partie de ces « autres personnes » trop pressantes ?

Je caresse sa joue.

– Non, bien sûr que non... Toi, tu es la raison de mon retour. Enfin, je crois t'avoir assez expliqué ce point.

Pour toute réponse, elle me sourit et me propose des chips. Je refuse pour continuer.

– Willy m'a foutu un vrai coup de pied au cul, pour être honnête. Et il m'a fait réfléchir.



Elle m'interrompt, la bouche pleine.

- À quoi ?
- Mange et tais-toi, je parle...
- Ouais, ben active.
- Bien, madame... Encore faudrait-il que tu m'en laisses l'occasion.

Elle engouffre une poignée de nourriture dans sa bouche en levant les yeux au ciel, amusée, mais ne répond pas. Donc, c'est à moi de parler.

- Mon cher pote m'a fait la morale, sur le fait que j'étais un pauvre con.
- Il est bien, ton pote. Vivement que je le rencontre vraiment, je pense qu'on s'entendra bien.
- Mouais. Ma vie deviendra un enfer à ce moment précis.
- Sans nul doute... Bon, la suite ? Une chips ?

Je secoue la tête.

- Donc, puisque selon Willy, il ne faut pas tourner le dos aux gens qui ont de l'importance dans une vie, il m'a semblé évident que ce qu'il me préconisait devait être vrai pour lui aussi.
- Pas bête.
- Voilà. Donc, j'ai demandé à l'un des mecs qui vivaient avec nous de me trouver le numéro de téléphone de ton pote médecin. Pierre.

Elle s'arrête de mâcher.

- Sérieux ?
- Oui. J'ai appelé à son cabinet ce matin, et je lui ai dit où nous nous trouvions. Il est venu aussitôt.
- Sans déconner ? Il ne m'a même pas appelée ! Mais quelle espèce d'enfoiré ! Il se passe un truc de fou dans sa vie, et il ne prévient même pas les copines ?
- Je crois, sans vouloir le défendre, qu'il est assez occupé. Willy n'était pas du tout content de les voir débarquer... Il a voulu se barrer, mais j'avais prévu le coup, comme il dormait encore quand ils sont arrivés, je les ai enfermés dans le mobil-home avec lui.

- Ils ?
- Oui, ton ami et sa femme.
- Lou ? La fille de Willy ?
- Oui.

Elle agite ses mains, la bouche encore et toujours pleine.

- Oh, Lou devait être en pleurs... Comment ça s'est passé ?

Je grimace en attrapant ses foutues chips qui me font de l'œil. Je la fais patienter, le temps de me vider la bouche, concept qui lui est totalement étranger apparemment.

- Mais allez ! Ils se sont réconciliés ? Y a eu baston ? Raconte !

Je m'esclaffe.

– Non, Willy est pacifiste ! Un gros nounours avec un caractère atroce. Donc il a gueulé. Il a tenté de s'enfuir par la fenêtre, mais elle était trop petite. Alors il m'a insulté un bon quart d'heure, puis la fenêtre s'est refermée.

Elle sautille sur mes genoux.

- Et ?

J'attrape quelques chips et les déguste tranquillement.

- T'es vraiment insupportable, tu ne peux pas manger après ?

Elle jette le paquet à l'autre bout de la pièce. Je m'insurge, mais elle s'en fout.

- Bon, maintenant on est tranquilles. Alors ?

Je laisse mes mains caresser ses cuisses en reprenant.

- Alors ils y ont passé quatre heures. Quand ils sont ressortis, Willy avait

les yeux rouges et sa fille aussi. Ton pote m'a remercié et il nous a ramenés en ville. Bilan, mon pote ne veut plus m'adresser la parole, mais il reparle à sa fille, et Pierre m'a informé qu'il allait loger chez eux pour suivre une chimio, parce que les résultats d'analyse ont révélé un cancer peu développé d'après ce que j'ai compris, mais il a besoin de soins. Bien entendu, Willy a insisté pour que ce ne soit que provisoire.

Elle se jette sur moi.

– C'est trop beau, sérieux ! Lou qui retrouve son père, et Pierre qui va prendre soin de lui... Je suis trop contente pour eux, vraiment... Tu es un héros en fait !

– Non. Je l'ai fait principalement pour me rendre service à moi.

– C'est-à-dire ?

– Je n'aurais pas pu laisser Willy seul, je savais qu'il était malade. Et pour pouvoir me consacrer à notre foutu problème, il fallait que je sois tranquille de ce côté-là. Au bout du compte, je savais qu'une fois devant le fait accompli, Willy deviendrait un peu moins con. Enfin, je l'espérais...

– Et ?

Je soupire.

– Il fait la gueule. Je ne suis pas certain qu'il reste longtemps chez sa fille, pour être honnête. C'est pour ça que je suis allé voir Math, pour lui demander de me prévenir si Willy réapparaissait là-bas.

Elle se racle la gorge en se dandinant sur mes cuisses. J'observe son cinéma, extrêmement drôle au passage, même si à la base, d'après ce que le junkie m'a raconté, elle a agi de manière totalement inconsciente. Elle finit par lever les yeux vers moi, hésitante.

– Ah oui, Math...

– Oui, Math. Qui a failli me foutre son poing dans la tronche, au passage.

– Oh... Étrange...

– Oui... vraiment. D'autant plus qu'il m'a accusé de vol de porte-monnaie. T'y comprends quelque chose, toi ?

Toussolement, doigts qui se tortillent les uns sur les autres, puis haussement d'épaules désinvolte.

– Euh, non, du tout. Tu voles des porte-monnaie ? C'est un peu limite de faire ça... Pas à des grands-mères, j'espère...

Je pose ma main sur les siennes.

– Anouchka, tu es complètement folle ! Et ces mecs le sont encore plus. À force de se cammer et de vivre dans leur trou, ils ont perdu la notion de pas mal de choses. Ils auraient pu te violer. Je veux que tu me promettes de ne jamais retourner là-bas.

Elle hausse les épaules.

– C'est bon, j'ai géré...

– T'as géré rien du tout... Leur dire que tu étais flic, en plus ? Non, mais tu réalises que vraiment, c'était stupide ?

– Oui, ben c'est bon, tu ne serais pas parti, je ne l'aurais pas fait...

Je caresse sa joue du dos de l'index.

– Tu voulais me retrouver à ce point ?

– Oui, mais pas pour ce que tu penses. Je voulais t'étrangler, te foutre mon genou dans les parties, t'arracher les yeux et... bon, ben t'étais pas là.

Je m'esclaffe.

– Vu tes plans, tant mieux, quelque part.

Elle redresse le menton en me gratifiant d'un regard rempli de reproches.

– Ben oui, comme ça j'ai failli mourir, c'est plus fun !

J'attrape ses épaules et la presse contre moi.

– Je suis désolé d'être con... Je te jure que je vais essayer de faire des efforts pour que tu n'aies plus à aller me chercher là-bas.

Elle se trémousse, se lovant dans mes bras. Nous restons ainsi, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Parfois la vie nous réserve de drôles de chemins. Celui qui se présente à nous, nous ne faisons que l'entrevoir pour le moment. Cependant, malgré toutes les complications vers lesquelles nous nous dirigeons, son corps contre le mien me conforte dans l'idée que ça vaut le coup.

Je sens son souffle se calmer. J'ai l'impression qu'elle s'endort, lorsqu'elle revient à la charge.

– J'ai besoin de comprendre ce qui te repousse autant chez moi.

– Ce n'est pas toi. C'est simplement que je n'aime pas me sentir enfermé. J'ai envie de vivre. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour être bien, jusqu'à présent.

– Et maintenant ?

– Maintenant, je pense que je veux essayer la solution Noush, je te l'ai dit. Nous pouvons tenter de voir comment tout ça peut s'arranger...

Ses doigts triturent mon tee-shirt quelques instants, puis elle reprend.

– Si je pouvais comprendre ce que tu redoutes tant, ce serait plus simple. Explique-moi.

Nous entrons dans les explications plus profondes. Le côté chiant et un peu mélo... On va essayer d'abréger, parce que cette histoire me saoule. Je caresse ses cheveux.

– J'ai commencé à peindre très tôt. Je devais avoir 14 ans quand un marchand d'art, un pote à mes parents, nous a proposé d'exposer mes toiles. À l'époque, je peignais les lapins de mon grand-père, les champs et d'autres conneries. Les toiles ont plu au public, c'était pas terrible, mais le fait que ce soit signé par un artiste en herbe a dû stimuler les collectionneurs, je sais pas. Mes parents se sont fait une belle somme d'argent avec ça.

– 14 ans ? T'es un génie en fait ! Trop bien !

– Non, pas vraiment. Parce que ça a tourné la tête à mes vieux. À 16 ans, je faisais double journée. J'allais au lycée, et le soir et les week-ends, je prenais des cours pour améliorer mon style, grâce à l'argent des quelques

ventes que j'avais déjà faites. En plus, je peignais pour alimenter les expos qu'ils organisaient, toujours avec leur pote de mes deux. J'en avais ras le cul, parce que mes potes, eux, sortaient, allez dans des soirées, se tapaient des nanas, et moi, je me tapais des natures mortes et un vieux prof au moins centenaire qui ne comprenait même plus ce qu'il disait. Mais c'était mes parents, alors bon... J'étais très sage. Et si je faisais ça, ils me laissaient choisir les cours que je voulais. Quand j'ai voulu faire des études de lettres à la fac, ils n'en ont rien eu à foutre. Ce qui m'a permis de lire un peu plus, parce que j'adore lire.

– Ah oui ? Ils n'étaient pas un peu cons, tes parents ?

– Même beaucoup... Ils ont vu le fric facile, je crois. C'est sûr que la vente des toiles nous permettait de nous payer des trucs, mais bon...

– Ils travaillaient ?

– Oui, ma mère est secrétaire dans une grosse boîte de pub, et mon père est jardinier. Des gens normaux, quoi. C'est certainement pour ça que toute cette rentrée d'argent leur a fait perdre la tête. Ils ont vu grand aussitôt, et m'ont poussé dans cette voie. J'ai laissé faire. Jusqu'à mes 22 ans, je suis resté le gentil petit garçon qui obéissait à ses parents. Mais je t'avoue qu'à cette époque, j'étais à deux doigts de devenir complètement timbré, je faisais le mur pour aller voir mes potes, et comme je bossais les week-ends, je ne me reposais jamais. En plus des partiels, des cours, ça devenait ingérable. Surtout quand j'ai commencé à fréquenter des nanas. Un truc en plus à insérer dans le planning.

– Beaucoup de nanas ?

J'enroule une de ses mèches autour de mon doigt.

– Oh... Non... Tu es la première, ma puce.

Elle s'esclaffe.

– Je préfère. Tout compte fait, je ne veux pas savoir...

– Ce n'est vraiment pas important. Des nanas de quelques jours, c'est tout.

– Oui. Bon, passons. Et alors, comment es-tu passé de fils prodige à SDF antisocial ?

– Je ne suis pas antisocial... Je suis anti-cons ! Nuance !

Elle rit doucement, je reprends, qu'on en finisse.

– Donc, me voilà, à 22 ans, à faire le mur un soir pour aller retrouver, comme tous les week-ends, une nan... des potes. C'était en janvier, il faisait nuit, et cela faisait deux jours que la température restait négative. Sur la route, une voiture en face a perdu le contrôle sur une plaque de verglas et nous est rentrée dedans. Ma main droite a été plus ou moins broyée. La fin du monde.

Elle se redresse.

– Oh ! Mon pauvre...

– Non, on a eu de la chance au final. Il n'y a eu que ma main, de notre côté. L'autre conducteur, lui, a été s'encastrier dans un arbre au bord de la route, il a perdu sa femme et son gosse. Tout ça à cause d'un peu de verglas sur une route de campagne. Il n'avait pas bu, nous pas encore, la faute à personne. Sauf qu'il l'a payé cher, le pauvre homme. Et bien plus encore.

– Mon Dieu. Le pauvre. Je ne sais pas si je survivrais à un truc pareil.

– Il a survécu. Aux dernières nouvelles, qui datent un peu. Malgré l'acharnement de mes enculés de parents.

– Comment ça ?

– Tu vois, c'est là que j'ai compris que l'argent pervertissait tout et tout le monde. Moi, j'étais content d'avoir survécu. Eux, faisaient la gueule parce que ma main droite, celle qui tenait le pinceau, ne valait plus rien. Je me demande encore s'ils auraient été plus tristes si j'y étais resté. Ils pleuraient dès qu'ils venaient me voir, comme s'ils étaient en deuil. Rapidement, je me suis laissé aller dans leur jeu, j'étais tout autant désespéré qu'eux. Au lieu de me réjouir, je me suis enfoncé dans une dépression, me pensant inutile tout à coup. Ils m'ont envoyé dans une clinique psychiatrique pour quelques mois.

– Ah oui ? Carrément ?

– Oui. Pendant ce temps, devine ce qu'ils ont fait. Ils ont intenté un procès, en MON nom, au pauvre malheureux qui venait de perdre sa famille. En imitant ma signature pour établir la plainte. Ils ont pris un bon avocat, puisqu'ils avaient les moyens, contre le mec qui, lui, n'a pas pu trop se défendre, il avait autre chose à foutre, le pauvre, en plein deuil, et ils l'ont plumé. Dommages et intérêts, basés sur le fait que chaque conducteur doit rester maître de son véhicule à tout moment.

– C’est dégueulasse.

– Ouais. Et moi, je n’étais même pas au courant de ce truc. Je l’ai appris par hasard lors d’une conversation banale, bien après. Quand je suis rentré, ils m’ont inscrit à un programme de rééducation de la main, et ont demandé au prof de dessin de m’apprendre à peindre de la main gauche. Tu comprends, nous avons perdu assez de temps, et comme le temps c’est de l’argent... J’ai encore une fois coopéré, puis je les ai entendus parler du procès, et je me suis barré, tout simplement. J’ai traversé une bonne partie du pays en stop, j’ai vu plein de choses, rencontré plein de gens, fait des petits boulots ; ensuite je suis arrivé ici, et j’ai rencontré Willy. Alors, quand je te parle de vivre, c’est ça, Anouchka. C’est juste vivre vraiment. Ne pas m’empêcher de voir, de ressentir, de profiter. Parce que même si je le fais depuis quelques années maintenant, je garde en mémoire qu’on m’a enlevé cette liberté, juste pour gagner du fric et l’estime des voisins. Sans aucun égard pour ma personne ou pour mes envies. Et je ne parle même pas de la véritable victime de cette histoire. L’art ne doit pas faire de mal, tu comprends ? Il doit faire rêver... Moi, pendant longtemps, j’ai trouvé l’art écœurant. Alors j’ai arrêté d’y croire.

Elle penche la tête, posant ses doigts dans ma barbe vieille de quelques jours.

– Et maintenant ?

– Maintenant... Je crois que j’ai basé beaucoup trop de choses sur eux. Quand je vois ce que toi tu fais de l’art... L’asso, le jeune que tu pousses pour qu’il y arrive. C’est beau. Ça me donne envie.

– Ton histoire est triste. Pour ta main. Mais surtout pour cet homme. C’est nul de réagir comme ça. Et tes parents, tu penses les revoir un jour ?

– Ils ont mis des avis de recherche un peu partout, je crois. Mais même si je les rencontrais de nouveau, j’en aurais rien à foutre. Je ne suis même plus en colère. Je pense qu’ils ne valent simplement pas le coup. Si je les revois, je me contenterai de les saluer et de continuer ma route. Ce qu’ils sont, ce qu’ils seront... ce n’est plus mon problème.

– C’est triste.

Je hausse les épaules. Elle bâille et se love à nouveau contre moi.



– Merci de m’avoir raconté tout ça... J’en prends bonne note. Comment vois-tu les choses, alors ? Une envie particulière ?

Je l’enferme au creux de mes bras.

– Ma seule est unique envie, à l’instant, c’est de m’enrouler dans une couette avec toi, de sentir ta peau, de la manger, de m’enfouir en toi pour au moins toute la nuit. Et peut-être un peu le matin aussi. Tu sais à quand remonte ma dernière véritable grasse matinée ?

– Non ?

– J’avais 16 ans. Je m’en souviens très bien, j’étais super malade et mon prof de dessin m’avait dit d’aller me recoucher. Mes parents étaient chez des amis pour le week-end...

– Non ?! Et plus jamais depuis ?

– Non. Tu sais, les grasses mat’ dans un squat, c’est un peu compliqué, et pas vraiment agréable. Et puis j’avais toujours mieux à faire...

– Et là non ?

– Quoi de mieux que de te faire l’amour ? De te tenir contre moi ?

Je laisse flotter mes lèvres sur son cou. Sa peau frissonne, simplement avec cette proximité... Nous n’avons même pas besoin de nous toucher. J’adore cette femme. Elle passe ses bras autour de mon cou.

– J’en rêve d’avance... Tu as faim ?

– Ça dépend de la nourriture que tu me proposes. Si tu parles de ce qu’il y a dans ton frigo, pas vraiment.

– Il n’était aucunement question de quoi que ce soit en rapport avec ma cuisine.

– Alors je suis affamé...

– Ça tombe bien, moi aussi.

Il ne m’en faut pas plus. Je la soulève et prends la direction de l’étage. Elle pose sa tête dans mon cou.

– J’ai une question, au fait...

– Oui ?

– Tu te balades toujours avec des capotes dans la poche ? Genre, prêt à

dégainer ?

Je m'esclaffe en arrivant sur la mezzanine.

– Deuxième révélation du soir... Non. Je les ai achetées pour toi, parce que j'ai vite compris que l'équation toi plus moi dans une même pièce pouvait s'avérer... mouvementée...

– Mouvementée ?

Planté devant son lit, je la garde dans mes bras.

– Intéressante, sensuelle, sexy, émoustillante, bandante, jouissive... Tu préfères ?

– Oui, c'est plus clair...

Je la lance au milieu de ses draps.

– Alors c'est parfait.

Je m'allonge sur elle et prends ses lèvres d'assaut. Elle s'enroule autour de mon corps, ses courbes recouvrant les miennes. Je n'ai pas menti tout à l'heure... Je suis affamé. Elle a réveillé mon appétit, il est largement temps de l'assouvir.

---

[25](#) Anne Barratin, *Chemin faisant*, 1894

## Noush

« *L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :  
 Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,  
 Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.* »<sup>26</sup>

Je crois sans mentir que mon lit n'a jamais été aussi dur à quitter. Gabriel donne une autre dimension au réveil. J'ai cours à treize heures ce jeudi, il est dix heures, normalement je devrais m'extirper de ses bras, mais... comment dire... c'est absolument hors de question. Jamais je n'aurais pensé l'avoir là, avec moi, détendu, souriant, endormi... Mon courant d'air, mon rayon de soleil... Celui que l'on ne peut pas enfermer a décrété qu'il voulait changer les choses. Ça ne va pas être simple, j'en suis tout à fait consciente. Mais je relève le défi sans problème.

La tête enfouie dans l'oreiller, il est magnifique, même quand il dort. Ça fait au moins dix minutes que je l'observe, la tête appuyée sur mes poings relevés, comme une gosse au matin de Noël qui n'arrive pas à croire aux cadeaux qu'elle a trouvés sous le sapin. Bon, ben là, le sapin c'est ma couette, et j'ai trouvé dessous un bel ange endormi. J'ai eu une petite panique lorsque j'ai ouvert les yeux, encore épuisée et courbaturée de la veille (nous avons fait l'amour, c'était beau, c'était intense, mais c'était super sportif et puissant, d'où mon réveil compliqué. D'un autre côté, ce genre de courbatures, je signe pour en avoir tous les matins !). Donc, je disais, panique au réveil, la peur qu'il se soit encore une fois volatilisé. Il n'était plus dans le lit... Et puis j'ai entendu ses pas dans l'escalier puis jusqu'à la chambre... J'ai refermé les yeux, je l'ai laissé poser un verre d'eau sur un chevet, puis se rallonger, me reprendre dans ses bras, et j'ai écouté sa respiration reprendre le rythme du sommeil.

Maintenant, je le regarde. Je l'observe. Je l'admire. J'imagine toutes les toiles que je pourrais réaliser avec ce beau visage débarrassé de toute tension, ces cheveux recouvrant ses yeux autant que l'oreiller, cette épaule avec cette cicatrice, cette nuque large et tellement virile. Je suis perplexe. Avais-je déjà trouvé une épaule sexy auparavant ? Ai-je déjà eu envie d'une nuque contre mes lèvres avec autant de ferveur ? J'ai presque l'impression de baver... C'est à la limite du grand n'importe quoi...

\*\*\*

## **Gabriel**

« *La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur.* »<sup>27</sup>

J'ai du mal à ne pas sourire. Son regard est tellement intense qu'il pèse sur moi alors même que j'ai les paupières closes. C'est étrange de se réveiller à côté d'elle. C'est... rassurant. Apaisant. Bandant. Elle est nue, à quelques centimètres, et après avoir pris son corps plusieurs fois, j'ai eu un mal fou à m'endormir. Je suis assoiffé de cet amour que nous faisons, de ce corps qu'elle me donne avec ferveur, de son plaisir qui autorise le mien...

Et maintenant, elle me regarde. Je me sens comme une pâtisserie sur un plateau qui n'attend que d'être dégustée.

*Gabriel, n'ouvre pas les yeux, ne casse pas ce moment où le bien-être s'est installé, rares secondes de ta vie où tu te sens amoureux et aimé.*

Simple bonheur que de me sentir à ma place, alors que je devrais justement me sentir perdu.

Je ne peux soutenir plus longtemps son inspection muette et éclate de rire.

– Arrête de me regarder !

J'ouvre enfin les yeux sur ses joues rougies par une timidité honteuse.

– Tu ne dormais pas ?

Je tends le bras et l'attire contre moi.

– Si, je dormais, mais ça, c'était avant.

Elle embrasse mon épaule.

– Avant quoi ?

– Avant toi...

Elle pose sa joue sur ma peau pendant que son index vient chatouiller ma cicatrice.

– Tu t'es fait ça comment ?

Je m'esclaffe.

– Alors c'est ce moment ?

– Quel moment ?

– Celui où le mec roule des mécaniques en expliquant comment il s'est échappé d'une mort affreuse juste grâce à son courage et à sa force légendaire ?

Elle embrasse la fameuse balafre à laquelle je ne pensais même plus, pour être honnête. Elle est dans mon dos, et je n'ai pas l'occasion de m'inspecter sous toutes les coutures devant un miroir très souvent.

– Ben oui, t'es un héros à balafre, profite-en, je te promets que je te croirai, pour n'importe quelle version que tu me donneras.

– Cool. Alors, c'était il y a deux ans, une bande de vingt-cinq motards nous a cherché la merde dans une ruelle, Willy s'est barré, et je les ai tous explosés. Les pauvres n'ont plus forme humaine depuis...

– Oh ! Juste avec tes mains ?

– Avec une seule main, la gauche qui plus est ! Je te rappelle que j'étais un peu paralysé de la droite.

Elle ouvre de grands yeux en se pâmant d'admiration, et en étouffant un rire, surtout.

– Waouh ! Quel homme !

J'éclate de rire en me retournant sur le dos et en l'attirant à nouveau sur moi. Elle pose son beau visage sur mon torse, tourné vers le mien. Mes doigts parcourent l'ovale de son menton.

– En fait, Math m'a pris en grippe un jour, au début, et il a essayé de me planter.

– T'avais fait quoi ?

– Je lui avais dit qu'il était un connard, je ne sais même plus le sujet de l'embrouille. Quand je te dis qu'il est dangereux, je ne blague pas. Il sort sa lame pour tout et n'importe quoi.

– J'ai compris le message. Et l'autre cicatrice ? Sur la hanche ?

– Ah, tu l'as vu aussi ?

– Je l'ai même dessinée, à titre de rappel.

– Exact. Celle-ci date de l'accident. Un bout de la portière pliée, enfin, je n'ai plus les détails, mais quand je me suis réveillé, elle était là... Bref, sans importance. D'autres questions ?

\*\*\*

## **Noush**

*« Il nous faut peu de mots pour exprimer l'essentiel, il nous faut tous les mots pour le rendre réel. »<sup>28</sup>*

– Lequel de tes voyages tu as préféré ?

J'admire encore et toujours mon Gabriel au milieu de mes draps. Je n'en reviens toujours pas. Il prend un air inspiré en regardant le plafond, ses mains me caressant paresseusement. Je suis bien, là, maintenant... Je veux que ce moment ne finisse jamais. Il faut que nous arrivions à trouver notre chemin à nous, c'est indispensable.

Il me répond.

– J'aime la mer l'été, la campagne au printemps et la ville le reste du

temps. De grandes villes, de préférence.

- Pas de lieu préféré ?
- Ton lit, ça marche comme réponse ?
- C'est la meilleure !

Il me sourit et m'enlace, je me blottis et nous nous rendormons.

\*\*\*

## **Gabriel**

« *Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas connues.* »<sup>29</sup>

J'ai accepté ses clés. J'ai laissé mon sac chez elle, en précisant qu'un jour ne faisait pas l'autre et que ça n'était pas une fin en soi. Elle a ri, a hoché la tête et m'a laissé tout seul au milieu de son appartement. Je me suis senti perdu, sans elle, dans ce grand espace, n'osant pas toucher les choses, ne me sentant pas à ma place. Alors j'ai attrapé les clés, mon carnet à dessin, puis je suis parti au parc. Et j'ai bossé. Je me suis acheté à manger au fast-food le midi, puis j'ai pris deux pizzas avant de rentrer chez elle, à une heure raisonnable, enfin je crois... dix-neuf heures c'est bien, comme heure ?

Elle est vêtue d'un tablier lorsqu'elle vient m'ouvrir après que j'ai sonné. Elle se jette sur moi à peine la porte fermée. Je pose fébrilement les pizzas sur le comptoir, tire sur le nœud de son tablier et l'entraîne sur le canapé. J'embrasse son cou, écarte le col de cette foutue chemise qu'elle porte encore. Sa peau sent bon, elle est fraîche, ses cheveux sont encore humides. J'enroule mon poing dans ses boucles et passe mon bras autour de sa taille. Elle écarte les cuisses pour me laisser m'installer entre ses jambes. J'aime rentrer à une heure raisonnable... En tout cas, avec ce genre d'accueil, elle peut être certaine que je ne louperai jamais l'heure.

Un truc sonne dans la cuisine. Elle se redresse.

- Merde, ça va cramer ! Attends !

Je me rassieds et la laisse se précipiter à ses fourneaux. Je la rejoins alors

qu'elle m'interroge sans se retourner.

– T'as perdu les clés, au fait ? Tu as sonné ?

Oups !

– Euh, non, pas habitué, pardon.

Je sors les clés de ma poche et les pose à côté des boîtes à pizzas, qui d'ailleurs...

– J'ai rapporté à manger...

Elle se retourne, une cuillère de sauce tomate à la main.

– Ah...

Elle éclate de rire.

– Bon, ben j'ai fait à manger aussi ! Enfin, j'ai fait pour moi, mais de trop, comme d'hab, quoi !

– OK... Je crois qu'il va falloir qu'on s'accorde sur certaines choses.

Elle hausse les épaules et ouvre un placard.

– C'est là que je sors les boîtes magiques. Pizzas ce soir, et les bolos, ce sera demain soir. Donc, note bien, demain, c'est bolos, tu ne rapportes rien !

– Ça marche !

Elle transvase le contenu de sa poêle dans une boîte en plastique.

– Remarque, demain c'est les cours nocturnes à Une Chaleur dans la Ville... Tu y assistes ?

Je pose mon coude sur le comptoir en la dévorant des yeux.

– Tu veux que je vienne ?

– Oui ! Le cours passera plus vite comme ça.



Elle ferme les boîtes qu'elle vient de préparer et les met de côté. Je tends la main pour lui caresser la joue.

– Alors je viendrai. Et je pars en même temps que toi demain matin, comme ça, je rentre aussi avec toi, donc, je ne prends pas les clés.

– D'accord.

Elle me fait un clin d'œil puis me tourne le dos, rangeant ses ustensiles près de l'évier, sans manquer de continuer cette conversation passionnante.

– C'est simple en fait, on a déjà résolu deux problèmes. Nos menus jusqu'à demain soir, et notre planning de clés... Génial ! On va y arriver !

– Super... Vu qu'on est bien partis, est-ce qu'on pourrait en régler un troisième ?

– Oui, lequel ?

Je fais le tour du comptoir qui nous sépare et pose mes mains sur ses hanches en me collant à son dos.

– Il me semble que nous étions sur un sujet important avant ton urgence culinaire...

Mes mains sont déjà sur ses cuisses. Elle tente de se retourner mais je bloque ses mouvements. Au lieu d'un face-à-face, j'appuie sur le haut de son dos pour l'allonger sur son plan de travail. Elle se laisse aller de bonne grâce.

J'embrasse sa nuque pendant que mes mains remontent sa chemise sur ses hanches.

– J'ai envie de toi maintenant.

Elle gémit.

– Résolvons rapidement ce nouveau problème, alors.

Elle se cambre et tourne le visage vers moi. Le baiser qui s'ensuit nous fait trembler par son intensité. Ses mains font glisser sa culotte sur ses jambes

alors que je déboutonne mon jean en urgence. J'attrape une capote dans ma poche (ma nouvelle habitude qui ne risque pas de changer) et revêts la précieuse protection en un temps record. Puis ma main remonte sous sa chemise et attrape l'un de ses seins collés au plan de travail sur lequel elle est allongée, pendant que mon autre main pénètre dans son jardin trempé, aussi incandescent que l'est ma queue déjà entièrement dressée, recherchant avidement sa cachette préférée.

Je retire mes doigts, attrape sa hanche et me faufile entre ses chairs. Elle est étroite, brûlante, ruisselante, accueillante. Je reste un moment à profiter de cette sensation de bonheur, sans bouger, aimanté au fond de son paradis. Elle s'impatiente, gesticule, tente de se redresser, j'attrape sa nuque et la repousse en avant. Elle soupire d'aise. Mes yeux se posent sur la courbe de son dos. Il est parfait. Une œuvre d'art à lui seul. Je me retire et lui assène un premier coup de boutoir. Puis un autre. Et encore. À chaque mouvement, mes muscles se tendent un peu plus, mon extase s'intensifie, et déjà, mon orgasme se prépare.

Anouchka gémit, frémit, et se met à trembler quand mes doigts se faufilent sur sa vulve. Ses mains cherchent un endroit où s'accrocher, pendant que je la pilonne, elle fait de grands gestes désordonnés, heurte une casserole qui tombe dans l'évier, renverse un verre d'eau sur la gazinière, bouscule un paquet de coquillettes qui explose par terre. Je la redresse, me retire et la soulève pour l'installer sur le comptoir derrière moi. J'écarte ses jambes et me penche sur son clitoris. Je le suce, le lèche, replace mes doigts en elle, jusqu'à ce qu'un orgasme l'assaille et qu'elle s'allonge en renversant les papiers, les clés, repoussant dangereusement les pizzas au bord de la table, et faisant valser tout ce qui trouve posé derrière elle.

Nous finissons allongés sur le carrelage, sur les coquillettes, ses jambes enroulées à mes hanches, mon membre à bout de désir, son vagin resserré autour de lui. Ses ongles s'incrudent dans la peau de mon dos, m'attirent contre sa poitrine, et je jouis sans retenue dans ses bras, à bout de souffle, épuisé, mais tremblant de passion et de soif de tout ce qu'elle représente. Elle m'embrasse alors que je ne suis qu'une loque entre ses bras, incapable de bouger, n'en ayant aucune envie non plus... Juste heureux.

Je suis encore dans une sorte de coma merveilleux quand elle murmure doucement.

– Je pense que nous pouvons considérer ce troisième point solutionné également. Quelle journée profitable en tout point !

Je secoue la tête.

– Il faudra que l'on revoie ce dernier point... Il ne me semble pas parfaitement maîtrisé.

Elle jette un coup d'œil à l'état de sa cuisine.

– Certes. Nous devons apprendre à contrôler notre environnement direct. Les coquillettes incrustées dans le dos... C'est spécial.

Je l'embrasse en riant.

– Je vais nettoyer ces horribles éléments perturbateurs.

– Et moi je range le reste.

– Ça marche.

Je l'aide à se relever, elle me dépose un baiser sur la joue.

– Et voilà, encore un problème de résolu... Rangement de la cuisine en parfaite harmonie... Non, mais sérieusement, quelle équipe !

\*\*\*

## **Noush**

« *Le bonheur est un seul bouquet : confus léger fondant sucré.* »<sup>30</sup>

Fin du week-end. Nous l'avons passé à... dessiner ? Ça passe, ça, comme activité ? En tout cas, c'est ce que j'ai avancé à Rebecca qui a été prise d'un fou rire à cette annonce, d'ailleurs. Bref, je sors de la douche pour retrouver Gabriel adossé contre la tête de lit, nu, une toile appuyée sur sa cuisse relevée, un fusain dans la main.

- Tu dessines quoi ?
- Ton clitoris. J’ai pensé qu’il manquait pour l’expo.
- Hein ?

Je me précipite sur la toile, qui reproduit effectivement mes cuisses écartées, mais mon intimité est cachée par sa main à lui, posée négligemment sur mon pubis.

- Tu ne veux pas exposer ça, quand même ?
- Pourquoi pas ?
- Gabriel, il y aura mes parents et mes amis, à l’exposition.
- Mais c’est de l’art, ma puce...
- D’accord, mais c’est avant tout mon corps. Et il risque d’y avoir certains de mes élèves aussi, non, c’est impossible.
- C’est la plus belle pièce de la série, Anouchka ! Franchement, tu t’arrêtes à des considérations dignes d’un profane, je suis super déçu.

J’attrape la toile pour l’inspecter. Entre ses doigts on voit mon...

- Non, mais t’as fondu des fusibles, sérieusement !

Je relève les yeux sur lui. Il pleure d’un rire trop longtemps contenu. Je balance le châssis au pied du lit et me rue sur lui.

- Tu peux arrêter de te foutre de moi cinq minutes... Tu n’as jamais eu l’intention d’exposer cette toile !

J’essaye de le chatouiller mais il nous retourne sur le matelas, et de dominante, je me retrouve dominée.

- Bien entendu que jamais je n’afficherai une œuvre d’art pareille. Je serais obligé de rester planté devant en regardant avec un œil assassin tous les cons qui essaieraient de l’admirer. Ça pourrait finir mal.

Il attrape mes mains et les bloque au-dessus de mes cheveux en frottant son pénis contre le sujet de son tableau... (pas besoin d’un dessin !) et penche sa tête pour attraper un de mes mamelons avec le bout de ses dents. Il relève

la tête, les yeux flous.

– Tu sais quoi ? J’en ai marre de ces foutues capotes. Déjà, c’est mauvais pour l’environnement. Ensuite, je plongerais bien tout de suite maintenant dans ton paradis, ma muse... Et je ne peux pas... C’est un gros problème.

J’écarter les yeux.

– Tu es certain de ce que tu viens de dire ?

Il hoche la tête, sérieux, en se frottant contre ma cuisse.

– Ose me dire que tu n’es pas d’accord.

– Je m’arrange avec Pierre demain matin pour deux ordonnances. On se lève à huit heures, à neuf heures nous sommes au labo, et si tout est bon, une heure après, Pierre nous appelle. Ce qui signifie que, comme je prends le travail à treize heures, nous aurons eu le temps d’expérimenter.

Il m’embrasse fougueusement.

– Un nouveau problème de résolu... Quelle efficacité, ce couple improbable que nous formons ! En attendant, ne bouge pas d’un poil, que tu n’as pas d’ailleurs, je reviens.

\*\*\*

## **Gabriel**

*« Dans l’amour, la vie a toujours un cœur léger. »<sup>31</sup>*

Noush me rend à l’état de machine de sexe. Nous avons fait les tests à l’hôpital grâce à une ordonnance « urgente » de ce cher médecin qui me plaît de plus en plus. Nous avons reçu les résultats. Nous avons expérimenté. C’est mortel. Et maintenant, elle se prépare pour partir alors que nous n’avons pas eu le temps de manger, que je suis encore emmêlé dans les draps et que je n’ai aucune envie qu’elle parte. Et je n’ai pas plus envie de bouger. Elle passe la tête par la porte de la salle de bains.

– Machine prête, mes affaires n’attendent que les tiennes, tu fermes et ça démarre.

– OK, merci.

– De rien.

Je me lève et vais chercher mes fringues dans la chambre d’amis. Oui parce que j’ai ma chambre, mon espace, qu’elle a débarrassé pour que je puisse me sentir dans mon monde au besoin. Pour le moment, je n’en ai aucune envie, mais c’est une petite porte de sortie intelligente et je la remercie d’y avoir pensé. Elle a fait ça samedi, pendant que je réparais la porte de la douche qui bloquait un peu. Et hop, deux autres points de résolu au passage, j’ai mon espace, elle a son bricoleur personnel. On avance, on avance.

Je mets la machine en marche et passe sous la douche. Puis je m’habille (j’ai racheté des fringues. J’avoue, j’adore les fringues, et ça, c’est un bonheur, de pouvoir enfin se changer tous les jours, d’avoir plusieurs paires de pompes, que tout soit propre, et que je sois propre aussi, au passage). Je sors en même temps qu’elle, sans les clés – elle n’a que trois heures de cours et je dois rattraper le boulot que je n’ai pas fait ce matin. La période touristique bat son plein, c’est cool pour les portraits, sauf que si je ne vais pas au parc, ça ne va pas se faire tout seul.

Mais avant cela, je fais un détour par la maison du médecin, pour tenter de parler à Willy. Anouchka a demandé à Pierre vendredi si je pouvais passer le voir, mais il a jugé que c’était encore un peu tôt. OK pour cette fois, j’ai obéi. Cependant, si Willy fait vraiment la tronche, je veux m’en assurer par moi-même. Donc, me voilà à sonner à leur porte. Lou m’ouvre et m’adresse un sourire chaleureux et reconnaissant, puisque je suis à l’origine de l’emménagement de l’ours chez elle. Elle m’invite à entrer, mais je reste sur le perron.

– Je voulais prendre des nouvelles de Willy. Il fait toujours sa tête de con ?

Elle lève les yeux au ciel.

– Tu n’imagines même pas...

- Il est visible ?
- Oui. Attends, je vais lui dire que tu es là !

La voix de mon enfoiré de pote résonne depuis quelque part à l'intérieur.

- Inutile, je veux pas lui parler, à ce faux frère !

Lou hausse les épaules, mi-amusée, mi-embarrassée. Je m'adresse à Willy.

- Ça va mon vieux ?
- Je viens de dire que je te parlais pas à toi, dégage, Rimbaud.
- OK, je reviens demain alors !
- Non, certainement pas ! Va te faire foutre, avec tes idées à la con et...
- OK, à demain !
- P'tit con ! J's'rai pas là de toute manière !

Je fais un signe de tête amusé à Lou qui retient un rire et tourne les talons.

\*\*\*

## **Noush**

*« Je suis devant toi pour te donner toutes les étoiles du ciel en un baiser sur les yeux. »<sup>32</sup>*

Mercredi. Une semaine qu'il « n'a pas » emménagé chez moi, si je puis m'exprimer ainsi. Assise devant mon chevalet, sur mon estrade, je laisse mes yeux se perdre sur son visage, caché sous ses cheveux insolents qui pendent devant ses yeux. Il est vraiment coiffé n'importe comment, c'est long sans être long, court sans l'être non plus, bref, nous sommes un couple improbable avec des coiffures à notre image. Je rappelle que mes cheveux sont bouclés, limite crépus, ou pas, c'est selon leur envie, et la manière dont ils se tiennent sur ma tête est aussi aléatoire. Mais ce n'est pas le sujet.

Ce qui me fait encore une fois l'aimer comme une dingue, c'est cette manière qu'il a de guider Ethan. Il est patient, plus que moi, il lui explique, le corrige, en répétant, effaçant, recommençant encore et encore ses

explications. Il est radieux, souriant, beau, passionné dans ses paroles. Et moi, je suis spectatrice alors qu'il fait mon boulot, accessoirement. Mais Ethan a l'air content, Gabriel aussi, et moi aussi. Donc après, savoir qui donne le cours, ça intéresse qui ?

D'autant qu'aujourd'hui, nous fêtons une semaine de vie ensemble. C'est génial... Si peu et tellement. Je vis sur un petit nuage du matin au soir et dans une tornade de sensualité du soir au matin. Je crois que je n'ai jamais autant fait l'amour de ma vie. Ce truc est addictif... À moins que ce ne soit Gabriel. L'un dans l'autre, ça revient au même. Dès qu'il relève les yeux de la toile d'Ethan, et qu'il lit clairement dans les miens mes pensées salaces, il m'adresse un sourire qui n'arrange rien, bien au contraire, en faisant ce petit geste de tête qui dégage les mèches de ses yeux. Petit tic que j'ai remarqué chez lui et qui me fait fondre. Et je me retrouve sous forme de flaque gluante sur l'estrade. C'est une image bien entendu, je suis encore de chair et d'os, pas de panique. Mais mon cerveau, lui, j'ai un doute...

\*\*\*

## **Gabriel**

*« C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde. »<sup>33</sup>*

Je suis les mains dans l'évier, en pleine corvée de vaisselle que je mets un point d'honneur à gérer quand c'est elle qui s'occupe du repas du soir. Elle allume la chaîne et met en route une compil de Gary Moore qu'elle écoute souvent. « Parisienne Walkways », un morceau génial, remplit l'espace. Je ne l'entends pas venir jusqu'à moi. Elle se colle à mon dos, se lève sur la pointe des pieds et murmure :

– Une semaine... ça se fête...

Elle écarte les objets qui traînent sur le plan de travail, puis ses mains glissent sur ma queue. Ses doigts déboutonnent mon jean, au rythme de son corps qui bat la mesure de Garry. Sensuel, sexy, langoureux, tellement beau que je la laisse faire ce qu'elle veut. Je pose le plat que je nettoyais dans l'évier, soyons prudent, alors que mon jean tombe au sol. D'un mouvement



de poignets, elle envoie mon caleçon dans la même direction. Puis ses mains sur mes hanches m'ordonnent de me retourner.

Elle tombe à genoux devant mon membre qui a très bien compris la suite des événements. C'est une première entre nous. Et ça me met dans un état catastrophique. J'ai déjà envie de jouir lorsque sa langue s'enroule autour de ma queue. Ses doigts l'entourent, d'autres me pressent les bourses, puis me caressent entre les cuisses, avant de revenir sur mon sexe déjà fortement sollicité. Ses lèvres entrent dans son jeu, elle m'enfoncé en elle, sa langue me caressant toujours, ses doigts se resserrant autour de moi.

Je m'accroche au bord de l'évier d'une main et attrape ses cheveux de l'autre en gémissant. Sa langue, ses lèvres, ses doigts, la vision ultrasensuelle qu'elle m'offre à genoux devant moi, les accords de Garry Moore qui couinent autour de nous, c'est renversant. J'avance mon sexe vers elle, elle l'accepte un peu plus, puis encore plus, mon gland bute contre le fond de sa gorge. Elle accélère la cadence, au rythme de la musique. J'ai compris que c'est Gary qui lui donne le tempo, je peux vous dire que je prie pour que cette chanson ne se termine jamais, et si elle pouvait accélérer encore un peu...

C'est le cas ! Je lâche un râle de béatitude.

– Anouchka... C'est bon putain !

Un frisson, que dis-je, une tornade me traverse le corps, mes boules se contractent. Je tire sur ses cheveux pour la prévenir que je craque.

– Noush !

Elle me reprend en bouche et accélère davantage. Plus rien à foutre de la musique. Je balance mes reins vers elle, me tends comme un arc, ferme les yeux pour faire durer un maximum, puis mes sens se dérèglent, je perds le contrôle, attrape sa tête à deux mains alors qu'un putain d'orgasme me pète le cerveau. Je crois que je rugis mon plaisir, l'esprit en vrac, la réalité semblant toute relative autour de moi. J'en tremble, j'en chancelle, j'en transpire. Et je me déverse dans sa gorge alors que mon corps est à la limite de la convulsion.

Elle se relève rapidement et me prend dans ses bras. Je reprends mes esprits en embrassant son cou, ses joues, et sa bouche, qui a gardé le goût de mon orgasme. Un mélange de sa douceur et de notre passion débordante... Je crois que j'aime cette femme. Elle est parfaite.

Elle jette un œil satisfait sur le plan de travail.

– Donc ce point est réglé également. Nous avons parfaitement géré les éléments perturbateurs. Aucune coquille au sol, pas de poêle dégringolée je ne sais où, pas de verre renversé... Je crois que nous pouvons nous féliciter.

Je ris doucement, c'est tout ce dont je suis capable pour le moment. N'empêche qu'elle a raison. Cette histoire est une putain de réussite. Nous sommes des champions du monde !

\*\*\*

## **Noush**

« *Un cœur n'est juste que s'il bat au rythme des autres cœurs.* »<sup>34</sup>

– Tu ne dors pas ?

Il est au moins trois heures du matin, les pupilles de Gabriel brillent dans l'obscurité. Il se tourne vers moi et m'enlace.

– Pas plus que toi, on dirait.

Il pose sa tête sur ma poitrine. Je passe ma main dans ses cheveux... Ils sont doux... J'adore.

– J'ai demandé la première.

Il laisse échapper un gémissement triste.

– C'est Willy. Mon pote est malade... Il est malade et il m'en veut... Et...

– Et quoi ?

Ses doigts effleurent tendrement la peau de mon ventre.

– Et moi, je file le parfait amour au chaud chez toi, en toi, je fais l’amour, je suis bien. Tu vois ? Je n’ai pas écouté ce qu’il voulait, en quelque sorte, je me suis un peu débarrassé de lui... Enfin, c’est l’impression que ça me fait.

Je le berce affectueusement.

– Tu vois les choses de la mauvaise manière. Tu as peut-être sauvé la vie de ton ami, Gabriel. En plus, il a retrouvé sa famille. Tu n’as pas à t’en vouloir.

– Toi tu le vois comme ça, mais lui n’a pas la même manière d’envisager la vie, Noush. C’est un clochard, il a vécu dans la rue pendant quinze ans. Il a subi tellement de choses, pour lui, la vie n’a pas la saveur que tu lui trouves, toi.

J’entortille une de ses mèches autour de mon index.

– C’est triste.

– Oui. Et ça l’est encore plus si ma décision d’appeler ton ami était vraiment ce qu’il ne voulait pas !

– Qu’est-ce que tu penses, toi ? C’est toi qui le connais le mieux !

– Je pense qu’il voulait en définitive retrouver ses filles. Je pense aussi qu’il était trop fier pour faire le premier pas. Je l’ai fait pour lui. Il aura toujours cette excuse, si un jour ils s’aperçoivent que c’était une erreur, de me remettre cette situation sur les épaules... Mais je préférerais que cela n’arrive pas.

– Je comprends. C’est bien, ce que tu as fait, Gabriel. Willy s’en rendra compte.

– En tout cas, je ne m’avoue pas vaincu. J’ai décidé d’aller le voir tous les matins. Il est buté, mais je suis encore pire.

Il embrasse mon ventre.

– Merci, ma muse.

– De rien, mon bel ange.

Il se blottit contre moi, et rapidement, s'endort, la tête contre ma hanche. J'aime partager mon lit avec lui. Vraiment. Tout serait parfait... Serait, oui. Mais il me manque un truc. Il me manque mon meilleur ami. Cela fait plusieurs jours que j'écoute les bons conseils de Rebecca qui tente, avec ses gros sabots, d'arranger les choses. J'entends aussi les allusions de Pierre, qui est le confident principal de Baptiste. Je vois le nombre de SMS grossir presque tous les jours de sa part sur mon téléphone. Mais je ne les lis pas. Je n'analyse pas non plus les allusions de Pierre. Et j'écoute d'une oreille distraite Rebecca. Pourquoi ? Parce que je suis perdue. Parce que mon ami est devenu fou et d'après Rebecca, est amoureux de moi.

J'ai un double sentiment qui m'étouffe, voire un triple. Déjà, je suis triste pour lui. S'il avait été éconduit par une femme, quelle qu'elle soit, j'aurais été la première à compatir et à détester cette pauvre fille qui ne voit pas le mec génial en lui. Mais là, la femme, c'est moi. Je me déteste moi-même. Sauf que je ne l'aime pas comme ça, c'est une certitude. Je n'y peux rien, c'est comme ça.

Ce que j'éprouve ensuite, c'est un ressentiment profond envers lui. J'ai l'impression qu'il m'a trahie. Il a cassé une amitié de vingt ans ! Pour un truc stupide. Je me sens délaissée, loin de mon ami, privée de nos moments et de notre complicité. J'ai l'impression, peut-être fausse, que je ne mérite pas ça. Je n'ai rien fait pour le séduire, en tout cas pas consciemment. Mes câlins étaient toujours amicaux, je ne me suis jamais frottée à lui, je ne lui ai pas fait de charme, bref, c'est lui qui déconne, pas moi.

Enfin, je suis perdue. Je ne sais absolument pas comment je devrais réagir lorsque nous nous reverrons. Moi, il me manque, c'est terrible.

J'attrape mon téléphone et me décide à ouvrir notre boîte de dialogue. Je fais défiler tous ses messages. Les premiers datent de quelques jours après notre « discussion », lorsque j'étais malade.

[Hello Noush, je sais que j'ai été con, OK, mais quand même ?

Pas de news ? T'es guérie ? Un coup de fil ?]

[Bon, Rebecca m'a dit que tu voulais être un peu tranquille, encore malade et en arrêt. D'habitude c'est à moi que

tu donnes les messages pour les autres... Ça me fait chier.  
Mais je peux comprendre, il faudrait qu'on discute.  
Il est encore chez toi ? Un café après mon boulot ?]  
[Bonjour ici radio Baptiste, je suis actuellement en route  
pour Londres, je reviens demain, et ce qui me ferait vraiment,  
mais alors ultra genre méga plaisir serait un petit signe  
de vie de ma Noush préférée. Tu veux que je te rapporte  
un mug avec la tête du prince Charles ?]  
[Je suis rentré. Pierre m'a dit pour le père de Lou.  
C'est fou, ce truc !]  
[Coucou c'est encore lui. Je sais pas quoi te dire.  
Appelle-moi. Prends soin de toi.]  
[Si je te dis que je t'aime, tu le prends bien ou mal ?  
Tu es mon amie, Noush. Dans tous les cas. Et il faut que je te dise.  
Non... appelle-moi.]  
[Bon bon bon... Je crois que j'ai vraiment joué au con, cette fois, hein ?]  
[Joyeux anniversaire ma chérie. Et je t'aime putain,  
comme un ami, j'ai envie de te parler, me fais pas ça,  
bordel, je mérite un peu plus de considération, non ?  
J'ai même pas le droit de faire un bisou pour ton anniv ? Merde, Noush !]  
[Pardon, j'ai vu Novak au parc, et je crois que  
t'es vraiment pas bien... Tu veux que je vienne ?  
Un ciné fast-food ? Un tarot ? Un câlin ?]  
[Noush ?????]  
[Merde ! Tu me manques ! Tu me fais chier !]  
[Je ne sais plus quoi dire... Si tu ne réponds pas rapidement,  
je débarque chez toi, je te préviens...]  
[Liste de courses : Café, sucre, pack de bières fois trois,  
racheter des torchons, en coton cette fois,  
Trois paquets de gaufrettes à la vanille, une boîte de lentilles,  
PQ triple épaisseur parfum lavande.  
(pardon j'avais rien pour noter, mais vu que tu lis pas de toute manière... ;)]  
[Penser prendre RDV proctologue. J'ai des démangeaisons  
quand je rigole, c'est bizarre.]  
[Mémo : nouveau mot de passe compte PayPal : non j'déconne !]  
[NOOOOOUUUUUUSSSSSSHHHHHHHHHHHHHHHHHHH]

Il me fait pleurer... Il me manque trop. Je suis nulle. Trois semaines, c'est presque inhumain. Il faut que je l'affronte. J'essuie mes larmes du dos de la main en écrivant une réponse.

[Pardon, je passais sous un pont. Tarot ? Tu organises ?]

Et j'envoie. Avant même d'avoir le temps de réfléchir. Parce que c'est Baptiste. Et parce que je l'aime. Je ne suis pas là pour le faire souffrir. On va l'avoir, cette explication. Je ferme les yeux mais mon téléphone vibre.

[Tu vas encore perdre. Mais si tu y tiens...  
J'organise. Je te tiens au jus. Je t'aime.]

[<3]

Pour le coup, je pleure de bonheur. J'éteins mon téléphone et serre Gabriel dans mes bras. Cette fois, j'ai l'esprit plus léger, tout va rentrer dans l'ordre.

---

[26](#) Jean Racine, *Andromaque*, II, 2, Oreste, 1667.

[27](#) Paul Éluard, *Capitale de la douleur*, 1926.

[28](#) Paul Éluard, *Avenir de la poésie*, 1937.

[29](#) Paul Éluard, « Je t'aime », *Le Phénix*, 1951.

[30](#) Paul Éluard, *Le Lit La Table*, 1944.

[31](#) Paul Éluard, « Chanson », *Le Phénix*, 1951.

[32](#) Paul Éluard & André Breton, *L'Immaculée Conception*, 1930.

[33](#) Paul Éluard, « Dominique aujourd'hui présente », *Le Phénix*, 1951.

[34](#) Paul Éluard, « Ce que l'Amérique doit entendre », 1949.

## Gabriel

« *Plus l'amour est brûlant et pur, plus il est jaloux, plus il est ingénieux à se tourmenter.* »<sup>35</sup>

Il y a des jours comme ça, où tout va de travers. Aujourd'hui en est le parfait exemple. Ce matin encore, Willy a hurlé depuis sa chambre sans vouloir me voir. Sa fille m'a souri, embarrassée, comme tous les jours, mais la porte s'est refermée sans que je sois entré. J'en ai marre. J'ai envie de retrouver Anouchka, les touristes me gonflent prodigieusement. Négocier un portrait, une fois qu'il est réalisé, c'est nul.

- Dix euros ?
- Nous étions d'accord sur vingt euros. Il ne vous plaît pas ?
- Si, il est parfait, mais j'avais compris dix euros.
- Pourtant, quand j'ai annoncé le tarif, vous avez dit que ça convenait. Et j'ai bien dit vingt euros.
- Oui, mais je me disais... dix, vingt... Quelle différence ? Une bonne action ?

La petite prétentieuse me sourit pendant que sa copine ricane derrière elle. 18 ans à tout casser, ces deux nanas se croient plus malignes que la moyenne. OK, très bien. Je rectifie l'esquisse, en fourbe, double son nez de volume et change l'angle d'un de ses yeux, elle louche maintenant. Moi aussi je peux avoir un QI proche du zéro absolu, il suffit de demander.

- Bon, d'accord, OK pour dix euros.

Elle est contente la gamine... Elle me tend une main remplie de pièces jaunes. Encore mieux, tout pour plaire décidément. Je ne recompte pas, mais

je suis sûre qu'il en manque. Pas grave. Je fourre les pièces dans ma poche, arrache la feuille de mon carnet et la lui donne avec un sourire ironique.

Elle ne regarde pas aussitôt, passe le bras sous celui de sa copine, et s'éloigne en roulant des fesses sans dire merci. J'observe le spectacle. À quelques mètres de moi, elle déroule son papier. Et hurle d'un air outré.

– Connard !

Merci, venant de toi, pétasse, je le prends comme un compliment. Je referme mon calepin, mais une gentille dame arrive avec ses deux petits-enfants.

– Bonjour monsieur, je vous vois souvent ici, j'aurais voulu faire le portrait de mes petits-fils... Mais je n'ai pas trop d'argent et...

Demandé comme ça, ça change tout.

- Asseyez-les là, je m'en occupe.
- Oui, mais pour l'argent ?
- Offert par la maison.

Elle m'offre un sourire et installe ses deux bambins sur le banc. Pour cette fois, je m'applique. J'aime bien les grands-mères. En attendant, depuis ce matin, je n'ai que des plans foireux. Journée à oublier... Vivement les bras de Noush... Willy n'étant plus là à cuver sur l'herbe derrière moi, j'avoue que je me fais chier. Il va falloir que je trouve une autre activité. Ce constat me perturbe aussi, si je ne m'éclate plus en dessinant, que vais-je bien pouvoir faire de mes dix doigts ? Et comment vais-je gagner ma vie, surtout ? Parce que je ne peux pas me faire entretenir, c'est hors de question, mais un boulot classique ? N'est-ce pas aller trop loin dans la « normalité » que je suis censé exécuter... Les choses s'affinent doucement avec Noush, cependant, nous sommes loin de la vérité. Il reste tellement de sujets à voir, à envisager, à solutionner. Mais chaque chose en son temps. Cela ne fait qu'un peu plus d'un mois que je la connais (oui quand même, déjà, il y a un mois et une semaine, Jo nous faisait son grand show à poil sur une estrade, et moi je dessinais des boucles blondes indomptables autour d'un visage rayonnant de



beauté), et je serais fou de penser que tout va se solutionner en un claquement de doigts. La seule chose que je note quand même, c'est que nous allons dans le bon sens, ça, c'est une certitude.

Justement, une voix bien connue m'interpelle alors que je finalise le portrait des deux bambins que la grand-mère a du mal à garder calmes.

– Hello... Un jambon-beurre, ça vous tente, monsieur l'artiste ?

Je me retourne sur ma muse, rayonnante dans une robe légère et fleurie volant sous la brise qui sévit depuis ce matin. Elle découvre ses jambes magnifiques, alors que les rayons du soleil se perdent dans ses cheveux extraordinaires. Un sourire se fige aussitôt sur mon visage, je lui fais signe de m'accorder deux minutes, termine mon œuvre et me débarrasse de la petite famille qui se perd en remerciements devant mon dessin. Puis je me consacre à ma muse qui prend mes cuisses d'assaut.

J'attrape ses fesses pour l'attirer contre moi, et pose mes lèvres sur les siennes.

– Bonjour, belle déesse. Que me vaut cette visite ?

Elle me laisse dévorer son cou en penchant la tête en arrière, une main dans mes cheveux.

– Je voulais manger avec toi... J'ai deux heures ce midi, autant ne pas les passer seule...

– Très bonne initiative.

Elle redresse la tête.

– Et puis, tu n'as pas de téléphone, et je préférerais te prévenir.

Je fronce les sourcils, je n'aime pas les discussions qui commencent comme ça, et encore moins son air embarrassé.

– Oui ?

– Soirée tarot ce soir. Rebecca est en train de devenir folle, enfermée chez elle. Tu sais, c'est quelque chose que nous faisons souvent... Chez Pierre, c'est compliqué en ce moment, Reb va bientôt tuer Steph si on ne la sort pas au moins quelques heures de chez elle, et Baptiste n'arrête pas de se déplacer à droite à gauche pour ses expos apparemment, donc il n'a rien dans son frigo pour nous recevoir... Il ne reste que l'option de mon appart...

– Baptiste ? Le marchand d'art que j'adore et qui me vénère ? Le con de l'hosto ? Celui avec qui tu es fâchée ?

Elle hoche la tête. Quand je disais que c'était une journée à terminer d'urgence... Je n'aime pas ce type, et encore moins la manière qu'il a de la regarder et de parler d'elle comme si elle lui appartenait.

– Il est quoi pour toi ? Tu ne m'en parles jamais.

Elle hausse les épaules.

– Un ami... mon meilleur ami. Mais nous étions en froid, comme tu le sais.

– Tant mieux si vous vous êtes réconciliés. Il est au courant qu'il est juste ton meilleur ami, par contre ?

– Justement... c'est compliqué... En fait, je ne lui ai pas adressé la parole depuis presque trois semaines. Depuis le jour où je suis tombée malade, en réalité. Nous avons des choses à nous dire.

Est-ce que j'ai le droit de dire que je n'aime pas du tout ce type ? Que je ne veux pas qu'elle lui parle, ou même qu'elle se trouve dans la même pièce que lui ? Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit le concernant ? Un meilleur ami avec qui on se prend la tête, ça perturbe normalement. Moi, je lui parle de Willy tous les jours, par exemple. Donc, je me demande si je ne dois pas prendre son mutisme à ce sujet pour un danger éventuel.

Je soupire. Non, je n'ai pas le droit de lui refuser une soirée avec ses amis. Elle dit que c'est cool, alors c'est cool.

– Et donc, votre soirée se déroule chez toi, c'est ça ? Avec ce Baptiste.

– Oui, entre autres, il y aura aussi Pierre et Rebecca. Tu la connais, c'est

elle qui donnait des cours à Une Chaleur dans la Ville avant que je prenne le relais.

– Peut-être, je n’y suis allé qu’une fois avant ton arrivée fracassante.

Elle s’esclaffe.

– Arrête avec ça ! J’aimerais oublier cette étape de ma vie...

– Oublier le jour où nous nous sommes rencontrés ? Tu dis n’importe quoi.

Elle m’enlace.

– Oui, bon... passons. Je voulais te prévenir que ce soir, il y aura du monde à la maison. Tu sais jouer au tarot ?

Je me fige. C’était ça son idée ?

– Excuse-moi, Anouchka, mais franchement, je crois que ça sera sans moi pour ce soir. Pour être honnête, je n’aime pas ce Baptiste, il parle de toi comme si tu étais à lui, et ça risque de m’énervier.

Elle recule son buste pour examiner mon visage.

– Quoi ? Baptiste est mon ami, je viens de te le dire.

– C’est bien ça. Ton ami. Mais lui, il veut plus, c’est évident. Donc, je ne valide pas. Désolé, je ne préfère pas assister à ce genre de soirée.

– Pourtant je ne compte pas non plus le voir parce que tu ne l’aimes pas alors que tu ne le connais même pas.

– Et je n’ai pas envie de le connaître.

– Il faudra bien que ça arrive !

– Pas ce soir. Désolé.

Je pince mes lèvres, désolé d’avoir à refuser, mais je n’ai simplement pas envie de me retrouver à faire des sourires forcés à l’autre con. J’essaye néanmoins de calmer le jeu.

– Il me semble que c’est plus simple comme ça. Mais ce n’est pas la fin du monde, ma puce.

Son beau sourire s'évanouit définitivement.

– Donc, je dois choisir, c'est ça ? Soit mes amis, soit toi ?

C'est moi ou elle fait tout pour que ça tourne dans le mauvais sens, là ?

– Non, jamais de la vie, ne choisis pas, profite de ta soirée... Mais je ne serai pas là, c'est tout.

Elle croise les bras... Nous dévions sévèrement vers une nouvelle prise de tête. Eh merde ! Ça faisait longtemps.

– C'est réglé, je n'ai pas mon mot à dire, c'est ça ?

– Écoute, tu as décidé toute seule d'inviter tes amis, et c'est parfait. Mais moi, ça ne me dit rien, donc je ne viens, pas, c'est tout. Pas besoin d'en faire toute une histoire !

– Oui, j'ai invité mes amis, toute seule, mais je suis encore chez moi, non ? J'ai le droit d'inviter qui je veux !

Nous y voilà. Mes doigts s'agrippent à sa jupe, j'essaye de garder un ton calme et arrangeant, pour changer.

– Oui, tu es chez toi, merci de me le rappeler d'ailleurs, et c'est normal que tu fasses ce que tu veux chez toi. Moi, je ne suis pas chez moi, je n'ai donc aucune obligation de t'y rejoindre tous les soirs. Tu as des trucs de prévus, je te laisse tranquille, c'est tout.

Quel sang-froid, Gabriel, quels progrès impressionnants ! Dommage qu'elle ne les voie pas !

– Mais je n'ai pas envie de ne pas te voir...

– Pourtant ça va être le cas.

– Et tu ne pourrais pas... revenir après ?

Non, mais là, elle me prend pour qui ? Je ne retiens pas un peu de sarcasme.

– Mais bien entendu... À ton entière disposition. Et quelle heure siérait à mademoiselle ?

– Euh... Je ne sais pas, étant donné que c'est férié demain, cela peut finir tard et...

– Ah, donc je poireaute jusqu'à ce que vous soyez tous crevés et qu'ils se décident à lever le camp ? Intéressant. Quelle belle soirée s'annonce pour moi... Et j'attends où ? Dans le hall ? Dans la rue ?

Cette fois, la guerre est lancée. Elle hausse le ton.

– Hey, mais attends, là ! C'est toi qui ne veux pas participer. Ma porte t'est ouverte, je te signale, n'importe quand ! Ne va pas me reprocher d'organiser une soirée qui traîne un peu en longueur !

Je parle plus fort.

– Mais je te dis justement que je te laisse tranquille ! C'est toi qui veux que je rentre !

Elle répond sèchement.

– Si tu venais dès le début de soirée, il n'y aurait pas de problème.

Je fais de même.

– Si tu ne voyais pas un mec qui veut te sauter, il n'y aurait pas de problème non plus !

– C'est Baptiste le problème ? Comment peux-tu le juger, tu ne le connais même pas !

– Je connais les mecs, Anouchka ! Il n'est pas ton ami, et toi tu lui sautes au cou et lui fais des câlins. Je vous ai vus à votre association l'autre jour ! Ne me prends pas pour un con !

Elle s'apprête à rétorquer quelque chose, lorsque la situation s'envenime davantage avec une arrivée totalement imprévue.

– Ah, je comprends mieux ! Tu t'es trouvé une nouvelle cruche à baiser !

Constance ! Seigneur, sortez-moi de ce merdier, je vous en prie ! Anouchka tourne vivement la tête vers la princesse en plastique, comme l'appelle Willy.

– Je vous demande pardon ?

Constance, engoncée dans une robe on ne peut plus moulante, croise les bras sur sa poitrine et l'assassine du regard.

– Occupez-vous de vos affaires, vous, je parle à Gabriel.

Anouchka saute de mes genoux.

– Mais moi aussi je lui parle, figurez-vous ! Et vous êtes qui, d'abord ?

Constance toise ma muse on ne peut plus méchamment. Laquelle n'est pas sous de meilleurs auspices, au passage. Je me lève à mon tour.

– Constance, nous nous sommes déjà expliqués. Tu n'as aucune scène à me faire.

– Permetts-moi d'en décider, Gabriel !

Elle inspecte Anouchka.

– Mais, je vous connais, vous !

Cette dernière fronce le nez.

– Je ne crois pas, non. Je n'oublierais pas une femme dans votre genre.

– C'est-à-dire ?

– Il faut vraiment que je précise ? Ils n'avaient plus votre taille au magasin ? Votre robe vous boudine ! À votre âge, ça fait limite vulgaire !

Je retiens un rire. Ça va dégénérer, ma muse est déjà pas mal énervée et je commence à la connaître. Je préfère tenter de la calmer.

– NOUSH !

Elle se tourne vers moi.

- Quoi ? Tu prends sa défense, en plus ?
- Elle n'en vaut pas la peine, allez viens, on se barre, ma puce.

Constance s'esclaffe.

- « Ma puce » ? Alors j'avais vu juste, tu la sautes aussi ?

Noush devient rouge vermillon.

- « AUSSI » ? Gabriel ?
- Je ne saute plus Constance, Noush ! Et je ne te saute pas non plus, tu le sais bien.

Constance rajoute.

- Nous allons tout savoir... Alors madame est prude ?
- Putain, mais ferme-la, Constance ! Noush, viens !

Je saisis le bras d'Anouchka mais elle le dégage. Constance revient à la charge.

- Oh, mais oui, je vous connais ! Vous être l'artiste au nom improbable qui expose dans deux semaines... Mon mari, qui est maire, est invité !

Noush la considère avec dédain.

- Ah ? Parce qu'en plus vous êtes mariée ? De mieux en mieux... Pauvre homme !
- Je ne vous permets pas !
- Je me branle de votre permission, ma chère !

Constance va éclater, je la connais, et Noush, je n'en parle même pas. J'attrape une nouvelle fois ma muse et l'entraîne hors du parc, cette fois sans lui laisser le choix.

Une fois sur le trottoir, elle s'extirpe de ma poigne et m'assassine du

regard.

– Tu me fais une scène pour Baptiste, mais moi, je ne couche pas avec lui ! Elle par contre, à première vue, elle couche avec toi.

– Non ! C’est terminé.

– Marrant, elle n’a pas l’air d’être informée... si c’est réellement le cas !

Je n’ai pas envie de lui avouer Constance. De lui dire que quelque part, à une certaine période de ma vie, j’ai été un mec qui sautait cette nana par besoin. Cela équivaldrait à dire que je suis une pute, en quelque sorte. Avouer ça à Anouchka ? C’est impossible. Tout ce que je peux dire, c’est que c’est fini avec elle.

– Mais c’est réellement le cas ! Elle est conne, c’est tout !

– Bien sûr... Et donc, ce soir, tu étais tellement pressé de ne pas venir du tout chez moi, tu comptais dormir où ? Explique-moi ?

Non, mais tuez-moi tout de suite, cette situation me gonfle prodigieusement.

– Je ne sais pas, je n’ai pas réfléchi. Mais pas chez Constance, si c’est ce que tu insinues !

– Mouais. Ça reste encore à prouver ! Je te préviens, Gabriel, je suis une nana simple, qui accorde sa confiance, et qui, je pense, ne passe pas son temps à faire chier ! Mais si j’apprends que tu te fous de ma gueule...

– Je viens de te dire que je ne la voyais plus !

– Comme je t’ai dit que Baptiste était un ami, et tu ne m’as pas crue !

– Ça n’a rien à voir !

– T’as raison, c’est pire ! Et même si tu ne couches plus avec, tu as bien regardé cette nana ? Elle fait deux têtes de plus que moi et certainement dix kilos de moins ! Qu’est-ce que tu fous avec moi, Gabriel ?

Alors là, on est rentrés dans la quatrième dimension ! Je me souviens tout à coup pourquoi les femmes me saoulent.

– Tu divagues, Noush ! Je ne suis pas attiré par Constance ! Je ne l’ai jamais été !



- Alors pourquoi tu couches avec ?
- Je ne couche plus avec ! Bordel de merde !

Elle lève les yeux au ciel, excédée.

– Au passé ou au présent, c'est pareil ! Tu couches avec des femmes qui ne t'attirent pas ? Si elle ne te convient pas, qu'est-ce que je dois croire me concernant ?

Je me prends la tête dans les mains. C'est bon, la coupe est pleine, cette altercation, au milieu de la rue, me fait chier. Je n'étale pas ma vie devant tout le monde, je n'aime pas avoir à me justifier quand je ne suis pas en tort, et j'aime encore moins me faire hurler dessus. Je relève les yeux sur elle.

– Tu sais quoi ? Bonne soirée ! Éclate-toi bien avec tes potes, et si par hasard tu as envie de te faire sauter ce soir, je te conseille d'accepter les avances de ton soi-disant ami, parce qu'il ne faudra pas compter sur moi ! Salut !

Je tourne les talons et m'éloigne d'elle alors qu'elle me répond.

– C'est peut-être une bonne idée finalement ! Va chier, Gabriel Novak, je ne suis pas une nana qu'on saute pour dormir au chaud, parce que je crois avoir compris ta manière de procéder...

Je marque une pause. Il faut que je me retourne, que je nie ce qu'elle vient de dire. Je ne peux pas la laisser penser ça. Que je me sers d'elle. Mais si je me retourne, nous repartons dans un dialogue de sourds. Et si elle pense ça de moi, c'est qu'elle m'a vraiment mal cerné. Je suis revenu pour elle, bordel de merde ! Pour quoi ? Pour qu'elle me considère comme un profiteur ? Il vaut mieux que je me barre. D'urgence. Je valide encore une fois, journée de merde absolue !

Je traverse la rue et m'éloigne le plus possible d'elle. J'ai envie de frapper, de casser des trucs, de hurler... Elle me fait chier !



[35](#) Victor Hugo, *Océan. Tas de pierres*, 1942

**Noush**

*« Ah ! Préservons, protégeons cette union si tendre !  
 Sur le même torrent, que nous devons descendre,  
 Contre les mêmes flots prompts à nous réunir,  
 Nous serons plus gaiement portés vers l'avenir ;  
 Oui ! Crois-moi, l'amitié, ce doux présent des dieux,  
 Est plus chère à mon cœur qu'un laurier glorieux. »<sup>36</sup>*

Garry Moore joue « Still Got the Blues » sur ma chaîne, pendant que je prépare la soirée. J'ai la gorge serrée, les yeux qui me brûlent, mais je ne pleurerai pas. Je suis énervée, effondrée, perdue, tout me saoule. J'ai eu le temps de me calmer pendant mes heures de cours de l'après-midi, enfin, je le croyais, mais ce moment au calme, en face à face avec moi-même me démontre que l'histoire est loin d'être passée. Et cette guitare qui tiraille mon cœur... Pourquoi j'ai mis cette musique, aussi ? Il faut croire que j'aime souffrir.

Je pose un saladier de chips entre les verres et autres bricoles « apéro » bourrées de sucre, graisse et j'en passe, alors que la sonnette retentit. Déjà ? Je n'ai pas vu le temps passer. J'inspire une bonne fois, pour ne pas donner le spectacle pitoyable de la copine au bord de la crise de larmes, puis ouvre la porte.

C'est Baptiste. Seul. Tout sourire. Et mon cœur abdique. Mon ami, mon frère... Je lui saute au cou. Ses bras m'encerclent aussitôt. Je n'avais pas réalisé à quel point il me manquait. Il me soulève sans effort, pénètre chez moi et referme d'un coup de pied ma porte.

Je fonds en larmes sur son épaule. Trop d'émotions. Il est là, j'ai besoin de

lui. La dispute avec Gabriel m'a détruit le moral. Son retour à lui dans ma vie me bouleverse tout autant. J'ai été tellement stupide d'essayer de l'écarter de ma vie, et je suis si contente de le retrouver... Il me caresse la tête doucement.

– Noush... C'est bon, je suis là. Ne pleure pas, ma chérie.

Je secoue la tête.

– Je ne pleure pas...

– Alors c'est tes yeux qui fuient ?

Il me tire un sourire pendant qu'il passe ses doigts sous mes yeux pour essuyer « la fuite ». Je bredouille des excuses, ne sachant pas quoi dire, perdue.

– Je suis désolée pour mon caractère de merde...

– Je suis désolé pour tout ce que je t'ai dit... J'ai été con. Simplement... Je t'aime tellement et Rebecca et Pierre... Ils sont tellement insistants que parfois je confonds tout. Mais...

– Tu n'as pas à m'expliquer...

– Oui, mais j'y tiens. Écoute-moi, s'il te plaît.

Il me repose mais me garde entre ses bras.

– Je t'aime. Et tu le sais. Je suis désolé, mais j'ai envisagé ne serait-ce que de passer une soirée avec toi, et peut-être une nuit. Une vraie nuit.

Ses yeux sont au fond des miens, et je suis franchement mal à l'aise. Je ne veux pas de cette conversation, pourtant, elle est nécessaire. Vraiment. Que les choses soient claires. Une bonne fois pour toutes. J'ai passé trois semaines à me demander ce qu'il ressentait vraiment, comment il fallait que je réagisse face à une situation que je ne comprenais pas vraiment, et aussi à désespérer devant la perte de mon ami le plus cher. Si on pouvait enfin être d'accord, ce serait bien. Mais rien que le fait qu'il évoque une nuit avec lui... J'ai envie d'aller me planquer loin... En fait, je crois que je suis lâche, contrairement à lui.

Je déglutis en me demandant s'il ne serait pas judicieux de m'écarter un peu des bras de mon meilleur ami, mais il ne me laisse pas l'opportunité de le faire, il resserre son étreinte et poursuit.

– Ensuite, je me suis rappelé que je connaissais déjà tout de toi. Et que tu es une nana chiante à vivre. En plus, je n'ai pas envie de m'installer. J'ai passé une nuit de dingue à Londres, avec une bikeuse tatouée ukrainienne, j'ai également plus ou moins rencontré une *sex friend* avec qui ça marche bien, donc... Va te faire foutre, je n'ai pas envie de me caser, alors arrête un peu de me faire ta drague, parce que non, je suis désolé, Noush, mais tu n'es pas mon style. Tu trouveras quelqu'un... Je te le promets. Par contre, je préfère te prévenir que ce ne sera pas moi. Parce qu'en plus, il faut bien que je te l'avoue, tu es une immonde bordélique et ça m'horripile ! Tu peux pas faire ta vaisselle aussitôt, sérieusement ? Pourquoi t'attends toujours le lendemain ?

J'éclate de rire et le prends dans mes bras. J'ai droit à un Baptiste en forme. Il soupire et se laisse aller à mon câlin avant de reprendre.

– Et aussi... Quand tu es en période de création, tu vis n'importe comment, tu manges quand tu as le temps, personne n'existe, il faut te répéter trente fois les choses pour que tu les assimiles... Bref, tu es définitivement insupportable à vivre. Je préfère garder ma place de pote. J'espère que tu comprends ?

Je hoche la tête.

– Oui... Je comprends. Alors, tu as rencontré quelqu'un ?

Il me relâche et pique une chips sur la table.

– Tu parles de ma bikeuse barge ? Tu l'aurais vue... Des jambes de malade, un minishort... Tout mini... Et...

– Non ! Je te parle de ta *sex friend* !

– Joker !

Je me plante devant lui alors qu'il tente d'accéder à la cuisine.

– Non, pas de joker ! C’est Manon ?

Il m’écarte de son chemin.

– Non ! C’est la sœur de Lou, je te signale, et elle est en pleine déprime, bonjour la prise de tête...

Il allume le robinet de l’évier et asperge ma vaisselle de ce matin de liquide vaisselle. Il est un peu maniaque.

– Alors qui ?

Il se fige puis attrape l’éponge.

– Deux tasses ? Et toi, c’est qui ?

Je rougis.

– Plus personne.

Il fronce les sourcils en posant une tasse sur l’égouttoir.

– Tu veux en parler ?

J’écarte l’idée d’un geste de la main. Je ne sais même pas ce que je pourrais en dire. Reviendra-t-il ? Gabriel est encore un mystère pour moi sur beaucoup de points, je ne sais pas si comme moi, ses mots ont dépassé sa pensée, ou si vraiment, il est parti sans volonté de revenir. Je ne suis pas une experte en relations aussi passionnées, encore moins avec un homme comme lui. J’aimerais qu’il apparaisse, dès maintenant, que l’on se pardonne en un regard et que nous tournions la page de cette prise de tête idiote. Avec du recul, il est évident qu’il ne se sert pas de moi, puisqu’il a tout fait pour partir à plusieurs reprises. Et il est tout aussi clair que cette femme n’est pas importante pour lui. C’était idiot. Reste à savoir si lui aussi comprend réellement que Baptiste n’est pas un obstacle entre nous, ou s’il préfère rester buté sur ses a priori stupides.

La sonnette retentit une nouvelle fois, et la porte s’ouvre directement. J’ai

le secret espoir qu'il s'agisse de mon ange, mais la voix de Rebecca résonne déjà dans mon appartement, anéantissant mon doux rêve.

– Non, non, non, Pierre, ce n'est pas possible ! Je ne bois pas, vous ne buvez pas, c'est tout ! Non, mais quelle espèce d'égoïste ! J'en reviens même pas !

Ils débarquent tous les deux dans ma cuisine, Pierre pose un sac en papier sur le comptoir. Baptiste, le torchon à la main, se retourne vers eux, Rebecca se fige en nous observant tour à tour, Pierre derrière elle fronce les sourcils.

– On dérange ?

Baptiste hausse les épaules en posant la tasse propre et sèche sur l'étagère dédiée.

– Non, j'ai fini la vaisselle, on peut commencer. Et Reb, j'ai envie de picoler, alors tu vas pas nous gonfler !

Rebecca m'embrasse sans manquer de me faire un clin d'œil.

– Aaah, les bonnes vieilles habitudes sont de retour, j'adore. Mais hors de question qu'on picole.

Pierre sort de son sac une bouteille de Jameson et une autre de chablis qu'il me tend.

– Mets ça au congélateur, elle devrait être nickel dans un bon quart d'heure.

– Non ! Sérieux, Noush, tu ne vas pas t'y mettre ?

Je me dépêche de refermer le congel' où la bouteille est déjà installée.

– Non, je débute à l'ananas avec toi. Après, on verra. Vois les choses du bon côté, dans deux heures il n'y aura plus que toi qui verras les cartes... T'as pris un peu des genoux, non ?

Sérieusement, elle en est à plus de quatre mois... Elle le planque où, son

embryon ? Elle est en robe, et aucune espèce de bosse n'apparaît sous le tissu... Elle soupire.

– Non, mais regarde mes bras... Énormes !

*No comment...* Pierre lève les yeux au ciel, Baptise retient un rire en posant son torchon, puis nous nous installons à la table déjà prête pour notre sacro-saint rituel. Je distribue pendant que Pierre sert le premier verre. C'est parti.

État de la situation à minuit douze. Je gagne. Baptiste ronchonne. Pierre est comme d'habitude peu causant. Rebecca fait la tronche parce que :

Un. elle n'a pas de jeu.

Deux. Nous sommes un peu saouls tous les trois, mais pas elle.

Trois. Nous avons évoqué longuement le sujet de Willy, et en réalité, elle nous en veut encore énormément de l'avoir gardée à l'écart de l'histoire. Elle reste persuadée que si elle avait été dans la confidence, Willy serait aujourd'hui beaucoup plus enclin à être cool.

Je ne vois absolument pas le rapport, ni ce qu'elle aurait pu faire pour arranger les relations entre Lou, Manon et Willy, mais bon. Les certitudes de Rebecca sont impossibles à combattre. Donc, d'après elle, si le beau-père de Pierre reste plutôt buté et un peu fermé sur beaucoup de points, c'est uniquement notre faute. OK. En attendant, Pierre nous apprend qu'il devient plus souriant au fil des jours. Lou reprend une activité normale et a recommencé à écrire. Il a même accepté d'aller faire du shopping avec ses filles la semaine dernière. Pour se refaire une garde-robe. Et hier, Pierre les a surpris à rire tous les deux dans la cuisine en rentrant. Quant à la chimio, la première séance est prévue dans quelques jours. Et il a l'air de se faire à l'idée.

Rebecca s'énerve sur ses cartes et tourne en boucle, nous en prenons pour notre grade, la tête basse, en attendant que l'orage passe.



– Dire que je pensais que vous étiez des amis... Alors le père de Lou réapparaît, et personne ne me dit rien... Et toi, traîtresse, si tu nous parlais un peu de M. Gabriel Machin ?

Coup bas ! Elle m'avait prévenu que je le payerais... Baptiste hausse un sourcil en posant une carte. Pierre, qui a pris une garde et ne récupère aucun pli depuis le début, soupire et se gratte la tête. Ce qui ne distrait pas mon ami.

– Novak ? Qu'est-ce que...

– Oui, c'est ça, Novak ! Vous avez fini les toiles ? Il vit encore ici ? Il est où ?

J'ai envie de l'étriper. Pierre, qui devait s'en douter, ne bronche pas et attend que Rebecca pose une carte, mais Baptiste, lui, me dévisage sans comprendre.

– C'est ton mec ? Sérieux ? C'est lui, la tasse ?

Je hausse les épaules. Rebecca se charge de répondre.

– Oui, c'est lui, la tasse. Enfin, je suppose. Noush, c'est lui ? La tasse ? Quelle tasse, d'ailleurs ?

Je pose mes cartes devant moi.

– Bon. Alors, j'annonce. Oui, c'est lui « la tasse ». Et oui, et non, et en fait j'en sais rien si c'est mon mec, on vient de s'engueuler, il devait être là, mais je laisse à vos esprits de déduction extrêmement affûtés le soin de comprendre ce qu'il y a à comprendre du fait qu'il n'est pas présent. Voilà.

Pierre lève les yeux de son jeu.

– Il est où ?

– Aucune idée.

Rebecca incline la tête.

– Il vit là ?

– Jusqu’à ce midi, oui.

Baptiste se penche sur la table, vers moi.

– Et maintenant ?

– J’en sais rien.

Rebecca se concentre sur ses cartes.

– C’est un bon coup ?

– Joker.

Elle me sourit.

– Nous jouons au tarot ma chérie, et au tarot, il n’y a pas de joker.

Elle pose une carte. Je pose mon excuse.

– Alors je m’excuse.

Ils soupirent tous les trois, Pierre coupe et remporte son premier pli. Baptiste reprend.

– Je ne te comprends pas.

Je le fixe alors que Pierre relance la partie avec un roi de pique.

– Du moment que moi, je me comprends...

Mon ami hausse les épaules en posant sa dame de pique devant un Pierre qui s’excite sur sa chaise tout à coup.

– On va dire ça. Mais si c’est lui qui est responsable de ta petite tête de tout à l’heure, il va falloir que je m’en...

Rebecca pose son cavalier. Pierre jubile.

– Il va falloir que rien du tout, Baptiste... Laisse notre petite Noush vivre,

un peu. Je pense que tu as bien assez avec Manon à gérer. Oublie-la un peu !

Il s'esclaffe.

– Mais bien sûr ! Dans vos rêves, les filles. Je veille sur Noush depuis toujours et c'est pas aujourd'hui que ça changera.

Je pose mon trois de pique, Pierre pousse un hurlement de victoire et récupère les cartes. Nous soupirons en chœur. Baptiste me fait un clin d'œil en désignant Pierre du menton.

– Dis-moi, Pierre, tu as l'air bien silencieux... Tu nous expliques ?

Notre ami lève un sourcil en abattant un roi de cœur. Baptiste pince les lèvres de dépit et pose sa dame. Il va nous les faire toutes ? Bordel. Pierre esquisse un sourire mais ne dit rien. Rebecca se défaisse avec un huit minable. Eh merde. Je pose mon valet. Pierre se pète un orgasme et ramasse encore une fois son pli à dix mille dollars.

Rebecca vient à la rescousse.

– Lou n'a pas eu de nouvelle lubie ? Les *sex toys*, vous en êtes où ?

Il ne dit rien et tente de rester concentré. Il pose un as de cœur. Nous coupons tous. Génial. Je rentre dans leur jeu de questions à mon tour. Le but, le déstabiliser et limiter la casse.

– Tu nous as dit qu'elle était repartie dans ses discussions avec ses copines, alors ? Quelles sont les *news* au niveau « expériences interdites » ?

Ses joues rosissent adorablement. Pierre et sa timidité sur certains sujets me feront toujours l'adorer plus que tout. Cet homme est tout simplement craquant. Il aurait tout pour être un macho con et super prétentieux : beau, intelligent, belle situation, sympa, et un charme ravageur, mais il rougit lorsque la situation devient trop intime et dégage cette sorte de fragilité qui donne envie de le protéger des vilaines méchantes femmes qui l'embêteraient... Sauf que Lou est folle amoureuse de lui, elle ne lui fait que

du bien, alors c'est juste mignon.

En attendant, il ne répond pas et nous laisse prendre le pli. Je relance à pique. Il coupe. Baptiste éructe et pose son valet. Eh merde. Il relance la machine.

– Oh Oh... Notre médecin préféré ne répond pas... Alors, on en est où ? Zoophilie ? Expérience gay ? Partouze ?

Pierre a maintenant adopté une couleur coquelicot alors qu'il prend le pli. Rebecca tend un doigt vers lui.

– Oui, Baptiste a trouvé ! Je reconnais trop cette petite tête d'enfant de chœur qui découvre la minette de sa copine dans la cour de récré ! Alors, qu'est-ce que tu nous caches ? Je préviens, soit tu parles, soit j'arrête de jouer !

Baptiste lance son jeu sur la table.

– Ouais, moi aussi !

– Idem !

Pierre éclate de rire.

– Non, mais sérieux ! Vous ne pouvez pas vous occuper de votre vie sexuelle débordante et dépravée, et me laisser tranquille dans mon couple de pépères avant l'heure ?

Rebecca s'esclaffe :

– Genre ! Ta femme écrit des pornos et d'ailleurs je...

Non, merde Reb ! Elle va nous l'effrayer. Coup de talon monumental dans son tibia. Elle hurle.

– Aïe ! Mais ça va pas ?

Elle percute lorsqu'elle voit mon regard sévère. On ne parle pas des

prouesses du fameux « Peter » devant Pierre ! Ce dernier d'ailleurs s'inquiète du cri de mouette qu'elle vient de pousser.

– C'est quoi ? Le bébé ?

Elle récupère son jeu.

– Euh, oui, non, j'ai l'impression que j'ai mal à l'index droit. C'est normal, docteur ?

Il la regarde, ébahi.

– L'index droit ?

– Voilà.

– Non, enfin je sais pas, faudrait passer une radio.

– OK. J'y penserai, bon ne change pas de sujet... Lou, ses copines, les animaux ?

Il éclate de rire.

– Putain, vous me gonflez ! Club échangiste. C'était drôle, même très instructif. Et d'ailleurs, à la fin, ce n'était plus drôle du tout... On s'est pris au jeu... On a baisé dans un club... Et pas qu'une fois dans la soirée. Voilà, vous être contents ?

Nous le regardons tous, effarés. Une pluie de questions s'abat sur lui. Baptiste, toujours l'esprit pratique, demande :

– Ah oui ? Quelle position ? Seuls ou accompagnés ? Lequel ? On aurait pu se croiser, préviens la prochaine fois, j'aimerais éviter de vous apercevoir en train de... Non, je débande rien qu'à l'idée !

Rebecca se redresse.

– Non, mais qui gardait ton beau-père ? Baptiste, tu fais ça aussi ? Mais t'échanges qui, t'es tout seul ?

Pierre répond.

– Manon a dormi chez nous ce soir-là. Et on peut aussi venir seul dans ces clubs, Reb.

– Ben c'est plus de l'échangisme ! Je ne suis pas d'accord... C'est déloyal envers le pauvre mari, Bapt lui pique sa femme et lui, il fait quoi après ?

Baptiste retient un rire.

– Il mate ou il participe !

– Hein ? Genre partouze ? Non, mais dites-moi la prochaine fois, je viens avec vous !

Je m'esclaffe :

– T'es enceinte !

– Justement, avec bébé je pourrai plus, autant vivre mes fantasmes avant de devenir une mère parfaite avec des vergetures et des nénés qui dégoulinent de lait dès que t'appuies dessus... T'imagines, dans un club dans cet état... Non, avant c'est mieux. On cale le rendez-vous quand ? Semaine prochaine ? Même heure ? Qui partouze ? On peut aller jusqu'à combien de personnes ?

Nous soupignons tous sans répondre. Pauvre Steph, il n'a pas fini d'en voir de toutes les couleurs avec Reb... Et pauvre gosse, j'ai envie de dire... Sa mère est barge.

Quatre heures vingt-huit. Pierre s'accroche aux épaules de Rebecca qui ronchonne sans se priver.

– Eh voilà, ça picole et moi je dois ramener pépère chez bobonne. Non, mais franchement, vous me la copierez celle-là ! La prochaine fois, ananas pour tout le monde ! Bises, Noush, et bon courage avec l'autre gai luron, il a pas beaucoup l'air mieux ! Il est où, d'ailleurs ?

Nous jetons un œil au salon, Baptiste est introuvable.

– T'inquiète, je gère. Bonne nuit.

– Bonne nuit Anouchkaaaa ! Tu notes bien que j'ai gagné ce soir.

– Oui, sauf que t’as perdu ! Bonne nuit, Pierre.

Je les observe partir bras dessus, bras dessous en riant, puis referme la porte. Je retrouve Baptiste dans mon atelier. Une main croisée sur son torse, l’autre lui grattant le menton. Il inspecte les toiles attendant l’expo, un œil fermé, basculant légèrement d’avant en arrière. Je m’approche de lui, ne sachant pas à quoi m’attendre. Il reste silencieux un moment, puis s’en approche et frôle du bout des doigts certaines des minitoiles de Gabriel. Puis le premier qu’il avait réalisé, celui où je dors par terre.

– Alors c’est lui ? Gabriel Novak ? C’est vraiment lui ?

Il se déplace et inspecte celles que j’ai exécutées. Je lui réponds.

– Oui, c’est vraiment Gabriel Novak, le fameux peintre disparu. Il a beaucoup de talent.

Il ricane en se balançant d’avant en arrière.

– Certes... mais ce n’était pas ma question, Noush.

– Qu’est-ce que tu veux savoir ?

– C’est très beau. C’est sensuel. Ça respire... beaucoup de choses. Tu l’aimes ?

Je ne réponds pas. Mes yeux se perdent sur les tableaux. Il attrape mes épaules et m’enlace, s’appuyant contre mon dos pour ne pas s’effondrer. Puis il déclare.

– Je dois admettre... Un homme qui te dessine avec une telle passion... Il doit être sincère.

– Sans doute.

Toute ma peine revient sur moi. Je suis restée toute la soirée dans une sorte d’attente stupide, que ma porte s’ouvre et qu’il apparaisse, mais non. Il ne reviendra pas. Va-t-il falloir que j’aie encore une fois le rechercher ? Je devrais peut-être abandonner. Pour qu’il s’échappe si souvent, c’est que cette relation ne lui convient pas. Et s’il n’est pas heureux, alors inutile de

s'acharner... Je pensais pourtant qu'il était bien. J'embrasse la main de Baptiste posée sur son avant-bras devant moi. Il embrasse mes cheveux.

– Je ne comprends rien à votre histoire. Il va falloir que tu m'expliques un jour. C'est la première fois que tu es aussi discrète avec un mec. C'est étrange.

– Je sais. Mais je n'ai pas envie d'en parler... C'est de toute manière incompréhensible. J'ai juste... Le cœur qui bat plus fort, les yeux qui voient rose, des papillons dans la tête, et l'âme dans du coton...

Il soupire et enfouit son nez dans mes cheveux.

– Je comprends.

Nous observons encore les toiles en silence, puis une immense fatigue s'installe en moi. Je bâille outrageusement. Baptiste m'imitte.

– Tu dors là ?

– Ouais. On range demain ?

– Ouais.

---

[36](#) Adolphe Quetelet, « À ma douce amie », *Les Poésies diverses*, 1862



**Gabriel**

« Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »<sup>37</sup>

Je ne suis pas retourné au squat. Je ne m'y sens plus chez moi. Enfin, chez moi, c'est un grand mot. Je m'y sentais à l'aise. Ce n'est plus le cas. Vers quel écueil suis-je en train de me laisser flotter ? Toutes mes bases s'écroulent peu à peu. Willy est aux abonnés absents. La liberté que je prônais tant n'a plus de sens. Mes journées sont longues et mes nuits trop courtes. Sauf celle-ci qui vient de faire défiler l'éternité avec une lenteur insupportable.

Pourquoi ne puis-je pas passer à autre chose ? Une dispute en bonne et due forme comme celle que nous avons eue devrait m'avoir remis les idées en place. Une femme, avec ses prises de tête, ses montées de voix incompréhensibles, son esprit toujours mal tourné, ses sautes d'humeur, c'est insupportable. Aussi adorable que puisse être Anouchka, elle en reste tout de même une femme dans toute sa splendeur, et je n'ai pas besoin de ça. Elle m'envoûte puis me fatigue... Je devrais fuir, partir une bonne fois pour toutes. Mais non, je stagne dans ce parc, bien caché cette fois, et je n'arrive pas à dormir.

Elle m'agace, c'est une certitude, mais en même temps elle me manque. Pourquoi ne veut-elle pas comprendre ? Pourquoi devons-nous sans cesse nous affronter ? Je déteste les prises de tête ! Bordel ! Il y a tellement de choses à vivre que perdre mon temps dans ce genre de cinéma immature me fatigue...

J'ai passé ma nuit à l'accuser de tous les maux. À me persuader qu'elle

serait mieux avec ce Batiste, que partir en la sachant ainsi entourée ne serait pas une catastrophe pour elle. Mais je l'ai déjà fait, et je l'ai retrouvée mal à chaque fois. Et je ne parle même pas de mon état. Inutile également de préciser que la savoir dans les bras de ce type m'agace. Je me demande ce qu'ils ont fait, ce qu'ils se sont dit, je tourne et retourne chaque moment où je les ai vus ensemble dans ma tête et j'ai envie de tout casser. D'aller le trouver je ne sais où et de lui expliquer ma façon de penser. C'est totalement immature, ça aussi, et en contradiction avec tout ce que je voudrais être... Mais qu'est-ce que je veux être en définitive ? Je ne le sais même plus moi-même.

Ce matin, alors que le soleil se lève, après mes tergiversations stériles, je réalise juste une chose. Elle ne me connaît pas. Depuis le début, je m'adapte, j'essaye, et elle, certes, elle arrange les angles, mais elle n'a pas la moindre idée de la personne qu'elle a en face d'elle. Anouchka ne sait pas ce qui me fait rêver, ce qui m'attire et me repousse, ni comment j'aime la vie... Elle ne sait en définitive que ce que je laisse voir. L'artiste. Et sans doute l'amant. Mais pour le reste ? Cette histoire est définitivement bancal. Rien n'est possible dans de telles conditions, il faut bien que je me rende à l'évidence. Nous sommes deux étrangers l'un pour l'autre, nous ne parlons même pas la même langue...

C'est ridicule de perdre son temps avec ce genre de relation. Nous n'arriverons à rien. Il est temps que je me reconcentre sur l'essentiel. Perdre du temps n'est pas ma politique.

Je me relève pour longer le mur du parc puis sors par la zone toujours en travaux. Bien décidé à reprendre ma vie et mon avenir en main. J'ai des choses à faire. Mais pas dans cette ville. Liberté, je reviens.



## Noush

*« Je te caresserais jusqu'à la fin des temps  
De mon corps, de mon âme avec tant de passion  
Que tu me supplieras dans un ultime élan  
De te rejoindre pour parfaire notre union ! »<sup>38</sup>*

Le bras de Baptiste m'étrangle. Il ronfle contre mon oreille, la bouche ouverte, son avant-bras sur ma gorge. Je lui pince le nez et pose ma main sur sa bouche.

Une seconde.

Deux secondes.

Il attrape ma main sur son nez en grognant.

– Quand je te le disais, que t'étais une chieuse... Fais chier, Noush, va jouer ailleurs ! Trop tôt !

Il se retourne et me montre son dos. Je retiens un rire. Mes yeux le quittent pour aller s'intéresser à un mouvement du côté de ma porte. Je sursaute. Gabriel. Le bras contre le chambranle de ma porte, chevilles croisées, mains dans les poches, cheveux en pétard, il nous observe sans un mot. Je me pétrifie d'angoisse sur ma couette. C'est pas possible. Il va croire que je couche avec Baptiste, cette fois, je l'ai définitivement perdu. Ses yeux sont assombris, ses sourcils froncés. Je ne sais même pas quoi dire. Il se redresse et annonce d'une voix aussi basse que morne.

– Je vais prendre ma douche.

Il tourne les talons et se rend dans la salle de bains. Je glisse sur mes pieds et me précipite dans la pièce pour lui expliquer. Il ne ferme jamais ses portes à clé. Normal quand on connaît le personnage. L'eau est déjà en train de couler dans le bac à douche, alors que Gabriel a le nez dans le sèche-linge et sort une à une ses fringues, les plie et les fourre dans son sac.

Je me colle contre la porte, saisie de panique devant le spectacle. Le manque de sommeil, la position dans laquelle il m'a trouvée avec Baptiste, notre altercation d'hier... Tous les éléments me disent une seule chose : « Pleure, ma fille. » Et c'est ce que je fais, en jeune fille bien obéissante, je laisse les larmes monter à mes yeux et couler lamentablement sur mes joues. Cet homme aura raison de moi, un jour ou l'autre. Je suis à bout, l'ascenseur émotionnel est trop déstabilisant, et usant, un jour on s'aime, le lendemain il me quitte. J'en ai marre, je n'ai pas mérité ça. Pas encore une fois.

– Écoute, ce n'est pas ce que tu crois...

Il tend la main vers moi sans me regarder.

– Tais-toi, s'il te plaît. C'est pas le moment, là.

– Mais c'est...

– Chut, Anouchka.

Il continue à plier ses vêtements. Puis ferme son sac.

– Tu pars ?

Il hoche la tête, mais il reste accroupi devant l'appareil et en sort les miennes. Et il recommence son petit travail. Il plie un jean, puis deux, trie des débardeurs, en choisit trois, pareil pour ma lingerie. Il pose le tas bien rangé sur le dessus de la machine puis teste la température de la douche du bout des doigts, paraît satisfait, retire d'un geste son sweat et son tee-shirt. Sans me lâcher d'un regard sérieux et profond, il déboutonne son jean et finit de se déshabiller en un éclair. Je reste en admiration totale devant son corps, si beau. Son torse sec et musclé, ses bras impressionnants, son... érection... Je ne comprends pas. Il me tend la main. Je ne sais plus ce que tout cela signifie. Mais le moindre geste, le moindre regard de sa part est une bénédiction.

J'attrape sa main et il m'attire à lui.

Ses bras m'encerclent, ses lèvres effleurent les miennes, ses yeux restent vissés aux miens.

– Je pars, et tu viens avec moi. Tu m'as bien dit qu'aujourd'hui c'était férié, et que tu avais trois jours devant toi ?

Je hoche la tête, perdue, incrédule. J'ajoute seulement :

– En fait, j'ai cinq jours. Mon lycée est fermé pour la préparation des examens.

Il me sourit.

– Encore mieux. Cool.

Il a l'air content. Mais... je ne comprends rien.

– Tu... tu pars et tu veux que je vienne avec toi ?

– Oui. Je veux partir de cette ville. Mais je ne veux pas partir loin de toi. Alors voilà. La seule solution que j'ai trouvée, c'est de t'emmener dans mon sac. Ce qui, en prime, te montrera ce que j'aime dans ces voyages dont je te saoule tout le temps.

Une vague de bonheur impressionnante s'empare de moi. Je lui saute au cou et enroule mes cuisses autour de ses hanches. J'embrasse son épaule, lui serre le cou à l'en étouffer, pleure de joie. Il s'esclaffe en posant ses mains sur mes hanches.

– Ça signifie que ça te fait plaisir ?

– Ouiiii ! C'est génial ! On va où ?

Il hausse les épaules.

– D'habitude je t'aurais dit que je n'en ai aucune idée, je fais rarement de plans. Mais là... J'ai un objectif. Seulement, je préfère que tu navigues à l'aveugle.

- Excellent ! Oui, tout ce que tu veux.
- Alors c’est super, mais avant...

Il entre dans la douche, offrant mon dos au jet d’eau bouillante.

- Eh, mais je suis encore habillée !
- Pas pour longtemps.

Ses lèvres sont dans mon cou, ses mains tirent sur ma culotte. Je repose les pieds au sol pendant qu’il la laisse tomber le long de mes jambes. À peine a-t-elle touché le sol, que ma chemise passe par-dessus ma tête.

– Je ne veux pas de son parfum sur toi... C’est moi qui dors dans ton lit. Contre toi. C’est mon odeur qui t’habille, pas la sienne...

– Gabriel, il ne s’est rien passé, c’est juste...

– Je sais, vous étiez habillés et il dormait. Les nuits que je passe avec toi, c’est nu obligatoirement, et nous faisons autre chose que dormir. Je pense que ton Baptiste est un homme sensé. S’il y avait eu un truc entre vous, il aurait été dans un autre état d’esprit qu’endormi la bouche ouverte comme il l’était. Tu n’as donc besoin de rien dire, j’ai vu ce que je voulais voir. Ravi de votre réconciliation, mais maintenant, je te récupère, tu es à moi...

Il me soulève et m’appuie contre le mur derrière moi.

– Et je veux te faire l’amour tout de suite. Tu m’as manqué, tête de bois. Plus jamais de nuit sans toi.

Il n’a besoin que de mots pour me faire frissonner. J’enlace son cou et le laisse me dévorer tout ce qu’il veut. Ce qu’il fait divinement. Ses mains passent de mes fesses à l’arrière de mes cuisses, les écartent pour laisser son membre entrer directement en moi. Je pousse un râle de plaisir alors qu’il étouffe le sien dans mon cou.

– Plus jamais sans toi, Anouchka. Plus jamais.

Son bassin s’anime. S’emporte. Il souffle lourdement contre mon oreille à chaque invasion de mon intimité. Il est brutal, ses baisers sont tendres, il

m'empale sur lui comme si c'était la dernière fois. Ou la première. La seule, l'unique fois. Comme si plus rien d'autre ne comptait à part nous et notre amour. Je m'accroche à ses épaules en tremblant. Son bassin va et vient, ses muscles bandent sous sa peau, roulent sous mes bras, contre mes jambes autour de lui, son torse cherche l'air qui se raréfie dans cette douche. Nos gémissements deviennent des soupirs, mes seins appellent son attention, ses dents se plantent dans le creux de mon cou.

– Touche-toi, Anouchka.

L'extase au summum de mon être, j'obéis à ses injonctions sans réfléchir. Je me laisse aller contre le mur derrière moi. Ma main lâche son épaule et glisse entre nos peaux moites pour retrouver mon bouton. Je n'ai pas besoin de beaucoup plus. Ma main libre s'empare de ma poitrine et la presse le plus fort possible. Gabriel baisse les yeux vers le spectacle que je lui offre en déglutissant.

– Putain, ma puce. Merde, je vais...

Mon orgasme lui coupe la parole. Je crois que je convulse. Le mur derrière moi bouge dans tous les sens, je m'effondre contre la paroi, mes mains quittent mon corps et s'agrippent à lui pendant qu'il se fige, tremble, se déverse en moi, ses doigts sous mes cuisses pénètrent dans mon épiderme, ses jambes chancellent légèrement, puis il s'effondre contre moi, me pressant contre mon mur.

Je sens sa poitrine chercher un rythme pour respirer, son épiderme frémir, son membre se calmer après sa course folle. Il pose la tête sur mon épaule. Il n'a de cesse de m'embrasser.

– Te retrouver. Pour mieux t'enlever. Ne plus partir pour te quitter. Mais pour te garder.

Je pose ma joue contre son front et le laisse me cajoler. Me dorloter. M'aimer. J'ai tellement eu peur de le perdre. Je crois que je ne me lasserai jamais de lui.

\*\*\*

Lorsque nous sortons de la douche, je me souviens que Baptiste est là. Oups. Je me dépêche de m'habiller, et pars le rejoindre. Il n'est plus dans ma chambre. Tu m'étonnes.

Je le retrouve dans la cuisine. La table de la veille est débarrassée, comme d'habitude, la vaisselle bien rangée près de mon évier, les fenêtres du salon sont ouvertes, et mon Baptiste est rhabillé, se lave les dents dans l'évier (il est prévoyant quand le tarot se passe chez moi, toujours un caleçon et une brosse à dents dans son sac). Il relève ses manches et remplit l'évier.

Je l'embrasse sur la joue, il dépose un bisou sur mon front.

– Je te jure que je t'achète un lave-vaisselle à Noël. Tu veux quoi pour ton anniversaire, au fait ? Maintenant on peut peut-être le fêter, non ?

– Oui, si tu veux. Mais ne fais pas la vaisselle, je vais m'en occuper...

– C'est ça, dans deux jours... Il y aura des mouches partout, ça va schlinguer là-dedans, un vrai bonheur. Pour info, si tu ne veux pas faire fuir Novak, commence par faire la vaisselle, bordel de merde... Je vais en parler à Anita et Andrei dès lundi, ils ont vraiment loupé un truc à ce niveau... Insupportable.

Je grimpe sur le plan de travail à côté de la machine à café en gloussant. J'ouvre le tiroir sous mes fesses, sors trois capsules, retire la réserve d'eau vide de ma machine et la tends à l'homme de la plonge.

– De l'eau, cher plongeur ?

Il attrape le récipient et me le rend plein.

– Alors il est revenu ?

Je hoche la tête en plaçant une tasse sous le verseur.

– Tu es heureuse comme ça ?

– Oui. Je suis bien avec lui. Et tu sais, il comprend quand je mange à deux



heures du matin parce que je n'ai pas vu l'heure. D'ailleurs, il n'a même pas de montre lui-même.

Il lève les yeux au ciel, les mains dans l'eau moussante.

– Eh bien on n'est pas dans la merde ! Ça ne va pas t'aider à devenir normale.

– Mais je ne veux pas qu'elle devienne normale.

Gabriel vient d'apparaître. Baptiste se fige imperceptiblement, et moi je stresse. Ils ne s'aimaient pas à la base. Vont-ils faire un effort ? J'observe Gabriel faire le tour du comptoir, Baptiste lui faire un signe de tête ni amical ni froid. Puis Gabriel attrape un torchon, prend une assiette en train de sécher et l'essuie. Un sourire sincère apparaît sur le visage de mon ami. Intentionnellement ou pas, Gabriel vient de taper dans le mille... la vaisselle !

Je retiens un rire, termine de faire couler les trois cafés en entretenant la conversation sur l'exposition qui approche, les dates de livraison des toiles, la journaliste qui va bientôt publier son article sur Baptiste, et ils continuent ce que j'ai commencé. Baptiste lui parle de son travail d'avant, de ses peintres préférés, de son nouvel accord avec une galerie de Londres... Et Gabriel m'adresse des sourires désarmants dès qu'il le peut. Au final, je ne sais pas si sa conversation avec Baptiste le séduit, ou lui déplaît, en attendant, il ne laisse rien paraître. Mon avis à moi, c'est qu'il étudie le personnage, ne se dévoilant que très peu, comme à son habitude, et surtout, faisant bonne figure parce que Baptiste est mon ami, et que, qu'ils le veuillent ou non, ils seront forcément appelés à se revoir.

Je ne leur demande pas d'être des potes inconditionnels, je ne le suis pas avec Lou, ni avec Steph, mais au moins de s'apprécier un minimum et de faire en sorte que tout se passe bien. C'est ce qu'ils font, j'ai l'impression. Ils s'apprivoisent. Et ça fait mon bonheur...

---

**Gabriel**

*« Être arbre. Un arbre ailé. Dénuder ses racines  
 Dans la terre puissante et les livrer au sol  
 Et quand, autour de nous, tout sera bien plus vaste,  
 Ouvrir en grand nos ailes et nous mettre à voler. »<sup>39</sup>*

Ma main dans la sienne, je regarde défiler le paysage. Je suis heureux, tout simplement. Je m'évade enfin. Et j'emporte avec moi ma liberté. Ma muse qui commence à devenir mon équilibre. C'est dangereux ça, non ? Sans doute. Mais pour le temps présent, je m'en fiche.

– Gabriel, donne-moi ton carnet...

Elle me tire de mes rêveries avec un baiser sur la joue. Je tends ma main vers mon sac et sors ce qu'elle demande. Nouveau baiser, puis ma muse se tourne vers la petite Noémie, 7 ans, qui a eu la bonté de partager sa banquette arrière avec nous. Ses parents nous ont pris en stop à la frontière de la ville et nous emmènent à quelques kilomètres à peine de notre destination. Le pied.

J'observe Anouchka dessiner un papillon à la petite. Elle rayonne. Il me suffit de la voir heureuse dans ma vie à moi pour être le plus heureux des mecs. Je lui ai proposé le train, elle a dit non. Sa voiture et je payais l'essence, elle a dit non. Elle a juste dit : « Ouvre la porte, que je visite ton petit monde ». Alors on fait ça. Et nous voilà dans une voiture inconnue, moi à somnoler contre elle, elle à occuper une petite qui commençait à s'impatienter sur son siège, et deux parents à l'avant qui doivent bénir ma muse pour l'occupation qu'elle offre au petit monstre. Tout ce que j'espère, c'est qu'elle aimera ce que je lui proposerai. C'est quitte ou double. Bon, j'avoue, je pipe un peu les cartes, nous n'allons pas à proprement parler à

l'aventure. Je l'emmène sur des chemins déjà empruntés, ceux qui m'ont décidé à rester nomade pendant tant d'années. Là où mon voyage a réellement débuté. Après tout, si ça m'a plu à moi, il y a des années, j'ai de grandes chances pour qu'elle soit séduite également... Nous verrons bien.

La voiture nous dépose à l'orée d'un champ. Anouchka endosse son sac à dos, ce sourire aux lèvres ne quitte plus son beau visage. Je l'embrasse, ne pouvant pas me retenir plus longtemps. Sa langue retrouve la mienne, j'ai aussitôt envie de l'allonger dans le pré qui longe la route et de la posséder, encore une fois. J'aime ce nous qui se crée et s'intensifie de jour en jour, à tel point que je l'embarque dans mes délires, parce que je ne peux pas faire autrement.

Je l'entraîne de l'autre côté de la route et l'aide à passer la clôture qui nous sépare d'un champ de maïs où les semis commencent à peine à pousser.

– On va où ?

Je regarde autour de nous, l'air faussement perdu.

– Aucune idée.

Ma muse m'observe, ne sachant pas si elle doit rire ou pleurer. Mes lèvres se retrouvent une nouvelle fois sur les siennes. Je ne peux plus faire autre chose, ça devient dramatique. Le moindre mal, c'est qu'elle semble autant en manque que moi. Donc ça va. Sauf qu'à cette allure-là, on n'est pas rendus. Je la repousse.

– Si tu n'arrêtes pas de me sauter dessus, nous sommes loin d'arriver !

– C'est moi qui te saute dessus ?

Je hausse les épaules.

– Qui d'autre ?

Elle s'esclaffe mais ne répond pas. Au lieu de ça, elle me saute réellement dessus, et je m'écroule dans la terre, au milieu des semis, ma main dans sa

chevelure, la gardant pressée sur mon torse. Elle rigole, légère et rayonnante :

– Comme ça, tu peux réellement le dire... Je te saute dessus.

Nouveau baiser, nouvelle fièvre, son corps allume le mien, son entrejambe recherche mon entrejambe, nos souffles cherchent un rythme sans le trouver. On n'est réellement pas arrivés. Mais ça n'a aucune espèce d'importance. C'est justement le but de notre virée imprévue. Se foutre de tout et faire ce que l'on veut. Juste ce que l'on veut. C'est pour cela que je glisse une main dans son jean et que mes doigts prennent d'assaut son intimité pendant que notre baiser s'approfondit langoureusement. Tout est moite et tendu, avide de plaisir, en manque de nous. Déjà... Je me fais un devoir d'apaiser sa détresse sensuelle et m'occupe avec soin de son paradis esseulé. Elle vibre sous mes doigts, me file une gaule atroce, gémit, frémit, se dandine, écarte les cuisses puis se laisse emporter par un orgasme magnifique, en plein milieu de la nature pendant que je me repais du spectacle.

Sa tête dodeline jusqu'à mon épaule pendant qu'elle tente de reprendre pied. Je l'enlace et la berce en la recouvrant de baisers.

– Bienvenue dans ma liberté, ma muse.

J'ai le droit à un magnifique sourire entre ses boucles pour toute réponse. Oui, ça c'est la liberté. Celle que j'aime. Celle que je veux qu'elle découvre et adore.

– J'aime déjà beaucoup.

J'embrasse son visage apaisé.

– Alors on continue, tu viens ?

Elle hoche la tête, me laisse l'aider à se relever et nous continuons notre chemin à travers les champs. Au bout d'un moment, elle s'inquiète légèrement.

– Dis-moi, tu sais où tu vas, ou on va vraiment au hasard, là ?

– Je sais où je vais.

– Ah ? Comment tu sais ?

– Je regarde le vol des oiseaux, ils vont toujours vers le nord-ouest à cette heure-là.

Elle m’observe, admirative.

– Ah oui ?

J’éclate de rire.

– Non, pas du tout ! Je suis venu plusieurs fois par là, c’est tout...

Elle me frappe l’épaule en jurant. Je bifurque vers la droite, au milieu d’un pré rempli de bovins. Elle ralentit le pas.

– T’es au courant que nous sommes entourés de vaches ?

Elle semble peu rassurée.

– Oui, et ?

– Ben, c’est des vaches, quoi... C’est gros, une vache. Je n’aimerais pas que l’un de ces trucs me charge, pour tout te dire.

J’attrape sa main.

– Tout va bien, une vache ça broute, ça chie et ça dort. C’est tout. Fais gaffe où tu mets les pieds, d’ailleurs.

Elle grimace.

– Ah oui, pas con...

Elle continue notre avancée en sautillant entre des bouses imaginaires, amusée. Puis, après une bonne demi-heure, nous arrivons enfin. Depuis la petite colline sur laquelle nous sommes, nous avons pleine vue sur une immense ferme du début du vingtième siècle, pas à l’abandon mais presque, portant encore la gloire d’années fastes définitivement révolues.

– Je te présente la ferme Renoir.

– Magnifique. Renoir, comme le peintre ?

– Non, rien à voir. Renoir comme des gens charmants qui m’ont accueilli le premier hiver que j’ai dû affronter après m’être barré de chez moi. À ce moment-là, j’avais rien vu venir, j’avais mal à la main, j’avais froid, et surtout la dalle. J’ai frappé chez eux, et j’y suis resté tout l’hiver. Ils avaient un lit de foin très accueillant à l’époque…

Elle sautille de joie.

– On va dormir dans le foin ?

– S’ils sont toujours là et s’ils sont d’accord…

– Trop bien ! On y va ?

Elle ne m’attend pas et dévale la colline. Je la rejoins rapidement et l’emmène dans la cour de la ferme. Le père Renoir est devant sa porte, pipe à la main, comme dans mes souvenirs. Il me reconnaît et m’offre son sourire froid de vieil ours cachant toute espèce d’émotion possible.

– Tiens, qu’est-ce tu fous par là, gamin ? Roselyne ? Y a le gamin qu’est là !

Roselyne accourt sur le pas de sa porte de cuisine. Ils ont vieilli, mais leur sourire est toujours aussi frais et sincère. La fermière m’embrasse en me pinçant les joues.

– Ça faisait longtemps ! Alors tu restes un peu ? Oh, et tu nous as amené une amie ?

Je présente Anouchka qui est toujours tout sourire. Je ne m’attarde pas sur le café d’accueil, ni sur la visite de la ferme en compagnie de Roselyne. Nous nous retrouvons dans la grange, devant les mottes de foin, un tas de couvertures hors d’âge à la main. Ma muse semble ravie. Elle ne va pas être déçue.

– Tu as déjà dormi dans le foin, ma puce ?

– Non !

– Alors c’est pour ça !

Je retiens un rire en posant les couvertures dans un coin un peu à l’écart.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Parce que le foin, c’est pas si confortable que ça, et en plus, ça gratte !  
Bon, Roselyne nous a donné des couvertures, ça devrait le faire...

Elle m’offre une belle grimace.

– Oh... Ou alors on ne dort pas ?

Elle se rapproche de moi, le regard lubrique. Je l’écarte doucement.

– Eh, pas si vite papillon. On a le gîte et le couvert, mais c’est pas gratuit. Le père Renoir est vieux et ne s’occupe plus de rien. Je venais tous les ans avant de rencontrer Willy. Je lui faisais un coup de propre pour le dédommager.

– Ah ? Mais il n’a rien demandé, tout à l’heure.

– Non. Parce qu’il n’a pas besoin de le dire. Ils ont un grand cœur et je ne suis pas un profiteur. Donc je leur rends service et eux aussi... un échange de bons procédés, en quelque sorte.

C’est là que ça passe ou que ça casse. Nous ne sommes pas en vacances. Ce n’est pas le but de mes escapades. Je l’observe alors qu’elle jette un coup d’œil autour de nous.

– Une remise en ordre de la grange, par exemple ? Genre réparer l’échelle qui monte au grenier ?

– Ce genre-là, oui. Ou déjà remettre les bottes de foin en rang, tout est tombé, c’est un vrai bordel. Il y a aussi le jardin de Roselyne à désherber, je pense.

Elle tresse déjà ses cheveux.

– OK, je propose grange ce soir et jardin demain ? Je répare l’échelle et tu ranges le foin.

Je la fixe, assez dubitatif, je dois l'admettre.

– Tu ré pares l'échelle ?

– Oui, trouve-moi des clous et un marteau... Et puis j'ai vu la fenêtre là-bas qui est cassée... S'ils avaient quelques planches... je pourrais colmater ça...

Je reste un moment à la fixer. Incrédule.

– T'es une bricoleuse, toi ?

Elle éclate de rire.

– Non, absolument pas, mais je me dis que ça ne doit pas être sorcier... En adoptant la bonne attitude de pro, ça devrait venir tout seul. Regarde, t'as failli te faire avoir, alors cette échelle se laissera dompter, c'est évident ! Allez, des clous, des marteaux, des planches... Bouge, Novak ! Au boulot !

Je me lève pour aller trouver le fermier.

– Je crois qu'on va faire chaque chose ensemble. C'est plus prudent.

Elle éclate de rire. J'adore cette femme. Je crois je ne le dirai jamais assez.

\*\*\*

Nous avons commencé par le foin, puis la fameuse fenêtre. Anouchka est un danger ambulante avec un marteau, au passage. Elle a failli se broyer les doigts plus d'une fois. Mais elle s'éclate, donc tout va bien. L'échelle se laisse faire sous ses coups de marteau plus qu'approximatifs et nous réparons les barreaux, non sans mal.

Je la laisse la poser contre l'entrée du grenier.

– Bon, ben maintenant on va tester !

Les cheveux parsemés de foin, son tee-shirt recouvert de poussière, elle considère un moment notre œuvre... Je l'attrape pour l'enlacer. J'époussette



d'une main les brins d'herbe séchée de son tee-shirt et de ses cheveux.

– Nous devrions d'abord nous rincer. Il fait encore chaud, ça serait mieux maintenant que dans une heure ou deux, quand le soleil aura disparu.

Elle fronce les sourcils avant d'ouvrir de grands yeux.

– Tu veux dire qu'on n'a pas de douche dans une salle de bains ?

Je hausse les épaules, retenant un rire.

– Si... enfin, tu as le choix. Soit la douche chez les Renoir, soit le tuyau dehors. Eau froide.

Elle mime un frisson... Puis sourit.

– Tuyau, eau froide. Il fait de toute manière au moins quarante degrés dans cette grange... Et puis l'eau froide resserre les pores et raffermi la poitrine.

Elle me surprend, et m'amuse. Sa bonne volonté est à croquer.

– Certaine ?

– Carrément ! Allez, fais péter les glaçons !

– OK, vos désirs sont des ordres.

Je l'entraîne à l'extérieur de la grange, du côté de la forêt, trouve le tuyau ancestral qui n'a pas dû bouger depuis ma dernière visite et laisse couler un peu d'eau pour m'assurer qu'elle ait au moins de l'eau propre. Elle retire son tee-shirt et son soutien-gorge. Et je bave. Dès que je vois la peau de cette femme, je deviens aussi vil et bestial qu'un animal en rut. Je m'imagine déjà en train de la prendre là, au milieu de ces arbres qui nous entourent, contre le mur de la grange, ou alors qu'elle me suce ou que ce soit moi qui...

– Bon, on la fait cette douche ? T'as les boules d'une eau un peu froide ou quoi ? Par contre, je mouille que le haut, je préviens.

Je passe mon tee-shirt par-dessus ma tête.

– Les boules ? Tu rigoles... Un jeu d'enfant !

J'attrape le tuyau, mais elle me le prend des mains.

– Toi d'abord !

– Ben voyons.

Pas le temps d'épiloguer, elle m'arrose allégrement, jean compris. Elle est glaciale. Son regard pétillant m'indique clairement qu'elle s'éclate devant le spectacle que je lui donne, à savoir, je me retiens de hurler de froid ! Je reprends possession du tuyau.

– À ton tour, ma muse...

Elle recule.

– Je crois que j'ai changé d'avis... Elle est froide, n'est-ce pas ?

– Non... Un vrai bonheur d'allier les vingt-cinq, trente degrés ambiants avec de l'eau à quoi... dix degrés ?

Elle frissonne déjà.

– Pas une bonne idée, monsieur Novak...

– T'es crade et toute poussiéreuse ! Tu te rinces !

– NON ! J'aime bien être crade !

– Dans tes rêves !

Elle se met à courir, je la rattrape, la pousse contre la grange et me colle contre elle. Je laisse couler l'eau entre mon torse et sa poitrine. Elle s'époumone en riant.

– AH ! Mais non ! Mon jean ! C'est glacé ! NON ! Laisse-moi !

Elle attrape le tuyau, le retourne vers le bas, écarte la ceinture de mon jean et plante le tuyau dedans. Ma gentille petite queue se tape une douche forcée. Cette fois, je hurle.

– Putain !

Elle s'échappe et disparaît en riant. Je cours vers le robinet, éteins l'eau et retourne dans la grange. Elle est vide.

– Noush ? Où est-ce que tu te planques ?

Pas de réponse. Je réitère. Sa voix se fait entendre depuis le grenier.

– Gabriel, viens voir, il faut qu'on dorme là cette nuit... On se croirait dans un conte de fées... Monte une couverture.

Je ne me fais pas prier. Je me rue sur l'échelle, une couverture à la main, pour la retrouver à quatre pattes sur la paille, la tête devant une petite fenêtre donnant sur la cour. La vision qu'elle m'offre, fesses en arrière, moulées dans son jean humide, buste à l'air, a raison de moi. Je me penche sur elle, la main sur son fessier de rêve.

– Effectivement, ça donne envie.

Ma main suit la fente entre ses dômes, mes lèvres trouvent sa nuque. L'eau froide ne m'a que partiellement calmé, je bande à nouveau. C'est l'effet foin, je suppose.

– Extrêmement envie même.

Ma main libre se faufile sur ses seins pendant que l'autre dégrafe son jean. Je presse mon érection contre ses fesses.

– Anouchka... dis-moi, ma belle muse...

Elle penche la tête pour me laisser accéder à son cou, sous ses mèches indomptables.

– Mmm...

Mes doigts viennent à bout des boutons récalcitrants de son pantalon. Son corps se voûte pour épouser le mien. J'envoie un coup de bassin entre ses fesses.

– Est-ce que tu consentirais à m’offrir... J’ai envie de... Te découvrir encore un peu...

Mes doigts reviennent dans son dos et glissent sur sa fente, sous son jean. Un frisson traverse son échine. Avant qu’elle ne réponde, j’enfile un doigt dans son paradis encore mystérieux. Elle pousse un cri magnifique.

– Dois-je prendre ça pour un oui ?

Je dévore son épaule en retirant lentement mon doigt, avant de le faire partir à nouveau. Nouveau gémissement. Lorsqu’elle aime ce que je lui fais, c’est moi qui bande encore plus... C’est normal, cette histoire ? Parce que ses simples gémissements me collent une trique monstrueuse. C’est totalement indécent...

– Gabriel... Je... enfin...

Elle se laisse tomber sur le foin.

– Oui, ma belle ? Il n’y a aucune obligation. Simplement, tu m’inspires comme jamais...

Elle tourne le visage vers moi. Ses yeux sont flous de désir, j’ai ma réponse. Je l’embrasse furieusement, mon érection redoublant d’intensité en prévision de ce que ma muse m’autorise. Je tire sur son jean et le fais disparaître. Culotte comprise. J’installe la couverture sous ses genoux et son corps. La grange, le foin, la nature, d’accord, mais un minimum de confort c’est bien aussi. La main que j’avais consacrée à ses seins tout à l’heure se replace vers le sud, cette fois, et trouve son bouton. Ma muse frémit et halète déjà. Je suis obligé de la mettre en pause, à regret. J’embrasse son épaule.

– Je reviens. Ne bouge pas.

Je redescends l’échelle en quatrième vitesse, une gaule monumentale entre les jambes rendant compliquée la descente puis la montée que je réalise quelques secondes après, mon sac à l’épaule. Anouchka n’a pas bougé, sauf sa main, qui farfouille entre ses cuisses en m’attendant. Je grogne d’envie en

embrassant ses fesses.

– Tu veux ma mort ou quoi ?

Elle glousse. D'une main, j'ouvre mon sac et fouille à l'intérieur. J'en ressors une petite bouteille de lubrifiant. Elle jette un œil et s'esclaffe.

– Tu avais tout prévu, ma parole.

Je mordille la peau délicate et fraîche de ses reins.

– Oui et non. Disons que lorsque j'ai repensé à la collection de *sex toys* que tu te trimballais à notre rencontre dans le parc... J'ai voulu parer à toute éventualité... Mais j'ai juste acheté ça... Pas de thunes pour le reste...

Je glisse une langue à l'orée de sa fente divine.

– D'un autre côté... Je pense qu'avant d'en arriver aux jouets, nous avons deux ou trois options sympas...

Elle éclate de rire...

– Ce n'était pas mes *sex toys*, mais ceux de Pierre.

– Exact, mais tu portais les sacs fièrement, ce qui prouve simplement que tu connais le sujet... Je me trompe ?

Elle rougit, la tête tournée et penchée vers moi.

– Non, tu n'as pas totalement tort...

Mon doigt revient titiller son anneau ultra serré.

– Ah, tu vois !

Elle dandine son fessier en soupirant lorsque j'entre à nouveau en elle.

– Oui, mais... Oh, Seigneur.

Elle se fige alors que mes doigts s'occupent d'elle des deux côtés.

– Oui mais quoi ma belle ?

Je verse un peu de lubrifiant qui glisse le long de sa fente et se mêle à mon doigt. J'ajoute un deuxième attaquant... Elle se cambre en poussant un cri divin.

– Mais... Je n'ai jamais... expérimenté... Oh, putain, Gabriel !

Mes deux doigts sont au fond d'elle... Ses cris sont d'une sensualité incroyable. Et les mouvements de son sublime cul devant mes yeux sont ensorcelants... Je réalise difficilement ce qu'elle vient de dire, tellement hypnotisé par son corps. Je me fige. Elle n'a jamais... ?

– Vraiment ? Tu veux que j'arrête ?

– NON ! Tu continues, bordel ! Oh, merde...

Oui oui oui... L'idée d'être son premier me met en rut... Un cadeau du ciel, inattendu et souverain. J'agite ma main en elle et remonte la seconde de son clitoris à l'entrée de son vagin. Je suis moins tendre de ce côté-là. J'y vais franco. Elle devient électrique, sa main revient sur son pubis et triture sa chair. Mes doigts s'occupant du reste.

Elle est en transe.

– Seigneur, je vais... continue !

Le spectacle me fait perdre la raison. Je croque ses fesses, me tords dans tous les sens alors qu'elle n'est plus que halètement et sons gutturaux, soupirs et tremblements. J'en peux plus.

– Anouchka, j'ai envie de toi...

Elle se dandine contre mes doigts.

– Viens Gabriel, prends-moi.

Je ne me fais pas prier. Je la délaisse quelques instants, déboutonne mon jean, m'enduis de lubrifiant. J'en étale une nouvelle fois sur son cul et laisse mes doigts la recouvrir au maximum. Elle tremble comme une possédée... Je pourrais jouir simplement en regardant son plaisir la dévorer. C'est magnifique. Je me présente devant mon Graal et attrape ses hanches.

– Ma muse, si ça va pas, dis-le et j'arrête, OK ?

Elle hoche la tête. Pourvu que ça aille et que je n'aie pas à arrêter quoi que ce soit... J'ajoute une nouvelle giclée de lubrifiant sur mon sexe. Vu la dose déjà présente, c'est totalement inutile, mais je ne veux surtout pas lui faire mal. Et vu l'ampleur de mon envie... Ça risque d'être un peu douloureux. J'embrasse son dos parfait. Mon gland à l'orée de son anneau, battant la chamade, impatient. Je m'enfonce doucement. Le plus lentement possible. J'ai déjà envie de jouir. Quelle sensation merveilleuse ! Elle laisse échapper un petit cri.

– Tu veux que j'arrête ?

Elle secoue la tête.

– Nooon ! Continue.

Elle écarte davantage les jambes. Je relève son postérieur.

– OK, alors.

Je m'enfonce un peu plus. Sa main entre ses jambes s'active nerveusement. Je continue ma progression. Son étui serré m'ensorcelle. Je vais exploser dans très peu de temps. Je souffle pour calmer mon ardeur. Son corps s'anime, elle commence à gémir, sa main s'affole.

– Gabriel, je vais bientôt...

OK. Je me retire avec précaution puis reviens en elle. Je perds pied. Ma tête a du mal à rester concentrée sur la situation, c'est trop bon !

– Putain, Anouchka...

Je réitère l'opération. Ses muscles se détendent un peu, me laissant plus de liberté. J'en profite pour accélérer légèrement. Elle pousse un petit cri.

– Ça va ?

– Mais ouiii ! Vas-y !

Elle me donne envie de rire. Mais j'oublie vite l'idée lorsqu'elle contracte ses muscles autour de ma queue. Divin ! J'accélère mon mouvement et m'enfonce plus profondément. Une fois, deux fois, cinq fois. Un spasme la traverse, elle contracte son anneau violemment et m'emporte avec elle sans prévenir. Je crie sauvagement en m'agrippant à ses hanches. Elle couine de plaisir, pendant que j'évacue le mien en tremblant, par tous les pores et au fond de son ravissant cul. Je m'écroule sur elle, abdiquant sous un orgasme de folie. Je vais décéder d'extase très prochainement avec une femme pareille à honorer. C'est une certitude. Ou devenir fou à lier à force de perdre mes neurones dans des orgasmes aussi puissants. J'empoigne ses seins pendant qu'elle n'est pas en meilleur état que moi, haletante sur le foin, épuisée, souriante, en nage, les cheveux collés à son front. Je me hisse à son niveau pour embrasser sa joue. C'est mon maximum possible à cette minute.

Nous restons à nous regarder sans parler, sans bouger, juste en laissant nos yeux signifier tout ce qui importe. Elle est mon plus beau voyage, comme je lui ai déjà dit.

La voix de Roselyne nous agresse depuis l'entrée de la grange.

– Gabriel, je vous ai préparé un panier, nous avons déjà mangé. Norton a allumé l'eau de la grange aussi à votre arrivée... Si vous voulez une vraie douche, vous pouvez venir à la ferme, mais sinon, vous avez au moins de l'eau froide au tuyau.

Anouchka sourit tendrement. Je l'embrasse.

– Merci, Roselyne. Nous avons déjà pris le tuyau.

– D'accord. Bon appétit, et bonne nuit. Et, Gabriel ?



– Oui ?

– Vous restez longtemps ?

– Pourquoi ?

– J’ai... Mon évier fuit, il faudrait changer les joints, je pense. Norton les a achetés, or il est trop vieux pour se baisser et je n’arrête pas de lui demander d’appeler le voisin, mais il traîne et...

– Je regarde ça demain.

– Tu es sûr que...

– Oui.

– Merci beaucoup. Bonne nuit.

– Bonne nuit, Roselyne.

Le bruit de la porte de la grange qui se ferme se fait entendre. J’embrasse l’épaule de ma muse en me retirant le plus délicatement possible. Elle émet une petite grimace.

– Pardon, Anouchka, je suis désolé.

Elle secoue la tête et la repose dans le foin.

– Je me reprendrais bien une douche froide, moi...

– On peut aller chez eux si tu veux.

– Non. Je ne veux pas me rhabiller, je suis bien, nue dans le foin... Mais on va mettre des couvertures, ça sera plus confortable, je pense...

– Tout ce que tu veux... Merci d’être là, Anouchka. Ta présence ici, c’est... parfait.

Je le pense. Elle est parfaite et avec elle, cette petite escapade prend une autre dimension. Et je ne parle pas de cette petite sodomie absolument époustouflante. Enfin, ça ne gêne rien non plus, soyons bien d’accord... Bien au contraire.

Elle se love dans mes bras.

– Merci à toi de me faire découvrir... C’est génial de découvrir ta vie.

Elle ne peut pas me faire plus plaisir.

– C’est vrai ? Tu aimes ?

Ses yeux cherchent les miens.

– Je crois que c’est toi que j’aime.

Si, en définitive, elle pouvait me faire plus plaisir. Elle vient de le faire. Je me rue sur ses lèvres, l’enlace, la presse contre moi, dévore sa bouche, emmêle ses mèches à mes doigts, la rapproche encore... Elle m’aime... Putain, elle m’aime... Ce mot me transcende. Anouchka Issaïev, ma muse, la femme qui a renversé mon univers sans que je ne voie rien venir, celle sans qui je ne trouve plus rien d’intéressant dans la vie, cette femme-là, m’aime. Et moi donc...

– Non, c’est moi qui t’aime Anouchka.

J’attrape ses joues et nos langues s’enlacent. Je la bascule sur le dos, la recouvre et m’applique à lui faire l’amour une nouvelle fois. Cette fois, pas d’innovation, pas de douleur. Juste de l’amour.

---

[39](#) Pablo Neruda, *Cahiers de Temuco*, 1919-1920

# 31

## Noush

*« Fuir,  
Fuir le chant de la pluie  
Les inquiétudes passagères  
Et aller pour mille ans  
Vers ces cités-forteresses  
Rompre l'équilibre du temps  
La constance de la mémoire. »<sup>40</sup>*

- Quand j'étais petite, j'adorais les fraises.
- Alors allez-y, servez-vous.

Je souris à Roselyne en glissant les fruits dans le panier.

- C'est déjà fait.

Cela fait deux... trois jours que nous sommes chez les Renoir. Ce sont des gens charmants. Discrets, simples et généreux. Roselyne pourrait être la grand-mère que je n'ai jamais connue. En tout cas, j'aurais aimé en avoir une comme ça. Et aussi une ferme pareille. Et aussi une vie entière dans ce lieu magnifique, avec mon voyageur merveilleux. J'ai oublié ma montre, j'ai oublié ma ville, mon travail, mon téléphone gît quelque part dans la grange, déchargé depuis belle lurette. Nous nous levons avec le soleil et le chant du pauvre coq centenaire (ou presque) de la ferme. Nous aidons nos hôtes une petite partie de la journée, comme aujourd'hui, je ramasse les fraises et les radis dans le potager de la fermière qui a mal au dos... Elle m'aide, un peu, mais surtout papote sans retenue.

Puis le soir, nous nous couchons tard dans la nuit. Gabriel m'a emmenée au bout du petit bois qui borde la grange. Il s'avère que nous nous trouvons

en bord de Seine. Il a installé une couverture à l'ombre des branches d'un arbre ancestral, et nous avons pique-niqué pendant que le soleil se couchait, en regardant passer les barges qui se rendaient vers la capitale. Presque les pieds dans l'eau, du pain et une terrine de pâté en guise de repas, les yeux amoureux, les mains voluptueuses, les corps alanguis, les âmes heureuses et rêveuses. Nous avons fait l'amour dès que l'obscurité s'est imposée autour de nous. Lentement, avec tendresse, puis avec passion. Puis nous nous sommes endormis, bercés par le clapotis du fleuve. Je suis bien avec lui. Il est mon plus beau rêve.

Je ne sais pas où je suis, je ne sais pas ce que nous ferons demain, ni ce qui se passe dans le monde. J'ai presque oublié la ville, ma vie me paraît loin, je me sens comme une plume qui vole au gré de la brise qui la transporte. C'est étrange et enivrant. Tout ce que je sais, c'est uniquement l'essentiel. J'aime Gabriel, le soleil enflamme nos sentiments, et pour manger et dormir dans ce lieu merveilleux, je dois simplement aider un peu... Je me sens libre et apaisée. Heureuse.

Gabriel surgit entre les plants de tomates au fond du potager. Je me redresse pour l'accueillir. Ses bras m'encerclent, ses lèvres retrouvent les miennes.

– Bonjour, petite fermière en herbe...  
– Bonjour, mon bel ange, alors, cette clôture ?  
– Remise en place, replantée et solide... Enfin, je l'espère. Norton est parti se reposer chez vous, Roselyne.

La vieille dame hoche la tête. Je lui donne mon panier et elle retourne auprès de son mari. Gabriel repousse une tresse de mon visage. Oui, vu la température de notre pseudo-douche, la chaleur de ce mois de mai et le foin sur lequel nous dormons, sans parler de la poussière ambiante, j'ai décrété une urgence capillaire. Je me suis fait une bonne dizaine de tresses, comme ça, chevelure domptée, et relativement protégée. Mon bel amant m'attire contre lui.

– Qu'est-ce que tu dirais de lever le camp ? Je crois qu'on a fait le tour ici.

Je valide l'idée d'un signe de tête, même si, quelque part, je suis un peu triste de laisser Roselyne et Norton. Ils sont adorables et il y a tellement de choses à faire ici... Ils n'ont pas d'enfants, et plus beaucoup d'argent pour employer du monde.

– Il faudrait d'abord finir de retourner la terre du potager en jachère pour que Roselyne puisse l'utiliser rapidement.

– Anouchka... ils se débrouilleront.

– Oui, je sais, mais il fait chaud et elle a prévu de planter la semaine prochaine.

– Il y aura d'autres personnes, Noush. Nous ne sommes pas les seuls à venir chez eux. Ne t'inquiète pas.

– Mais...

Il me caresse la joue.

– Je suis content que cette petite escapade te plaise, mais le but est de s'évader, pas de s'installer dès que tu trouves un endroit sympa...

Je m'esclaffe.

– Oui... Mais ils sont tellement gentils !

– Je sais. Mais tu verras, il y aura d'autres gens sympas, et d'autres beaux endroits... Et si tu veux, nous reviendrons.

– OK. En route, alors. On va où ?

Il retient un rire.

– Tu ne pourrais pas juste te laisser conduire ?

– Certainement pas.

– Il va pourtant falloir que tu patientes. Allez, on déménage.

Il prend ma main et m'entraîne jusqu'à la grange. Nous n'avons pas grand-chose à emballer ; une petite demi-heure plus tard, nous embrassons les Renoir et nous engageons dans le sentier qui mène à la civilisation.

Traversée de champs, encore des vaches, puis un verger, un petit ruisseau,

toujours des vaches, et arrivée à une sorte d'entrepôt en bord de Seine. Je ronchonne.

– Si tu m'as extirpé de la ferme pour squatter un entrepôt, je préviens tout de suite, je fais demi-tour.

– Attends... Ce n'est pas ça du tout, ma belle. Je t'explique.

Il me fait signe de monter sur le ponton qui surplombe le fleuve sur lequel une barge est amarrée, remplie de containers. Un marin, du haut de la cabine de pilotage, nous fait un signe auquel il répond, puis reprend.

– Le voisin des Renoir est conducteur de barge. Je suis allé le voir ce matin. Il est OK.

Je me fige.

– OK, pour quoi exactement ?

Nous arrivons devant l'embarcation immense et si typique des transports fluviaux. C'est un gros bateau plat, pour résumer, avec de grosses boîtes, des containers, s'empilant sur deux ou trois étages.

– Pour nous laisser embarquer et nous conduire jusqu'à notre prochaine escale. Monte, je t'en prie.

Je reste immobile devant la passerelle. Incrédule.

– Nous allons naviguer sur la Seine ?

– Ouaip. Il paraît que c'est le nouveau transport à la mode... Vagabond peut-être, mais à la pointe de la classe. Après vous, très chère.

Il se plie dans une révérence distinguée, et je me décide à embarquer... subjuguée. Je saute dans ses bras dès qu'il me rejoint sur le bateau. Je vis un conte de fées, à n'en pas douter. Certes, nous sommes encerclés par les containers, certes, ce bateau est vieux et pas trop propice au romantisme, cependant, justement, c'est en ça que Gabriel excelle. Rendre romantique un endroit qui ne l'est pas du tout. Juste parce que c'est original, tellement en

dehors des clichés et autres idées toutes faites que ça rend le moment magique, unique et merveilleux.

Après avoir salué le marin, notre chauffeur, et visité l'embarcation, moment très rapide puisqu'à part une cabine et des containers, il n'y a pas grand-chose à découvrir, nous nous installons sur l'avant du navire, dans les bras l'un de l'autre, les pieds pendant dans le vide, juste au-dessus de l'eau. Nous traversons le fleuve, remontant vers la capitale à une allure de croisière, lente, tranquille, reposante... D'après le matelot qui nous a accueillis, vingt kilomètres à l'heure. Et toujours d'après ce même homme, nous en avons pour au moins treize heures pour arriver à la destination souhaitée, inconnue pour moi, je le rappelle.

Les bords de Seine sont magnifiques, vus du fleuve. Les arbres se penchent jusqu'à la surface de l'eau, comme si les branches écoutaient ses murmures. Nous apercevons également des jardins ouverts sur la rive, au milieu d'une forêt, des enfants qui jouent et nous adressent des coucous, des champs avec encore des vaches... Je ne peux m'empêcher de piquer le carnet de Gabriel et de reproduire ces paysages. Mes yeux en voient de trop, tout est beau, mon esprit vide de toute perturbation, baigné dans la beauté du moment, ne sait plus sur quoi se fixer... Appuyée sur le torse de mon ange, entre ses jambes, la tête contre son épaule, j'esquisse devant son regard expert l'un des jardins que nous venons de croiser. J'essaye, comme lui, de me servir de ma mémoire pour pouvoir tenir un sujet plus longtemps... Ce n'est pas évident.

Au bout d'un moment, il attrape un second fusain dans son sac.

– Tu devrais augmenter ton ombrage, là.

Il le fait pour moi. J'estompe.

– Et là, il y avait un ruisseau...

Par contre, pour ce coup, je ne suis pas d'accord.

– Mais non, rien du tout, j'en suis certaine...

– Oui, mais regarde...

Il atténue le relief, et ajoute un cours d'eau en quelques traits de fusain.

– C'est pas plus romantique comme ça ?

– Comme si ça pouvait l'être plus que la réalité...

– Moi je trouve. On peut estomper un peu plus... Attends.

Et nous voilà partis pour une œuvre à deux mains. Il retouche mes traits et j'agrémente les siens. Expérience exceptionnelle que de partager son art à ce point. Jusqu'à partager le modèle et le papier. Il est tellement passionné quand il dessine, il est si proche de moi...

Nous passons une écluse, impressionnante au passage, puis nous trouvons un nouveau sujet de création et reprenons notre petit jeu. Mais cette fois, j'ai ma main gauche dans mon dos, sur la bosse entre ses jambes, histoire de relever la difficulté de notre exercice. Ce qui, au bout du compte, agrmente encore davantage notre petite croisière. Car Gabriel ne serait pas Gabriel s'il ne relevait pas le défi en ajoutant sa propre contrainte me concernant. Sa main gauche à lui fait écho à la mienne, ouvre les boutons de mon jean et se glisse à l'intérieur, pendant que la droite esquisse une femme nue allongée dans l'herbe sur la rive arborée que nous reproduisons. Moi, par contre, j'ai abandonné l'affaire sans aucune honte. Je me contente de tenir le bloc papier sur mes cuisses relevées et écartées suffisamment pour permettre à ses mains le passage le plus facile possible. La tête toujours posée sur son épaule, ayant glissé légèrement pour ce même souci d'accès facile, j'ai oublié toute autre activité que celle de me laisser emporter par l'extase, au milieu de ce fleuve, à la vue de tous et en même temps invisible au milieu du paysage.

Mon artiste, habile de ses mains à plus d'un titre, dessine cette femme nue dans la nature et embrase cette femme habillée dans ses bras avec la même passion. Il allume de petits feux un peu partout en moi, doucement, en prenant son temps, et je tremble d'attente, cet orgasme qu'il m'offre arrivant sans hâte en moi, me laissant le temps de flotter un moment infini entre la réalité et le paradis.

Je ne sais combien de temps passe avant qu'il m'offre enfin ma délivrance.



Mais lorsqu'elle arrive, elle m'anéantit. L'orgasme se fracasse contre mon cerveau, déstabilise toute mon âme, dérègle mes fonctions vitales. Cet homme est une merveille. Il m'embrasse tendrement pendant mon retour sur terre. Il écarte notre dessin en le posant à côté de nous, et m'enlace tendrement, enfouissant son visage au creux de mon cou.

- Je t'aime, Anouchka...
- Non, c'est moi qui t'aime.

Nous restons à regarder l'eau défiler sous nos yeux, à manger des fraises et des sandwiches que Roselyne nous a offerts avant notre départ. C'est Gabriel qui les sort du sac parce que je ne me rappelais même pas que j'avais faim. Je me perds dans ce voyage. Volontairement. Je n'ai pas envie de rentrer. Ici, avec lui, dans son monde, le temps, l'argent, les soucis, tout cela n'a plus d'importance. Je ne sais pas où nous nous trouvons ni où nous allons. Ni comment nous allons dormir ce soir. Encore moins le jour que nous sommes, ni l'heure. Lundi après-midi ? Je crois... mais vous savez quoi ? Cela n'a aucune importance. Je commence à comprendre très clairement ce qui a ouvert les ailes à mon ange... Comment résister à une telle vie... Certes, je me doute que tout ne doit pas être rose tous les jours. Mais Gabriel s'accommode de tout. Et il rend tout beau. Même cette vieille barge rouillée est devenue pour moi un vaisseau merveilleux.

---

[40](#) Okba Naji, « Partir », *Histoires d'écrire. Paysages et courts récits poétiques*, 2006

**Gabriel**

« *La vengeance est un aveu de douleur, c'est le triste plaisir d'un petit esprit et d'une âme malade. Il y a grandeur et noblesse à imiter ce fier lion qui écoute sans nul souci les aboiements d'une meute de petits chiens.* »<sup>41</sup>

– Bordel de bordel... Bon, une jupe, ça ira bien... Je file sous la douche...

Noush dépose un baiser sur mes lèvres et se glisse sous la douche. Je descends lui préparer un café. C'est un peu l'alerte générale depuis notre retour... Et c'est ma faute. J'ai, comment dire... zappé la date de retour. Je ne suis pas habitué du tout à m'attarder sur ce genre de choses. C'est en attendant notre kebab du côté de Vernon, après avoir visité les jardins de Claude Monet, qu'elle a tilté. La télévision accrochée au mur faisait défiler les informations du moment, et la date. Mardi. Il était vingt heures. Noush bossait le lendemain, à plus de deux cent cinquante kilomètres de là où nous nous trouvions.

Donc pas le choix, repas avalé en cinq minutes, puis rapatriement d'office. J'ai eu peur qu'elle le prenne mal, mais non. Elle a plutôt été prise d'un fou rire et a même refusé que je paye un taxi pour rentrer. Ce qui m'arrangeait bien, cela dit. Le train n'était pas une solution non plus, problèmes d'horaires, pas de correspondance avant ce matin. Donc... Retour en stop. Mais allez faire du stop au crépuscule, à deux en plus... Une véritable galère. Un chauffeur de poids lourd a fini par avoir pitié, et, tout en louchant sur la poitrine de ma muse, nous a conduits jusqu'aux abords de la ville. En temps normal, je lui aurais foutu mon poing dans la tronche, on ne regarde pas Anouchka en bavant. Non, ça, c'est mon privilège à moi. Mais vu les circonstances, j'ai considéré que ce n'était pas vraiment le moment de faire mon connard jaloux et impulsif, et je me suis restreint à des œillades

explicites envers le trou du cul qui conduisait le camion.

Et maintenant, alors que nous venons à peine de rentrer, elle court partout, elle n'a pas dormi (ce qui promet de grands moments à son retour ce soir) et tout ce que je peux faire c'est lui préparer un petit café et un ou deux trucs à manger. Ce que je fais, donc, un peu embarrassé de l'avoir mise dans une situation désagréable.

Elle descend en trombe et me rejoint dans la cuisine, alors que je pose son café sur le comptoir. Elle me saute dessus.

– Oh... je ne veux pas aller bosser... Je veux retourner chez les Renoir et manger des fraises...

J'embrasse son joli cou.

– On repart, si tu veux.

Elle esquisse un sourire.

– Ne me tente pas...

Elle bâille et avale d'une traite son café.

– Merci pour le café. Et toi, tu vas faire quoi ? Interdiction de te coucher ! Si je dois galérer toute la journée, j'aimerais beaucoup savoir que je ne suis pas la seule dans ce cas. Ce sera ta punition.

– Je vais prendre une douche et aller au parc. Besoin de renflouer les caisses.

– Parfait.

Elle me sourit malicieusement.

– Tu viens à Une Chaleur dans la Ville cet après-midi ?

– Euh... c'est une obligation ?

Elle avale un morceau de brioche.

– Ethan risque de t’attendre. D’autant que l’expo approche à grands pas...  
– OK. Alors je passerai. Mais pas pendant trois heures. À la fin du cours, ça te va ?

Elle enfourne le reste de sa brioche en hochant la tête.

– Parfait ! Bon, j’y vais.

Au lieu de se diriger vers la porte, cependant, elle se colle une nouvelle fois à moi, glisse ses doigts sous ma ceinture pour aller caresser mes fesses.

– Tu vas me manquer...

Je l’attire à moi.

– Reste. Démissionne. Et ne me quitte plus jamais.

– Je t’ai déjà dit de ne pas me tenter...

– Alors retire tes doigts tout de suite de mon caleçon.

Elle glousse et obéit.

– Faut vraiment que j’y aille. Je t’aime.

Elle m’offre un baiser magnifique. J’y réponds en la collant au comptoir. Ma main remonte sa jupe.

– Tu pourrais arriver en retard...

– Non, soit j’y vais, soit j’y vais pas... Ne faisons pas les choses à moitié... Et je dois y aller. Nous devons finaliser les toiles pour l’expo avec Ethan.

– Très bien.

Je m’écarte à regret, une trique majestueuse dérangeant mes mouvements.

– Allez, file ou je ne te laisse plus le choix. Dans trois secondes. Trois, deux.

Elle m’embrasse furtivement, attrape deux brioches et disparaît. Je n’ai

plus qu'à aller me soulager sous la douche. Bravo.

Je remonte nos sacs et les vide, histoire de faire un truc bien, parce que vraiment, je me sens un peu minable pour ce retour en catastrophe. Quel con ! Son téléphone tombe du sac que je vide sur le lit. Éteint. Plus de batterie. Je redescends pour le mettre à charger alors que la sonnette de la porte retentit.

Baptiste. Génial. Les mains appuyées sur le chambranle de l'entrée, il semble légèrement survolté. Il me lance un regard furibond.

– Putain, mais vous étiez où ? Noush est là ?

– Non.

Pour le reste, à savoir où nous étions, ce n'est absolument pas son problème. Il soupire en se redressant.

– Et donc, elle fait la grève du téléphone ou quoi ? Elle me fait encore la gueule ?

– Non, je ne pense pas, il était déchargé.

Le pote de ma muse grogne.

– Putain, elle fait chier ! On a perdu du temps... Je peux entrer ?

Je fronce les sourcils. Je n'ai pas forcément envie de me retrouver seul avec ce type, je veux bien faire un effort pour Anouchka, mais faut pas pousser non plus. Il est loin d'être un pote.

– Pourquoi ? C'est quoi le problème ?

– Si je te dis « la femme du maire nous fout des bâtons dans les roues pour Paul Dreams », ça te parle ?

Oui, ça me parle, et surtout ça m'intrigue. Qu'est-ce que Constance a à faire dans l'histoire de Paul Dreams, et pourquoi lui, m'en parle ? Je m'écarte de l'entrée et il pénètre chez Noush. Il file dans la cuisine et se fait un café.

– Café ?

Je rêve ou il m'offre un café chez... moi ? Enfin, dans l'appart où je squatte. Dans l'appart où j'habite pour le moment... Mais c'est qui, ce type ? J'ai horreur qu'il soit chez lui ici.

– Non, merci. Bon, c'est quoi ton histoire ?

Il s'accoude au comptoir.

– La mairie a refusé de donner suite aux subventions qu'elle avait promises pour l'asso. Ce qui non seulement nous fout dans la merde, mais en plus nous plombe l'expo. Bon nombre des invités venaient parce que le maire en personne venait. Sauf qu'il a également annulé sa présence, du coup, les plus gros financiers potentiels ne viennent plus non plus. Tu comprends, tout ça, ce n'est qu'une histoire de piston, d'image et de business. Ça fait bien d'aider la ville, de rentrer dans la boucle municipale, d'autant que de grands projets de rénovation du centre-ville ont été votés il n'y a pas longtemps. Les gros entrepreneurs, les financiers et j'en passe s'arrachent les contrats, et je comptais bien profiter de cette guéguerre pour les pousser au don et ainsi me rapprocher du maire. Bref, pour résumer, c'est le bordel.

– Qu'est-ce que j'ai à voir dans l'histoire ?

– Rien. En tout cas, c'est ce que je pensais. Jusqu'à ce que j'en parle à Pierre.

Je hausse un sourcil. Je ne vois toujours pas le rapport. Il s'explique.

– Son beau-père était présent lorsque nous avons eu cette conversation.

– Willy ?

– C'est ça. Ton pote Willy.

– Il va bien ?

– Il a commencé sa chimio hier, alors c'est pas le top. Mais c'est pas ça le problème. Il est bien entouré et ses filles prennent soin de lui. Par contre, il m'a raconté une histoire assez sympa... À propos de la femme du maire... Que tu connais, apparemment.

J'ai changé d'avis, j'ai besoin d'un café. Je sens que le calme n'est pas

pour tout de suite.

– Oui, je la connais. Mais je ne vois pas le rapport.

Il ricane alors que je mets en route la machine.

– C’est drôle, parce que lui, il l’a tout de suite vu, le rapport.

Je laisse planer un silence pour toute réponse. Il ne pouvait pas fermer sa gueule, pour une fois ? Tout ce que je peux dire, c’est :

– Tant mieux pour lui. Il devait être sonné par son traitement.

– J’en doute. C’était avant sa chimio.

– Ah.

Je vide ma tasse d’une traite. Baptiste se tourne vers moi, l’air menaçant.

– Alors voilà. Tu t’appelles Novak, t’es connu mais tu caches ton identité, tu as un rapport avec une nana qui tente de blouser l’association, et à mon avis, ce rapport n’est pas chaste, donc mes questions sont les suivantes : qui es-tu ? Est-ce que Noush est au courant que tu te tapes la femme du maire ? Et pourquoi cette nana veut-elle nous faire chier ? Même si pour ce dernier point, je m’en doute un peu...

Je balance la tasse dans l’évier. Il m’agace, ce type. Pourtant, à cause de moi, leur expo est mal engagée et pire, c’est carrément leur projet d’installation qui prend l’eau. Même si ce mec est le dernier des connards, même si moins je le vois mieux je me porte, j’ai trouvé que cette association respirait la joie de vivre et faisait du bien à ceux qui se trouvaient dedans. Donc, ça me fait chier, dans l’absolu, et plus particulièrement, ça me dérange fortement si j’en suis la cause. Ce qui reste à prouver, cela dit.

– Le fait que je connaisse Constance est un hasard. Ce n’est pas forcément la cause.

– Ton pote Willy nous a appris que tu l’avais plaquée et qu’elle n’était pas réellement... d’accord avec l’idée.

– Ben voilà, tu sais que déjà, je ne couche plus avec elle. Un problème de

résolu. Ensuite, comment pourrait-elle savoir que...

Elle a reconnu Anouchka. Elle a lu son interview. Si, elle sait. Et comme elle est, cela ne fait aucun doute. Elle est la responsable de ce changement de direction du maire. Elle sait le manipuler quand elle est bien décidée. Il faut que j'en sois certain.

Le pote de Noush m'interrompt dans mes pensées.

- Comment pourrait-elle savoir que quoi ?
- Que rien. Bon, je dois me barrer, un truc à faire. Tu m'excuses, mais...

Non, il ne m'excuse pas.

- Attends, là, tu vas où ?
- En quoi ça te concerne ?
- Tu vas pas t'en tirer comme ça, Paul Dreams est ma vie, si tu as un quelconque rapport avec ce bordel avec la mairie, je te jure que tu vas me l'expliquer, et que tu vas réparer tes conneries.
- Pourquoi serais-je le responsable ? J'ai rien à voir, quasiment, avec votre asso ?!

Il se plante face à moi, l'air menaçant. Nous deux, c'est l'amour, un truc de fou. Je n'arrive pas à décider lequel des deux déteste le plus l'autre.

- Tu as dit le mot juste, « quasiment ». Ce qui me dit qu'il y a un truc qui ne colle pas, c'est que le dossier était déjà passé en commission et avait été accepté. Le maire a demandé une nouvelle étude dessus. Ce qui n'arrive pour ainsi dire jamais. Donc, c'est louche. Je me permets d'insister, en essayant de rester courtois et civilisé. Par contre, si tu me prends pour un con, ça risque de moins bien se passer. On est d'accord ?

Nous nous toisons. Je ne réponds pas. Il ajoute.

- Est-ce que tu veux réellement que nous en arrivions là ? Par respect pour Noush, je me tiens. Il serait intéressant que tu m'expliques au moins qui elle est, et si tu penses qu'elle n'a réellement aucun rapport avec tout ça. Si



c'est le cas, je te croirai.

Noush... Elle aime Paul Dreams. Alors juste pour elle...

– Je l'ai sautée, pendant quelque temps. Je l'ai peinte parce que cette nana est narcissique à un point inimaginable, doublée d'une nympho à moitié détraquée. Son mari le sait, mais préfère qu'elle s'envoie en l'air discrètement plutôt que de se la taper, j'imagine. De toute manière, il n'est quasiment jamais chez eux. Ça, c'était pour te situer le personnage.

Il lève un sourcil.

– Ben, dis-moi, tu la kiffes j'ai l'impression !

– Je ne peux pas la voir. C'est une conne, doublée d'une pute. Oui, je l'ai sautée, mais parce que parfois, j'avais des... besoins, et qu'elle me filait tout ce que je voulais contre un coup de bite.

Il ouvre la bouche, l'air ahuri, se préparant sans doute à me faire partager son avis, dont je n'ai absolument rien à foutre, alors je le coupe.

– Je n'en suis pas fier, mais sans avoir fait ça, je ne pourrais toujours pas dessiner de la main droite je pense, ce qui aurait également eu une répercussion sur l'expo vu que la moitié des toiles que tu vas présenter sont de moi. Donc pas de commentaires. Parfois, la faim, le froid, la maladie, nous font faire des trucs insensés. Constance fait partie de mon passé honteux. Et Noush n'est pas au courant. Elle sait que Constance existe. Mais n'a connaissance d'aucun détail, et c'est parfait comme ça.

Il plisse les yeux. Se mord la lèvre. Soupire. Puis s'illumine.

– OK. Donc, voilà ce qu'on va faire. Tu vas aller trouver cette nana et lui demander de parler à son mari.

Je m'esclaffe.

– Ben voyons. Cette nana est d'une connerie absolue. Si c'est elle la responsable, je dis bien si, parce que rien ne le prouve, elle l'a fait sans doute

pour me faire chier. Et elle ne changera pas d'avis, à moins que moi, je ne change le mien.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire, que je veuille bien venir la baiser encore et la peindre, et encore la baiser. Et ça, tu comprendras aisément que pour tout un tas de raisons, c'est tout simplement impossible.

Il se passe la main sur le visage, l'air épuisé.

– Noush ?

Non, mais sérieux ? Il doute de moi à ce point ? Je m'emporte.

– Bien entendu, Noush ! Je ne suis pas un connard qui se fout d'elle et encore moins un profiteur. J'aime vraiment Anouchka, figure-toi ! Et aussi parce que je ne suis pas une pute, qu'est-ce que tu crois ? Cette nana est une raclure. Elle se sert de la détresse des gens pour atteindre ses buts, sans aucune espèce d'intérêt pour les personnes qui l'entourent !

Voilà, comme ça, c'est dit. Je sors de cette cuisine, dans laquelle je me sens vraiment à l'étroit et vais m'asseoir dans le salon. Il me rejoint et s'assied en face de moi.

– Bon, OK. Le mieux, c'est au moins d'essayer, non ?

– T'es pas un tantinet têtue, toi ?

Il s'esclaffe.

– J'ai grandi avec Noush, je te rappelle.

– Ceci explique cela... Bon... OK, on va la voir. Même si je peux te garantir à l'avance que ça ne changera absolument rien.

Il se lève.

– Qui ne tente rien...

– Ouais, on va dire ça.

J'attrape les clés sur le comptoir, et oublie direct l'idée merveilleuse de ma petite branlette sous une douche brûlante. Fait chier. Une raison de plus de haïr Constance.

---

[41](#) Ambroise Rendu, *Traité de morale*, 1834

**Baptiste**

*« La raison, le jugement, viennent lentement, les préjugés accourent en foule. »<sup>42</sup>*

Je me demande ce que j'attends. Je ferais mieux d'y aller, il a l'air de galérer. La greluce est adossée à sa porte, fait une gueule de dix pieds de long, et même si je ne le vois que de dos, je sens bien que mon cher ami Gabriel n'est pas tendre dans ses propos. OK, mec, tu ne peux pas la blairer, mais ce n'est pas une raison. Si mon projet pour Paul tombe à l'eau à cause de tes conneries, je sens qu'on va avoir un souci. Et même un gros. Déjà, tu me kidnappes Noush, et ça, ça ne passera jamais. Si, de surcroît, l'expo foire et les partenariats disparaissent, là, on touche à mes parents, et à l'œuvre de leur vie...

Noush, je dois l'accepter. Au final, c'est moi le con qui aime une fille à en crever depuis presque vingt ans et qui préfère ne rien avouer pour pouvoir la garder dans ma vie. J'en avais marre de le lui cacher, mais elle m'a fait clairement comprendre... elle ne m'aime pas comme ça. Même si l'amitié est le seul amour qu'elle peut me donner, je préfère le prendre en repoussant mes propres sentiments, les cacher, et pouvoir la garder près de moi. Si c'est ce qu'elle veut. Et je préfère la savoir heureuse. Ce qui est désespérément insupportable, c'est que le bonheur, elle le trouve chez ce mec, et pas chez moi... Mais comme me l'a dit Pierre si justement, on ne peut forcer un cœur... Et, jusqu'à présent, il me restait Paul pour oublier lorsque je ne bosse pas. Sauf que... encore une fois, ce Novak vient faire chier.

Il remonte en voiture, la tronche à l'envers. Mauvais signe. Je l'interroge du regard.

– Alors, oui, c’est simplement pour faire chier, et comme prévu, Sa Seigneurie ne changera pas d’avis. Voilà, c’était couru d’avance.

– Bon... Et t’es certain que... je sais pas, la baiser jusqu’à l’expo... Non ?

Il va me casser la gueule avant la fin de la journée, je le sens. D’ailleurs c’est peut-être bien pour tout de suite, vu le regard qu’il me lance.

*Quoi, on a le droit d’essayer, non ?*

Je tourne la clé dans le contact.

– Bon, OK. Mauvaise idée.

– C’est ça. Allez, on dégage de là.

J’avance de quelques mètres puis freine et me gare à nouveau.

– Non, c’est pas possible.

– Quoi ? Qu’est-ce qui n’est pas possible ?

– Elle veut baiser, c’est ça ?

– Ouais, en gros c’est ça.

– Alors je m’y colle !

– Pardon ?

Il a l’air sur le cul. Ben oui, mais la fin justifie les moyens, mon grand. Et puis, je n’en ai rien à foutre de baiser une connasse ou pas. Même à la limite, je dirais que ça pourrait être marrant...

– Tu m’attends ou pas ?

Ahuri, il m’observe, se demandant sans doute si je suis tout à fait sain d’esprit ou pas. Ben oui mon gars, tout le monde n’a pas une Noush qui attend à la maison, certains sont du genre... désespérés ? Non, je ne le suis pas. Affamés ? Non plus. Totalement désabusés ? Yes. C’est ça. Une bite dans un vagin, ou ailleurs, ce qui pourrait donner un peu de piquant, ça reste une bite dans un trou. Je ne vois pas le problème.

– Bon. Tu te décides ?

- Tu vas lui proposer quoi ?
- S’il faut lui proposer un coup de bite pour la faire changer d’avis, je me dévoue.
- Et tu vas lui dire... ?
- Je vais lui dire que je suis à son entière disposition si elle a envie de jouer sa salope...
- T’as péché les plombs ou quoi ?
- T’as une autre solution ?

Il secoue la tête.

- Non, mais elle ne va pas se contenter d’une fois, tu t’embarques dans une merde incroyable et...

Je me penche vers lui.

- La merde incroyable, je suis déjà à fond dedans. Donc, si c’est la seule solution... Bon, apparemment, tu veux pas bouger ton cul, alors tu m’attends.

Je balance les clés sur ses genoux et me dirige vers la maison de la chaudasse. Il me rattrape.

- Non, attends. C’est stupide comme idée.
- C’est la seule.

Je continue sur le trottoir. Il se place devant moi.

- Non, c’est pas la seule. Écoute. Ce n’est pas une solution. Je refuse qu’elle gagne. C’est trop facile. En plus, tu penses que tu pourras la baiser jusqu’à ce que l’expo ait lieu et la larguer après, mais qu’est-ce qu’il se passera l’année prochaine pour le vote du budget ? Ça sera la même merde.
- Je trouverai une solution à ce moment-là.

Il pose une main sur mon bras.

- C’est pas une putain de solution.

Je l'observe. Je ne comprends pas son délire.

– Mais qu'est-ce que ça peut te foutre, sérieux ? Si je fais ça, t'as la conscience tranquille et moi, si elle est OK, j'ai mes subventions. Et elle a son coup de queue. Tout le monde est gagnant.

– Et ton amour-propre ? Qu'est-ce qui va se passer quand tu vas te regarder dans la glace ? Et si tu trouves une nana ? Tu lui diras quoi ?

J'éclate de rire.

– Ce dernier point n'est pas prévu au programme, je te rassure. C'est d'ailleurs impossible en l'état actuel des choses.

Il fronce les sourcils.

– Ce qui veut dire ?

Je le fixe.

– Tu sais très bien ce que je veux dire. Si un jour elle change d'avis, je serai là. C'est tout. En attendant, elle t'a choisi toi, alors je ne peux rien faire d'autre que de penser à elle. Et me demander à quel moment je suis passé dans la *friend zone*, alors que je ne l'ai jamais voulu.

– Tu...

– J'accepte son choix, et comme je l'aime, je me contente de la voir heureuse. Au passage, je te conseille de ne pas merder une seule fois parce que je te défonce au premier faux pas.

Il hoche la tête. Au moins les choses sont claires. Je reprends mon chemin.

– Bref, ceci étant dit, tu comprendras que je n'ai rien à perdre, et que surtout j'en ai absolument rien à branler de la morale. Donc foutre ma bite dans cette pétasse ne représente pas un problème majeur, en ce qui me concerne.

Il m'attrape le bras une nouvelle fois.

– C’est ce que tu te dis maintenant. Mais ce n’est pas parce que Noush ne... n’est pas intéressée que tu n’as aucune valeur. Il y a un autre moyen. Celui-là n’entachera l’honneur de personne, et surtout, élèvera un peu le niveau. Jouer dans la cour de cette salope ne donnera rien de bon. Crois-moi.

J’examine le visage de ce mec. Moi, personnellement, un mec me dit qu’il fera tout pour récupérer ma nana au moindre faux pas, je le laisse aller faire n’importe quoi. Je le pousse même à aller baiser la première venue, et cerise sur le gâteau, je prends des photos pour les afficher dans toute la ville. Mais pas lui. Lui, il me propose une alternative. Ça me fait chier de le dire, mais je crois que finalement, c’est un mec bien. Voire très bien, parce qu’il rend la femme de ma vie heureuse. Et dans le fond, il a raison. Me salir n’amènera rien de bon. Je suis touché par le prix qu’il donne à l’honneur. Au mien, qui plus est.

Je soupire, vaincu par ses propos.

– C’est quoi ton idée ?

– Il paraît que tu connais une journaliste ?

---

[42](#) Jean-Jacques Rousseau, *Émile, ou De l’éducation*, 1762



## Noush

« *Le cœur fait tout, le reste est inutile.* »<sup>43</sup>

Dix-sept heures douze. Je n'ai jamais mis si peu de temps pour rentrer chez moi. J'ouvre la porte, pressée de retrouver Gabriel. Il n'est pas venu à mon cours de dessin ce soir, je suis un peu étonnée, d'habitude, il tient ses promesses. Mais pas là. Je n'aime pas trop ce genre de choses, ça ne lui ressemble décidément pas. Je le retrouve allongé sur le canapé, en train de... dormir ? L'enfoiré !

Je pose mon sac et lui saute dessus sans douceur. Il sursaute. Je me love contre lui.

– Ne me dis pas que tu as dormi toute la journée ou je fais un malheur.

Ses bras m'entourent amoureusement.

– Alors je ne te le dirai pas.

Je me redresse pour examiner son visage. Il est blême et ses yeux sentent le sommeil.

– Non, tu as une trop mauvaise tête pour avoir dormi toute la journée.

Il me sourit.

– Exact. Je viens de m'allonger. Je pensais simplement t'attendre, mais mes yeux se sont fermés et... tu es là...

– Oui. Là. Tu n'es pas venu voir Ethan ce soir ?

Il soupire.

– Non. Quand je m’en suis souvenu, il était seize heures trente, et le temps de m’y rendre, c’était trop tard. Je viendrai vendredi.

D’accord. J’imagine que le fait qu’il n’y ait pas pensé avant seize heures trente alors qu’il me l’avait promis n’est pas à évoquer sous peine d’engueulade, vu son air las de l’instant. Je préfère ne pas entrer dans une dispute idiote et souris joyeusement. Après tout, nous rentrons d’un week-end merveilleux, nous nous aimons, il fait beau, la vie est belle, tout va bien, alors quoi, souris ma grande !

– Super. Ta journée a été bonne ?

Il soupire.

– Je ne sais pas.

– Comment est-ce que tu peux ne pas savoir si ta journée s’est bien passée ou pas ? Tu dois bien avoir une petite idée ? Beaucoup de clients ?

– Euh... Ouais. On peut discuter de ça plus tard ?

Il referme les yeux.

– Oui, OK.

Étrange. Je repose ma tête sur son torse et profite de notre câlin. Pourquoi est-ce que j’ai l’impression qu’il me cache quelque chose ? Je redresse la tête pour l’observer, mais juste à ce moment, il la redresse aussi.

– Anouchka, il faut que je te parle.

Voilà. Il a un truc qui le dérange. Si ça se trouve, il veut repartir. Le fait de rentrer en catastrophe l’a dérangé, a cassé son délire et maintenant il réalise que vivre avec moi n’est pas une bonne idée, et il va repartir, encore une fois. Peut-être définitivement cette fois. J’ai envie de pleurer. Je suis trop fatiguée pour combattre et entendre ce genre de déclaration. Mais il me redresse sur le canapé, se lève pour s’asseoir en face de moi sur la table basse. Il prend mes

mains entre les siennes d'un air grave.

*Et merde, ça pue ce truc.*

Il soupire. Je l'observe, à moitié tremblante, m'attendant à tout. Il se lance enfin.

– Depuis que je te connais... je me fais chier.

J'éclate en sanglots. La fatigue, les nerfs, le ras-le-bol de notre ascenseur émotionnel, je ne sais pas. Mais là, à part pleurer, je n'ai aucune réaction en stock.

– Merde, non, Anouchka, je me suis mal exprimé.

Il se lève et me prend dans ses bras en s'asseyant à nouveau sur le canapé.

– Essuie tes larmes, ma puce. Oublie, je reformule ma phrase. Pardon, je suis crevé, j'y vais un peu brutalement. On efface et on recommence ?

Je hoche la tête en essuyant mes larmes.

– Donc, depuis que je te connais... Le parc et les portraits des touristes me gavent.

Il marque une pause.

– Ça va comme ça ? J'ai pas dit n'importe quoi ?

Je laisse échapper un petit rire.

– Non, ça va. Mais c'est la suite qui m'inquiète.

– Bon. Alors, comme je suis un mec qui n'aime pas réellement faire les trucs qui le font chier, je réfléchis depuis pas mal de temps à ce que j'aimerais faire à la place de mon boulot pourri qui est, nous sommes bien d'accord, un peu précaire de surcroît.

– C'est le moins que l'on puisse dire.

Il hoche la tête.

– Donc, un changement s'impose. Et très rapidement. Et puis, aussi, je ne peux pas continuer à vivre chez toi, à me faire loger, à utiliser ta lessive, ta machine et j'en passe, c'est tout sauf équitable.

Je me fige. Les larmes reviennent. Je devrais aller me coucher tout de suite, je ne suis plus bonne à rien. Je préviens :

– Attention, je vais pleurer.

Il se redresse.

– Non, oh, non, tu ne pleures pas. Absolument impossible. Écoute plutôt.

– Très bien, mais je précise que si j'ai envie de pleurer, je le ferai.

– Bien entendu, mais moi je te dis que c'est débile. Bref, d'un autre côté si tu parles tout le temps, je crois que c'est moi qui vais finir par pleurer. Laisse-moi parler !

Je m'esclaffe.

– Oui, OK, je la boucle.

– Ça serait bien la première fois, bon, bref, c'est pas le sujet. Donc, voilà pour le premier constat. Je me fais chier avec mes touristes, et je trouve que franchement, notre arrangement n'est pas parfait...

– D'accord.

J'ai la trouille mais j'attends, sagement, sans trop parler. Il continue.

– Et puis... monsieur le maire a décidé de ne plus sponsoriser Paul Dreams et a remis à l'étude le dossier ou un truc comme ça, en gros ça pue pour votre asso.

Je me retourne vivement.

– Pardon ? C'est quoi, cette histoire ? Pourquoi tu sais ça ? Quel est le rapport ? Et...

Il hausse un sourcil, sérieux.

– C'est bon ? Tu n'as plus de questions ? Tu me laisses parler ?

Je hoche la tête. Il continue en m'attirant à lui, m'allongeant sur son torse et m'emprisonnant de ses bras. Il sent bon... je suis bien... si seulement on pouvait arrêter de parler parce que, pour tout vous dire, son histoire ne me plaît pas du tout.

– Voilà le constat de ce matin. Pour le maire, la raison de son revirement est simple. Et là, je veux vraiment que tu te taises, parce que je ne comptais rien te dire, mais je ne peux pas te le cacher, ce n'est pas ma politique, donc je vais te dire un truc, je n'en suis pas fier, et j'aimerais pouvoir te dire que ce n'est pas moi qui l'ai fait, pourtant si, c'est bien moi, et je me fustige assez le cerveau tout seul, donc...

– Bon, vas-y, accouche !

– Bon. Si le maire a changé ses plans, c'est parce que je participe à cette expo. Enfin, surtout parce que nous y participons, et que nous sommes un couple qui dérange sa femme.

– Sa femme ?

– Tu te souviens de Constance ?

Oui, sans souci, je me souviens de cette nana... Comment oublier une femme qui a touché mon homme avant moi et qui lui parle comme s'il était toujours sa chose ? Je hoche la tête. Je n'aime décidément pas la tournure de son monologue. Mais je suis dans ses bras, et je suis bien, donc je ronge mon frein.

– Constance... J'ai... couché avec elle.

– Ça, j'avais compris, merci.

– Oui mais ce que tu ne sais pas, c'est que je le faisais pour pouvoir peindre au chaud. Et dessiner dans son dos aussi. Pour ma main. Et aussi, parfois, parce qu'il faisait trop froid et que j'avais besoin de thunes pour mettre Willy au chaud.

Je me fige.

– Tu... elle... vous... Hein ?

Je ne sais pas ce que je veux dire en réalité. Mais il répond. Il est trop fort.

– Oui.

– D'accord.

Rien compris. Il reprend.

– Je sais que ça fait de moi un mec pitoyable, et je l'assume, parce que je me suis plus ou moins mis moi-même dans cette situation, elle résulte de certains choix, encore une fois en rapport direct avec la liberté que je voulais absolument avoir. Mais ça aussi, c'était une belle preuve que cette liberté n'était qu'illusoire, je l'ai simplement compris un peu tard.

Je hoche la tête.

– Tu l'aimais ?

Il s'offusque.

– Non. Bien sûr que non... Je n'ai jamais eu de sentiments, c'était vraiment... utile, tu vois ?

– Tu l'as emmenée, elle aussi, chez les Renoir ?

Ça y est je suis effondrée. Je pleure à chaudes larmes, je surréagis, j'en suis consciente, mais je suis fatiguée... Il attrape mon menton pour que je le regarde et essuie mes joues. Ses yeux montrent une tristesse infinie.

– Non, évidemment que non. Il n'y a que toi, ma muse, avec qui j'ai fait ça. Tu es la première femme que j'aime, et j'espère bien la seule. Je t'en prie, ne prends pas cette histoire de pacotille avec Constance pour quelque chose qui puisse t'atteindre. Elle, je l'ai toujours méprisée, je ne lui ai rien donné, jamais.

Je n'entends qu'une seule chose à tout ça.

– Je suis la seule ?

– L’unique. Avant, je passais mon temps à travailler chez mes parents. Après, je passais mon temps sur les routes. Donc, les femmes, oui, de temps en temps, mais pas sérieux et encore moins profond. En plus, vu que parfois je subissais un manque d’hygiène qui me faisait horreur, je peux te dire que je refusais que quiconque me touche. Ça a toujours été le seul inconvénient de mon statut de vagabond assumé. La douche. D’ailleurs, si tu te rappelles bien, je l’ai fait avec toi aussi. Le jour où ton ami est venu secourir Willy, je ne t’ai pas serré la main.

– Oh. Je pensais que c’était parce que tu me snobais.

– Je te snobais ? Mais vous allez arrêter tous, avec ce mot ?

– Qui d’autre dit ça ?

– Willy. D’après lui, je suis un clodo snob !

Cette appellation m’amuse, parce qu’elle résume bien mon ange.

– Je valide. Tu es effectivement un clodo snob.

Enfin, un clodo... pour moi, il ne l’est plus vu qu’il vit là... À moins qu’il ne reparte... Je me rallonge sur son torse.

– Continue, alors, cette... Constance ?

– Alors voilà, j’ai balancé Constance un soir après qu’elle a refusé de m’aider à trouver un médecin pour Willy.

– La connasse.

– Voilà... Donc, tu as compris, je ne m’attarde pas. Cette femme n’aime pas qu’on lui tienne tête. Et quand elle t’a vue sur mes genoux dans le parc, elle n’a pas dû apprécier l’image.

– Mais je l’emmerde !

– Moi aussi. Seulement voilà, elle a persuadé son mari de bouder votre association. Elle t’a reconnue par rapport à l’interview dans ce journal... Tu te souviens, elle nous l’a même dit.

– Oui effectivement, et alors, l’asso ?

Si cette greluce nous fait foirer notre financement, je jure devant la terre entière que je lui fais bouffer ses seins en plastique... Et pas par la porte d’entrée... Plutôt par la sortie des artistes...

– Ah oui, l’asso. Donc, gros problème pour Paul Dreams qui se retrouve sans soutien de la mairie, et, suite logique, sans maire pour le vernissage de l’expo. Du coup, beaucoup de financements potentiellement perdus également.

Je me redresse.

– Son adresse. Je vais dire ce que je pense à cette... cette...

Il retient un rire en m’attrapant les épaules.

– Calme-toi, j’y viens. Reviens près de moi, ma puce...

Non, mais il se fout de moi ? Elle fout notre boulot de je ne sais combien de mois par terre, l’espoir de plusieurs familles également et il veut un câlin ?

Il penche la tête en souriant.

– Anouchka, mes bras. Tout de suite.

Je soupire et obéis. Il m’agace.

– OK, mais dépêche-toi, j’ai deux mots à dire à cette Constance.

– Inutile. Nous avons contourné le problème.

– Nous ?

– Oui. Baptiste et moi.

Je me redresse.

– Quoi ? Baptiste ? Qu’est-ce que...

– Tu ne me laisses définitivement pas parler. Mes bras, tais-toi et écoute.

– Tu sais que ça me fatigue ? Vas-y, va à l’épilogue, c’est long ton truc, là...

– Oui mais si tu m’interromps...

– OK, je me tais.

– Merci. Donc, oui, avec Baptiste, au début nous avons pensé à essayer de faire changer d’avis l’autre truie.



Je m'esclaffe. Mais je ne dis rien. Il reprend.

– Mais ce n'était pas une bonne idée. Alors, nous avons décidé d'adopter la stratégie du mépris.

– Du mépris ?

– Oui. C'est la meilleure vengeance, ma puce. Tu nous fous des bâtons dans les roues, nous faisons autrement et ne nous arrêtons pas à toi, petite merde informe et fétide...

– Tu parles de Constance ?

– Oui. Et de son cher mari. Le maire.

– Et donc, votre solution ?

– Elle est simple et résout deux problèmes. Je vais exposer sous mon nom. La presse est déjà prévenue, la pote journaliste de Baptiste est venue cet après-midi pour prendre les toiles en photos et faire un article qu'elle diffusera en masse dès demain.

Je me redresse.

– Tu veux dire que tu ne te caches plus ? Gabriel Novak fait son comeback ? Sérieusement ?

– Oui. Ce qui devrait attirer pas mal d'esthètes, de collectionneurs et de curieux. Plus une bonne dose de journalistes, parce que l'interview précise que je ne répondrai à aucune sollicitation avant le vernissage. Donc, selon nos calculs, cela devrait éviter les besoins des subventions municipales. Et avec un peu de chance, devant un événement aussi mondain, peut-être que notre cher maire changera d'avis et viendra... Parce que c'est bon pour les élections, tout ça.

Il me sourit. L'air vraiment heureux.

– Comme ça, j'ai un nouveau boulot, je vais me remettre à exposer pour mon compte, ce qui j'espère me rapportera assez pour te payer un loyer, remplir le frigo, et surtout m'empêchera de me faire chier comme un rat mort avec des touristes à deux balles au bord d'un étang.

– Mais... mais je ne te demande rien, je ne paye même pas de loyer et...

– Eh bien tu feras ce que tu veux de l'argent, mais je ne me ferai pas

entretenir, c'est absolument hors de question. Et puis, depuis des années, j'ai un projet artistique et je pense qu'il est temps de m'y mettre. J'ai assez pris de vacances comme ça.

Je ne comprends plus rien.

– Mais... Ta liberté ?

– C'est justement parce que j'ai cette liberté que je décide, de mon propre libre arbitre, de me lancer. Parce que tout ce que je veux, c'est te découvrir, encore et encore, aider ceux qui en ont besoin, et peindre... pas des visages fatigués sur un bout de papier, pas des nanas moches et superficielles à poil parce que je dois manger, mais laisser mon esprit s'évader avec une peinture, un sujet de mon choix... Je crois que je me plantais, avant. C'est pas grave, parce que je pense que tous mes choix m'ont amené là. Exactement à cette journée, dans cet appart, avec toi, ton pote Baptiste et votre association, pour que je puisse enfin comprendre les choses et décider qui je voulais être et comment je voulais vivre.

– Mais... Baptiste ? Mon Baptiste ?

Il grimace.

– Oui, enfin, le mec qui s'appelle Baptiste et que tu connais bien. Si tu pouvais éviter de l'appeler « ton » Baptiste, ça m'arrangerait un peu.

Je glousse et le prends dans mes bras. Je suis... super heureuse.

– C'est génial.

– Oui... Et, cerise sur le gâteau, j'ai confié la gestion de mes futures toiles à « ton » Baptiste.

Alors là, je suis sur le cul.

– Le pote à moi qui s'appelle Baptiste ? Mais alors, tu l'aimes bien en définitive ?

Il fronce le nez puis secoue la tête.

– Je ne peux pas le blairer.

– Mais...

– Il y a un proverbe, ou c'est Yoda dans *Star Wars*, je sais plus, qui dit qu'il faut garder ses ennemis le plus proches de soi possible. Alors ton ami sera officiellement mon agent. On ne peut pas faire plus proche, je pense. Comme ça, j'assure mes arrières.

– Mais de quels arrières parles-tu ?

– Je me comprends...

– Oui, ben pas moi !

Il secoue la tête en riant avant de me presser contre lui.

– Et le pire, ma puce, c'est que tu ne sais sincèrement pas de quoi je parle... Tu es adorablement aveugle. Ne change rien, surtout.

– De quoi tu parles ?

– De rien. Absolument rien d'intéressant.

Il me caresse les cheveux. Je me détends enfin.

– Tu as fini tes explications ?

– Oui.

– Eh bien je peux te dire que je suis extrêmement heureuse, et que je valide à cent pour cent. Mais je sauterai de joie après, pour l'instant, c'est très intérieur. Trop fatiguée. Je propose une sieste, pour fêter ça ?

– Mmm.

Il se laisse glisser en position horizontale en m'emportant avec lui et enfonce sa tête dans un coussin.

– Je dors déjà.

– Moi aussi.

– Je t'aime.

– Non, c'est moi qui t'aime...

**Gabriel**

*« Je fais ce que je veux... Et ce que je veux, c'est son bonheur.  
Alors j'essaye de faire son bonheur. »*  
Gabriel Novak

- Non.
- Si.
- Non.
- Bien sûr que si !
- Alors là, c'est un non d'office.
- T'es chiant.
- Oui... mais non.

Je tire sur ma cravate, retire deux boutons de ma chemise et la balance au fond de la chambre, fonce dans ma chambre et attrape un tee-shirt dans mon armoire.

- Gabriel ! Trois heures !
- Quoi, trois heures ?
- Nous avons passé pas moins de trois heures pour te trouver ce costume.  
Alors tu le mets.
- Non. Je garde le pantalon si tu veux, mais je ne mettrai pas de chemise, encore moins de cravate.
- Mais...

Je penche la tête.

- Tu sais que tu es très jolie comme ça ?

Elle retrouve son beau sourire.

- Oui, tu trouves ?
- Magnifique.
- Merci...

Elle tourne sur elle-même en faisant voler les pans de sa robe puis s'arrête, les yeux furieux.

- Ne crois pas que tu peux m'avoir avec un simple compliment.
- Ah non ?
- Non. Ta chemise ! Ta cravate !
- Non. Tu sais que j'ai envie de toi ?
- Alors là, je te préviens tout de suite, tu n'arriveras à rien comme ça non plus !

Elle s'enfuit dans sa chambre. Je me rue sur elle, la rattrape et remonte sa robe sur ses cuisses.

- Ah non ? Et comme ça ?
- Trop facile.

J'embrasse son cou en me pressant contre elle.

- Ma muse, ce n'est pas « trop facile », c'est « trop tentant ». Retourne-toi.

Je ne lui laisse pas le choix. Je la retourne et la plaque contre son armoire. Mes mains sont déjà dans sa culotte. Tout y est trempé et elle écarte déjà ses cuisses. Et moi, mon état est inquiétant, je suis au bord de l'éruption. Mes doigts s'emparent de son intimité, son cul se dandine contre ma queue, elle gémit déjà. Nous ne faisons que ça. Nous mangeons, nous faisons l'amour, et parfois, nous bossons, ou dormons, ou même, nous dormons en bossant. Je la dessine quand elle dort, et réciproquement.

J'ai trop envie d'elle, encore une fois, mais le temps est compté. De toute manière, je ne peux pas attendre. J'ouvre ma braguette à zip (oui, pantalon de vieux égale braguette de vieux), extirpe mon sexe de mon caleçon. Ce dernier trouve le chemin tout seul alors que ma main écarte la lingerie de l'objet désiré. Je m'enfile en elle sans plus de préliminaires. Je m'enfonce dans ses

tréfonds humides et accueillants. Et je suis au paradis. J'attrape ses hanches, elle ondule son corps contre le mien, m'excite presque trop. Je récupère ma place sur son clitoris, mon autre main grimpant jusqu'à ses seins. J'écarte son soutif pendant que je débute mes coups de reins. Et tous mes sens en prennent pour leur grade. Extase sensorielle que je chéris par-dessus tout le reste. Elle laisse entendre son plaisir sans retenue, doux chant à mes oreilles. Sa peau douce caresse mes doigts, son parfum me transcende, ses lèvres qu'elle tourne vers moi ont le goût sucré de la luxure de tout à l'heure, et le tout donne la vision éblouissante d'une femme offerte pour moi dans une robe magnifique qui ne demande qu'à être déchirée. Mais je m'abstiendrai pour cette fois, elle risque de ne pas apprécier la blague de la robe neuve éventrée à peine une heure avant l'expo. J'entame mes va-et-vient à vive allure, au rythme de nos cœurs qui battent, fortement, profondément, intensément. Elle tremble, je transpire. Elle geint, je grogne. Elle supplie, je lui donne. Elle s'offre, je prends. Elle jouit, je jouis. Je l'aime, elle aime. Et elle m'aime aussi. Je suis heureux. Elle me sourit. Nous nous embrassons.

Puis elle revient sur le sujet.

- Cravate. Chemise.
- Non.
- Si.
- Certainement pas.
- Bien sûr que si.

Elle me saoule, je la fatigue. Nous nous aimons.

\*\*\*

## **Noush**

*« Fière de lui, fière de détenir ce cœur brûlant qu'il m'a donné si tendrement un jour, dans une grange, fière d'être la cible de ses yeux, fière d'être la muse de mon ange... »*

Anouchka Issaïev

- Bon, voilà, nous ne sommes presque pas les derniers.

- J’ai mis la chemise.
- T’as oublié la cravate.
- Oups !

Ses yeux pétillent, je l’embrasse. Il est raide comme un bout de bois, et je ne parle pas de son pénis. Non, pour une fois, son gigantesque bâton de feu n’a rien à voir dans cette rigidité. Je dirais même que pour le coup, il ne doit pas être si gigantesque que ça, plutôt se faisant tout petit dans un recoin de son caleçon. Il est simplement stressé comme jamais, et ce, depuis hier soir. Il a fallu que je l’occupe. Je pense que je lui ai bien changé les idées. J’ai une déclaration à faire de la plus haute importance. Gabriel Novak ne pense qu’au sexe. Après réflexion, depuis qu’il vit pleinement à mes côtés, je ne pense qu’à son sexe moi aussi. Bref, ce n’est pas le moment. C’était juste pour info, il me semblait ne pas avoir mentionné ce point précédemment.

- Youhou, les *lovers* !

Je me retourne sur Rebecca qui nous fait signe depuis le trottoir d’en face. Elle se met à courir, puis Steph toussote derrière elle.

- Hum hum, Becky... Ton ventre, tu es censée être super enceinte !

Elle regarde son ventre qui, effectivement, est joliment arrondi. Mais comment est-ce possible ? Je l’ai vue il y a quatre jours et elle était plate comme une limande anorexique.

- C’est nouveau, ce ventre ?

Elle pose ses mains sur le petit renflement.

– Noush Noush Noush, c’est normal, je suis enceinte de quatre mois, je te rappelle. Je souffre et je grossis. Steph, ton bras, s’il te plaît, je commence aussi à avoir des varices... Je suis déjà trop lourde. Allez, on y va ?

Ça, pour être lourde !

Impatiente, elle lâche le bras de son homme et dépasse toutes les

personnes faisant sagement la queue avant l'ouverture.

– Pardon pardon, femme enceinte, besoin de m'asseoir, grossesse à risques, j'ai un mot du médecin, pardon. Eh ! Monsieur, j'ai dit pardon !

Elle se retourne sur Steph, Gabriel et moi, restés au bout de la file, à l'observer, atterrés et quelque peu honteux.

– Bon, vous venez ? Baptiste va nous ouvrir. Avant-première.

Elle se penche vers la femme devant laquelle elle vient de passer effrontément et lui explique en confidence.

– Je suis une amie des artistes. Leur principale inspiration.

Je lève les yeux au ciel en allant la rejoindre, suivie par les deux hommes, ébahie par son sans-gêne, je crois que je ne m'y ferai jamais. Elle frappe à la porte, Baptiste nous ouvre et nous nous engouffrons à l'intérieur. Rebecca soupire de soulagement.

– Enfin !

Elle passe un bras sous sa robe et tire brutalement sur quelque chose. Elle ressort sa main qui tient... un coussin de grossesse.

– Ça tient chaud, ce truc. Je l'ai emprunté à la boutique « En attendant bébé ».

– Volé, tu veux dire.

Coup d'œil assassin à Steph.

– Fais le malin, en attendant, on est passé devant tout le monde ! T'en dis quoi de celle-là, hein ?

Son homme me jette un regard épuisé. Tu m'étonnes !

J'attrape la main de Gabriel après avoir salué tout le monde, et je l'entraîne vers l'exposition. Nos toiles. Nos esquisses. Toutes là. L'histoire



de notre amour. Chacune d'entre elles fait partie de nous, nous raconte, nous dévoile. C'est beau, c'est touchant, c'est nous. Nous en avons réalisé beaucoup plus que prévu, ces derniers jours nous ont inspirés comme jamais. Je m'arrête devant les deux premières. Lui et moi durant cette nuit où l'ange indompté a baissé ses dernières défenses et s'est allongé sur mes draps. Cette nuit où j'ai découvert ce qu'il m'inspirait. Cette nuit où j'ai su que rien ne serait jamais plus pareil. Cette nuit où il a pris possession de mon corps avec un fusain. Qu'il lui a fait l'amour sur la toile. Cette nuit qui a autorisé toutes les autres. Il me prend dans ses bras.

– Tu as l'air pensive, ma muse.

– Oui... Je n'ai pas envie de les laisser partir. Elles... elles sont notre histoire.

– Non. Elles sont juste des images figées. Notre histoire vit, s'épanouit, respire, s'engueule et se réconcilie. Notre histoire te caresse les cuisses en bandant. Elle me suce en mouillant, et...

Je me bouche les oreilles.

– Stop ! Tu avais si bien commencé...

Il éclate de rire.

– Je vais finir quand même. Regarde leur prix.

J'inspecte l'étiquette qui les accompagne. Elle est jaune. Mais pas de prix.

– Baptiste a oublié de les mettre.

– Non. Elles sont déjà réservées.

– Oh ? Par qui ?

– Par nous. Elles rentrent à la maison, celles-là. C'est pour ça que j'en ai fait deux autres avant-hier. Pour négocier avec mon salopard d'agent qui ne voulait pas démunir son vernissage d'une seule toile.

Baptiste hurle comme un âne derrière nous.

– J'ai entendu !

Gabriel se retourne.

- Et donc ?
- Je démissionne !
- Pas la peine, je ne veux plus te filer mes toiles.
- T’as tort !
- Toi aussi !
- OK. On oublie.
- C’est ça.

Gabriel reporte son attention sur moi en posant sa tête sur mon épaule.

– Donc, elles vont se faire admirer ce soir, et après, elles réintègrent le domicile.

Je me tourne vers lui et l’embrasse.

- Merci d’y avoir pensé.
- Je ne pouvais pas les laisser partir.
- Je t’aime.
- Non, c’est moi qui t’aime.

Je souris alors qu’il m’offre un baiser vertigineux. Oh que oui je l’aime.

– Vous êtes prêts ? J’ouvre ! Et essayez de vous tenir, vous là-bas, on n’est pas dans un peep-show ici, c’est sérieux, bordel !

Ça, c’était Baptiste.

– Je déteste ce type. Définitivement.

Ça, c’était Gabriel.

– Vous me faites chier.

Et ça, c’est moi.

Les portes s’ouvrent.

\*\*\*

## Gabriel

« *Même son pote, il est cool. Mais je ne l'avouerai jamais.* »

Gabriel Novak

– Et donc, monsieur Novak, ce retour est-il une bonne nouvelle pour l'art contemporain français ?

Je souris, alors que j'ai juste envie de tourner les talons et de me casser.

– Je ne sais pas, l'avenir nous le dira.  
– Avez-vous un projet artistique précis ?

Je fais tourner le glaçon dans mon whisky. Eh oui, finalement je m'y suis mis. Un peu. J'aime bien.

– Oui, je pense célébrer mon come-back avec une série intitulée « Pénis sans frontières ». Un sujet peu exploité par mes confrères et qui pourtant, j'en suis certain, est porteur de grandes promesses. Surtout, un sujet qui, bien traité, peut prendre de l'ampleur rapidement... Le tout est de savoir se servir de ses dix doigts et...

– Il plaisante, bien entendu. Veuillez nous excuser.

Baptiste me tire dans un coin isolé alors que le reste de la salle est bondé.

– T'as pas un peu fini de raconter tes conneries ? Une journaliste est venue me voir parce qu'elle n'était pas certaine d'avoir bien compris... À elle, tu lui as dit que tu projetais une série sur des vaches homosexuelles.

– Et ?

– Arrête de les prendre pour des cons !

– Je ne les prends pas pour des cons. Je ne suis pas dans mon élément, là, j'essaye de détendre l'atmosphère. Allez, c'est plutôt drôle. Détends-toi un peu... Quand la série sortira, tout le monde sera étonné car ce n'est pas ce que j'aurais annoncé et du coup, ils viendront tous. Un artiste trop sérieux, ce n'est pas crédible de toute façon...

– Mouais. Tu sais que je sens que tu vas me pourrir la vie ?  
– Tu sais que je ferai tout pour ?  
– J’aurais dû refuser.  
– Oui, mais non. Tu ne l’aurais pas fait.  
– Et pourquoi je te prie ?  
– Parce que déjà, je te fais un peu de pub, et que comme ça, tu m’as à l’œil.

Il pince les lèvres. Je lui envoie mon coude dans les côtes.

– Allez, avoue. Je t’ai proposé ce deal pour exactement les mêmes raisons. La promo et te tenir à l’œil.

Il souffle de soulagement en riant.

– OK. En fait, je crois qu’on est pareils.  
– Possible.

J’avale une gorgée de mon verre. Pareils, oui, possible que nous ayons plus de points communs que prévu. Mais j’ai une chose qu’il n’a pas... Son amour à elle. Des deux, je suis largement le plus chanceux. Et je peux comprendre ce que ce doit être pour lui. Il connaît Anouchka depuis toujours. Mais ce n’est pas parce que je comprends que je baisse ma garde ou lui laisse une opportunité quelconque.

Mon regard se porte sur l’entrée où apparaissent M. le maire et sa femme. Si celui-ci a l’air détendu, sa greluce, elle, par contre, tire une tronche de quatre kilomètres.

– Qu’est-ce qu’ils foutent là ?

Il affiche un sourire satisfait.

– Baptiste, qu’est-ce que cela signifie ?  
– Ça ? C’est mon cadeau à moi. La première commission que tu me dois, contractuellement.  
– Pardon ? Mais je ne t’ai filé aucune toile !

– Non. Mais tu m’as dit que tu avais peint cette femme sous toutes ses coutures pendant au moins deux ans.

– Oui, et ?

– Eh bien, j’ai demandé à M. le maire de bien vouloir me présenter les certificats de vente pour ces toiles.

– Il n’y en a pas, j’ai fait ça comme ça. Elles sont à moitié loupées en plus.

– Ça, je m’en fous. Tout ce qui m’importe, c’est qu’il n’a aucune preuve d’achat concernant des toiles authentiques. Ce qui peut s’avérer être un problème pour une personnalité publique telle que lui...

Je l’examine, atterré.

– Tu lui as vendu des toiles qui étaient déjà à lui ?

– Techniquement, elles étaient chez lui, mais à toi. J’ai juste rétabli la situation.

Je termine mon verre, totalement sidéré. Ce mec est machiavélique. Et très fort. Il va falloir que je me méfie.

– Mais... il a accepté ?

– Je lui ai également proposé l’alternative de nous redonner les toiles moyennant un dédommagement pour la matière première qu’il t’a effectivement fournie pendant toutes ces années. Il a hésité. Ce à quoi j’ai ajouté que nous ferions une exposition avec ces toiles très prochainement s’il n’était pas preneur.

J’éclate de rire.

– Mais ces toiles représentent sa femme dans des positions atroces et totalement avilissantes !

– Oui, oui... tu m’avais dit ça aussi. Du coup... pas le choix, il a acheté le lot. Viens, nous devons les accueillir.

Je le suis, attrape Noush qui discute avec un couple au passage et nous nous plantons devant le maire et sa chère femme. Constance grimace et regarde en l’air. Son mari lui ordonne.

– Salue nos chers artistes, Constance.

Elle nous tend une main d'un air dégoûté. Nous la lui serrons à tour de rôle, elle reprend sa main. Son mari conclut.

– C'est bon, rentre à la maison maintenant. J'arrive dans une heure. Le chauffeur t'attend.

Elle tourne les talons en jurant dans ses moustaches. Je considère le maire qui me fait un clin d'œil puis lève les yeux au ciel. C'est bon, j'ai compris. Pauvre homme. Il passe à autre chose et pose sa main sur mon épaule.

– Notre belle ville est ravie de compter parmi ses habitants un couple d'artistes si talentueux. Nous aimerions vous inclure dans un programme culturel pour l'été prochain, seriez-vous d'accord pour...

Je le stoppe aussitôt et m'échappe de sa poigne. Je veux bien compatir à la tristesse de sa vie de couple, mais je ne suis pas son pote, et ça risque de ne jamais arriver. Je lui désigne Baptiste.

– Merci de voir ça avec mon agent.

Ce dernier prend le relais, tout sourire. Il est bien, finalement. Au moins au niveau professionnel.

\*\*\*

## **Noush**

*« Cui cui ? Des oiseaux ? Des nuages ? Des licornes ? Des arcs-en-ciel ?  
Sommes-nous au paradis ? En tout cas, ça y ressemble. »*

Anouchka Issaïev

– Regardez, il a l'air content...

Ethan est tout chose, oscillant entre joie et angoisse. Son père est posté devant les deux toiles qu'il a réalisées pour l'exposition et qui sont déjà vendues. Ce qui le met en joie. Pour l'angoisse, il suffit de regarder l'air

hermétique de son géniteur pour la comprendre. Il inspecte les œuvres depuis au moins dix minutes en se grattant le menton, sans prononcer une parole. Sa femme, à ses côtés, l'observe nerveusement, en attente elle aussi de l'avis du patriarche.

Ethan va me faire une syncope à force d'attendre... Je décide de mettre fin à ce cinéma. Je m'aventure, suivie de mon élève, à la rencontre du papa buté à l'air peu avenant. Je tends la main vers la maman beaucoup plus abordable.

– Bonjour, je suis la professeure de dessin d'Ethan.

Elle me salue et lance un coup de coude dans les côtes de son mari qui sursaute.

– Chéri, la professeure de dessin d'Ethan.

Il se racle la gorge.

– Ah, oui ! Bonjour.

Je lui adresse mon plus beau sourire, alors que le stress d'Ethan, resté derrière moi, devient littéralement palpable.

– Ethan a vraiment fait du bon travail, vous ne trouvez pas ? D'autant plus qu'il a travaillé en urgence, il n'a eu que quelques semaines pour trouver l'inspiration et réaliser les toiles. C'est vraiment bien.

Les lèvres de son père se tordent dans une grimace qui me calme aussitôt. Je reprends.

– Vous ne trouvez pas ?

Il secoue la tête.

– Oui... Simplement, il y a une chose qui me dérange fortement...

Ethan se fige derrière moi. Sa mère baisse les yeux, l'air vaincu. Il reprend.

– ... C'est que nous sommes arrivés trop tard. Elles sont déjà vendues. Ethan, je suis désolé de te l'apprendre, mais il va falloir que tu te remettes au travail. J'aimerais beaucoup en avoir au moins une dans mon bureau... et peut-être dans notre salon. Qu'en penses-tu, chérie ?

Il se tourne vers sa femme. Ethan bégaye.

– Ça veut dire... enfin, tu aimes ? Et l'école, alors ?

Son père soupire en levant les yeux au ciel.

– Pour l'école, je ne sais pas. Ou alors, il faudra que tu t'arranges pour intégrer des cours de comptabilité à ton planning. Je pense que si tu en as réellement envie, nous pouvons certainement trouver un arrangement. Il faudra qu'on en discute.

Ethan manque une nouvelle fois de nous faire une syncope. Mais pas pour les mêmes raisons. Sa mère me remercie chaleureusement pendant que son père le conduit à l'extérieur de la salle, puis elle retourne les rejoindre. Et moi, je suis ultra fière de notre élève. Il a vendu ses premières toiles... D'ailleurs, il n'est pas le seul.

Toutes les toiles se vendent. Les parents de Baptiste devraient faire attention, ils risquent de rester bloqués avec ce sourire un tantinet ridicule s'ils continuent. Ils ont eu aussi des promesses de sponsoring, et le maire a proposé un critérium au printemps prochain au profit de l'association. Baptiste est heureux. Rebecca est heureuse. Gabriel me rejoint et me dépose un baiser dans le cou.

– Alors ? Le père récalcitrant ?

– Conquis.

Il fronce les sourcils.

– Par les toiles ? Ou par la prof ?

Je m'esclaffe.



– D’après toi ?

– C’est bien ce que je pensais... Il va falloir que je te colle aux fesses toute la soirée, avec ces tableaux de toi tellement désirable, tous les hommes de cette foutue expo passent leur temps à te bouffer des yeux...

– Pendant que leurs femmes te regardent... toi.

Il me sourit timidement.

– Mais non...

Mes parents passent la porte d’entrée. MES PARENTS ? Alerte rouge, dans la précipitation de ces derniers jours et tous les événements récents, je n’y avais pas pensé à celle-là ! Présentation officielle en vue et totalement inopinée. J’attrape Gabriel par le bras alors que mes géniteurs, parents adorés, qui malheureusement croient encore que j’ai 15 ans, s’avancent vers nous en jetant des regards curieux sur les toiles que je n’arrive pas à distinguer. Eh merde. Je me penche vers mon ange.

– Tu vois mes parents, là ? Tu te souviens d’eux ? Tu arrives à voir ce qu’ils regardent comme ça ?

Il plisse les yeux dans leur direction.

– Euh... ce qu’ils regardent... ta paire de seins que j’ai dessinée ? Ah non, là ils matent ton petit clitoris tellement mignon... Ils ont du goût, y a pas à dire.

– Mon clito QUOI ?

– Clitoris, ma belle.

– Ne me dis pas que cette toile honteuse est ici ?

– On n’en avait pas reparlé, et Baptiste a insisté pour la prendre aussi, alors... C’est ton ami et mon agent, il a l’œil !

– Parce que Baptiste a vu cette toile ?

Je crois que je vais mourir. Il éclate de rire.

– Allez, détresse. Ils sont sur la série de tes mains. Rien de grave. La toile est à la maison. Dans ma chambre, sous mon oreiller. Prête à utilisation...

J'aimerais comprendre exactement dans quel but il compte l'utiliser, mais ce n'est pas vraiment le moment. Mes parents arrivent jusqu'à nous. Maman est ravie.

– Les enfants, c'est magnifique. Marie m'a dit que déjà, la somme récoltée est énorme. C'est merveilleux. Vous pouvez être fiers de vous. Je suppose que vous êtes l'artiste qui a travaillé avec notre Noush ?

Mon père arrive, l'air sérieux.

– Bonsoir. C'est vous mon futur gendre ?

Bon, voilà, ça c'est fait. Gabriel lui tend la main en essayant de ne pas rire.

– Gabriel, enchanté. Pour l'instant, je suis juste... celui qui l'aime, et à qui elle le rend bien. Le mariage peut attendre quelque temps, je pense.

Mon père serre sa main virilement.

– Ouais. C'est vous qui voyez. Bon boulot en tout cas. Bravo, Anouchka, je suis fier de toi.

Il m'embrasse, et me remplit de bonheur. Mon père n'est habituellement pas expressif. Ma mère embrasse Gabriel et lui souhaite la bienvenue dans la famille, puis elle fait un signe à Marie, la mère de Baptiste, et s'excuse. Mon père la suit, Baptiste arrive, tout sourire.

– Bon, cher associé, le maire vient de me payer pour les quarante-six toiles. Sérieusement ? Quarante-six toiles, juste de cette nana ?

Gabriel hausse les épaules.

– J'avais prévenu. Narcissique. Il t'a filé combien ? Trois cents balles ? Ça ne vaut pas plus, franchement.

Mon ami retient un rire.

– J'ai un peu mieux négocié que ça. Je crois que j'aurais même pu faire

mieux, mais je n'ai pas eu envie de l'achever, le pauvre homme.

Il tend le chèque à Gabriel qui hausse les épaules.

– J'en ai rien à foutre, je ne veux pas de leur argent.

Moi par contre, je veux voir. J'attrape le chèque et manque de tomber à la renverse.

– Cinquante mille ? Sérieux ?

Gabriel penche la tête, étonné.

– Sans déconner ?

Mon ami hausse les épaules.

– L'opinion publique, ça n'a pas de prix pour ce genre de personne.

Gabriel éclate de rire puis se reprend.

– Eh bien, vu que ces gens sont incapables de faire du bien aux nécessiteux avec leur propre fortune, celle-ci servira à ça. Baptiste, encaisse le tout, fais-moi un chèque de quarante mille au nom d'Hervé Libourne, prends ta commission, et le reste c'est pour Paul.

Qui est cet Hervé Machin ? Je m'apprête à le lui demander, mais Baptiste, qui semble touché par son geste, me coupe dans mon élan.

– Oh, dans ce cas, je ne prends pas ma com. Ce sera dix mille euros pour Paul. Merci, Gabriel. C'est cool.

– De rien.

Je garde ma question pour moi. Quelque chose me dit que la réponse est d'ordre privé, nous aurons bien le temps d'en reparler. Baptiste empoche le chèque et nous abandonne alors que Gabriel passe sa main sur ma taille et embrasse mon épaule.

– Est-ce qu'on peut rentrer, ma puce ? J'ai été sage. J'ai mis ma chemise, j'ai fait des sourires aux mecs pleins de thunes que j'aime pas, j'ai vendu des toiles, j'ai parlé aux journalistes... Et maintenant, j'en ai marre. Je mérite un câlin.

Il pose sa joue sur mon épaule et m'offre un regard suppliant. Oui, je suis fière de lui. Je pense qu'il a largement donné le change, il mérite un retour rapide. Et un câlin beaucoup plus long. Je note aussi qu'il brille en société, même s'il ne s'y sent pas à son aise. Il éblouit la pièce par sa simple présence. Je ne plaisantais pas tout à l'heure, je ne compte pas le nombre de paires d'yeux féminins que j'ai topé en plein reluquage intensif de mon homme. Parce que non, je ne l'ai pas lâché une seconde des yeux. Gabriel Novak est bien trop précieux pour qu'on le néglige.

Je m'apprête à exaucer son vœu le plus cher, à savoir fuir le plus vite possible, lorsque mes yeux aperçoivent des têtes bien connues qui apparaissent à l'entrée.

– Oui, on rentre. Mais dans cinq minutes. Le temps de saluer Pierre, Lou, et...

\*\*\*

## **Gabriel**

*« Il est temps de nettoyer les ressentiments.*

*Mon ami, mon frère, ma famille. »*

Gabriel Novak

– Et Willy.

Mon pote apparaît derrière le docteur et sa femme. Ses yeux se posent sur moi, sa mâchoire tendue se relâche, et... il me sourit en soupirant. Je lâche Noush pour aller les saluer mais mes pieds sont soudés au sol. J'ai l'impression que l'univers entier continue sa course sans moi. Cet enfoiré prend son temps pour me rejoindre. J'ai l'impression d'être un jeune con qui attend sa copine au bal de promo... Oui, je sais, mais je l'aime ce con, alors

voilà, j'ai envie qu'il me pardonne.

Donc je le regarde en attendant patiemment qu'il fasse le tour de la galerie des yeux, qu'il arrête son avancée devant quelques toiles, pour qu'enfin il se tienne face à moi. Il est différent. Il porte des fringues propres, presque *fashion*, il est rasé et coiffé, et, chose étonnante et tellement rare...

– Tu sens bon !

Il éclate de rire et attrape mes épaules pour m'attirer contre lui.

– Et toi t'es toujours aussi con, Rimbaud !

Il me fait un câlin rapide et me repousse. Puis il embrasse la salle du regard.

– Tu as fait du très bon boulot. Je savais que tu étais un génie. Maintenant tu es un clodo snob surdoué ! Putain de merde !

Anouchka émet un petit rire à mes côtés. Je m'empresse de la lui présenter.

– Oh, je n'ai pas tout fait tout seul, la vraie artiste, c'est elle. Tu te souviens d'Anouchka ? Vous vous êtes croisés au parc, avant les urgences.

Il lui serre la main.

– Au parc, j'étais bourré. Alors non. Mais enchanté. Ainsi, c'est vous la fameuse « Louche » ? Pierrot m'a expliqué que vous vous le coltiniez depuis mon internement forcé...

Elle retient un rire.

– Oui, voilà.

Il nous inspecte et hoche la tête.

– Vous verrez, c'est un petit con, mais quand on gratte il est sympa. Bon,

ne comptez pas trop sur lui pour aller vous acheter votre gnôle, mais sinon c'est un bon gars.

Toujours le même, c'est rassurant. Même s'il a l'air épuisé.

– Et sinon, comment tu vas ? T'as fini de faire la tronche ?

– Ben... J'ai décidé que j'avais assez joué au con. Et comme je m'en suis un peu voulu hier de passer mes nerfs sur mes filles, je me suis dit qu'il était peut-être temps que tu réapparaisse dans le paysage, histoire que je t'envoie chier un peu... Ça fera des vacances à Elizabeth et Manon.

– Et ta chimio ?

– Ça se passe. J'en ai vu d'autres. Bon, j'avoue que c'est une épreuve quand même. Je ne vais pas rester longtemps ce soir. Mais je ne pouvais pas laisser passer ta première expo sans venir critiquer un peu...

Il plonge ses yeux dans les miens et m'assène une claque sur l'épaule.

– Je suis fier de toi, fiston. C'est beau et ça respire le cul mondain. Une chose que les friqués vont sans doute adorer... J'affiche un truc clairement porno dans mon salon sous le prétexte que c'est de l'art alors que je me tape une branlette devant tous les soirs ! Ah ! J'adore cette hypocrisie bourgeoise ! Vraiment, t'es trop fort.

Il a tout compris... normal, c'est Willy. Il redevient sérieux, se racle la gorge.

– J'ai toujours su que tu étais un gars bien. Je devrais sans doute te remercier... ce que tu as fait a changé ma vie. Mais comme je suis un vieux con, nous sommes bien d'accord que je ne le ferai jamais.

Ses doigts se crispent sur mon épaule.

– Je crois que tu es réellement un ange, en définitive.

Je regarde mes pieds, parce qu'il me fait rougir ce con. Il coupe ce moment trop sentimental pour les deux clodos que nous sommes.

– Bon, Louche, si vous m’expliquiez un peu ce que tout ça signifie. On va parler un peu tous les deux, je crois que vous avez besoin d’un mode d’emploi Rimbaud, il est tellement casse-noisettes quand il s’y met...

Il attrape le bras de Noush et l’emporte à travers la galerie. En fait, il n’est pas mon pote. Il n’est pas non plus mon coloc de squat. Je crois qu’il est devenu mon père. En tout cas, c’est comme ça que je le considère depuis longtemps. Mais je ne le réalise que maintenant.

Une main surgit devant moi, me présentant un whisky. Baptiste. Je le remercie en prenant le verre. Nous regardons rêveusement la salle, les peintures, les visiteurs. Il commente.

– C’est une réussite. Je suis content.

Je hausse les épaules. Je ne le dirai pas, mais moi aussi. Je serai surtout content quand je serai entre les cuisses d’Anouchka.

– Au fait... j’ai oublié de te dire. Comme tu as laissé mes coordonnées lors de l’interview... J’ai eu un coup de fil, ce matin. Un certain Jonathan Novak.

Mon père. Je ne le précise pas.

– Qu’est-ce qu’il voulait ?

– Savoir si les entrées ce soir étaient uniquement sur invitation.

– Ah. Et ?

– J’ai dit oui.

Je fais tourner nerveusement l’alcool ambré dans mon verre.

– Nous savons pourtant pertinemment tous les deux que ce n’est pas le cas.

Il hausse les épaules.

– J’ai soutenu le contraire. J’ai cru comprendre que tu ne voulais pas le voir.

– Merci. Oui, c’est effectivement le cas.

Il boit une gorgée de son verre.

– J’ai aussi dit qu’il pouvait très certainement aller se faire foutre, mais que je te demanderais la confirmation avant de valider l’idée. Je dois le rappeler. Donc, ma question est... je le rappelle et lui dis d’aller se faire enculer ?

J’éclate de rire.

– Si ça t’amuse. Ou tu ne dis rien, c’est bien aussi.

– Tu rigoles ! Envoyer chier les gens, c’est ma passion. Je l’appelle demain.

– Cool. Merci.

– De rien.

Il repart. Ce mec est étrange. Mais pas si con que je ne l’aurais pensé.

Willy me rapporte ma muse qui affiche un visage étincelant de bonne humeur. L’effet Willy. J’embrasse la main de ma déesse, elle me lance un regard de braise, il faut qu’on rentre. Youpi ! Fin du calvaire.

\*\*\*

**Noush**

*« Retour aux bases.*

*J’attrape les ailes de mon ange pour m’envoler avec lui. »*

Anouchka Issaïev

– Qui est Hervé Machin ?

Il redresse la tête, l’élastique de ma culotte entre les dents.

– MEIN ?

Non, je ne ris pas. Je réitère.

– Hervé quelque chose ? Le chèque ?



Il sourit et reprend mon déshabillage avec les dents en faisant glisser ma lingerie jusqu'à mes pieds. Je les agite légèrement et l'étoffe disparaît. Il libère sa bouche.

– Pas le moment.

Sa langue remonte sur mes chevilles et les cajole voluptueusement. C'est électrisant, émoustillant, avec lui je découvre que mes chevilles sont définitivement érogènes, mais je réitère malgré tout ma question.

– Qui est ce mec ?

Il soupire en laissant sa main remonter les pans de ma jupe.

– Joker.

– Il n'y a pas de joker, Gabriel !

Il picore mes mollets.

– Si. J'ai mis une chemise, je te signale. J'ai droit à tous les jokers du monde pour ça.

Je soupire, alors qu'il continue son voyage vers l'intérieur de mes genoux. Ma robe est arrivée sur mon ventre.

– Au fait, en parlant de chemise...

Je redresse la tête. Il interrompt la course de sa langue, laissant ses mains prendre le relais... elles caressent l'intérieur de mes cuisses pendant qu'il continue sa pensée.

– Tu sais pourquoi j'ai accepté d'acheter une chemise, au fait ?

– Pour la mettre ce soir, je suppose ?

Il secoue la tête.

– Surtout pas ! Non.

Il penche la tête pour recommencer ses baisers étourdissants là où il les avait arrêtés.

– Alors pourquoi ?

Il s'interrompt encore une fois. Merde, je n'en ai pas envie, je n'attends déjà que lui. Mais j'ai posé une question, donc... Il s'accoude à l'une de mes jambes et pose sa tête sur son poing pour me faire face. De loin. Son index libre se pose sur ma fente, négligemment. Enfoiré.

– Les chemises que tu portes le matin. Et le soir...

Son doigt tapote mon clitoris. Je lâche un gémissement. Puis je me reprends.

– Oui ?

L'intrus divin se faufile entre mes chairs et effleure mon bouton. Je crois que je vais mourir. Il semble amusé par son petit effet. Je le hais.

– Elles sont à qui ?

J'ai envie qu'il me touche plus que ça. J'écarte davantage les cuisses. Il n'investit pas plus mon intimité. Il se limite à son index feignant. JE. LE. HAIS !

– Joker.

Voilà ! Chacun sa frustration ! Il penche la tête d'un air amusé. Son doigt dessine un cercle autour de mon clitoris.

– Je te dis qui est Hervé si tu me dis à qui sont ces chemises.

Petit titillement discret de mon bouton magique. Je me cambre, j'ai trop envie, c'est incroyable.

– OK. Toi d'abord...

Index qui se retire et remonte vers mon ventre. NOOONNNN !!!

- Alors là, tu rêves ! Tu dis, et je dis...
- Si je dis la première tu ne diras pas ensuite...

Effleurement de mon organe qui n'en peut déjà plus.

- Je te jure que si... Réponds-moi. À qui sont ces chemises ?

Son index repart devant mon mutisme. Il m'énerve. Il gagne.

- À mon père... Il a grossi il y a trois ans, du coup j'ai hérité de ses chemises. Vas-y maintenant...

Il repose son index sur mon point sensible. Je soupire de soulagement.

- Comme ça ?
- Ouiiii...

Je me reprends.

- Non ! Hervé Truc ?

Il hausse une épaule, les yeux rivés sur mon entrejambe devant lui.

- Ça va alors, tu peux les garder. Et tu peux mettre la mienne aussi. Je ne la porterai plus jamais de toute manière.
- OK... Mais sinon, cet Hervé ?

Son doigt refuse de rester sur moi... Il n'en fait qu'à sa tête... Comme son propriétaire. Je le déteste !

- Hervé c'est LE mec. Celui que je porte sur la conscience à cause de mes vieux cons de parents. Je vais lui rembourser ce qu'ils lui ont volé. Il y en a pour soixante-quinze mille euros. J'ai déjà la moitié. C'est cool.
- Oh...

Il s'agace tout à coup.

– Bon, c’est bon maintenant ? On peut parler sérieusement ou tu as encore des questions existentielles à me poser ?

J’écarte mes cuisses un peu plus.

– On passe au sérieux.

– Enfin une parole sensée.

Il ne se fait pas prier, il plonge le nez, ou plutôt la langue dans mon intimité. Cette fois, il ne me fait plus languir. Il embrasse ma peau, sa langue joue avec mon clitoris, ses mains s’aventurent un peu partout... Puis il prend possession entière de moi et de tous mes sens. Et je fonds sous son assaut. Explosion nucléaire entre mes cuisses, qui se propage dans tous mes muscles, mes nerfs et mes membres. Je me cambre, attrape ses cheveux, ne sais plus comment affronter ce tsunami hyper puissant qui m’attaque sans scrupules ni pitié. Mon cerveau est propulsé au paradis dont Gabriel est l’unique gardien. Je hurle au milieu de la nuit, pour évacuer ce trop-plein d’extase qui m’étouffe et m’enivre. Cet amour pour lui qui dépasse la passion, décuple chaque bonheur en feu d’artifice et confère à mon cœur une dimension démesurée et infinie. Il est mon nouvel univers, mon nouvel exil, mon seul et unique rêve. Il est mon absolu. Il est Gabriel.

Nos voix se mélangent dans l’infini, à l’apogée de notre félicité...

– Putaiinn, Anouchka !

– Seigneuur, Gabriel !

# Épilogue

## Noush

« *Il faut aimer ses amis comme on aime ses enfants, pour eux et non pour soi.* »<sup>44</sup>

– Garde contre !

Je soupire en balançant mes cartes.

– Non, mais c’est pas possible !

Baptiste sourit en rangeant son jeu.

– Et sinon, Gabriel, ta série, ça avance ?

– Oui... avec un peu de chance, tu l’as dans une bonne semaine.

– Super ! J’appelle à trèfle !

Rebecca jette ses cartes de dépit.

– Laissez-moi deviner... qui a le roi de trèfle ? Non, mais que vous trichiez, soit, personne n’est parfait, simplement, essayez de ne pas nous prendre trop visiblement pour des cons.

Baptiste s’insurge.

– Je ne vois absolument pas de quoi tu parles.

Elle grimace.

– Ouais, genre... Je cite l’artiste douteux : « avec un peu de CHANCE bla bla bla », et je te cite : « J’appelle à trèfle ». Non, mais franchement.

Il hausse un sourcil, l'air détaché.

- Ah oui ? Effectivement, cela peut porter à confusion. C'est un hasard.
- Mais bien sûr.

J'ai envie de les exterminer, ces deux tricheurs ! Je préférerais quand ils se détestaient.

Petite explication de texte. Cela fait quatre mois que Gabriel a rejoint nos soirées tarot. Il s'avère que M. l'artiste douteux, comme l'appelle Rebecca, sait parfaitement jouer au tarot, résultat d'un hiver long et rigoureux passé chez les Renoir qui en sont friands apparemment. Il s'est joint tout naturellement à notre première soirée après le vernissage. Donc jeu à cinq, donc en équipe avec appel au roi. Le preneur appelle un roi, et celui qui l'a devient son coéquipier pour la partie. Mais tant que le roi n'est pas posé, personne ne sait qui accompagne le preneur, sauf évidemment le détenteur du roi.

Je devrais être ravie de l'intégration quasi immédiate de mon archange dans mon cercle d'amis. Oui, quelque part c'est le cas. Sauf que non pour le reste. La première soirée, le hasard a fait qu'il s'est systématiquement retrouvé en équipe avec Baptiste. Et ils ont tout déchiré. Depuis, étrangement, il semblerait que le hasard persiste dans ce sens. Sauf qu'il est de plus en plus évident que le « hasard » est fortement influencé par nos deux compères qui persistent à dire en public qu'ils se haïssent tout en manigançant en privé pour former un duo de choc en peinture (Baptiste a déjà organisé une expo à Londres pour Gabriel le mois prochain) comme au tarot (ils trichent, mentent et ne prennent même plus la peine d'essayer de le cacher). Bref, ça me saoule.

Je jette un œil à Rebecca qui me fait un signe vers Pierre. Elle, elle est énorme. Enfin ! Sept mois de grossesse, j'ai l'impression que ça fait deux ans que son ventre grossit... Elle a pris trente kilos, tout dans le ventre, et contre toute attente, elle en est ravie. Tout a commencé après l'expo, et depuis elle n'arrête plus de gonfler. Mais, comme c'est Rebecca, elle le porte bien et ça lui va bien. Je crois que je ne l'ai jamais vue aussi heureuse, amoureuse,

épanouie. Je suis très contente pour elle.

Je tourne les yeux vers Pierre qui lance une carte sur la table, un deux de trèfle, pour mettre à jour la supercherie ridicule des deux tricheurs que nous affrontons. Il me fait un clin d'œil, s'éclaircit la voix et déclare.

– Vous avez déjà tenté des expériences homosexuelles ? Je me suis créé un compte Grinder, j'ai rendez-vous demain.

Silence. Rebecca explose de rire.

– Tu as ENCORE fouillé dans le PC de Lou ?

Il hausse les épaules.

– Oui, non... oui. Elle était au téléphone et son PC n'arrêtait pas de clignoter. C'est super désagréable quand tu regardes la télé à côté. Alors j'ai regardé, enfin, je voulais juste éteindre, mais... j'ai lu. Il semblerait que les homos la fassent fantasmer.

J'éclate de rire.

– Mais Pierre, tu n'es pas homo.

– Ben, j'en sais rien en fait, j'ai jamais testé.

Les yeux de Gabriel pétillent d'amusement. Baptiste soupire et pose son jeu en passant une main énervée sur son visage.

– Mais tu as envie de te faire un mec ?

Il hausse les épaules.

– Je n'ai pas pas envie. Ça devrait être suffisant. Et puis... Faut pas mourir idiot.

– Oui, d'accord, mais bon... là, on passe dans le côté obscur de la force quand même !

Je prends le sujet au rebond.

– Quoi ? Baptiste a trouvé son maître ? D’habitude tu connais les sujets et tu approuves, mais pas là ?

– Non, pas là.

Pierre hausse un sourcil.

– Pourquoi tu désapprouves ? Qu’est-ce qui te dérange ?

– Rien ! Mais c’est pas mon truc, c’est tout...

– Ben moi non plus. Enfin je sais pas. D’où le test.

Mon ami récupère ses cartes en secouant la tête.

– N’importe quoi... Et faut que t’aïlles forcément sur Grinder. Imagine, tu tombes sur un patient...

– Quoi, tu préférerais que je te demande à toi ? Pour la science ?

Baptiste s’énerve.

– Oui ! Eh bien oui ! Je préférerais, au moins on est sûr que ce sera bien fait... J’ai acheté tes *sex-toys*, je t’ai conseillé les clubs échangistes, et pour le petit coup de queue, tu m’en parles pas ! Alors oui, je t’annonce, je fais officiellement la gueule. J’aurais été ravi de participer à cette expérience « scientifique ».

Nous restons tous bouche bée. Il nous observe un moment.

– Quoi ? Il va falloir que j’aïlle me draguer un mec en boîte maintenant ! Hors de question que Pierre devienne plus expert que moi ! C’est moi le mec qui vous surpasse tous au niveau cul. Depuis toujours. Alors on garde les bonnes vieilles habitudes, faut que je me mette à jour sur certains aspects de mon domaine de prédilection. Et en urgence maintenant ! Merde, tu fais chier, doc de mes deux !

Pierre éclate de rire et pose sa main sur celle de notre ami.

– Ben mon bichon, boude pas... Tu sais bien que tu seras toujours mon préféré... Si tu veux, j’annule. Tu fais quoi demain soir ?



– Totalement dispo pour toi, mon roudoudou.

Rebecca pousse un cri d'effroi, puis se tord de rire en se tenant le ventre.

– Oh mon Dieu, c'est pas vrai ! Ils vont le faire ! Je suis certaine qu'ils vont le faire ! Putain, arrêtez vos conneries, je vais avoir des contractions avec vous ! Oh, mon Dieu, Noush ! Ils vont baiser ! Alors, si je m'attendais à celle-là ! Vous vous mettez en visio ?

Pierre soupire, amusé.

– Ben voyons ! *Conf call* de débriefing, pendant qu'on y est ?

Nous nous exclamons en chœur.

– VENDU !

Gabriel est mort de rire à côté de moi. Il n'ose pas encore prendre part à ce genre de conversation. Mais il sait qu'il assistera à la *conf call*, il était déjà présent à celle concernant les *sex-toys*. Seulement ça, il n'y a que nous qui le savons... Je passe une main sur sa cuisse, il écarte subrepticement les jambes. Mes doigts glissent, comme irrésistiblement attirés par sa baguette magique.

Baptiste pose un deux de trèfle, Rebecca un quatre. Il rugit.

– Merde, je voulais foutre ma dame ! Quel con !

Pierre me fait un clin d'œil. Opération réussie, notre beau Baptiste est troublé ! Yes ! Gabriel pose son roi. Quelle surprise !

Je pose mon atout. Eh oui, je coupe les gars ! On récupère. Rebecca hurle de bonheur. Pierre se redresse sur sa chaise. Gabriel grogne. Baptiste ne s'en rend même pas compte... Mon ange se penche vers moi.

– Vraiment, vous êtes pitoyables avec vos astuces pour le dérouter...

Je pose une carte de pique.

- T’as qu’à pas tricher !
- Je ne triche pas, je réponds à ses questions !
- Mouais !
- Tu sais bien que je ne peux pas le voir en peinture.
- Justement, il ne s’agit pas de peinture ici... À d’autres !

Il ricane en coupant le pli, emportant le roi de Rebecca qui l’a posé sans se méfier. Baptiste lui lance un regard amoureux navrant... Gabriel les sauvant sans doute d’une défaite cuisante. Pierre, voyant le manège, lui sourit mielleusement.

– Tu fais quoi, Gabriel, demain soir ? Je pense que Baptiste pourrait éventuellement apprécier ta présence... C’est évidemment purement scientifique.

Oh, non, c’est pas possible. Je vais mourir ! Qui m’a foutu des amis pareils, sérieusement !

Rebecca porte subitement les mains à son ventre.

– Oh, putain, arrêtez les mecs, je vais vraiment finir par accoucher, avec vos allusions perverses et horriblement excitantes... Merde, je crois que j’ai une contraction ! Pierre, *help* !

\*\*\*

## **Gabriel**

*« Là, tout n’est qu’ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté. »<sup>45</sup>*

Trois ans. Trois ans pour enfin trouver l’équilibre. J’ai l’impression de toucher mon rêve du doigt. J’admire le tableau vivant qui m’entoure. Le soleil, le silence, la nature. Enfin, le silence... C’est beaucoup dire. C’est même un concept totalement surréaliste depuis quelque temps. Mais étrangement, je le vis bien.

Rebecca et Eros ont le nez dans les plants de fraises. Le petit bonhomme a 3 ans, se balade en couche et tee-shirt depuis son arrivée ici. La jolie maman semble heureuse en portant une fraise à la bouche de son fils, tout en massant son ventre une nouvelle fois tout rond... Prévu pour juillet. Steph est le plus heureux des hommes. Après moi.

Cependant, le plus heureux des hommes après moi a réussi à s'enfuir au fond du bois avec Pierre pour une partie de pêche improvisée. Je compte bien les rejoindre, dès que Baptiste aura terminé ses appels pour régler notre prochaine expo. Il me saoule, comme d'habitude, il ne sait pas poser son téléphone. Nos toiles peuvent bien attendre deux semaines, non ? J'ai voulu m'en plaindre à Noush, mais elle-même est installée sur la terrasse, devant un chevalet, une palette à la main... Désespérant.

Mais elle est belle comme ça, avec ma chemise sur le dos et un minishort, ses cheveux toujours aussi fous, bouclant dans tous les sens, ses jambes toujours aussi bandantes... J'aime la voir peindre. J'aime la voir près de moi. J'aime cette femme. Chaque jour davantage. Et je ne regrette rien. Aucun choix n'a été une erreur, bien au contraire. En trois ans, tout a changé, pour tout le monde. Anouchka s'est mise à peindre. Beaucoup. Elle a confié ses œuvres à son ami, et elle fait un carton depuis. Elle en a même arrêté ses cours au lycée. Elle se contente de donner des cours dans des assos en hiver, Une Chaleur dans la Ville et Paul Dreams. Pas de contraintes, juste du plaisir.

Pour moi aussi, ça fonctionne plutôt pas mal. Allons, soyons franc. Je vends super bien. Ce qui fait que nous avons adopté un style de vie idéal. L'hiver j'aide aussi dans les assos, et au printemps, nous partons. Nous quittons la ville et nous nous installons ici. Vous avez deviné ? La ferme des Renoir. Nous l'avons achetée il y a deux ans, cela fait le troisième printemps que nous passons ici. Mais amis, eux, se sont acheté un petit appartement en ville avec la vente de la ferme et viennent nous voir de temps en temps. Ils ont toujours les clés et Roselyne s'occupe du jardin lorsque nous sommes absents. Norton passe aussi... Ils bricolent dans cette ferme qui sera toujours la leur et que je ne leur enlèverai jamais. Ils ne pouvaient simplement plus l'assumer. Et moi... j'ai bénéficié d'une aide totalement inattendue. Mes parents. Oui, je sais, ça peut paraître improbable, et ça m'a étonné moi-

même, mais lorsqu'il a reçu mon chèque, Hervé Libourne m'a contacté et m'a expliqué que mes parents l'avaient déjà remboursé il y a plusieurs années. Ce qui m'a perturbé, je dois bien le dire, et vraiment surpris. Baptiste m'a aidé à les recontacter, et après plusieurs conversations, j'ai fini par aller les voir. Ils m'ont expliqué que mon absence leur avait ouvert les yeux sur beaucoup de choses, notamment le fait que la famille est le bien le plus précieux que nous ayons dans la vie... Et que l'argent... eh bien, l'argent n'est qu'un artifice beaucoup moins essentiel. Ils m'ont aussi versé une somme substantielle représentant le montant des tableaux qu'ils avaient vendus pour moi pendant mon adolescence, et même si au départ je l'ai refusée, j'ai fini par l'accepter. Pour la ferme. Pour aider les Renoir qui ne pouvaient vraiment plus l'assumer et pour en faire profiter notre nouvelle grande famille, composée de nos parents et de nos amis. Et donc, j'ai plus ou moins pardonné à mes parents. J'ai toutefois conservé ma liberté avec Noush, et nous les côtoyons assez rarement car ils habitent à l'autre bout du pays. Mais peu à peu, les liens familiaux reprennent leurs droits, et tout rentre dans l'ordre. C'est aussi bien comme ça.

Je me lève pour aller signifier à Baptiste qu'il me gonfle avec cette attente interminable. Devant la porte de la cuisine, Lou, Manon et Willy discutent, allongés sur des balancelles. Mon meilleur et éternel ami bougonne, pour changer, à propos du chat qui le snobe. Il a décrété que le matou était mon fils caché. Un chat snob. En attendant, il porte à cette bestiole que je lui ai offerte l'année dernière un amour attendrissant. Maintenant qu'il vit dans un studio, à deux pas de chez Lou (je crois que Pierre allait péter un plomb à force de l'avoir sur le dos, donc Lou, dont les livres cartonnent, a acheté un appart pour son père), son chat m'a remplacé auprès de lui. Il est heureux comme ça. Libre et entouré. Avec ses filles. Sandra n'étant toujours pas pardonnée pour ses mensonges.

Baptiste me fait signe qu'il arrive. Ouais, comme il y a déjà quinze minutes de ça... Il me fatigue. Je vais retrouver ma muse, me colle à son dos et la regarde peindre, les bras enroulés à ses épaules. Elle pose la tête contre la mienne alors que je dévore son cou gracieux. Ma main descend sur son ventre. Il est toujours plat. Eh non, elle n'est pas enceinte. Et mon annulaire ne porte aucune bague. Ni mariés, ni parents. Juste amoureux. Nous avons

bien des choses à faire avant de nous engager. Ce n'est pas un problème d'amour, loin de là. Ni un problème de peur de l'engagement. Encore moins. Ce n'est simplement pas un problème. C'est un choix. Nous sommes bien comme ça, c'est tout.

Je resserre mon étreinte parce que mon amour est si fort qu'il me fait presque mal. C'est avec elle que j'ai compris. C'est avec elle que j'ai découvert le bonheur.

Je croyais qu'être libre, c'était avoir l'opportunité de dire non. J'avais tort. Oui, la liberté c'est avoir le droit de dire non. Mais c'est aussi, et surtout, avoir le droit de dire oui. Se laisser le droit de choisir. Le droit de s'engager. De s'attacher. De prendre. De donner. De parler. De rire. Et surtout d'aimer. Aimer ses amis. Aimer la famille de cœur que l'on se construit au fil du temps. Aimer la main qui se pose sur votre cœur. Aimer celle que l'on vous tend quand vous en avez besoin. Aimer de longs cheveux bouclés. Aimer la détester quand elle se défend. Aimer avoir tort. Aimer lui laisser avoir raison. Aimer s'enlacer à elle et se laisser emprisonner dans son amour. La liberté, c'est ça. C'est aimer sans entrave, c'est aimer la vie. La liberté, c'est simplement de l'amour. Et ma liberté, à moi, c'est Anouchka Issaïev. Rien d'autre.

– Je t'aime, ma muse.

– Non, c'est moi qui t'aime.

---

[44](#) Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*, 1836

[45](#) Charles Baudelaire, *L'Invitation au voyage*.

**FIN**

# Petit guide pratique

Durant ce roman, vous avez assisté à quelques scènes de jeu passionnées. Nos amis se défoulent parfois lors de soirées tarot. Ce n'est pas le thème du livre, mais eux, ça les amuse, alors... Quelques règles si vous voulez vous asseoir à leur table<sup>46</sup>.

## Pour jouer au tarot, il vous faut

Un jeu de cartes, eh oui... :-)

Des cacahuètes, des chips, quelques bouteilles (de jus d'ananas), des verres, et une bande de potes (quatre c'est top, mais trois ou cinq c'est possible aussi... :-))

Et la nuit devant vous.

## Les cartes

Cinquante-six cartes comme un jeu traditionnel (trèfle, cœur, carreau, pique) plus « le cavalier » qui se situe entre le valet et la dame.

Vingt-et-un atouts (de un à vingt-et-un).

L'excuse qui fonctionne un peu comme un joker. Ne permet pas de remporter un pli.

## Le but du jeu

GAGNER, PARDI !

Il faut remporter assez de cartes pour atteindre le nombre de points nécessaires à la victoire. Ledit nombre étant fixé par le nombre de « bouts »

remportés.

### **Les Oudlers (moi, j'appelle ça des « bouts » mais bon, restons pro jusqu'au bout... :-) )**

Ils définissent le nombre de points à obtenir pour gagner la partie (plus vous en avez, moins vous aurez de points à faire. Je ne rentre pas dans les détails). Il y en a trois dans le jeu.

Le vingt-et-un d'atout : c'est la carte la plus forte du jeu.

Le un d'atout : appelé également « le petit ». Carte vulnérable, il faut la conserver mais n'importe quel atout peut la prendre, et là, c'est la cata ! D'un autre côté, on peut aussi la piquer à l'adversaire, et là, c'est le bonheur (surtout sa tête quand vous le surcoupez... C'est un pur kif !)

L'excuse : carte imprenable, et qui ne prend rien non plus. En gros, elle ne sert à rien mais elle rapporte des points à la fin et diminue le score à atteindre, donc on l'aime bien quand même.

### **Distribution des cartes**

Chaque joueur reçoit les cartes trois par trois. Le donneur doit également constituer « le chien » composé de six cartes.

### **Les paris (ou enchères) du tarot**

Une petite. Le pari ne rapporte rien de plus que les vingt-cinq points.

Une garde. Le pari rapporte plus de points.

Une garde sans le chien (celui qui prend ne regarde pas le chien et le garde). Le pari rapporte beaucoup plus de points.

Une garde contre le chien (le chien revient à l'équipe). Le pari rapporte le jackpot !

**Le déroulement de la partie (vous allez voir, c'est passionnant !:-)**

Quand un des joueurs se décide à prendre un pari, le chien composé de six cartes est alors retourné à la vue de tous (dans le cas d'une petite ou d'une garde) et donné au preneur. Celui-ci le recompose avec les cartes de son choix pour aménager ses techniques d'attaque (dans le plus grand secret, bien entendu). Les trois autres joueurs forment alors pour toute la durée de cette partie une alliance sacrée et perfide devant tenter de pourrir la vie du preneur (presque tous les moyens sont bons, pas de quartier).

Un premier joueur lance une couleur et les autres ont l'obligation de fournir la couleur demandée si bien entendu, ils en possèdent. S'ils n'en possèdent pas, ils peuvent couper à l'atout (l'atout le plus fort remporte le pli dans ce cas)]. Le gagnant du pli ouvre le tour suivant.

---

[46](https://www.regles-de-jeux.com/regle-du-tarot/) Source : <https://www.regles-de-jeux.com/regle-du-tarot/>



# Note de l'auteur

## EN CE QUI CONCERNE LE TAROT...

Ce livre est dédié à Mathieu, Mickael et Greg. Et tous les « *special guests* » qui prenaient part à nos soirées tarot. À tous ceux qui ne trouvaient pas de meilleurs moments que mes gardes contre pour raconter leur vie et leurs problèmes. J'ai un message très important à diffuser : Le tarot, c'est important ! Le tarot, ce n'est pas une séance de psychanalyse ! Et une garde contre, c'est la vie !

Ces soirées ont néanmoins bercé mes vacances pendant de nombreuses années, mes mercredis, mes samedis et je vous remercie pour ces merveilleux moments !

## INSPIRATIONS

Les esquisses de Gabriel et Noush ont été inspirées par les tableaux de Francine Van Hove.

Les magiciens des mots qui squattent les pages : Paul Éluard, Alphonse de Lamartine, Charles Baudelaire, Guy de Maupassant, Pierre de Ronsard et, bien entendu, Arthur Rimbaud... et tellement d'autres... ont également joué un grand rôle. Les mots dépassent les siècles, leurs paroles sont universelles.

# Remerciements

J'ai voulu faire de l'histoire de Noush et Gabriel un joli poème. Cette idée m'est venue en discutant avec Lisa M. et Sonia G. Noush devrait d'ailleurs s'écrire Nush, référence directe à Paul Éluard et à sa femme, Nush Éluard, qui a également été la muse de Picasso et de Man Ray.

J'ai eu envie de dessiner des courbes, des monts et des vallées. Mais je suis nulle en dessin. Alors j'ai essayé d'écrire les esquisses... Vous me direz si j'ai fait illusion... ;)

Mention très spéciale à deux professeurs de français qui m'ont donné le goût des mots, M. Guy A., et M. Christian P. Tellement passionnés qu'ils vous emportent dans leur monde en une seule heure de cours et, personnellement, je n'en suis jamais ressortie indemne. Ce sont des gens comme vous qui portent le beau au rang d'art... Merci pour tout.

Cette entreprise a été un beau voyage... Je n'ai, encore une fois, pas été seule pendant l'aventure, et je dois remercier tous les passagers : Sonia N., Nini C., Sonia G., Luisa C., Lisa M., Ra T. et la petite nouvelle dans l'équipe, Nadège. Sans vous, je flancherais, sans vous, parfois, j'aurais arrêté. Mais vous avez tenu le gouvernail quand je me déroulais. Merci à vous, je résigne tous les jours pour un nouveau voyage.

Encore une fois, tout ça est possible uniquement grâce à mes amours de toujours, mon mari, mais aussi, Loulou, Tichou et Doudou. Mes parents, si chers, et mes amis qui écoutent inlassablement mes soucis de détails et répondent quand ils le peuvent à mes questions parfois tirées par les cheveux.

Je vous aime tous.

Merci également aux Éditions Addictives de me faire confiance et de bien

vouloir se pencher sur mes petites romances.

Enfin, merci aux lectrices de s'être intéressées à ce récit, j'espère qu'il vous a fait voyager.

Je vous embrasse.

Erin

**Disponible :**

## **Last Ride**

Stan est sombre, dur et violent. Il n'est loyal à rien ni personne, sauf au club des BlackAngels.

Rien n'a plus de prix à ses yeux que les grands espaces et la liberté qui va avec, et il refuse de se montrer vulnérable.

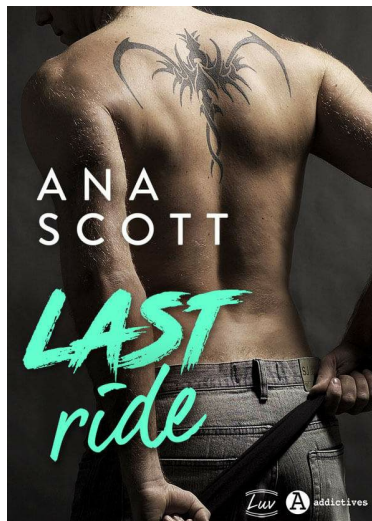
L'amour ? Une perte de temps, un danger inutile.

Mais ça, c'était avant que Julia déboule dans sa vie comme une tornade. Elle a échappé de peu à l'enfer, elle refuse de se soumettre à qui que ce soit.

L'attirance qui les pousse l'un vers l'autre les dérange, les effraie... mais elle est plus forte que tout.

Comment faire naître l'amour sur les cendres, la mort et la violence ?

D'autant que dans l'ombre, leur ennemi commun prépare sa vengeance...



Découvrez *L'initiation* de Sonia Birdy

## **L'INITIATION**

**Premiers chapitres du roman**

ZILA\_001

# 1

## Leïla

Je déteste l'hiver ! Tout est gris, froid et triste. Je déteste ma ville ! Enfin, j'adore Paris, mais je ne connais de cette ville que la banlieue. J'habite à La Courneuve, c'est un bien trop joli nom pour une ville aussi pauvre et désœuvrée. Ici, rien n'est neuf ni ne ressemble à une cour.

Je m'appelle Leïla, j'ai 17 ans je vis avec ma mère, ma sœur Sonia, mon frère Rayan et, surtout, mon tortionnaire de père qui ne connaît qu'un seul moyen d'expression : la violence. Nous habitons tous ensemble dans un petit appartement vétuste, et nous avons souvent du mal à boucler les fins de mois. Bien que papa travaille depuis peu dans une usine automobile, nous ne roulons pas sur l'or, alors je fais de mon mieux pour aider : je bosse sur des marchés le week-end, je fais des ménages, du baby-sitting, ou donne des cours après le lycée. Je ne gagne pas grand-chose, mais c'est toujours ça de pris.

Parfois, je suis tentée de garder cet argent pour moi. M'acheter quelques vêtements ne serait pas du luxe. Je ne l'ai encore jamais fait, à presque 18 ans, c'est un comble ! Les rares fringues que je possède viennent de la garde-robe de ma cousine, plus âgée que moi. Je dois me contenter de ce qui ne lui va plus. Une méthode pour faire des économies, selon mon père. Ma petite sœur, Sonia, s'en sort mieux que moi grâce à ses copines qui font les mêmes mensurations de rêve qu'elle et lui offrent souvent des fringues.

Difficile dans ces conditions d'être à la dernière mode, d'autant que ma cousine fait deux tailles de plus que moi, alors même si mes talents de couturière me permettent de réajuster certaines pièces, je ne peux pas toujours échapper au ridicule. C'est pour cette raison que je suis le souffre-douleur de quelques filles branchées du lycée. Mon look mais aussi ma timidité

maladive ont fait de moi une proie idéale, et ce, depuis des années.

Je suis consciente de ne pas être comme les autres, à la mode ou grande gueule. Et s'il m'arrive parfois de l'oublier, je peux compter sur ces pimbêches pour me le rappeler en m'humiliant. Je ne comprends pas le plaisir que l'on puisse trouver à se moquer de quelqu'un qui ne vous a rien fait et qui passe le plus clair de son temps à raser les murs pour ne pas être repérée. Mais bon... qu'est-ce que j'y peux ? Alors, au lieu de m'en rendre malade, je ravale mes larmes et ma fierté, et essaie tant bien que mal de tous les ignorer. Je vais de toute façon bientôt passer mon bac et dire adieu à cet enfer.

– Leïla ! Qu'est-ce que tu veux pour ton anniversaire ?

Ma sœur entre en trombe dans ma chambre interrompant le fil de mes pensées. Elle saute sur mon lit et semble excitée comme une puce. Sonia joue un rôle capital dans ma vie. Du haut de ses 16 ans – presque 17, comme elle aime le clamer haut et fort – elle est à la fois une sœur et une meilleure amie pour moi. Elle est aussi celle qui a des amis plus âgés, qui est hyperréputée, qui ose tout et qui n'a peur de rien. *Sauf de notre père*. Mais heureusement, il la punit bien moins que moi.

– Je ne sais pas ! lui avoué-je. Peut-être un nouveau jean ou un sac à dos. Je commence la fac en octobre alors...

– Non mais t'es folle ! C'est beaucoup trop ! Il ne s'agit que de ton dix-huitième anniversaire après tout ! Tu devrais recevoir un paquet de mouchoirs, c'est largement suffisant, ironise-t-elle avant de me balancer un coussin en pleine tête.

– OK ! Tu penses à quoi, alors ?

Le sourire malicieux qui fend son visage angélique m'indique qu'elle a déjà une idée bien précise.

– Je pensais t'organiser une soirée sur Paris et peut-être même sortir en boîte !

– Mais t'es dingue ou quoi ? On ne peut même pas aller au bout de la rue sans se faire engueuler par papa ou Rayan.

– T'inquiète, j'ai un plan !

– Les filles, venez m’aider à préparer le dîner !

C’est maman qui nous appelle depuis la cuisine. Sonia et moi soupirons en même temps mais obéissons malgré tout.

Une fois le dîner préparé, je mets la table pendant que mon frère et mon père regardent la télé, ne considérant pas nécessaire de nous apporter leur aide. Je bous à l’intérieur mais ne dis rien, je me suis pris suffisamment de coups dans ma vie pour savoir qu’une femme doit « fermer sa bouche et faire son boulot qui consiste à servir les hommes ».

– À table, annonce maman.

Toute la famille s’installe en silence. Je commence à servir mon père qui me tend son assiette. Au moment de l’attraper, mes doigts tremblent, l’assiette m’échappe et se brise par terre. Mon père entre dans une rage folle, et une seconde plus tard, sa main s’abat sur ma joue. Ma tête est comme projetée sur le côté et une douleur trop familière me brûle.

– Mais tu ne peux pas faire attention ! Tu sais combien ça coûte ? On voit bien que ce n’est pas toi qui l’as payée ! hurle-t-il, comme si je venais de commettre le pire des crimes.

Je garde les yeux au sol, trop effrayée pour affronter son regard noir. Mes lèvres tremblent tandis que je m’agenouille afin de ramasser les morceaux.

– Je suis dé... désolée.

J’ose à peine parler et lutte pour empêcher mes larmes de couler. Je sais à quel point cela l’enrage de me voir pleurer. Comme il le répète souvent, je suis une mauviette et ne sais faire que ça : « pleurnicher ».

J’entends ma mère se lever de sa chaise pour m’aider.

– Non ! Laisse-la faire. C’est ta faute si elle est bonne à rien ! Tu fais tout pour elle !



Je ravale mes sanglots, me relève et rapporte les débris à la poubelle avant de me réinstaller le plus discrètement possible, le nez plongé dans ma soupe. J'essaie de me faire oublier. Si j'arrête de respirer, peut-être que j'échapperai à sa mauvaise humeur.

– Tu sais, maintenant que tu vas avoir 18 ans, tu devrais trouver un vrai boulot pour te rendre utile ! Comme ça, si tu casses quelque chose, tu pourras au moins le remplacer ! lance-t-il après quelques minutes d'un silence pesant.

Visiblement il n'en a pas fini avec moi !

– Et la fac ? osé-je demander. J'ai de bonnes notes, je voudrais faire des études pour...

Il m'interrompt en tapant du poing sur la table, me faisant sursauter au passage. *Pourvu qu'il ne me frappe pas à nouveau.*

– Je ne suis pas là pour tous vous nourrir jusqu'à la fin des temps ! Trouve un boulot pour aider ta famille au lieu d'aller à la fac. Ça ne sert à rien, les études. Je ne connais aucun abruti assez bête pour embaucher une empotée comme toi, même avec des diplômes !

Il quitte violemment la pièce, nous laissant finir le dîner dans une ambiance glaciale. Je n'en veux ni à ma mère ni à ma sœur de ne pas intervenir. Cela n'aurait fait qu'aggraver la situation, nous ne le savons toutes les trois que trop bien.

De retour dans ma chambre, je me glisse dans mon lit et rejoue la scène de ce soir dans ma tête. Les larmes menacent à nouveau quand je touche ma joue, et sens la douleur causée par sa brutalité. Pourquoi mon père est-il si violent ? Et maintenant, il exige de moi que je trouve un travail. Je soupire, désespérée... Mais hors de question de me laisser aller. Il faut que je me ressaisisse ! Après tout, ça peut être une bonne chose... Au moins, je pourrais m'acheter des trucs de temps en temps, sortir de cet appartement, soigner mon look et aider maman...

J'espère juste que ça ne m'empêchera pas de faire mes études.

## 2

**Leïla**

**Quelques semaines plus tard**

– Dépêche-toi, on va être en retard ! s'impatiente Sonia sur le pas de la porte de l'appartement.

C'est mon anniversaire aujourd'hui, et ma sœur a réussi à monter un plan du tonnerre. Normalement, on n'a pas le droit de sortir, mon père et mon frère considérant que la place d'une femme est à la maison, là où elle ne peut pas s'attirer l'œil malveillant des hommes. Mais ce soir, Sonia a réussi à convaincre Rayan de partir en week-end avec ses copains. Quant à Papa, il bosse de nuit et ne sera rentré qu'au petit matin. Depuis peu, ma sœur a trouvé un petit job le week-end dans une parfumerie sur les Champs-Élysées. Usant de son charme, elle a obtenu l'autorisation écrite de nos parents, obligatoire puisqu'elle est mineure. Si elle donne une bonne partie de sa paie à notre père, il lui reste suffisamment d'argent pour nous permettre de profiter un peu, comme ce soir !

Quand nous arrivons dans la rue, nous accélérons le pas pour ne pas nous faire repérer par les mecs du quartier. À l'angle, une 206 grise nous attend.

– Salut les meufs ! Alors, prêtes à faire la fête ce soir ? nous interpelle une petite rousse près de la voiture.

– Lisa ! Je te présente ma sœur Leïla !

– Salut !

L'amie de Sonia me toise de haut en bas.

– Dis donc, tu ne m'avais pas dit que ta sœur était super canon ! Si j'avais

su ! Elle va nous piquer tous les mecs ce soir !

Je rougis. Moi, canon ? Elle a besoin de lunettes ? On m'a souvent dit que j'avais un joli visage, mais je suis bien trop maigre et mal fagotée. Je ne ressemble en rien à toutes ces beautés que je vois dans les magazines.

Ma sœur et Lisa discutent de leur boulot à la parfumerie pendant que j'admire la vue à travers la vitre de la voiture. Je suis éblouie par la beauté de Paris. J'ai grandi à quelques kilomètres de cette ville, mais je n'ai eu que très peu l'occasion de la visiter. Mon Dieu, je n'arrive pas à croire que je m'apprête à fêter mon anniversaire à Paris !

J'aperçois mon grand sourire dans le reflet de la fenêtre.

*Une vraie soirée ! Enfin !*

Le trajet s'avère beaucoup plus court que ce que j'imaginai, et nous voilà déjà arrivées à destination, chez Lisa, dans le dix-huitième arrondissement.

– Entrez les filles, voici mon humble demeure !

L'appart de Lisa est petit mais cosy, décoré avec goût et simplicité.

– Que voulez-vous boire ? J'ai de la vodka ! propose-t-elle gentiment tout en nous débarrassant de nos manteaux.

– Une vodka Red Bull pour moi, répond ma sœur.

Lisa disparaît dans la cuisine pour préparer nos boissons et j'en profite pour sermonner Sonia.

– Je rêve ou tu vas boire de l'alcool ?

– Oui et alors ? Toi aussi tu devrais, pour une fois qu'on sort, on va profiter à fond. Qui sait quand on pourra s'amuser à nouveau ? Alors, arrête de faire ta prude et éclate-toi un peu !

Je savais que ma sœur avait des amis plus âgés qu'elle mais je n'en reviens pas de la voir si à l'aise dans le rôle de la fille qui sait faire la fête. Je n'ai pas

l'impression d'être l'aînée dans cette situation, moi qui n'ai jamais fait de soirées ou bu d'alcool.

Notre hôtesse revient avec un plateau contenant toutes sortes d'apéritifs qu'elle dépose sur la table.

– Et toi, Leïla, tu ne m'as pas dit ce que tu voulais boire ?

J'hésite puis finis par répondre :

– Une vodka Red Bull aussi...

Ma sœur m'adresse un sourire satisfait.

– Allez, on trinque à ton anniversaire, chérie !

La vodka a un goût amer et me brûle la gorge. Je tousse après ma première gorgée et les deux se moquent de moi. Lisa me scrute de la tête aux pieds pendant quelques secondes :

– Tu ne comptes pas sortir habillée comme ça, n'est-ce pas ?

Je rougis, honteuse en jugeant ma tenue : un simple jean et un débardeur, pas vraiment idéal pour une soirée, mais je n'ai de toute façon que très peu de fringues, et donc que très peu d'options.

– Ben si pourquoi ?

– Parce que, chérie, on est à Paris ! Tu n'entreras dans aucun club habillée comme ça, je te le garantis.

– Ah !

Je fais la moue un peu vexée...

– Viens, je vais te relooker.

Debout dans un coin de sa chambre, je l'observe farfouiller dans son placard. Elle fait glisser les cintres les uns après les autres, la mine hyperconcentrée, puis finit par en sortir une minirobe noire extrêmement

moulante.

– Tiens, essaie ça !

J'hésite et regarde ma sœur à l'autre bout de la pièce qui s'est déjà changée dans la voiture et qui m'encourage vivement d'un geste de la main. J'enfile la robe, elle m'arrive à peine en dessous des fesses, le décolleté est indécent et me fait des seins énormes.

– J'ai l'air d'une pute ! m'exclamé-je.

Elles éclatent toutes les deux de rire.

– Non, tu as l'air d'une jeune fille branchée de 18 ans ! affirme Lisa. OK, maintenant, les chaussures.

Elle me tend des escarpins noirs, élégants et pas trop hauts.

– Wow, ils sont beaux !

– Super ! Tu peux les garder et la robe aussi ! Considère que c'est ton cadeau d'anniversaire !

– Oh, merci ! C'est adorable.

Je n'en crois pas mes yeux. Je n'ai jamais rien possédé d'aussi beau. Je parle des chaussures parce que, la robe, il va me falloir un moment avant de m'y habituer.

– Et maintenant, la touche finale !

Lisa tire sur mon élastique pour s'occuper de mes cheveux. Après une séance rapide de lissage et de maquillage, je me trouve plutôt pas mal. Mes yeux ont l'air plus grands, le gloss me fait une bouche pulpeuse, et les talons allongent considérablement mes jambes. Je rougis en me regardant dans le miroir, et me sens belle pour la première fois de ma vie.

– Leïla ! Tu es magnifique ! Soigne ton look, et tu vas faire des ravages, c'est une certitude.

La gentillesse de Lisa me dérouté complètement. Ça me change des filles du lycée qui passent leur temps à se moquer de moi.

Les autres invités arrivent progressivement. Ils sont tous aussi sympas les uns que les autres. On boit, discute et danse au son de la musique, je les regarde avec beaucoup d'envie. Pour eux, c'est un samedi soir normal ; pour moi, c'est la plus belle soirée de ma vie et j'aimerais qu'elle dure toujours.

- Allez ! On y va ! annonce soudain Lisa.
- On va où ?
- Au Cab ! Apparemment, c'est une boîte sympa, me répond Sonia.
- Mais tu n'es pas majeure ! m'exclamé-je, soudain inquiète.
- Chuuut, personne ne le sait ! Je me mêlerais au groupe, tu vas voir ça va être facile !

Je suis moins optimiste qu'elle, aucune de nous deux n'a jamais mis les pieds dans une boîte de nuit... Enfin je crois, pour ce qui est de Sonia ! Mais sans protester, je suis le mouvement.

Tout le monde se dirige vers les voitures et nous voilà en route. Je me retrouve à côté de Nicolas, l'excentrique de la bande. Il me fixe avec insistance, un sourire en coin :

- Tu es vraiment belle, tu sais !
- Merci !

J'exulte intérieurement, je n'ai jamais reçu autant de compliments de ma vie

- Chérie, si je n'étais pas gay...

*C'est quoi cette façon d'appeler tout le monde « chérie » ?*

– Bon, c'est ton dix-huitième anniversaire, continue-t-il, alors ce soir, tu baisses !

Je m'étouffe avec ma propre salive et reste sans voix. Qui dit un truc

comme ça à une personne qu'il vient à peine de rencontrer ?

– Tu m'as l'air d'être vierge, toi, n'est-ce pas ?

Il arque un sourcil avant de me faire un clin d'œil malicieux. Ce mec est complètement dingue ! Je ne réponds pas, je suis mortifiée et tout le monde éclate de rire dans la voiture, même Sonia. Quant à moi je rougis tellement fort que je pense pouvoir faire concurrence à une tomate. Vierge ? Si seulement il savait ! Je n'ai même jamais embrassé un garçon.

– T'inquiète, me rassure ma sœur, Nicolas est toujours comme ça : vulgaire et provocateur, mais on l'aime quand même !

Pour ma part, je ne sais pas si j'arriverais à m'y faire mais c'est ma soirée et je décide d'en profiter, quoi qu'il arrive !

Arrivé en boîte, on entre facilement. C'est vrai que Sonia fait plus que son âge et le vigile semble n'y avoir vu que du feu. Ou alors il s'en fout tant que des filles habillées moulant entrent dans l'établissement ? À l'intérieur, on se dirige vers une table où des bouteilles de vodka et de champagne nous attendent.

– Qui va payer tout ça ?

J'angoisse. Je ne sais pas combien tout cela coûte, mais je sais que je n'ai pas les moyens.

– Ne t'inquiète pas, me répond Sonia, le petit ami de Lisa a proposé de nous inviter.

Soulagée, je m'assois et observe autour de moi. La décoration de la boîte est fabuleuse : des murs et sièges en velours pourpre, des chandeliers habillent le plafond. La piste de danse n'est pas très grande mais déjà prise d'assaut par les fêtards qui dansent et ondulent sur les derniers morceaux à la mode.

Alors c'est comme ça qu'on sort le samedi soir quand on est jeune et riche

comme eux ? Je suis tellement heureuse de faire partie de la fête pour une fois que je ne peux cacher mon excitation. Je souris comme une petite fille dans un magasin de bonbons.

Je scrute l'immense salle plongée dans l'obscurité, lorsque tout d'un coup mes yeux se posent sur un mec assis à une table face à la nôtre, avec des amis. Il est grand, des cheveux bouclés marron, des yeux d'un vert perçant et un sourire à tomber. Nos regards se croisent pendant quelques secondes avant que je baisse les yeux. Quand je les relève, je remarque que les siens sont encore posés sur moi. Je détourne immédiatement le regard et me sens affreusement mal à l'aise. Pourquoi me fixe-t-il ainsi ? Ça me trouble. Je ne sais pas quoi faire de mon corps. Je décide de me servir un verre pour me donner de la contenance. À ce moment-là, Nicolas s'écrase à côté de moi et commence à me faire la conversation :

– Alors, chérie, tu t'amuses ?

Je souris et en profite pour observer discrètement mon bel inconnu qui continue de me dévisager intensément. Il fronce les sourcils et me déshabille des yeux. Une sensation de chaleur envahit mon corps. Mais qu'est-ce que j'ai ? Ça doit être la vodka ! Sonia s'assoit de l'autre côté et me serre dans ses bras.

– Joyeux anniversaire, Leïla ! Je t'aime, tu le sais ! Ce soir, tu t'amuses et tu ne penses à rien !

J'opine du chef puis avale une gorgée de mon verre. La musique semble de plus en plus forte, ma vision se trouble, et tout mon corps se détend. Je discute avec Nicolas qui me raconte sa vie. Il parle vite avec beaucoup d'humour, finalement il est plutôt sympa. Amusée, je l'écoute me raconter ses derniers déboires avec son ex-petit ami quand soudain, il se fige et me tape sur la cuisse :

– Leïla, tu as vu cet Apollon là-bas qui te bouffe des yeux ?

Je suis le regard de Nicolas et, sans surprise, tombe sur l'inconnu aux yeux verts qui m'observe toujours. Il porte son verre à sa bouche, humidifie ses



lèvres charnues et me fait un demi-sourire, laissant apparaître une adorable fossette sur sa joue. Je ne sais pas si c'est la vodka, mais je ressens l'envie de lui sourire également.

– Putain, c'est qui ce mec ? C'est un mannequin, j'en suis sûr ! Il te dévore des yeux ! Pourquoi tous les beaux mecs sont hétéros ? Leïla, si tu ne vas pas lui parler, je le fais pour toi !

Nicolas se lève brusquement, mais je le rattrape par le poignet.

– Non ! Tu es malade ou quoi ? Que veux-tu que je lui dise ? On n'a visiblement rien en commun.

À mon grand soulagement, Nicolas hausse les épaules et se rassoit à côté de moi. Je secoue la tête et décide d'arrêter de me torturer à regarder ce garçon qui est à l'évidence beaucoup trop bien pour moi.

La soirée bat son plein, toutes les dernières musiques à la mode retentissent les unes après les autres. Mon excentrique voisin de table s'excite et danse comme un fou, il m'attrape le bras et m'oblige à aller sur la piste. Je le suis docilement bien que je sois un peu intimidée par la foule. Je ferme les yeux pour faire abstraction du monde autour de moi et me mets à danser timidement d'abord, puis d'un pas de plus en plus assuré. L'alcool faisant son effet, je suis comme libérée de mes complexes.

Quelques minutes plus tard, je sens dans mon dos deux bras glisser autour de ma taille. Des mains frôlent mes hanches et accompagnent mon mouvement. L'odeur d'un parfum envahit mes narines, je crois dans un premier temps qu'il s'agit de Nicolas, mais au moment où j'entends une voix rauque murmurer à mon oreille, je me crispe.

### 3

**Leïla**

– Comment tu t’appelles ?

Mon bel inconnu incline légèrement la tête, son souffle chaud caresse mon cou et me fait frissonner. Comme je ne réponds pas, il saisit mon coude pour me faire pivoter vers lui. Ses yeux vert émeraude me transpercent. Je n’ai jamais vu un regard aussi intense et aussi captivant. Il est vraiment grand et encore plus beau de près, une peau lisse légèrement hâlée, une bouche parfaite, rose, charnue. Il me repose la question alors que je le dévisage. Sa voix grave et cassée ajoute à son charme. Il parle très lentement avec un accent anglais. Je suis bouche bée, complètement médusée. J’ai l’air d’une idiote et bégaye en lui répondant.

– Leï... Leïla !

Il regarde mes lèvres intensément, puis mes yeux.

– Tu es absolument magnifique, Leïla. Puis-je t’offrir un verre ?

– Non, j’ai déjà assez bu ! m’exclamé-je sans réfléchir.

Son regard tombe, un peu déçu.

– Mais on peut danser si tu veux ?

– Oui, j’adorerais ça !

Ai-je vraiment dit ça à voix haute ? Il enroule ses bras autour de ma taille tout en bougeant au son de la musique. Nos corps sont très proches. Il sent divinement bon. Jamais je n’ai été aussi proche d’un garçon de toute ma vie, mais bizarrement, je ne me sens pas honteuse ou dans une position inconfortable. De temps en temps, je lève les yeux et nos regards se croisent.

Il me sourit et je suis comme hypnotisée par sa présence magnétique.

Il place sa main sur ma nuque et m'étreint fermement. Nos hanches bougent à l'unisson. Il me retourne d'un geste gracieux, puis se frotte lascivement contre moi. Tout mon corps s'électrise. Que m'arrive-t-il ? Cette situation devrait m'effrayer ! Je devrais avoir envie de prendre mes jambes à mon cou, mais je n'en fais rien. Au contraire, j'ondule mes hanches contre lui pour chercher son contact. Ses lèvres s'approchent de mon cou et y déposent de doux baisers. Je ferme les yeux, savourant cette incroyable sensation, et lorsqu'un gémissement m'échappe je le sens sourire contre ma peau et j'ouvre immédiatement les yeux. J'aperçois Sonia et Nicolas qui m'observent au bar. Nicolas me fait le signe de la victoire, et ma sœur, un clin d'œil.

– Ce sont tes amis ? Ou ton petit ami ? questionne-t-il entre deux baisers qui me font littéralement défaillir.

Je réponds en continuant à bouger et en guidant ses mains sur mon ventre.

– Ma sœur et un pote. Je n'ai pas de petit ami !

– Super ! Viens !

Mon bel inconnu me saisit par le coude et me dirige vers la sortie. Je ne pense même pas à l'en empêcher. Dehors, un groupe de gens discutent et fument des clopes. On se faufile, il prend ma main et me pousse contre un mur. Ses lèvres sont à quelques centimètres des miennes et je sens son haleine chaude et sucrée contre ma peau. Ses yeux bougent et observent chaque parcelle de mon visage. Je tremble à l'idée de ce qui va se passer. Je n'ai jamais embrassé personne. Je ne sais même pas comment faire, mais surtout, je suis dans la rue avec un parfait étranger. Je me languis de sentir ses lèvres contre les miennes alors que je ne connais même pas son prénom. La vodka me fait perdre la tête, à moins que ce ne soit... lui ?

Et alors que j'attends le contact de sa bouche sur la mienne, il recule, palpe sa poche pour en sortir un paquet de cigarettes. Je ne peux cacher ma surprise, et surtout, ma déception.

– Je m'appelle Edward, Edward Fyles, déclare-t-il fièrement.

Il allume sa clope et j'en profite pour l'observer de haut en bas. Il porte un jean slim noir, une chemise bleu clair à moitié ouverte qui laisse apparaître les tatouages de son torse. Je n'arrive pas à détourner mon regard, je n'ai jamais vu un mec aussi attirant de toute ma vie. Edward semble le remarquer. Il sourit, puis secoue la tête. J'arrête immédiatement de le mater. Un peu embarrassée, je regarde mes pieds et mes joues me brûlent.

– Tu es belle quand tu rougis, Leïla ! J'aimerais pouvoir te faire rougir souvent.

Son regard s'assombrit soudain. Il me regarde intensément, je déglutis.

– Je ne t'ai jamais vue ici ? Tu viens souvent ?

– Non, c'est la première fois que je sors.

– Ah ouais et pourquoi ça ? articule-t-il entre deux taffes.

*Parce que mon père et mon frère sont des psychopathes qui refusent de me laisser sortir pour m'amuser.*

Je ris de ma propre pensée et Edward arque un sourcil attendant impatiemment une réponse.

– Parce que, ce soir, je fête mes 18 ans et que, par conséquent, je peux légalement sortir.

Soudain, il éclate de rire et jette sa tête en arrière comme le ferait un enfant. Ses yeux se ferment et des fossettes se creusent. Mon Dieu, je fonds littéralement ! Comment fait-il pour être à la fois mignon et sexy ?

– Personne n'attend d'avoir 18 ans pour sortir !

Je fronce les sourcils, un peu vexée. Il le remarque, s'arrête de rire, puis s'approche lentement de moi jusqu'à réduire complètement la distance qui nous sépare. Il caresse mon front, puis mes joues tout en regardant ma bouche. Je sens mon cœur battre à tout rompre. Cette proximité anime tous mes sens. Il se retourne, jette sa cigarette, et prend mon visage en coupe. Son pouce frôle ma lèvre inférieure tandis que nos fronts se touchent.

– J’ai très envie de t’embrasser, Leïla. Je peux ?

Je ne sais pas quoi répondre. D’un côté, j’en meurs d’envie, mais d’un autre, je suis complètement terrifiée. Ne me laissant pas le temps de répondre, il inspire profondément puis dépose délicatement ses lèvres contre les miennes. Il m’embrasse doucement, tendrement, la sensation bien qu’étrangère est exquise, nos bouches s’animent à l’unisson. Ses mains quittent mes joues et s’aventurent dangereusement dans le bas de mon dos. Il resserre subitement son étreinte, je gémiss dans sa bouche. Lorsqu’il introduit sa langue, je me crispe et ouvre les yeux. Mon Dieu, je ne sais pas quoi faire !

– Embrasse-moi, s’il te plaît, murmure-t-il d’une voix suppliante sans jamais interrompre le baiser.

Je défaill et décide de suivre les mouvements de sa langue. Le baiser se fait de plus en plus intense, ses mains sont partout, son corps semble s’être intégré au mien. Je n’entends plus le bruit de la ville, ni les gens autour de nous. Je suis perdue, envahie par la magie de ce moment de grâce. La douceur de ses caresses, son odeur, le mouvement de sa langue, tout me fascine. Je sens une étrange sensation dans mon ventre, et j’ai envie de plus, d’être encore plus proche de lui. Cette urgence me pousse à caresser son dos puis à tirer légèrement sur ses cheveux. Sa réaction ne se fait pas attendre, il grogne et déconnecte nos lèvres mais continue de les promener contre mes joues, mon nez et mon front.

– Oh Leïla... Tu ne sais pas quel effet tu me fais.

Sa voix est devenue plus grave. Il caresse ce qui me semble être son érection contre ma cuisse. Je rougis. Et dire que c’est moi qui le mets dans cet état ! Comment est-ce possible ? Comment ce Dieu vivant peut s’intéresser à moi ? Pas le temps de répondre à ma question : deux personnes nous interrompent en lui tapant sur l’épaule alors qu’il continue de me dévorer des yeux.

– Hey poto ! Tu fais quoi là, ça fait des plombes qu’on te cherche !

Mon bel inconnu s’écarte de moi et me laisse pantelante contre le mur.

J'essaie de reprendre rapidement contenance sous le regard scrutateur de ses amis, tire nerveusement sur ma jupe et arrange mes cheveux décoiffés par notre échange.

– C'est qui cette meuf ? crache une bimbo blonde en me scrutant de haut en bas avec dégoût.

– Voici Leïla ! Leïla je te présente mes amis, Zack et Andrea !

– Enchantée !

Je les salue poliment mais me sens affreusement mal à l'aise, consciente d'être jugée et surtout honteuse d'avoir été surprise en train de me faire peloter dans un coin sombre. Zack me détaille en souriant.

– Canon ! lance-t-il avant de siffler entre ses dents.

Andrea ignore ouvertement la main que je lui tends, elle se retourne vers son ami, l'attrape par le col et fait la moue.

– Bon, Edward, on y va ! Elle est nulle cette boîte ! Il n'y a que des banlieusards ! En plus, Louis fait un after chez lui, et il nous attend.

Je sens une vague de jalousie et de tristesse m'envahir devant leur proximité. Edward pousse gentiment Andrea et pose sa main dans le bas de mon dos. Son geste me surprend et me rassure en même temps.

– Viens avec nous, Leïla.

– Non merci, décliné-je avec regret.

J'ai envie de le suivre jusqu'au bout du monde, mais je ne peux pas faire ça. Il est bientôt l'heure pour moi de rentrer. Contrairement à eux, j'ai un couvre-feu à respecter et mon carrosse est malheureusement sur le point de se transformer en citrouille.

– Pourquoi ? insiste-t-il, je te raccompagnerai chez toi juste après.

J'aperçois « Bimbo » qui souffle exagérément d'impatience. Elle n'a pas l'air de m'apprécier, celle-là, et je me demande bien pourquoi.

– Non, vraiment merci pour la proposition, mais je vais rester là avec mes amis, ils doivent sûrement s’inquiéter pour moi.

Edward fronce les sourcils, un peu déçu, et prend mes mains dans les siennes.

– OK, Leïla, je comprends. Mais je veux te revoir, donne-moi ton numéro.

Je sors mon portable, Andrea pouffe de rire à la vue de mon engin archaïque. Je réalise tout d’un coup à quel point je suis ridicule. Je ne suis pas de leur milieu. Mes mains se mettent à trembler nerveusement. Je réussis quand même à lui communiquer mon numéro. Il l’enregistre, puis m’appelle pour que j’aie le sien.

– À très vite, beauté, murmure-t-il au creux de mon oreille avant de tourner les talons et de suivre ses amis.

Et c’est ainsi qu’il disparaît, me laissant, troublée, sur un trottoir de Paris.

## 4

### **Leïla**

– Alors ? Alors ?

Nicolas et Sonia me sautent dessus dès qu'ils m'aperçoivent !

– Alors quoi ?

– Ben raconte, c'est qui, ce Dieu vivant ?

Je m'assois sur le canapé de notre section, et me sers un verre pour reprendre mes esprits. Je suis encore toute chancelante de ce qui s'est passé. Je prends une gorgée de vodka et lâche un cri strident d'excitation, réalisant subitement ce qui vient de m'arriver.

– Il s'appelle Edward Fyles et il est anglais, enfin... je crois.

– Il a quel âge ?

– Je ne sais pas !

– Il habite où ?

– Je ne sais pas !

– Il est mannequin ?

– Je ne sais pas !

Sonia et Nicolas se regardent, puis éclatent de rire.

– Bon bref, en gros, tu ne sais rien ! Qu'est-ce que vous avez foutu pendant une heure dehors ? se moque Nicolas en gigotant des sourcils. Visiblement, vous n'avez pas beaucoup parlé !

Je rougis et regarde mes mains. Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

– Il m'a embrassée.



Ma sœur crie et me prend dans ses bras pendant que Nico fait semblant de s'évanouir et se ventile le visage avec la main.

– Comment c'était ?

Je jette la tête en arrière, les sens encore en émoi d'avoir vécu ce moment de bonheur.

– C'était le rêve ! Un délice ! Je n'ai jamais rien ressenti de pareil !

Les deux tapent dans leurs mains.

– Attends de baiser avec lui, chérie ! lance mon excentrique nouvel ami, nous faisant partir dans un fou rire.

Tout à l'heure, je trouvais ses blagues complètement déplacées mais je commence à m'habituer à son humour et son franc-parler.

La soirée poursuit son cours, tout le monde boit, danse, s'amuse, quant à moi, je ne peux pas m'empêcher de penser à Edward. Ses lèvres si douces sur les miennes, ses yeux verts perçants, son sourire d'ange, sa voix diablement sexy, cette façon qu'il a de parler lentement, de choisir ses mots avec précaution, de me toucher, son odeur...

– Bon, Leïla, il faut qu'on y aille ! Papa rentre bientôt du boulot, il ne faut surtout pas qu'on arrive après lui ! déclare Sonia interrompant mes rêveries.

Elle attrape nos sacs à main avant de dire au revoir à tous ses amis. Je soupire, mais obéis à contrecœur. Je me sens triste à l'idée que cette soirée se termine. Quand est-ce que je pourrais ressortir ? Quand pourrais-je m'amuser comme les jeunes de mon âge ? Et surtout, pourrais-je un jour revoir Edward ? En aurait-il envie après ce soir ?

Il avait l'air de bien m'aimer, mais ma vie est tellement compliquée. Je n'ai pas le droit de sortir. Même si je le désirais, il me serait de toute façon très difficile de le revoir. Accepterait-il de me rencontrer quelques minutes après le lycée ? C'est le seul moment où j'ai un peu de liberté. Je ferais croire

à mes parents que je suis en cours et...

*Rends-toi à l'évidence, Leïla, vous n'êtes pas du même milieu.*

*Pourquoi s'embêterait-il avec une misérable comme toi alors qu'il est entouré de jolies filles riches et disponibles, comme cette Andrea avec son corps et sa tenue parfaite ?*

*Ce qui s'est passé ce soir, c'était juste une illusion, ça ne se reproduira plus.*

*Prends-le comme un cadeau d'anniversaire et rien de plus.*

Cette prise de conscience me fait horriblement mal et mon cœur se crispe dans ma poitrine.

Lisa nous raccompagne gentiment jusqu'à La Courneuve, pendant tout le trajet, elle ne cesse de répéter à quel point son mec est génial, généreux, et comment il a payé pour tout le monde. J'aime beaucoup Lisa, mais je pense qu'elle est plus intéressée par le porte-monnaie de son petit ami que par sa personnalité. Je sens soudainement ma pochette vibrer et regarde mon téléphone. Mon cœur fait un bond, c'est un message d'Edward ! Je clique dessus pour le lire :

[Je n'arrête pas de penser à toi !

J'espère te revoir très vite.]

J'hésite à lui répondre tout de suite mais je ne peux me retenir très longtemps.

[ Moi aussi !]

[Je peux passer maintenant si tu veux.

Donne-moi ton adresse.]

Je panique aussitôt. Non ! Non ! Non ! Il ne peut pas venir maintenant. Je

ne peux pas lui dire que j'habite à La Courneuve. Je réfléchis un instant...

[Non ! Désolée, pas maintenant !  
Mes parents dorment et je risque de les  
déranger. Ils sont très stricts.]

[Je comprends princesse ! Mais j'ai vraiment envie  
de te revoir le plus vite possible.  
Appelle-moi demain.]

Il a envie de me revoir au plus vite ! Je serre mon portable contre ma poitrine pour calmer mon cœur qui bat la chamade.

Quand nous arrivons en bas de la tour, Lisa se gare et je regarde avec désarroi l'immeuble qui me sert de prison. Une peur familière me noue le ventre et je lis la même chose sur le visage de ma sœur.

– Merci, Lisa, à la prochaine !

Au moment où Sonia et moi passons la porte de l'appart, je sens un violent coup s'abattre sur ma tête et je crois perdre connaissance pendant quelques secondes. À peine ai-je le temps de reprendre mes esprits que j'entends mon frère hurler avant de nous marteler de coups.

– Vous étiez où comme ça ? Et c'est quoi cette robe ?

Ma sœur et moi nous nous protégeons comme nous pouvons pour échapper à sa fureur. Je me mets au-dessus d'elle afin de faire bouclier, et je reçois toute la brutalité de Rayan en pleine figure. Un violent coup de poing s'écrase sur ma joue. Je tombe en arrière. Le goût du sang se propage dans ma bouche. Je n'essaie même pas de me défendre, j'ai pris l'habitude de me prendre des coups sans broncher. Ma seule réaction est de protéger mon visage et de pleurer. J'entends ma mère sangloter derrière moi et supplier mon frère d'arrêter. Il finit par obéir après m'avoir donné un dernier coup de pied dans le ventre qui me coupe la respiration. Je halète en essayant de me relever. La douleur est insupportable, j'ai du mal à faire le moindre mouvement. Maman et Sonia m'aident à me remettre sur pied. Je titube

douloureusement jusqu'à ma chambre puis m'écrase sur mon lit. Mes lèvres saignent et tremblent de manière hystérique. Je touche ma bouche pour vérifier qu'aucune dent n'est cassée, et je hoquette de douleur. Je voudrais partir loin, très loin d'ici mais sans ma mère et ma sœur, c'est impossible. Il les tuerait, j'en suis certaine. Mon téléphone vibre. J'ose à peine le regarder.

[Bonne nuit princesse !  
Fais de beaux rêves et à demain !]

J'éclate en sanglots et cache ma tête sous la couverture. Je caresse l'écran avec mon pouce. Je repense à Edward, à sa gentillesse, et à sa douceur. Personne ne m'a jamais traitée ainsi. Je pleure à l'idée de ne plus jamais le revoir. Comment le pourrais-je ?

Après ce soir, je n'aurais sûrement plus le droit de passer la porte.

# 5

**Leïla**

**Le lendemain matin**

– Leïla, réveille-toi, ma puce.

J’entends la douce voix de ma mère et je m’étire sous les couvertures.

– Allez, il faut te lever, petite marmotte, il est tard et je t’ai fait du café.

J’ouvre difficilement un œil et extirpe ma tête de sous le drap. Ma mère pose sa main sur sa bouche pour étouffer un cri d’horreur, et je comprends à sa réaction que je ne suis pas belle à voir.

– Mon Dieu, ma chérie !

Elle me dévisage avec tristesse et pose délicatement son pouce sur le coin de ma bouche. J’ai un mouvement de recul incontrôlé, et ses yeux s’emplissent aussitôt de larmes. Habituellement, ma mère arrive à faire comme si tout allait bien, mais pas aujourd’hui.

– C’est rien, maman, je suis sûre que c’est moins grave que ça en a l’air.

Je me redresse pour m’asseoir et elle me tend la tasse de café. L’odeur que j’affectionne tant me chatouille les narines et me reconforte un peu. Ma mère me regarde l’air désolé mais ne dit rien. Cela fait longtemps que toutes les deux nous nous sommes résignées. Les mots ne servent à rien dans cette situation. J’ai accepté qu’elle ne puisse pas me protéger, elle a renoncé à essayer. Pourtant, je décide de tenter ma chance, une nouvelle fois, sans vraiment y croire.

– Maman, pourquoi on ne partirait pas toutes les trois ?

– Leïla, soupire-t-elle, je suis désolée, on ne peut pas. Où irait-on ? De quoi on vivrait ? Je sais que... Enfin c'est difficile mais on est une famille, les familles doivent rester ensemble, de plus on est heureux ! La plupart du temps.

– Stop, maman, l'interromps-je.

J'aime ma mère plus que tout mais je ne suis pas capable d'être aussi optimiste qu'elle à ce moment. C'est vrai que j'ai eu une enfance heureuse. Mon père me frappait plus rarement et moins fort. Mais depuis mes 15 ans, depuis qu'il a changé de travail et qu'on a dû déménager dans un autre appartement plus petit mais moins cher, tout a changé. Ou peut-être est-ce depuis mon entrée au lycée ? Ou depuis que mon père a reçu le mot d'entrée du CPE ? Ce dernier « attirait l'attention des parents sur le fait que leurs enfants étaient encore des adolescents qui découvraient les relations amoureuses et leurs conséquences ». Mon père m'avait prévenue : qu'il ne me prenne pas à fréquenter un garçon... Et mon frère s'était porté volontaire pour assurer mon intégrité.

*Comme hier soir.*

Je chasse ces souvenirs en secouant la tête.

– Pourquoi Rayan est rentré plus tôt que prévu hier soir ? finis-je par demander à ma mère.

– Il s'est disputé avec ses copains et a fait demi-tour. Au début, il n'a pas remarqué votre absence et je suis partie me coucher en espérant qu'il fasse de même, mais il s'est mis à jouer aux jeux vidéo et lorsque vous êtes rentrées, il vous a surprises.

Je regarde ma pauvre mère, elle semble exténuée, ses traits sont tirés et bien que sa beauté soit toujours aussi vivace, je sens que sa misérable vie commence à peser sur son physique. C'est normal, elle vit dans l'angoisse permanente d'assister à des scènes de violence et jongle avec des émotions contradictoires, essayant de faire plaisir à ses filles tout en évitant de contrarier son fils et son mari. Le pari impossible.

– Tu crois qu’il va le dire à papa ?

Si mon père apprend que nous sommes sorties, il va nous massacrer.

– Non, je ne pense pas. J’ai réussi à le convaincre de ne pas le faire ce matin, avant qu’il aille au foot.

Je lâche un long soupir de soulagement et ma mère me tapote la main avant de me dire de prendre une douche et de la rejoindre dans la cuisine. J’obéis et me dirige vers la salle de bains. Tous les mouvements que j’entreprends sont une véritable torture, le moindre centimètre carré de ma peau me fait souffrir. Des images de mon frère qui me roue de coups et d’insultes défilent dans ma tête et les larmes de la veille refont surface.

Au moment où j’aperçois mon visage dans le miroir, un cri d’horreur m’échappe. Des hématomes bleus, violets, jaunes couvrent la quasi-totalité de mon visage. Mes lèvres sont fissurées et ma paupière droite est enflée. L’infâme spectacle de mon reflet me retourne littéralement l’estomac. C’est la première fois que je suis aussi marquée.

À la douleur des coups s’ajoute un autre problème : je vais devoir faire face aux regards intrigués ou moqueurs de mes camarades du lycée. Comme toujours, l’assistante sociale va me convoquer et me questionner. Je commence à être à court d’excuses pour expliquer mes blessures, elle n’est pas dupe et ne croit pas du tout aux histoires tirées par les cheveux que je lui invente à chaque fois. Je vais peut-être devoir me faire passer pour malade. Je me déshabille lentement pour ne pas causer plus de dommages à mon corps et trouve un petit réconfort lorsque l’eau chaude entre en contact avec ma peau.

Après une longue douche, je rejoins ma mère et ma sœur qui préparent le déjeuner. Le visage de Sonia est beaucoup moins marqué que le mien. Ses yeux s’écarquillent lorsqu’elle me voit, je lui fais un demi-sourire pour la rassurer mais son expression reste grave. Elle me prend dans ses bras :

– Oh, Leïla, tout est ma faute ! Si je ne t’avais pas entraînée dans ce plan foireux, rien de tout ça ne serait arrivé. Je voulais juste qu’on s’amuse !

– Ce n’est pas grave. Tu ne pouvais pas savoir qu’il allait rentrer plus tôt,

lui dis-je avec sincérité, alors je t'en supplie, ne culpabilise pas.

Je me dégage de son étreinte avant de me diriger vers l'évier pour faire la vaisselle. Je suis en mode automatique comme à chaque fois.

*Surtout ne pas réfléchir.*

Le repas préparé, je décide de retourner dans ma chambre sans même prendre le temps de déjeuner et décide de m'enfermer pour la journée. Ma chambre, c'est mon havre de paix, le seul endroit de l'appart où je me sente à peu près en sécurité. De plus, il ne vaut mieux pas que mon père me voie comme ça, cela éveillerait ses soupçons et je ne suis pas une très bonne menteuse. Il faudra que je me tartine de fond de teint pour lui cacher. Mais plus tard.

Mon téléphone vibre.

[Bonjour beauté ! J'espère que tu as bien dormi. J'aimerais te voir aujourd'hui. Donne-moi ton adresse, et je passe te chercher.]

Mon cœur menace de sortir de ma poitrine. Je souris béatement et imagine Edward se réveillant torse nu, les traits tirés, fatigué de la veille et tapotant sur le clavier de son téléphone. Qu'est-ce que je ne ferais pas pour être avec lui en ce moment, blottie dans ses bras, au chaud, en sécurité...

La porte de ma chambre s'ouvre subitement. Je sursaute et cache mon téléphone sous mon coussin. Rayan s'approche furieusement de moi, m'attrape par le col et me secoue.

– Alors salope ! Tu t'es bien amusée hier soir ?

Je suis tétanisée, incapable de dire ou de faire quoi que ce soit. Il lève la main pour me gifler et je ferme aussitôt les yeux. Il s'arrête pour une raison que j'ignore et lâche mon col.

– Je t'ai déjà assez amochée comme ça ! Je crois que t'as compris la leçon.



Bon sang, Leïla, pourquoi tu te conduis comme une traînée ? Et pourquoi avoir embarqué Sonia là-dedans ? Papa et moi, on essaie de vous protéger toutes les deux, tu le sais ! Bon, tu sors plus d'ici, c'est clair ? Si jamais j'apprends que tu as désobéi, je te balance à papa. Et crois-moi, lui, il ne t'épargnera pas !

Il quitte ma chambre dans un fracas. Je pousse un soupir de soulagement : s'il croit que c'est moi qui ai tout organisé, il épargnera Sonia. J'ai toujours protégé ma sœur et je ne le regrette pas, même si c'est moi qui prends les coups les plus violents et qui a maintenant la réputation de débauchée de la famille...

*S'il savait que j'ai embrassé un garçon hier...*

Je regarde mon portable et décide d'ignorer le message d'Edward. À quoi bon me bercer d'illusions ? Je ne peux décemment plus le voir, même si j'arrivais à échapper à la vigilance de mon frère, comment lui expliquer mes bleus ? Il me prendrait pour une pauvre banlieusarde. Le cliché de la fille qui se fait frapper. Il ne pourrait pas comprendre, il vit dans un autre monde. Il vaut mieux qu'on en reste là avant que je me fasse encore plus de mal. Je n'ai vu Edward que quelques heures, mais je sais que son souvenir restera gravé en moi. Personne ne m'a jamais traitée avec autant de douceur et de considération. Sa façon de me regarder et de me toucher a fait naître en moi un désir inavouable...

*Voilà que je recommence avec mes niaiseries !*

Je dois arrêter de me torturer avec ça, c'est ridicule ! C'était juste une soirée ! Une parenthèse enchantée dans mon quotidien sordide. Papa et Rayan ont peut-être raison, si je ne fais pas attention, je pourrais mal tourner : il a suffi d'un garçon pour que je me jette sur lui et fantasme. Je dois revenir à la réalité et me concentrer sur mon bac qu'il faut que je décroche avec mention pour m'inscrire à la Sorbonne.

*C'est ça le plan, Leïla, tu te souviens ?*

Tu vas à la fac, tu décroches tes diplômes, tu trouves un super boulot bien

payé, et tu sors ta mère et ta sœur de leur vie d'esclave. Pas de place pour autre chose ! Pas de place pour un garçon ! Mon téléphone vibre encore.

[Princesse, réponds. Tu dors encore ?  
J'aimerais être à tes côtés, embrasser  
chaque parcelle de ta peau pour te réveiller.]

Je rougis, souris, soupire et pleure. J'ignore le message.

*Une heure plus tard.*

[Bon il est 3 h de l'aprèm, je pense  
que tu ne dors plus... Réponds ! ]

*Quarante-cinq minutes plus tard.*

[ :( ]

*Trente minutes plus tard.*

[OK, j'ai compris, tu m'ignores...  
je pensais vraiment qu'il y avait un truc spécial  
entre nous, apparemment, je me suis trompé.]

*Quatre heures plus tard et après plusieurs appels en absence.*

[Leïla ! S'il te plaît, réponds !  
Je mérite au moins une explication.]

Mon téléphone vibre à nouveau, et je décide de mettre fin à son tourment.  
Après tout, c'était injuste de ma part, il ne méritait pas ça.

– Allô ? Leïla ?

Il semble étonné. Sa voix est encore plus sexy au téléphone et provoque un essaim de papillons dans mon ventre. Pourquoi ai-je répondu ? Il reste silencieux un instant.

- Heu... Ça va ? Pourquoi tu chuchotes ?
- Parce que... parce que... c'est... compliqué.
- Pourquoi tu m'as ignoré ? Je croyais que hier soir...

Je le coupe dans son élan avant qu'il en dise trop.

– Écoute, Edward, hier soir c'était magique. (Je le sens sourire au téléphone.) Mais ça ne peut pas se reproduire !

– Quoi ? Mais pourquoi ? Je veux te revoir, Leïla ! Tous les deux on a un truc. Je sais que tu l'as ressenti comme moi.

Je soupire.

– Oui, mais je ne peux pas ! Je ne peux pas t'expliquer... c'est compliqué.

Je sens ma gorge se nouer et les larmes monter.

– Edward, s'il te plaît, oublie-moi, dis-je d'une voix étranglée avant d'éteindre mon téléphone, ne lui laissant pas l'occasion de répondre.

Ça peut paraître mélodramatique mais je m'écroule de tristesse et de douleur au creux de mon lit. Je n'y peux rien : trop d'émotions, trop de déception et de douleurs. Je pleure tellement ce soir-là que je crois ne plus avoir de larmes disponibles au petit matin.

## 6

**Leïla**

**Quelques mois plus tard**

- Et vous cherchez quelle pointure ?
- 38, mademoiselle.
- Donnez-moi une seconde et je vous apporte ça tout de suite.

Je me dirige vers le rangement et cherche la paire de chaussures.

- Voilà, madame !
- Merci, vous êtes un amour, mon petit !

La vieille dame me sourit et je lui rends la pareille. Je travaille depuis quelques semaines chez Gucci Shoes sur les Champs-Élysées. C'est Sonia qui m'a trouvé ce boulot grâce à ses contacts à la parfumerie. Ce n'est pas la carrière que j'avais envisagée, mais c'est un bon moyen de gagner des sous, aider ma famille et économiser pour mes futures études à la Sorbonne. J'ai eu mon bac avec mention bien et j'ai été acceptée à la fac, mais la bourse qu'on m'a allouée ne couvre pas tous les frais : les livres, les transports, la nourriture. Du coup, j'ai décidé de travailler pendant un an et de m'inscrire à l'université l'automne prochain. Ça a permis également à mon père de se détendre à mon sujet. Tant que je participe aux frais de la maison, il me considère moins comme un parasite. Hier soir il a même été agréable avec moi. J'aimerais tellement qu'il soit toujours comme ça.

J'aime travailler, je me sens plus libre et indépendante. Bien sûr, je vis toujours chez mes parents et subis les trajets en RER tous les jours. C'est épuisant, mais au moins, je suis à Paris dans la journée. J'ai des copines : ma collègue Camille qui me fait toujours rire, Sonia, ma sœur, qui travaille à

quelques mètres, mais surtout le seul et l'unique, Nicolas, qui passe me voir dès qu'il peut.

Le travail en lui-même n'est pas très éprouvant, mais il peut s'avérer parfois irritant. Chausser des vieilles bourgeoises ou des gosses de riches n'est pas une mince affaire. Je ne compte plus le nombre de fois où je me suis agenouillée devant des pimbêches qui m'ignoraient complètement, ou pire, me toisaient d'un regard dédaigneux, m'accusant de mentir quand je ne trouvais pas la taille demandée ou leur apprenais la rupture de stock. Une fois, une vieille mégère m'a même jeté une chaussure à la figure de rage. Mais je ne me plains pas, ma vie s'est considérablement améliorée depuis que je suis ici.

– J'y vais, Camille, lancé-je à ma collègue, c'est l'heure de ma pause déjeuner.

– OK à tout à l'heure, Leïla !

Je me dirige vers mon café préféré où j'ai pris l'habitude de me rendre tous les midis. Le serveur est sympa, il me drague un peu, et du coup m'offre souvent des trucs. J'accepte à chaque fois, j'espère qu'il ne prend pas ça pour un signe. Je culpabilise, mais je suis trop pauvre pour ne pas accepter sa gentillesse.

Je m'installe à une petite table près de la fenêtre et me débarrasse de mon manteau. Dès qu'il m'aperçoit, Raphaël, le serveur, m'offre son plus beau sourire et s'approche de ma table.

– Salut, la plus belle ! Comment ça va ? Qu'est-ce que je te sers aujourd'hui ?

– La même chose. Un allongé et un verre d'eau.

– OK, ça marche ! Je t'apporte ça tout de suite, ma belle.

Il s'éloigne et j'en profite pour sortir un livre que j'ai emprunté à la bibliothèque du quartier ainsi que le sandwich que je me suis préparé ce matin avant de partir. C'est une habitude dont Nicolas se moque lorsqu'il me rejoint dès fois pour le déjeuner. La première fois qu'il m'a vue sortir de mon sac à main mon pain enveloppé dans du papier aluminium, il m'a fait un

speech de trois quarts d'heure : « Non mais, chérie, on est à Paris ! Pas en province ! Personne ne se balade avec des sandwiches faits maison dans son sac ! Et personne ne les sort dans les cafés ! »

Je souris en repensant à son discours et Raphaël m'apporte mon allongé, interrompant ainsi mes pensées.

– Tu es belle quand tu souris, affirme-t-il. Je t'ai ajouté un pain au chocolat !

– Merci beaucoup !

Mes yeux brillent à la vue de cette gourmandise que je ne me permets d'acheter qu'en de très rares occasions. Je croque immédiatement dans la viennoiserie et soupire d'extase lorsque le chocolat fond dans ma bouche. Je sursaute quand Raphaël revient près de ma table.

– Tu sais que j'aimerais beaucoup t'inviter à dîner un de ces soirs ?

Mes yeux quittent la très intéressante tasse de café entre mes doigts pour rencontrer son regard. Je bégaye, ne sachant pas quoi répondre.

– Merci... mais... je ne peux pas, je suis... occupée et...

Raphaël me fait signe que ce n'est pas la peine de continuer avant que j'aie le temps de terminer mon douloureux discours, il sourit, il n'a pas l'air vexé.

– Je comprends. Un jour peut-être ?

J'acquiesce et il s'en va. Je ne sais pas quoi penser. En avais-je envie ? Est-ce que je n'ai pas refusé par habitude ? Tout serait tellement plus simple si j'avais les moyens de me payer un appartement et de choisir comment vivre ma vie. Je soupire.

Après mon déjeuner, je retourne à la boutique. Camille prend sa pause à son tour et je me retrouve seule. Je range quelques étagères lorsque j'entends la porte s'ouvrir. Ah, enfin un client ! Je commençais à m'ennuyer. Je me fige immédiatement lorsque je vois apparaître devant moi une personne que

je ne pensais plus jamais revoir : Edward !

**Leïla**

Il entre dans le magasin accompagné d'une jolie blonde qu'il tient par la main. Il est concentré sur son téléphone et ne remarque pas ma présence.

– Chéri, je vais regarder les chaussures.

– OK, répond Edward sans détourner les yeux de son écran.

– Bonjour mademoiselle ! Je cherche une paire que je pourrais porter à un gala. Quelque chose de classe.

– Je, euh... Oui bien sûr ! Suivez-moi, je vais vous montrer notre dernière collection.

Je suis toute retournée. Mes genoux tremblent et mes mains sont moites. Qui est cette fille ? Grande blonde, des jambes interminables, drapée d'une robe Chanel, équipée d'un énorme sac Vuitton. Son maquillage, ses cheveux, son parfum, tout est parfait. Une vague de jalousie m'envahit, et j'ai envie de crier de rage. Sont-ils ensemble ? Ils sont trop bien assortis pour ne pas l'être, répond ma maudite conscience. Qu'est-ce que j'ai ? Après tout, ça ne me regarde pas.

Je secoue la tête pour me débarrasser de mes pensées déprimantes et me concentre sur ma mission. Trouver la dernière paire branchée pour Miss Parfaite. Je retourne dans le centre du magasin où la bimbo est assise sur un canapé avec Edward, qui est toujours concentré sur son téléphone. Je les observe une dernière fois, prends une grande inspiration pour me donner du courage et me dirige vers les deux tourtereaux. Je m'agenouille devant la bimbo pour l'aider à enfiler la première paire.

– Je pense que celles-ci vont vous plaire !



Au moment où je prononce ces mots, Edward lève les yeux, me regarde, puis se fige, visiblement surpris. Sa bouche s'entrouvre et se referme plusieurs fois, comme s'il essayait de dire quelque chose mais ne trouvait pas les mots. La vision de ses traits parfaits me brise le cœur. Je ressens encore cette incroyable attirance pour lui, et je n'ai qu'une seule envie : embrasser ses magnifiques lèvres roses et pulpeuses dont je rêve régulièrement.

– Qu'en penses-tu ?

Edward continue de me dévisager intensément ignorant la question de Bimbo.

– Edward ! Edward ! EDWARD !

– Hein ?... Oui. Elles sont belles, tu devrais les prendre, Andrea.

Andrea ? Andrea ! Je ne l'avais pas reconnue mais c'est la pimbêche qui était avec lui le soir où on s'est rencontrés ! Je croyais qu'ils étaient seulement amis. Est-ce que les choses ont changé ?

Une douleur incompressible menace de faire exploser mon cœur et je mords ma lèvre pour empêcher mes larmes de surgir. Pour une raison que j'ignore, je me sens trahie. C'est ridicule, je sais. Il ne me doit rien, mais le fait qu'il soit peut-être avec elle m'attriste au plus haut point.

– Nous allons prendre celles-ci, mademoiselle.

Elle ne m'a pas reconnue non plus. Je dois être aussi importante à ses yeux qu'une mouche. Je ferme les yeux un instant pour reprendre mes esprits, il ne manquerait plus que je me mette à chialer devant eux. Je me redresse et me dirige vers la caisse suivie des deux amoureux.

– Ça vous fera 750 euros ! annoncé-je d'une voix monotone.

Edward me tend sa carte. Au moment de la saisir, nos doigts se touchent et ce foutu courant électrique que j'ai ressenti à chaque fois que nous avons été en contact me traverse. Je me déteste pour ma faiblesse. Edward m'observe intensément pendant que je finalise la transaction sans jamais prononcer le

moindre mot. Je ne sais pas ce qui me fait le plus mal : qu'il soit ici avec elle, ou qu'il fasse semblant de ne pas me connaître. Je reste professionnelle malgré ma peine, lui offre mon plus beau sourire, et tends le paquet à Andrea qui s'empresse d'embrasser Edward sur la joue.

– Merci beaucoup !

Je les regarde s'éloigner tous les deux. S'ils ne sont pas ensemble, ils devraient sauter le pas : ils forment le parfait petit couple. Au moment où ils passent la porte, je me sens mal comme la pauvre idiote que je suis.

## Leïla

Camille revient de sa pause déjeuner et nous passons le reste du temps à papoter, servir les clients, ranger et rire. Je ne vois pas la journée passer et lorsque je regarde l'heure, il est déjà 18 h 30 : le moment pour moi de quitter le magasin. Je rassemble mes affaires, fais un gros bisou à Camille et me dirige vers la porte. Mes horaires peuvent être très différents d'un jour à l'autre, ce qui m'a valu bien des problèmes avec mon père au début. Il ne comprenait pas que certains jours je rentrais tôt, et d'autres tard. La première fois que je suis arrivée à la maison à 22 heures, après ma première fermeture de magasin, il m'a battue à mort en m'accusant d'avoir menti et d'être allée traîner je ne sais où. Il lui en a fallu, du temps, pour comprendre la flexibilité d'un emploi du temps de vendeuse.

Au moment où je passe la porte, je sens l'air s'évader peu à peu de mes poumons. Edward est là, seul, adossé au mur. On dirait qu'il attend quelqu'un, et lorsqu'il me voit, il s'approche. Je me fige, tout comme lui. Nous nous observons pendant quelques secondes. Il me fait la bise et je tremble quand il pose la main sur mon bras.

– Je pensais ne jamais te revoir, Leïla...

Il souffle ces mots dans ma nuque. Son odeur et sa chaleur envahissent mon corps et je suis perdue, plus rien ne compte, le temps s'est arrêté. Il caresse mes joues avec ses deux mains, observant chaque parcelle de mon visage comme il l'a fait à notre première rencontre.

– Pourquoi tu as décidé de m'ignorer ? me demande-t-il sans s'embarrasser de préliminaire.

Je soupire, baisse les yeux, mais Edward m'oblige à le regarder.

- Je... je... c'est compliqué.
- Je voudrais une explication, Leïla.
- OK, mais c'est une longue histoire...
- J'ai tout mon temps, dit-il gentiment.

Je souris, émue par sa détermination et l'intérêt qu'il me porte malgré les mois qui ont séparé notre rencontre.

- OK, je te raconte, mais pas ici, pas au milieu de la rue...
- Viens !

Il me prend par la main et hèle un taxi.

Après un court trajet, nous voilà devant un immeuble luxueux du seizième. Il tape le code et nous sommes accueillis par un homme qui garde l'entrée. J'hésite à suivre Edward : après tout, je ne le connais pas et il est peut-être en couple. Pourquoi m'emmènerait-il chez lui ? Mais je ne résiste pas bien longtemps quand il me tient la porte et me fait signe d'entrer. Nous traversons un long corridor et prenons l'ascenseur. Je suis impressionnée par la beauté des lieux et ne cesse de scruter les moindres recoins. On se croirait dans un hôtel de luxe.

Au dernier étage, l'ascenseur s'ouvre directement sur son appartement. Je n'ai jamais vu un truc pareil. Son intérieur est immense, lumineux, et hyperluxueux. Je n'en reviens pas que ce soit le sien : il est vraiment riche ! Cette constatation ne m'aide pas à me détendre. Edward me dirige vers le canapé, me fait signe de m'asseoir.

- Gin tonic, ça va te détendre ! dit-il en m'apportant un verre.

Je saisis le verre sans broncher et trempe mes lèvres. Le goût est intéressant, j'avale plusieurs gorgées.

- Alors, raconte-moi, je t'écoute.

Je prends une grande inspiration et décide de lui expliquer ce que je peux.

Je lui raconte, La Courneuve, la vie là-bas, le petit appartement pour nous cinq, mon manque de liberté, la sévérité de mon père et de mon frère. Sans parler des coups de mon frère le soir où l'on s'est rencontrés, j'essaie de lui faire comprendre que c'est Rayan qui m'a empêchée de sortir, de le revoir. Je ne sais pas où je trouve la force de me livrer ainsi. Ce n'est pas grand-chose, et je garde la plus grosse partie pour moi, mais d'habitude, je suis plutôt quelqu'un de secret. Les mensonges que je raconte à tout le monde par peur ou par honte pèsent aussi lourdement sur mes épaules que les violences que je subis.

Tout au long de mon récit, Edward me regarde intensément. À la fin de ma confession, je me sens un peu embarrassée et regarde mes pieds. J'ai peur de sa réaction. Maintenant qu'il sait d'où je viens, il va sûrement se désintéresser de moi, il ne peut pas en être autrement. Tant pis, au moins j'aurai été honnête.

– Leïla, comment tu fais pour endurer tout ça ? Ce n'est pas une vie. Je comprends mieux pourquoi tu es si...

Il hésite à finir sa phrase.

– Si quoi ?

– Si... différente, si douce, si... bouleversante.

– Mais ça ne te dérange pas que je vienne de La Courneuve et que ma vie soit si compliquée ? m'étonné-je.

– Non. Pourquoi voudrais-tu que ça me dérange ? C'est toi qui m'intéresses, Leïla, et l'endroit d'où tu viens n'a aucune importance pour moi. J'avais plus ou moins compris, le soir où je t'ai rencontrée, que tu n'étais pas... disons que tu n'étais pas du seizième.

– Ah...

– Par contre, le fait que tu ne puisses pas sortir est plus embêtant. Mais je me contenterai de te voir dix minutes par jour si c'est tout ce que tu me proposes. C'est bien mieux que de ne pas te voir du tout. (Je souris, soulagée et quelque peu émue et il fait de même.) Enfin, si tu acceptes de me revoir,

évidemment. Je veux vraiment apprendre à te connaître, Leïla. Je ne sais pas... il y a quelque chose chez toi qui me...

Il ne finit pas sa phrase, caresse ma joue. Son regard fait des allers-retours entre ma bouche et mes yeux plusieurs fois. Et subitement, il m'embrasse. Je gémiss à ce contact délicieux. Edward balaie sa langue sur mes lèvres pour les séparer et explore l'intérieur de ma bouche. Ses mains passent délicatement de mes joues à mes cheveux. Il m'attire vers lui et me couche lentement sur le canapé en cuir sans jamais interrompre le baiser.

Ses lèvres quittent les miennes pour dévorer mon cou. La sensation est exquise. Je ne pense plus à rien. Tout me paraît simple soudain, j'ai oublié mon inexpérience, notre incompatibilité sociale et même sa bimbo.

*Il n'est sûrement pas avec elle s'il m'embrasse comme ça, hein ?*

Une vague électrisante s'empare de tout mon corps, je lâche un soupir de plaisir lorsqu'Edward m'embrasse en dessous de l'oreille. Mon cou, ma clavicule, il m'inonde de baisers, ses doigts déboutonnent rapidement mon chemisier pendant que sa bouche continue de suivre le chemin que tracent ses mains. Mon top est maintenant complètement ouvert. Je vois ses yeux s'écarquiller à la vue de ma poitrine, ce qui me rappelle que je n'ai jamais été nue devant un garçon auparavant. À cette pensée, je reviens brutalement sur terre et referme vite mon chemisier.

– Leïla, dit-il de sa voix grave et sexy, tu es magnifique, s'il te plaît, ne te cache pas.

Il prend mes mains dans les siennes et ouvre délicatement mon haut alors que ses yeux me supplient de le laisser continuer.

– Je peux ?

Contre toute raison, j'acquiesce. Je ne sais pas si c'est le fait qu'il me demande la permission ou si je deviens simplement folle, mais j'ai envie de plus. Il dépose un baiser sur mes lèvres comme pour me remercier de le laisser faire, et s'attarde un instant avant de reprendre son chemin vers ma

poitrine. Je gémiss malgré moi quand sa langue se met à y tracer des cercles, ce qui l'excite particulièrement car il grogne à son tour.

Tout s'accélère. Je suis en train de perdre la tête, je devrais lui dire d'arrêter car je ne sais pas jusqu'où ceci va nous mener, mais je ne peux m'y résoudre. Je suis bien trop excitée pour suivre ma raison qui m'intime de me calmer.

Edward me relève subitement, m'obligeant à m'asseoir à cheval sur lui. Il enlève ma chemise, dégrafe mon soutien-gorge en un éclair, jette les deux au sol et prend mes seins en coupe. Il les malaxe doucement, puis lèche l'auréole droite tout en massant le gauche. Je jette la tête en arrière et geins de plus belle. Ma respiration se fait de plus en plus irrégulière. La sensation est douloureusement délicieuse, presque insoutenable. Je sens son sourire sur ma peau quand je frotte mon sexe contre son érection pour me soulager de la chaleur qui m'envahit.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive, mais mon instinct me pousse à onduler mes hanches contre lui. Il grogne et place une main sur mes fesses pour accompagner mon mouvement. Sa bouche, qui continue de sucer et tirer sur mes tétons endoloris, me submerge de plaisir.

– J'ai envie de toi, Leïla, tu me rends fou.

Il essaie de déboutonner mon jean mais je l'arrête en bloquant ses mains.

– Non !

Ses yeux interrogent les miens.

– Je... je... je suis désolée, je ne peux pas.

– Pourquoi ?

– Je... je suis vierge, avoué-je sans trop réfléchir.

Les yeux d'Edward s'écarquillent tellement que j'ai l'impression qu'ils vont sortir de leurs orbites.

- Quoi ?! Tu es vierge ?
- Oui...

Je baisse les yeux, honteuse d'aborder ce sujet avec lui. Il se mord les lèvres pour masquer son sourire. Je fronce les sourcils et le frappe sur la poitrine. Il éclate soudainement de rire et mon envie de le gifler grandit dangereusement :

- Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle !

Je couvre ma poitrine de mes deux mains tout en essayant de me dégager de son étreinte, mais Edward me rattrape doucement.

- Où crois-tu aller comme ça ?

Son magnifique sourire m'éblouit emportant au passage mon irritation. J'enterre mon visage dans sa nuque. Il me caresse le dos en m'embrassant les tempes :

- C'est une bonne chose...
- Quoi ?
- Que tu sois vierge.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas, c'est rare. C'est beau ! Tu es si innocente, Leïla. Tu ne sais pas quel effet ça me fait...

Pas le temps de digérer ses mots que j'entends mon téléphone sonner. Je me redresse pour répondre, c'est ma sœur.

- Leïla, t'es où ?
- Toujours à Paris. Pourquoi ?
- Dépêche-toi de rentrer ! Papa est de mauvais poil et il ne va pas te louper si tu rentres tard !
- OK, merci j'arrive.
- Tu dois partir ?

J'acquiesce. Il se lève, m'enlace, puis m'embrasse tendrement.



– Cette fois, Leïla, je ne compte pas te laisser t'échapper. Je sais où tu travailles, je saurai où te trouver !

Il sourit à moitié et une fossette apparaît. Oh mon Dieu, j'adore quand il me regarde ainsi ! Edward se baisse, ramasse mon soutien-gorge et me l'enfile avec un sourire en coin.

– Je peux m'habiller seule, je ne suis pas une poupée, affirmé-je en riant.  
– Je te déshabille, je te rhabille, c'est la règle, dit-il en déposant un dernier baiser sur ma poitrine alors que je l'observe, amusée et rougissante.  
– C'est quoi cette obsession pour les seins ?

Il plonge ses grands yeux verts dans les miens.

– Je ne suis pas obsédé par les seins en général, juste par les tiens. Ils sont divins, ronds, lourds et ce grain de beauté...

Je place ma main sur sa bouche pour l'empêcher de poursuivre sa litanie sur une partie si intime de mon anatomie. Il rit, puis me lèche la paume. Je retire ma main immédiatement, écoeurée, ce qui le fait pouffer de rire. Son rire est la plus belle chose que j'aie vue de ma vie : il jette la tête en arrière, ses yeux pétillent et ses fossettes se creusent.

– Pervers !  
– Tu n'as pas idée à quel point ! répond-il du tac au tac avant de me faire un clin d'œil. Viens, je te ramène chez toi !  
– Non Edward, je te remercie mais je vais prendre le train, j'ai de toute façon quelques courses à faire avant de rentrer.

Je mens pour le dissuader. Je n'ai absolument aucune envie qu'il découvre dans quelle misère je vis réellement. Lui en faire part est une chose, lui montrer en est une autre.

– Le train ? Hors de question que tu prennes le train. Il est déjà tard et ce n'est pas prudent, insiste-t-il. Je t'emmène, Leïla, fin de la discussion.

Dépitée, j'accepte sa proposition. Edward ne fait aucune remarque

lorsqu'on arrive dans le quartier où j'ai grandi. Je l'observe du coin de l'œil, et mon embarras s'intensifie à mesure que l'on passe à côté des façades d'immeubles délabrées, des carcasses de voitures abandonnées, ou des enfants qui organisent des courses sur les parkings avec des chariots de supermarchés. Je transpire et retiens mon souffle. Pourvu qu'il ne remarque pas la vieille dame qui fait les poubelles à droite. Bon sang, pourquoi j'ai accepté qu'il me dépose, c'était complètement stupide, à croire que j'adore me torturer. C'est sûr qu'après avoir vu ça, il ne voudra plus jamais de moi. Je veux dire, là je crois qu'il a compris qu'on ne vient vraiment pas du même monde. Quand je dis « pas du même monde », je veux dire pas de la même planète. Je lui demande de me déposer à quelques pâtés de maisons de chez moi pour plus de discrétion et il accepte sans broncher. Il éteint le moteur et me regarde longuement en silence, je ne peux m'empêcher de me sentir humiliée, je baisse les yeux, triture mes doigts, mes mains sont affreusement moites, je les essuie sur les flancs de mon jean, en attendant que la sentence tombe :

– Je peux t'embrasser ? Ou c'est interdit par la loi du quartier ?

Mes yeux rejoignent les siens. Je suis complètement prise au dépourvu par sa réaction, mais une fois encore, je n'ai pas le temps de réagir que ses lèvres sont déjà sur les miennes. Je suis soulagée et l'embrasse à pleine bouche sans me soucier des risques que je prends. Heureusement, les vitres de sa Mercedes sont teintées.

\*\*\*

Quand je rentre à l'appart, l'ambiance est étonnamment silencieuse. Je balaie l'intérieur des yeux et aperçois mon père affalé sur le canapé qui, comme d'habitude, regarde la télé. Je ferme la porte discrètement pour ne pas me faire remarquer, puis marche sur la pointe des pieds jusqu'à ma chambre. Je soupire, soulagée de ne pas avoir été repérée, mets rapidement mon pyjama et m'écroule sur mon lit, épuisée par cette folle journée. Mon téléphone vibre.

[Bien rentrée beauté ?]

[Oui, merci de m'avoir bien ramenée !]

[Tout va bien chez toi ?]

[Oui, j'ai réussi à me faufiler discrètement dans ma chambre. Tout le monde dort déjà à part mon père.]

[Ta chambre ? Tu es déjà couchée ?]

[Oui.]

[Mais tu n'as rien mangé ce soir.]

Le fait qu'Edward s'inquiète de mon bien-être me réchauffe le cœur et je souris.

[Quelle perspicacité !]

[Ne te moque pas de moi. Mange quelque chose, bébé. Tu es déjà assez maigre. J'ai peur de te briser quand je vais te...]

Je rougis instantanément, comprenant évidemment son allusion sexuelle. Je ne suis pas à l'aise avec le sujet. Depuis toute petite, on me répète que le sexe est un péché et qu'il ne faut pas y songer avant le mariage.

[Qui a dit que j'étais d'accord de faire quoi que ce soit avec toi ?]

[Bébé, vu la manière dont tu bougeais tes hanches et gémissais mon nom tout à l'heure, je te confirme que c'est pour bientôt.]

[Pervers !]

[Tu n'as pas idée à quel point.]

[Bonne nuit !]

[Fais de beaux rêves, princesse !]

Je souris à mon téléphone comme une idiote et entends mon estomac gronder. J'ai vraiment très faim, la dernière chose que j'ai avalée, c'est un minuscule sandwich à l'heure du déjeuner. Malheureusement il serait trop dangereux de s'aventurer dans la cuisine. Sonia m'a prévenue que papa était de mauvaise humeur. Croiser son chemin serait lui rappeler que je n'étais pas là ce soir pour le dîner et risquer de me faire frapper.

Je décide donc de rester au lit et de dormir le ventre vide.

**À suivre,  
dans l'intégrale du roman.**

**Disponible :**

## **L'initiation**

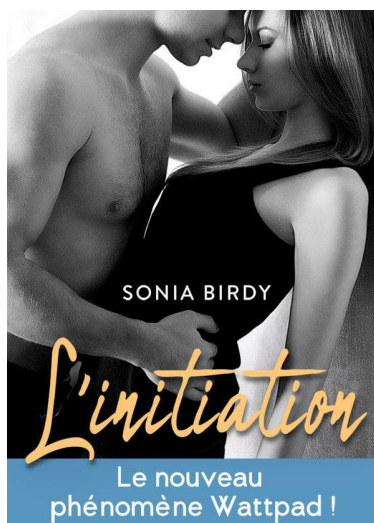
Leïla, 17 ans, petite banlieusarde de La Courneuve, mène une vie difficile entre la violence de son père et les railleries de ses camarades de lycée. Cette jeune fille timide et réservée n'a qu'un seul rêve : faire de brillantes études pour échapper à son quotidien sordide.

Edward, jeune homme beau et arrogant issu de la jeunesse dorée parisienne, passe sa vie à profiter des plaisirs sans limites auxquels son statut privilégié lui donne accès. Fêtes, sexe, alcool, tout, pourvu que ça puisse combler sa profonde solitude.

Lorsqu'ils se rencontrent un soir par hasard, leur attraction est telle que leurs deux mondes contraires vont en être bouleversés.

Entre rires, larmes, violence, initiation sexuelle et passion dévorante, Leïla et Edward réussiront-ils à surmonter toutes les épreuves qui se dressent sur leur chemin pour vivre pleinement leur amour interdit ?

Découvrez L'Initiation de Sonia Birdy, l'histoire qui a déchaîné les passions sur Wattpad.



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Novembre 2018

ISBN 9791025745205

ZNOU\_001